PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 27 1927

e Année. N° 18. 15 Septembre 1927.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
ry Bordeaux .	*Châteaux en Suède*	241
xime Gorki. . .	*Le Héros*	270
rcel Dunan. . .	*Les Étapes de la Crise autrichienne*.	306
n O'Casey . . .	*Junon et le Paon* (fin)	332
l Darcy	*Au Service de la France en Russie.* — I	364
Durtain. . . .	*Hollywood dépassé.* — III	379
Klobukowski .	*Souvenirs de Belgique*	408
urice Caullery.	Les Sciences : *Où en est le Problème de l'Évolution?*	422
ert Flament. .	La Quinzaine : *Tableaux de Ville d'eaux*	448
Albert-Petit . .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*.	465

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

La Fin de Raspoutine

Mémoires du Prince YOUSSOUPOFF

Poèmes retrouvés

par FRANCIS CARCO

Aux Saintes-Marie-de-la-Mer

par JEAN-LOUIS VAUDOYER

La Reine des Lanturelus

par CONSTANTIN PHOTIADÈS

De la Conversation

Notes et Pensées d'ANDRÉ MAUROIS

La Bataille de Tannenberg

par le Commandant KOELTZ

CHÂTEAUX EN SUÈDE

LE THÉÂTRE DU ROI[1]

I. — *Le château de Drottningholm.*

Dimanche 8 mai 1927.

Les châteaux de Suède sont parmi les plus beaux du monde à cause des lignes simples et droites de leur architecture et de leurs jardins réguliers, à cause des masses d'arbres qui les entourent, des pièces d'eau qui les reflètent, et d'une sorte de grâce altière et sauvage qui les pare comme le sourire des sirènes du Nord qui semble froid et qui retient.

— Ne manquez pas, — m'avaient averti mes hôtes, — d'aller voir, de Stockholm, l'un ou l'autre des châteaux royaux, Haza, construit par Gustave III, presque perdu dans

1. *Collection des écrits politiques, littéraires et dramatiques de Gustave III, roi de Suède*, suivie de sa correspondance, 14 vol., à Stockholm, imprimée chez Charles Delén, 1804. — *Siri-Brahé ou les Curieuses*, drame historique en trois actes et en prose, de Gustave III, roi de Suède, traduit et arrangé pour la scène française par le général Thüring, représenté pour la première fois sur le théâtre français de la République le 22 pluviôse, an II, à Paris, chez Madame Masson libraire, éditeur de pièces de théâtre, rue de l'Échelle, n° 558, au coin de celle Saint-Honoré (an XI-1803). — *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, de L.-E. Posselt, traduite de l'allemand par J.-L.-M. (Genève, 1807). — *Gustave III, roi de Suède (1746-1792)*, par Léouzon Le Duc (Paris, Amyot, édit. 1861). — *Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède*, par un officier polonais, témoin oculaire (Paris, Forget imprimeur-libraire, 1797). — *Gustave III, roi de Suède et Anckarstroem*, par le baron de Nervo (Paris, 1876). — *Gustave III et la Cour de France*, par A. Geffroy (Didier, 1867, 2 vol.). — *Lettres de Gustave III à la comtesse de Boufflers*, et de la comtesse au roi, de 1771 à 1791, publiées par Aurélien Vivie (Bordeaux, 1900). — *Gustave III et la rentrée du catholicisme en Suède* par P. Fiel et A. Serrière, avec préface d'A. Mézières (Paris 1913). — *Les comédiens français à la Cour de Suède*, article de Martine Rémusat (*Figaro* du 13 avril 1912).

son beau parc baigné des eaux, ou Ulriksdal qui est l'œuvre d'un de ces La Gardie, fidèles compagnons des princes, ou, de préférence, les plus éloignés, Gripsholm sur le lac Moelar, vieille résidence à demi marine de Gustave Vasa, puis de Gustave III, mélange de prison et de théâtre, aux pittoresques tours à coupole, Drottningholm plutôt encore, qui est notre petit Versailles, lieu charmant tout chargé de la comédie et de la tragédie de l'histoire...

J'ai choisi Drottningholm, à cause de cette musique de Versailles à quoi on le compare. Mais on a tort de le comparer. Versailles a trop de grandeur pour que son évocation ne soit pas écrasante, car Versailles est un de ces chefs-d'œuvre qui ne se renouvellent pas. Il porte l'empreinte majestueuse de Louis XIV, voluptueuse de Louis XV, aimable et bucolique de Marie-Antoinette. Sa façade, le dessin de son parc et de ses allées, ses Trianons en font le témoignage éclatant de la puissance et de la grâce qui à elles deux ont composé la France.

Drottningholm est pourtant aimable, malgré quelque froideur venue de la régularité des bâtiments et de leur neuf badigeon. Il fut bâti par ces grands architectes, les Tessin, à la fin du XVIIe siècle. L'escalier en est aisé et magnifique. La chambre de Gustave III est somptueuse. Mais, au lieu de m'attarder à ces peintures royales et à cet ameublement suranné, je préfère regarder par les fenêtres, ou me promener dans les jardins à la française qui aboutissent aux belles allées du parc, dont les arbres sont à peine tachés de vert, tant le délicat printemps hésite encore à courir les bois et craint d'attraper un rhume. De l'autre côté ce sont les eaux, elles aussi tentantes, si claires et si limpides, où les nuages déchirés se reflètent. Il y a plus loin un pavillon chinois, construit sur l'ordre d'Adolphe-Frédéric, le père de Gustave III, qui voulait en faire la surprise à la reine pour le jour de sa fête. La reine, c'était Ulrique, la sœur de Frédéric II, tyrannique bas-bleu à qui Voltaire envoyait des petits vers.

Cependant, ce qui m'a retenu le plus longtemps, dans ma visite à Drottningholm, c'est, je l'avoue, une sorte de vaste hangar, à peu de distance du château, sans agrément extérieur et dont on ne peut soupçonner, du dehors, le merveilleux aménagement. C'est le fameux théâtre de Gustave III. Il

est intact. L'heureux oubli l'a préservé. Il servait de magasin ou d'entrepôt. On a découvert récemment son emploi, on l'a débarrassé des matériaux qui n'obstruaient guère que les entrées, on lui a donné un conservateur intelligent et adroit, et du coup voilà remis en état un parfait petit théâtre qui n'attend que des comédiens. Car rien n'y manque, ni les sièges disposés en gradins, ni les places royales au centre, ni l'emplacement de l'orchestre, ni les décors qui ont été restaurés et dont une mécanique ingénieuse permet les changements rapides, ni surtout la scène qui a dix-neuf mètres de profondeur et paraît même, par le moyen d'un trompe-l'œil, se prolonger indéfiniment, et qui est d'une commodité extraordinaire pour les allées et venues des personnages, pour l'action comme pour les fêtes, les défilés, les ballets.

Celui qui a commandé cette salle de spectacles devait être, à coup sûr, un extraordinaire amateur. Il fut, par surcroît, un grand roi, l'un des plus grands de la Suède. Il ne se contenta pas d'y amener la meilleure troupe de comédiens français. Il lança toute la cour dans l'aventure dramatique. Et il s'y lança lui-même. Acteur, auteur, directeur, il fit de sa vie un opéra avec beaucoup de musique et de cortèges, avec beaucoup de mouvement et de grands airs : un premier acte à Paris dans les salons, parmi les belles dames du temps de Louis XV, les poètes et les philosophes et aussi dans les coulisses; un deuxième acte à Stockholm, avec la machination d'un coup d'État; un troisième et un quatrième dans les châteaux, dans les voyages et dans les guerres, fêtes, intrigues et camps; et le dernier, tragique ainsi qu'il convient à un dénouement, tragique, mais, comme il sied aussi à un opéra, au milieu d'un bal masqué. J'ai voulu rechercher dans ses œuvres qui furent publiées à Stockholm en français et dans l'histoire ce que fut le créateur du théâtre de Drottningholm, le roi Gustave III, et j'y ai découvert à quel point un amateur de spectacles sait monter sur la scène politique, préparer ses effets et séduire le public. Mais il dresse aussi, dans l'ombre, les traîtres qui mettront fin à la pièce, non sans avoir permis au mourant de se redresser et de chanter son dernier morceau.

II. — *Éducation de prince.*

C'est le titre d'une comédie de M. Maurice Donnay. Gustave III, avant de régner, fut élevé à la française, ses parents, le roi Frédéric-Adolphe et la reine Louise-Ulrique étant déchargés par la diète de tout souci d'éducation. Ils avaient assez à faire à se débrouiller à travers les difficultés que leur créait la noblesse suédoise et d'ailleurs la sœur du roi de Prusse manquait absolument de tendresse maternelle. Les temps prodigieux de Gustave-Adolphe et de Charles XII étaient révolus. Charles XII avait trop exigé de son peuple. Tant qu'il fut là, le prodigieux envoûteur avait pu continuer de tout obtenir, l'argent, le sang et la douleur. Mais la balle de Frédérikshall avait libéré cette fidélité trop cruellement éprouvée. La sœur du héros, Ulrique-Éléonore dut accepter une couronne amoindrie. La diète régna, et sur la diète une noblesse avide de pouvoir. La Prusse et la Russie, les nouvelles puissances du Nord, s'entendaient pour achever de réduire la Suède, et c'est dans cette position humiliée que Frédéric-Adolphe et sa femme Louise-Ulrique occupèrent à leur tour le trône. La politique de Choiseul, cependant, reprenant les alliances de François Ier et de Gustave Vasa, de Richelieu et de Gustave-Adolphe, veillant sur l'équilibre européen sans cesse menacé, visait à s'appuyer sur Constantinople et sur Stockholm pour contrarier l'ascension trop rapide d'un Frédéric II et d'une Catherine de Russie. Mais la Suède affaiblie et si peu gouvernée pouvait-elle entrer dans un si vaste dessein? La disgrâce de Choiseul l'empêcha sans nul doute de préparer le futur Gustave III à jouer le rôle qu'il lui destinait. Mais le futur Gustave III n'avait besoin de personne pour lui montrer la voie ni pour flatter son ambition.

Deux siècles d'alliance avaient apporté en Suède les arts et les lettres de France. Gustave ne devait pas être étonné, lors de son premier voyage à Paris, devant nos châteaux, nos jardins, nos tableaux, nos comédies, nos ballets. Il les avait déjà connus chez lui. Et ses deux précepteurs l'y avaient aidé. Le premier était un de ces Tessin dont la dynastie va des fameux architectes aux fameux ambassadeurs. Celui-ci était un amateur d'art au goût si sûr que sa collection est aujour-

d'hui encore l'ornement du musée de Stockholm où l'on admire le plus beau tableau de Boucher, *la naissance de Vénus*, et peut-être les plus beaux Chardin. Il avait, à Paris, fréquenté le monde le plus spirituel et les plus jolies femmes. Son *Journal* est un répertoire d'anecdotes brillantes et de portraits rapides. Certain passage sur le regard de Louis XIV qu'il avait connu près de la mort mérite d'être rappelé : « Il est sûr, écrit-il, que Louis XIV prenait plaisir à terrasser les gens par son regard. Je le sais d'expérience, m'étant trouvé un jour à son dîner vis-à-vis de lui : il ne détacha pas ses yeux de dessus moi, me reconnaissant sans doute pour un étranger. Je me souviendrai toute ma vie de ce regard, tant il était pesant. Il mangeait d'ordinaire vite, parlait peu et semblait chercher un objet pour essayer sur lui la force de son regard. » Plus loin, il cite un beau mot du maréchal de Sparre, ambassadeur de Suède à Paris, le plus bel homme de son temps, et qui eut la chance rare d'être loué par Saint-Simon. Louis XV, en manière de plaisanterie, l'avait ainsi attaqué : « M. de Sparre, vous n'êtes pas de la même religion que moi, j'en suis fâché. J'irai un jour au ciel et je ne vous y trouverai pas. » A quoi l'ambassadeur répliqua : « Pardon, sire, le roi mon maître m'a ordonné de vous suivre partout. » Or ce Tessin, précepteur du dauphin de Suède, écrivit à la manière de Fénelon une sorte de *Télémaque* sous la forme de *Lettres d'un vieillard à un jeune prince*. Mais contrairement à l'avis du précepteur du duc de Bourgogne, il recommande à son élève le goût du théâtre. « Je ne suis point, dit-il, de ceux qui sont persuadés que dans la plupart des spectacles il y a un poison secret qui ne tend qu'à corrompre les mœurs. Je pense, au contraire, que, comme le corps a besoin de mouvement et d'exercice, l'âme veut du repos et du plaisir. Je regarde donc le spectacle comme on regarde un dessert agréable, servi pour amuser les convives après qu'on a ôté les mets solides... Dans son origine, la comédie n'avait d'autre but que de purifier la morale et d'en inspirer la pratique; mais, comme le spectateur paraissait y prendre plus d'ennui que de plaisir, elle souffrit qu'on mêlât à ses jeux des critiques scandaleuses sur les mœurs et sur la conduite des particuliers... » Il croit ingénument à la bonne influence de la tragédie et de la comédie, loue Molière

et Regnard, et critique le nouveau genre de la comédie larmoyante et la musique d'opéra.

Son élève n'avait pas besoin d'être encouragé dans cette voie. Tout petit, il grimpait sur une table pour y déclamer des tirades de tragédie. Plus tard, il devait préférer *Mithridate* à tout le reste du théâtre de Racine et à tout Corneille. Déjà le monde lui apparaissait comme une scène où il faut ménager ses entrées. Quant aux sorties, elles se font d'elles-mêmes. A l'aimable Tessin succéda, quand il n'avait que dix ans, le comte Scheffer. Ce nouveau gouverneur était plus absolu. Tessin mettait de l'agrément mnémotechnique dans l'étude de la politique. Ainsi comparait-il les quatre ordres du royaume aux quatre éléments : la noblesse au feu pour son ardeur guerrière, le clergé à l'eau pour son devoir de modérer les passions, la bourgeoisie à l'air pour son commerce et son industrie qui doivent partout circuler, et les paysans à la terre pour l'amour qu'ils en ont. Scheffer l'entretenait sur la nécessité de restreindre le droit royal, selon la bonne pratique de la constitution suédoise. Il est assez probable que cet enseignement, comme il arrive, produisit l'effet contraire et déposa dans la cervelle de l'enfant le désir ardent du pouvoir absolu. Les coups d'État ne se préparent pas autrement. Dès lors le prince royal se tourne vers les idées de France, ou plutôt vers l'héritage de Louis XIV déjà compromis. Le comte de Creutz, qui est alors ministre de Suède à Paris, le met en relations avec Voltaire vieillissant et avec Marmontel. Ce Creutz, comme les Tessin et les Sparre, ses prédécesseurs, est un grand ambassadeur, ami des lettres et des arts. Par lui, un parfum de France s'en va jusqu'à Stockholm. Il transmet les modes de Paris, expédie par courrier les habits de gala, « velours de printemps » ou « pluie d'argent et d'or » qui doivent servir aux fêtes d'Ulricsdal ou de Gripsholm. C'est lui enfin qui attire en France Gustave, avec la collaboration de Choiseul.

Le 8 novembre 1770, le prince royal qui est âgé de 24 ans, quitte Stockholm en compagnie de son frère Frédéric avec l'autorisation difficilement accordée de la diète suédoise. En descendant l'escalier du château royal, il dit au comte Bielke : « Je ne veux pas remonter ici avant que ce gouver-

nement de femme n'ait disparu. » Mais c'était lui-même qui le devait faire disparaître. Les deux princes, voyageant incognito, l'un sous le nom de comte de Gothland, l'autre sous celui de comte d'Öland, débarquèrent à Paris le 4 février 1771 et descendirent à l'ambassade de Suède, rue de Grenelle Saint-Germain. Ils reçurent du roi, de la Cour, de la dauphine Marie-Antoinette et des belles dames à la mode l'accueil le plus aimable : soupers et spectacles à Versailles, bals chez la dauphine, chasses à Marly, etc. Mais Choiseul, qui avait suscité le voyage, venait d'être disgracié et s'était retiré avec fracas dans sa terre de Chanteloup. Pour faire sa cour à madame du Barry, Gustave offrit un collier au petit chien de la maîtresse royale. Mais les châteaux royaux ne le retinrent pas : il désirait de connaître Paris et cette « société polie qui prononçait des arrêts par-devant l'Europe » et, plus encore, il brûlait d'y réussir. « Dès le lendemain de son arrivée, écrit le meilleur de ses historiens, A. Geffroy, il était au bal masqué de l'Opéra; il s'empressa de visiter la vieille madame du Deffand et se fit présenter dans les principaux salons parisiens, où se rencontraient, mêlés au grand monde, les hommes de lettres et les philosophes. Il se donnait pour un des leurs, défendant Voltaire contre le maréchal de Broglie, qui lui imputait tout le mal des dernières années, écoutant d'Alembert et les encyclopédistes comme un de leurs plus ardents sectateurs, acceptant de Marmontel la dédicace des *Incas*, après avoir déjà fait bon accueil, quatre ans plus tôt, au *Bélisaire* que Versailles et la Sorbonne, Frédéric et Catherine II avaient trouvé si hardi, et recevant enfin, comme insigne récompense d'un si beau zèle, l'honneur exceptionnel d'une visite de Rousseau que Rulhière lui amena. »

Il flirte ainsi avec ceux qui, de loin, préparent la Révolution et minent toutes les défenses du pouvoir royal. S'en aperçoit-il? Ou sépare-t-il, comme il arrive, la raison pratique de la raison pure et se permet-il, comme tant de philosophes, toutes les audaces dans les idées sans entrevoir leurs conséquences logiques si on leur impose le contact de la vie? Un grand événement va le mettre en posture d'appliquer les belles théories libérales qui circulent dans les salons et les

livres. Un soir d'Opéra — cet amateur de théâtre rencontrera toujours les tragiques visites de la mort dans les lieux de plaisir — comme il assiste au spectacle dans la loge de la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, qui sera l'une de ses plus fidèles amies, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, vient le rejoindre pour lui annoncer la mort subite de son père, le roi Adolphe-Frédéric. Est-il vrai que la comtesse d'Egmont lui dit alors : « Sire, contentez-vous d'être absolu par la séduction, ne le réclamez jamais comme un droit »? Si le propos était exact, elle était bien avancée dans la connaissance du nouveau roi de Suède et le savait déjà capable d'un coup d'État. Cet ami de Rousseau et de Voltaire, ce commensal des salons où l'anarchie des idées rejoignait celle des mœurs dans tous les agréments de la conversation et du plaisir, n'avait fait que se prêter à la comédie du monde. Il gardait en secret le culte de Gustave-Adolphe et de Charles XII et n'acceptait, dans son empire du Nord, ni la main-mise de la diète sur le pouvoir royal, ni celle, plus lourde encore, de la noblesse, mais peut-être arrangeait-il les choses autrement : un roi qui s'appuie directement sur le peuple n'est-il pas le souverain le plus libéral, et l'absolutisme n'est-il pas la clé des meilleures réformes populaires, lui qui permet de les réaliser immédiatement et sans le contrôle pesant, lent et lourd des assemblées?

Cette comtesse d'Egmont, comme toutes les femmes à la mode au temps de Jean-Jacques, se piquait de politique et de sociologie. Elle eût été capable d'en écrire des traités. Elle en adressa un, plus tard, à Gustave III rentré à Stockholm. Mais toute cette pédagogie ne l'empêchait pas d'être charmante. Elle était, je l'ai dit, la fille de ce trop galant maréchal de Richelieu dont la carrière amoureuse, commencée à quatorze ans, devait se prolonger, et sans gloire, jusqu'à la plus extrême vieillesse. Gâtée par son père alors gouverneur de Guienne, et plus tard par son mari, l'un des plus riches gentilshommes des Pays-Bas, elle est aisément la plus belle aux bals de la duchesse de Mirepoix ou aux grands couverts de Versailles, parce qu'elle sait être la plus élégante et la mieux parée. Sa grâce exquise est célébrée par Horace Walpole, par madame de Genlis qui se porte garante de la

pureté de ses mœurs, bien qu'elle inspirât de grandes passions. Marmontel lui trouve un *air de volupté* et ébauche ce portrait : « On n'a jamais été plus étrangement déraisonnable, ni plus injustement calomniée que ne l'a été madame d'Egmont. Elle y prêtait par un semblant de préoccupation romanesque et surtout par un air d'ennui dédaigneux et mortifiant qu'elle avait toujours avec les ennuyeux... Cette charmante personne était d'une grâce indéfinissable : un composé de charme, d'esprit et de politesse noble, de tradition parfaite et d'originalité piquante, avec des manières exquises et comme une élégance parée sous laquelle on entrevoyait un germe de mort prochaine. » Elle devait mourir en effet toute jeune, à trente-trois ans. Gustave III eut en elle une amie infiniment ardente et dévouée, comme mesdames de Boufflers et de La Marck. Mais la comtesse d'Egmont apportait avec sa jeunesse et son joli visage dans l'amitié un peu de cet agrément qui, d'habitude, est réservé à l'amour. Mourante, elle rédige avec l'aide d'une amie ce mémoire au roi de Suède qui a été retrouvé dans les papiers d'Upsal, avec l'immense collection des archives royales, et qui, après un historique de la royauté, montre la nécessité de tempérer le pouvoir absolu par le moyen d'une aristocratie et d'un parlement. « Un roi habile, écrit-elle, en détruisant tout pouvoir qui peut mettre un obstacle au sien, se gardera bien d'avertir ses sujets qu'il les a rendus esclaves de sa seule volonté, car cette idée effrayante les fait discuter sur l'injustice d'une autorité si grande et leur fait examiner avec quel droit on se l'attribue. » Elle a vu venir la Révolution, elle a mis en garde Gustave III contre des excès d'autorité qui devaient le conduire à sa perte. Il n'y avait pas que de la frivolité chez ces grandes dames qui tenaient bureau d'esprit à la fin du XVIIIe siècle : quelques-unes, parmi elles, révèlent une intelligence ferme et quasi virile, telle cette comtesse d'Egmont.

Sa correspondance avec le roi ne permet pas de suspecter leur amitié. Pas assez, pourrait-on regretter. Gustave III a laissé de ses mœurs la plus fâcheuse réputation, quand l'une ou l'autre de ces belles amies françaises aurait pu former son cœur sinon son esprit. Mal marié à vingt ans à Sophie-Madeleine, princesse de Danemark, il s'était aussitôt

écarté de sa femme et ne lui revint que neuf ans plus tard, pour donner au trône un héritier. Encore le premier de ses fils lui fut-il contesté par la malignité publique. Si lettré et amateur d'art, si désireux de plaire en société, si passionné de cette société raffinée et cultivée — au point de lui revenir du fond de son lointain royaume — et par surcroît éloquent, hardi dans ses résolutions, courageux et énergique, capable de grandeur et de majesté, pourquoi fallut-il qu'il héritât des perversions de la Régence? Il manque à sa biographie de belles amours et il ne fut pas non plus de ces sages souverains à qui suffit la voie droite.

Cependant il ne quitta pas immédiatement Paris et Versailles après la mort de son père. Les premiers jours furent consacrés à son deuil dont Marmontel nous a montré l'éclat et la véridique douleur. Puis il accepta d'être traité en souverain. Le roi avait succédé au prince royal. Il fut tout de suite populaire. On se disputait l'honneur de le recevoir. L'Académie française l'accueillit. N'avait-il pas fait ériger à Stockholm, le tombeau de Descartes par le célèbre sculpteur Sergell? Madame du Deffand, pour qui le souper était une des quatre fins de l'homme, lui servit d'intermédiaire, soupant avec lui, pour adresser à Choiseul ses regrets de ne le point voir. Car Gustave n'oubliait pas son nouveau rôle et préparait ses alliances et sa rentrée en Suède. Enfin, le 18 mars 1771, il quittait Paris après un séjour de plus de quatre mois, sans avoir eu le temps de répondre à l'invitation de Voltaire qui l'appelait à Ferney et qui, déçu, lui adressa une belle épître en vers :

> Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
> Je n'ai donc pu goûter le plaisir et la gloire
> De voir dans mes déserts, en mon humble maison
> Le fils de ce héros que célébra l'histoire.
> J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
> Qui recevait les dieux dans mon pauvre hermitage...

L'ermitage était agréable et l'ermite agité.

III. — *Le théâtre de Gustave III.*

Le voilà donc chez lui. Il y débute par un coup de théâtre. Un coup d'État, est-ce autre chose? Or il machine le sien

comme un spectacle. Il a emmené avec lui, de Paris, le père noble indispensable à une tragédie, et c'est M. de Vergennes, ambassadeur du roi de France, un peu lent et circonspect dans l'action, mais d'un conseil merveilleusement perspicace. Or la diète s'est réunie le 25 juin, et dans une disposition très hostile au pouvoir royal qu'elle entend bien restreindre encore. Avec une extrême habileté, en tacticien que l'habitude des salons a dressé, le roi se rapproche de l'armée, flatte le peuple, oppose les ordres les uns aux autres, afin de profiter de leur anarchie. Quand tout est prêt, il agit. Et afin d'écarter les soupçons, comme le duc de Morny, plus tard, passera la veille du 2 décembre à la comédie, il assiste le 18 août, veille du jour fixé pour son coup d'État, à la représentation du premier opéra donné en langue suédoise : *Thétis et Pélée*, et au souper qui suit. Nul convive n'est plus gai ni plus insouciant : il prend part au jeu et gagne contre la baronne Pechlin qui est la femme de son plus grand adversaire. Là-dessus il rentre au Palais Royal et emploie le reste de la nuit à achever ses préparatifs. Le lendemain, avec les troupes dont il s'est assuré le concours, il cerne le Palais où les sénateurs sont rassemblés. Le peuple l'acclame, et le 21, la diète doit accepter la nouvelle constitution qu'il lui impose. Pas une goutte de sang ne fut versée. Tel fut ce fameux coup d'État dont le premier acte se déroule à l'Opéra.

Catherine de Russie écrit au patriarche de Ferney : « ... Que dites-vous de la révolution de Suède? Voilà une nation qui perd en moins d'un quart d'heure sa constitution et sa liberté. Les États, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points, qu'ils ont signés comme de raison. Je ne sais pas si cela peut s'appeler une douce violence, mais je vous garantis la Suède sans liberté et son roi aussi despotique que celui de France, et cela deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits... » *Une douce violence* : plus tard Vogüé qualifiera le deux décembre d'*opération de police un peu rude*. De coup d'État mieux exécuté, il n'en est guère dans l'histoire. Il a fallu un homme de théâtre pour le mettre si complètement au point. La Suède lui devra près de vingt ans de prospérité. Voltaire,

toujours sensible au succès, ne manqua pas d'en féliciter Gustave III :

> Sauveur d'un peuple libre et roi d'un peuple brave.
> ... Tu viens de ressaisir les droits du diadème.
> Et quels sont en effet ses véritables droits?
> De faire des heureux en protégeant les lois...

Et plus loin ce vers politique :

> Un État divisé fut toujours malheureux.

Gustave III avait sauvé la Suède de l'anarchie. Il la sauvera encore des menaces étrangères et réussira à vaincre la Russie. Et puis, il lui arrivera ce qui arrive à presque tous les grands hommes d'État. Il ne saura pas s'arrêter à temps. Il ne se rendra pas compte des faiblesses de la contre-Révolution qu'il rêvera de diriger, ni du ressentiment de la noblesse trop écrasée. Souverain trop brillant et trop accoutumé au côté extérieur des événements, il composera sa vie comme une des nombreuses pièces de théâtre qu'il écrira pour les scènes de ses châteaux de Drottningholm et de Gripsholm, ou du palais royal de Stockholm.

Car il fut tout ensemble auteur, acteur et directeur. Ce goût du théâtre fut, je crois bien, son lien le plus tenace avec la vie. Il vécut en représentation. Sur le trône, il rêvait des coulisses de Paris et il pria son ambassadeur, M. de Creutz, de lui envoyer des comédiens français. Celui-ci lui expédia Monvel qui était précisément brouillé avec la Comédie et qui lui composa une troupe excellente. Le succès fut étourdissant. Entre parenthèses, ce succès favorisa merveilleusement l'usage de la langue française en Suède. Le peuple lui-même se mit à l'étude de notre parler pour comprendre les pièces qui se donnaient deux fois par semaine sur la scène de Stockholm, au point que l'Opéra suédois, quasi abandonné, se plaignit de la concurrence. Que ne savons-nous, aujourd'hui encore, mieux choisir nos troupes, nos pièces et nos conférenciers pour maintenir à l'étranger le goût de notre langue et de notre littérature! Le répertoire comprenait Molière, Racine, Voltaire, Beaumarchais, Diderot, Marivaux, Sedaine, plus les tragédies du roi. Monvel triomphait dans *Figaro*, mademoiselle Baron dans *Alzire*, mademoiselle Marcadet dans

Iphigénie. Le roi lui-même avait formé une troupe d'amateurs dont il faisait partie et qu'il mêlait aux comédiens. Il fallut, plus tard, les remontrances amicales de l'ambassadeur de France pour l'amener à garder sa dignité et à abandonner la scène. Les artistes français savaient encore improviser, ce qui divertissait Gustave et la Cour. « C'est ainsi, raconte Martine Rémusat, qu'un soir, Gustave III étant à souper chez la duchesse de Sudermanie, l'acteur Michu se présenta habillé en postillon et demanda l'hospitalité pour trois monarques dépossédés. Entrèrent alors MM. Félix, Desguilloux et Latour, représentant le roi de Corse, le roi des Polaques et le souverain de Turquie; chacun d'eux récita un compliment. Cet impromptu, inspiré d'un chapitre de *Candide*, fit beaucoup rire. » Le souper de Venise, dans *Candide*, a depuis lors été joué au naturel par combien de *rois en exil*!

Parfois le mal du pays prenait ces comédiens français, et ils tentaient de s'enfuir. Mais on les gardait jalousement, et quand ils se sauvaient on les ramenait. Monvel lui-même fut ainsi reconduit. Le roi le payait bien et ne le voulait point lâcher. Une actrice en vogue, madame Hus, qui était la maîtresse du ministre de Russie, M. de Markoff, voulut partir avec son amant qui était rappelé par la grande Catherine. Un soir qu'elle avait joué au château de Drottningholm le rôle de Toinette dans *le Malade imaginaire*, elle s'éclipsa après la représentation. Mais cette alliance franco-russe anticipée fut dénoncée à la police qui retrouva la berline dans une auberge, et la fugitive fut capturée. Elle joua désormais sous escorte militaire. « Markoff nous a quittés! écrivait le directeur des spectacles à Gustave III qui était alors absent de son royaume, laissant madame Hus plongée dans un profond chagrin. Elle jouait hier *Eugénie* : on crut s'apercevoir qu'elle pleurait en regardant la loge du ministre de Russie. Cependant les méchantes langues prétendent qu'il ne dépend que de Rassumofsky (le successeur de Markoff) de sécher ses larmes. » Impure calomnie, car madame Hus ne se consola pas. Elle dépérit si bien qu'il fallut la renvoyer en France. La France lui manquait plus encore que M. de Markoff. Et bientôt après, Monvel rentrait à son tour. La charmante troupe française s'était dispersée.

Elle avait fait le bonheur de Drottningholm et j'ai vu les décors où elle avait joué *Psyché*. Le Roi, cependant, avait rêvé de donner lui-même à son peuple un théâtre national. A cet effet, il mit en opéras et en tragédies les plus beaux épisodes de l'histoire de Suède en les parant d'un romanesque aimable dans le goût du temps. Il avait beaucoup lu nos classiques et il en a gardé la pompe et la majesté. Son art n'est pas assoupli. Il se guinde toujours un peu. Mais il sait découvrir les situations dramatiques, sinon les exploiter et leur donner l'émotion humaine. Tel quel, son théâtre n'est pas indifférent. Et même, avec quelques arrangements dans l'affabulation, l'une ou l'autre pièce pourrait encore être représentée devant un roi de Suède reçu officiellement à Paris.

Gustave Vasa ou *Stockholm délivrée* est l'ébauche d'un opéra écrit directement en français et adapté en vers suédois par le poète Kellgren. Ce Kellgren, dans l'avant-propos, s'adresse à tout l'univers : « Nations, écrit-il, voulez-vous savoir quel rang la gloire destine à vos Souverains de leur vivant? voulez-vous encore prévenir le jugement de la postérité à leur égard? Examinez avec quel sentiment, ou d'admiration ou d'envie, ils considèrent la mémoire de leurs prédécesseurs. Un mauvais Prince cherche à faire oublier jusqu'au nom des héros qui ont occupé un trône, un Roi vertueux et sage, en les célébrant par ses louanges, se montre digne de leur être comparé. » A moins que la louange ne soit précisément une invitation à la comparaison. Gustave III aspire avec évidence à prendre rang dans l'histoire à la suite de Gustave Vasa et de Gustave-Adolphe. Les changements de décors — que la machinerie de Drottningholm permettait de manier rapidement — nous conduisent d'une prison à une salle de fêtes qui appelle un ballet. « Le premier danseur, magnifiquement habillé selon le costume de 1520, se lève, va prendre la première danseuse; ils exécutent un pas de danse dans le genre sérieux imité de l'espagnol. Ensuite le corps de ballet se lève. Les pages apportent des flambeaux de cire blanche à chaque danseur et danseuse qui, ces flambeaux à la main, forment une danse figurée, semblable à celle qui était en usage au XVIe siècle dans les occasions solennelles et les cérémonies des cours du Nord. » Tout cela pour célébrer le

roi de Danemark, Christian, qui est alors maître de la Suède. Un seul chef lui résiste et tient la campagne contre lui : c'est Gustave Vasa. Mais le tyran lui envoie un messager porteur de ce dilemme : ou Vasa cessera la lutte contre Stockholm et dispersera les insurgés, ou sa mère qui est prisonnière sera exécutée. Gustave rassemble ses troupes et leur soumet la proposition : mais tous ont quitté leur foyer, abandonné femme et enfants pour sauver la patrie. Demeuré seul sur ce verdict cruel, il s'abandonne à sa douleur filiale, mais le génie de la Suède qui paraît « dans un nuage transparent et extrêmement éclairé » vient consoler, comme il convient, cette douleur d'opéra. Les songes heureux arrivent aux sons d'une musique agréable, bercent Gustave et le couvrent de roses et de pavots. Sa vieille mère sera épargnée, et il délivrera Stockholm.

Gustave-Adolphe a son tour dans un drame héroïque en trois actes, *Gustave-Adolphe et Ebba Brahe*, qui fut représenté pour la première fois par la Cour sur le théâtre de Drottningholm le 11 septembre 1783. Ebba Brahe est à la fois l'Iphigénie et la Bérénice du Nord. Elle est sacrifiée par la reine-mère, Christine de Hosltein qui remplit l'office d'Agamemnon, à la gloire future de la Suède, et le roi lui-même joue les Titus en subordonnant son amour à la grandeur royale. L'argument n'est pas sans vérité historique. Gustave-Adolphe s'éprit tout jeune d'Ebba Brahe qui était sa parente et qui était une jeune fille accomplie. Une lettre ou deux qu'il lui adressa ont été conservées au château de Drottningholm et respirent une passion délicate et pudique, assez étonnante chez ce conquérant. Elle fut mariée en hâte par la Reine-Mère pendant que le roi guerroyait. Dans la pièce, il revient précisément quand le mariage vient d'être célébré. Et nous assistons à la douleur et au sacrifice des deux amants. Je veux citer du moins une belle réplique qui a pris la forme d'un vers de Racine. Ebba qui se croit abandonnée va se résigner à l'union qu'on lui impose avec La Gardie quand sa confidente Beata Ribbing commet la maladresse de lui dire : « Oubliez Gustave-Adolphe », à quoi elle répond : « Et c'est en le nommant que tu veux que j'oublie! » Le drame s'achève sur de magnifiques générosités. Mais l'auteur connaît bien nos classiques.

Il se renouvelle un peu dans *Siri-Brahe ou les Curieuses* qui tient des comédies larmoyantes du XVIIIe siècle et se ressent de l'influence de La Chaussée et de Diderot. La nouveauté vient du rôle de deux jeunes filles de quinze à seize ans, qui sont précisément les *curieuses*, qui surprennent le secret d'un mariage clandestin et déchaînent le péril sur ceux-mêmes à qui elles sont le plus attachées. Siri-Brahe a épousé secrètement Jean Gyllenstjerna. Dieu! que ces noms suédois sont parfois difficiles à retenir, et quand on les a retenus, on a la surprise de constater qu'en Suède ils se prononcent différemment et que tout est à recommencer! Ce Jean, partisan du roi Sigismond de Pologne, a dû s'exiler. Mais il ne peut résister au désir de revenir voir sa jeune femme à qui des parents diligents, ignorants de ses liens, veulent faire contracter une union raisonnable avec Erik Bielke, gouverneur de la province de Calmar. L'indiscrétion des deux petites curieuses livre le fugitif qui serait exécuté, malgré la générosité d'Erik Bielke à qui Siri Brahe a tout révélé, sans l'arrivée à point nommé du prince héritier, Gustave-Adolphe, qui ne perd pas une si belle occasion de montrer sa généreuse nature.

Une adaptation de *Siri-Brahe* fut donnée à la Comédie française en 1803 par les soins d'un général de brigade Thüring qui la dédia au fils de Gustave III, alors roi de Suède. Dans son avant-propos, le général Thüring raconte que le sort de son adaptation fut quelque peu balancé. « La première représentation, écrit-il, fut orageuse, ce qui maintenant ne doit point du tout étonner à la Comédie-française; cependant la pièce fut entendue jusqu'à la fin, et les amateurs éclairés et qui ne se laissent pas influencer par l'esprit de coterie littéraire, et surtout par cette ridicule manie, si commune aujourd'hui, de trouver au théâtre toutes les nouveautés mauvaises, toutes les innovations dangereuses, durent s'apercevoir que la critique se dirigeait moins contre l'ouvrage que contre le genre, et que cette brillante jeunesse si fougueuse, qui juge sans appel et avec une sévérité bien digne de Boileau et de ces savants pédagogues, tout ce qui n'est pas dans les règles d'Aristote, avait juré d'avance d'ensevelir au bruit des sifflets un drame qui a le malheur de vouloir en même

temps faire rire et pleurer. » Le général se défend avec vigueur. Les rires avaient commencé au second acte, quand une fidèle suivante introduit Siri Brahe dans le souterrain où est caché son mari et tire les rideaux sur cette entrevue conjugale. « La présence d'un vieillard à l'entrevue des époux, explique le brave général, devait ôter à la malignité toute espèce d'interprétation équivoque. » Mais on avait oublié le vieillard. Plus loin, les rires redoublèrent sur cette phrase : *Je devine l'énigme.* Enfin un défilé de vassaux, au dénouement, excita des murmures et fit crier : *Aux boulevards*! On voit que les représentations à la Comédie-française étaient autrefois assez agitées. Mademoiselle Mars fut exquise en Siri-Brahe et les choses s'arrangèrent avec quelques suppressions, en sorte que la pièce se releva de l'insuccès de la première. Une polémique s'engagea même entre les critiques dramatiques sur l'origine du drame. Le sujet en était-il emprunté à la *Curieuse indiscrète* de madame de Genlis, comme celle-ci l'avait insinué dans ses Mémoires? Le roi de Suède fut accusé de plagiat, comme, plus tard, un Pierre Benoît. Mais non, Gustave III avait composé *Siri-Brahe* en 1771, à l'époque de son avènement au trône, puis l'avait remaniée et fait jouer en 1775, tandis que la comédie de madame de Genlis date de 1789. « Il est bien plus vraisemblable, dit *le Soir* du 28 pluviose an 11, que madame de Genlis a pillé le monarque, quoiqu'elle ne fût point en guerre avec lui. Gustave était généreux : il donnait et ne prenait point; c'est donc au moins une légèreté que de l'avoir accusé de plagiat. »

Quand le roi empruntait, il s'empressait de payer sa dette. Ainsi déclare-t-il, en tête de son autre pièce *le Jaloux napolitain*, que le sujet en est rapporté par madame de Genlis dans ses lettres sur l'éducation. Tandis que la dame ne dévoile pas la ressemblance de sa Curieuse. Le *Jaloux napolitain* se passe à Naples. C'est presque la seule infidélité que l'auteur royal ait fait, dans son théâtre, à la Suède. Mais dans *Helmfeldt* et dans *Marthe Baner et Laurent Sparre*, représentée à Gripsholm et à Drottningholm, il revient à l'histoire de son pays qu'il voulait mettre à la scène dans ses plus beaux épisodes pour développer l'esprit national. Helmfeldt fut un compagnon du maréchal Torstenson

qu'anoblit la reine Christine et qui fut tué à la bataille de Landskrona contre les Danois : comme Gustave-Adolphe, il mourut victorieux. Dans le même drame, apparaît un autre personnage historique, Erik Dahlberg qui fut célèbre pour avoir organisé le passage de l'armée de Charles-Gustave sur les Belts contre l'opinion des généraux et de l'amiral Vrangel. C'était une entreprise dont l'audace semblait folie : toute une armée avec ses canons franchissant un bras de mer gelé. Dahlberg s'assura de la solidité des glaces et convainquit le roi : ainsi fut préparée la conquête de la Scanie. Plus tard, ce même Dahlberg, étant gouverneur général de la Livonie, prépara encore le passage de Charles XII sur la Dwina.

Marthe Baner et Laurent Sparre est encore une exaltation de la magnanimité de Gustave-Adolphe dont le roi Gustave III a fait son idole et son modèle. Une partie de la noblesse suédoise avait, sous Charles IX, au commencement du XVIIe siècle, pris parti pour Sigismond de Pologne : un Baner et un Sparre avaient été exécutés sur la place de Linköping. Gustave-Adolphe devait pardonner aux partisans de Sigismond et rappeler les Baner et les Sparre. Le drame a pour sujet ce pardon royal. Mais il est obscur et ampoulé, compliqué de substitution d'enfant et de rapt de jeune fille, la comtesse Sture se faisant enlever par le comte Erik Stenbock, en plein jour et en présence de toute sa famille assemblée, sous prétexte d'essayer un nouveau cheval à un traîneau.

Une dernière pièce est consacrée à *Alexis Michaelovitsch et Natalie Narishkin*. La coutume russe voulait que le czar, pour se marier, fit assembler les jeunes filles des plus illustres familles et choisit sa femme parmi elles. Or Alexis avait rencontré chez le chancelier où il aimait à se rendre incognito, Natalie qui lui avait plu et qui ignorait tout de sa naissance et de son empire. Il la fit inscrire parmi les concurrentes. Mais Natalie qui, elle aussi, l'aimait, ne voulut pas être ainsi offerte au choix de l'empereur. On devine bien que tout s'arrange pour le mieux, et que la jeune fille n'est que médiocrement surprise de reconnaître le Czar dans son amoureux. De ce mariage devait naître Pierre le Grand. Cette comédie aimable et sentimentale manque un peu de légèreté dans le

style. Il n'est pas rare d'y rencontrer des phrases ampoulées dans le goût de cette invocation du czar : « Natalie! Natalie! ta beauté a allumé dans mon cœur la première flamme dont il avait brûlé. Je veux éprouver si tu m'aimes. Dangereuse épreuve, qui causera mon malheur, si elle ne comble mon espoir! » L'argument des pièces de Marivaux n'est le plus souvent pas meilleur que celui-ci, mais il est relevé par les mille grâces nuancées de la forme et par les subtiles analyses du cœur.

Tel est ce théâtre de Gustave III. Il eût fait l'honneur d'un professionnel, car il témoigne d'une parfaite entente de la scène, d'un sens dramatique exact, et son style même est le style mis à la mode par les auteurs de *comédies larmoyantes*. Peut-être sommes-nous plus difficiles pour un royal amateur. Dans tous les cas, l'âme royale y transparaît, et c'est là ce qui, pour nous, en fait l'intérêt principal. Gustave III veut se servir du théâtre pour en faire l'instrument d'un grand règne. Richelieu n'a pas pu être Corneille : il veut être à la fois Richelieu et Corneille, gouverner la Suède et le monde et par surcroît régner sur la scène. Il a rétabli l'autorité minée par l'anarchie, il a rendu à son pays, par sa victoire sur les Russes, la gloire perdue à la mort de Charles XII, il veut encore lui donner une littérature nationale qui lui rappellera ses héros, un Gustave Vasa, un Gustave-Adolphe et qui, par l'exemple des vertus chevaleresques, préparera les générations futures. Noble dessein d'un cœur généreux, entreprise digne d'un tel règne. Sur la scène abandonnée de Drottningholm, parmi les décors de *Psyché*, comment ne pas donner un souvenir à cet amour de Gustave III pour le théâtre, cultivé avec tant de soin parmi les charges du trône, né peut-être chez nous ou tout au moins cultivé et développé chez nous? Le comte de Tessin, son premier précepteur, ne lui avait-il pas enseigné l'heureuse influence de la tragédie et de la comédie? Nos premières leçons d'enfance ne s'oublient jamais plus. Il arrive qu'elles orientent une destinée.

Gustave III, cependant, ne se contenta pas du drame. Il favorisa aussi l'opéra, fit monter les œuvres de Grétry et de ce Gluck dont Marie-Antoinette donna le goût à la France. Enfin il fonda, sur le modèle de l'Académie française qui l'avait reçu en séance extraordinaire, cette Académie suédoise qui

distribue aujourd'hui, non sans peine, les prix Nobel. On l'appela, à cause du nombre restreint de ses membres, *l'Académie des Dix-huit.* Comme Richelieu, il ne la voulut pas réservée aux seuls écrivains, mais il exigea qu'elle fût ouverte aux talents de la parole, à ceux même de la politique et aux grands serviteurs du royaume. Ainsi, toujours généreux, y voulut-il appeler le comte Fersen qui était le chef de l'opposition dans les assemblées de la diète.

Je ne veux point quitter le château de Drottningholm sans parcourir la correspondance de Gustave III, qui, dans l'édition de ses œuvres, fait suite au théâtre. Les premières lettres sont de petits devoirs d'écolier sur la dissimulation, sur un passage de Voltaire. Voltaire avait écrit de la reine Élisabeth : « Son peuple fut son premier favori, non qu'elle l'aimât en effet, car qui aime le peuple? » L'enfant proteste contre ce : *Qui aime le peuple?* et il cite Henri IV. On devine déjà sa nature généreuse et son goût pour la France. Plus tard, le prince héritier montre sa passion de s'instruire et sa délicatesse d'esprit. Ne le voit-on pas refuser d'empiéter sur les pouvoirs déjà si réduits de son père? Le roi tiendra ses promesses de magnanimité. On le voit réparer les injustices des règnes précédents, s'occuper de trouver une place pour le grand poète Belmann désargenté, offrir un asile au comte d'Artois et au prince de Condé qui veulent quitter la France à la Révolution : « Il ne me paraît pas, écrit-il, que je pouvais moins faire pour le petit-fils de Louis XV. » Ses jugements historiques ne sont pas sans justesse. Il critique la « bonté facile et faible de Louis XVI ». Dès la réunion des États généraux, il craint pour notre pays, « ce beau royaume si mal administré et qui penche vers sa ruine ». Apprenant les événements du 14 juillet, il ajoute : « Voilà ce qui s'est passé, et voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une impudente violence vont renverser le trône de Louis XVI. » De Louis XVI sanctionnant la Constitution il dira encore : « Le pauvre Prince! Il est véritablement aujourd'hui la vive image du roi Pétaud, chez qui l'on faisait tout ce qu'on voulait. » Et plus loin il laisse éclater son horreur de la Révolution : « Je gémis sur le sort de cette pauvre France et je vous assure que mes sentiments ne sont pas éteints; mais je les conserve au Roi de France, à

la France, et non plus au Roi des Français qu'à l'assemblée démagogue du soi-disant peuple français, qui n'est qu'un peuple de cannibales. » Nous le verrons tenter de devenir le chef de la contre-Révolution.

Dans une lettre datée de Stockholm le 31 janvier 1772, peu de temps après son élévation au trône, il écrivait : « Nos affaires sont toujours les mêmes; lenteurs des États, galanteries des belles, jalousies des maris, intrigue partout, voilà le tableau des choses! Les plaisirs, cependant, vont leur train. Il y a spectacle deux fois par semaine, et mardi passé, fête de mon Frère, il y eut le premier bal à la Cour. Aujourd'hui mes frères joueront la partie de chasse de Henri IV et les Troqueurs. Nous soupons à Ulricsdal. Au milieu de tout cela les *plena* et le comité secret s'agitent et se querellent. Beaucoup de haines, beaucoup d'animosités surtout à la maison des Nobles, et puis l'on va souper ensemble, comme si de rien n'était. » Il garde sur le trône le ton galant et sceptique à la mode depuis Voltaire. *On va souper ensemble.* Le coup d'État lui a si bien réussi, sans une goutte de sang, qu'il ne peut croire au danger de souper avec ses ennemis. La Révolution française commencera de l'éclairer, quand il songera à ce brillant et fastueux Versailles — Versailles où il s'est tant diverti — éclaboussé de sang et tout grondant de l'émeute populaire. Et puis il rencontrera le souper tragique.

IV. — *Le dernier acte.*

Les archives de Stockholm et d'Upsal, consultées par Geffroy pour son Histoire de *Gustave III et la Cour de France,* donnent un reflet très exact de la Révolution dans les yeux de tous ces brillants Suédois qui tenaient rang à Paris et à Versailles. Il y avait là le comte Stedinjk qui prit part avec la noblesse française à cette guerre d'Amérique dont Gustave III, pour une fois en défaut dans ses jugements, ne comprit pas l'importance, n'y voulant voir qu'une rébellion fâcheuse contre la Grande-Bretagne : Stedinjk était bien vu à la Cour, mais, plus militaire que courtisan, il revint en Suède pour offrir son épée au roi dans la guerre contre les Russes, et plus tard le roi l'envoya en ambassade auprès de la grande Cathe-

rine. Il y avait encore le baron de Staël-Holstein qui épousa la fille de Necker, la plus belle dot du monde, mariage qui exigea de longues négociations, car la future Corinne aurait souhaité d'épouser le beau Fersen, qui était amoureux de Marie-Antoinette et devait cacher son jeu, et Necker, pour donner sa fille, exigeait l'ambassade de Paris pour son gendre. Il fallut en passer par là, mais Gustave n'y perdit rien : au lieu d'un ambassadeur en France il en eut deux; madame de Staël préluda à ses grands ouvrages en écrivant pour le roi des rapports, extraordinaires vraiment sous la plume d'une si jeune femme, sur la société, sur la Cour, et enfin sur la marche de la Révolution. Il y avait enfin ce beau ténébreux, le comte Fersen, fils du grand orateur de la diète, l'un des seigneurs les plus riches et les plus fastueux de la Suède, qui, lui aussi, avait entrepris l'expédition d'Amérique, mais pour guérir son cœur blessé et le retour qui le remit en présence de la reine lui devait révéler qu'il est de chers maux incurables.

Gustave lui-même voulut reprendre contact avec cette France qui avait formé son esprit. Un voyage à Spa pour sa santé lui servit de prétexte à visiter l'Italie où son admiration pour le pape Pie VI lui fit lever en partie les défenses opposées en Suède au culte catholique, et à venir de là passer quelques mois à Paris en 1784 sous le nom de comte de Haga. Il y donna libre cours à sa passion pour le théâtre. Tous les soirs, il se faisait conduire à l'Opéra ou à la Comédie où le public qui le reconnaissait l'acclamait. Comédie et Opéra montaient pour lui les pièces qu'il souhaitait de connaître. Il fut deux fois au *Mariage de Figaro* qui menait alors grand vacarme et déclara l'ouvrage de Beaumarchais « encore plus insolent qu'indécent ». Après le théâtre, on lui offrit le Parlement, peu récréatif, où il demanda la grâce d'un condamné à mort, et l'Académie dont les réceptions faisaient déjà courir tout Paris. Il assista à la réception du marquis de Montesquiou par Suard. Ce ne fut pas un spectacle très brillant. Pour le corser, on y ajouta une lecture de La Harpe, tirée de son poème sur les Femmes, mais le poète, mal embouché ou simplement maladroit, vanta l'impératrice de Russie qui était précisément l'ennemie de Gustave et déclama ces vers :

Tout le Nord est soumis, ou tremblant sous sa loi.

Dans un ouvrage suédois : *Ljunggreni Svenska Akademiens Historia* 1786-1886 qu'il veut bien rechercher pour moi dans sa bibliothèque, l'ambassadeur actuel de Suède, le comte Ehrensward, digne successeur des Tessin et des Sparre, me montre les commentaires de cette fameuse séance : « Tout le monde trouvait que ces mots récités dans la présence du Roi étaient un manque de tact et M. de Calonne dit : « Je ne sais pas si ce morceau est poétique, mais je sais bien qu'il n'est pas politique. » La Harpe déclama mal et le poème n'eut pas de succès. Au contraire les fables que le duc de Nivernois récita furent reçues avec de l'enthousiasme et comme on croyait voir que le comte de Haga (Gustave III) en était vivement intéressé, on en demanda encore quelques-unes de sorte que le Duc eut à lire huit fables. La séance terminée, le Roi se rendit dans la salle privée de l'Académie où étaient placés les portraits des membres de l'Académie ainsi que ceux des personnes royales qui avaient honoré les séances de leur présence et où le portrait de Gustave se trouvait à côté de celui de la reine Christine. Le Roi reconnut et salua les membres de l'Académie qu'il avait vus auparavant, se fit présenter les autres, causa avec tous et eut des mots fins et flatteurs sur leurs ouvrages et les quitta tous pleins d'admiration. »

De son côté, Grimm écrit dans ses *Correspondances*[1] :

On s'empressait d'y venir jouir du plaisir de voir un roi, qui rendra célèbre à jamais une grande révolution, assister, le premier d'entre les souverains, à une assemblée publique d'un corps institué essentiellement pour cultiver et honorer le talent par lequel, jeune encore, ce prince assura sa gloire et fit le bonheur de ses peuples; car l'on peut dire que l'éloquence du digne successeur de Wasa n'eut pas moins de part à un des événements les plus mémorables de notre siècle que la puissance de son génie et de son courage. L'ivresse des transports que la présence de Sa Majesté suédoise avait répandue sur tous ceux qui assistaient à cette séance intéressante a dû faire croire à ce sourain qu'il était transporté à Stockholm; et si ces peuples sont regardés par le reste de l'Europe comme les Français du Nord les signes de notre amour pour sa personne, dans ce jour à jamais solennel, ont dû le convaincre plus que jamais que les Français sont les Suédois du Midi.

L'aviation et le spiritisme étaient déjà à la mode, et l'on

1. *Correspondance littéraire de Grimm*, Paris, 1877-82, XIII : 537.

présenta au roi Gustave Lindbergh et le fameux médium Eusapia Paladino, je veux dire Montgolfier et Mesmer. Car les temps vont moins vite que les morts, et les mêmes engouements se reproduisent comme les mêmes recherches scientifiques dans le visible et l'invisible. Montgolfier, le premier, s'était lancé dans le domaine inconnu de l'air au mois de juin 1783. Tout Paris attendait les nouvelles expériences. L'un des premiers aérostats, appelé *Marie-Antoinette* en l'honneur de la dauphine, monté par Pilatre de Rozier et Proust, orné du chiffre du roi de France et de celui du roi de Suède et d'un brassard blanc destiné à rappeler l'heureux coup d'État de 1772, partit de la Cour des Ministres à Versailles le 23 juin 1784 en présence de Gustave. Trois quarts d'heure après les aviateurs atterrissaient près de Chantilly. C'était déjà un résultat magnifique, mais le public n'en était point satisfait, s'il faut en croire ces couplets :

C'était en Suède et non ailleurs
Qu'il fallait, mes braves messieurs,
Aller à tire d'ailes.
Et porter des nouvelles.

Déjà vous seriez de retour,
Et vous auriez fait votre cour
A ce roi dont la gloire
Ornera notre histoire.

Car le public devance aisément les progrès de la science et exige toujours davantage. Aujourd'hui le nouveau roi de Suède, ou tout au moins le prince héritier vient en un jour de Malmoë au Bourget par la voie des airs.

Quant au mesmérisme, Gustave était prédisposé à en sentir l'attrait. Il s'approcha donc du fameux baquet. Les pays du Nord ont toujours été enclins à secouer les portes de l'inconnu. En ce temps-là, Swedenborg n'avait-il pas des visions, Swedenborg dont Balzac a traduit les ambitieux desseins dans *Seraphita* : « ... Savoir les correspondances qui existent entre les choses visibles et pondérables du monde terrestre et les choses invisibles et impondérables du monde spirituel, c'est avoir les cieux dans son entendement. » Les Illuminés de Bavière ravageaient l'Allemagne. La franc-maçonnerie, avec ses initiations secrètes, commençait de

se répandre. Elle avait pénétré en Suède. Gustave III et ses frères s'y étaient affiliés. Devant lui, un médium à demi fou, du nom de Plommenfeldt, évoquait les esprits. Lui-même, en chemise par de froides nuits d'hiver, au risque de congestion pulmonaire, se livrait au château de Drottningholm à des opérations cabalistiques. Et cependant il se piquait de force dans l'esprit et répudiait, comme il arrive aux esprits les plus forts, les religions, non les superstitions. Ne consultait-il pas, dans ses actes politiques, une célèbre devineresse, madame Arfwedsson qui montrait l'avenir dans le marc de café? N'était-ce pas à elle qu'il devait cette fameuse *vision de Charles XI* où coulait le sang des rois et qui devait se réaliser avec sa mort sanglante et avec l'exécution de Louis XVI, comme se réalisent aisément les pamphlets qui annoncent des catastrophes dans les temps troublés? Dès lors on devine dans quelles dispositions favorables il abordait les expériences du charlatan qui étonnait alors Paris.

Ce voyage à Paris ne lui fut pas favorable. Il rentra dans son royaume au climat plus sévère et aux mœurs plus rudes avec un goût plus effréné des spectacles et des fêtes, dont Versailles lui offrait le modèle inimitable. De ses châteaux de Gripsholm et de Drottningholm il voulut faire l'équivalent des résidences royales de France. Il y hébergea toute une cour et il y organisa de somptueuses réceptions où son cher théâtre n'était pas oublié. Les dépenses s'accrurent dans de telles proportions qu'il lui fallut recourir à des mesures impopulaires, telle cette mise en régie de l'eau-de-vie qui devait soulever tant de mécontentements. La guerre contre les Russes lui rendit son prestige. Encore débuta-t-elle par la révolte de l'armée de Finlande qu'il sut réprimer vigoureusement et racheter avec l'héroïsme des fidèles Dalécarliens à Gothembourg. A la diète de 1789, il fit un nouveau coup d'État contre cette noblesse qui avait toujours voulu sa part, et la plus grande, du pouvoir royal et ne lui pardonnait pas son autorité conquise en 1772 quand elle avait gouverné après Charles XII : dans un accès de colère il la chassa de la salle des délibérations, fit arrêter le comte Fersen, le baron de Geer et plusieurs autres membres de l'ordre, obtint

l'assentiment des trois autres ordres et contraignit ensuite la noblesse au vote des impôts. C'était le retour au pouvoir absolu. On peut dire que dès lors Gustave était menacé. Les ressorts trop tendus se brisent. Les victoires en Russie ne lui rendront pas cette confiance que lui avait valu, au début de son règne, la fin de l'anarchie. Il a pour toujours éloigné de lui l'aristocratie, et le peuple déjà irrité par des mesures fiscales, s'écartera du souverain qui aspire à diriger la contre-Révolution. Car ce roi d'esprit si libéral et si ouvert, ami des philosophes et des encyclopédistes, correspondant de Voltaire et admirateur de Jean-Jacques, ne s'est jamais laissé prendre aux mirages démocratiques. Son idéal sur le trône, c'est la méthode de Louis XIV. Mais les temps ont marché et il ne s'en rend pas compte.

Ainsi croit-il arrêter la Révolution. Il cherche à fonder une alliance du Nord pour rétablir la monarchie de Louis XVI dans ses droits. Mais, tandis qu'il négocie avec la grande Catherine, celle-ci négocie avec Mirabeau. Le beau Fersen, le fils du chef de la noblesse, prépare la fuite de Varennes qui échoue lamentablement. Gustave se rend à Aix-la- Chapelle où il reçoit les émigrés dont il épouse les basses querelles. Axel Fersen le rejoint à Coblence et lui transmet une lettre de Marie-Antoinette. La reine n'a plus d'espoir que dans une intervention étrangère. Mais la coalition est si difficile à former, et quand elle se forme, c'est Brunswick qui est mis à la tête des armées, et non Gustave III qui en avait l'ambition et qui, sans doute, vainqueur des Russes, eût montré dans le commandement une autre vigueur.

Le voilà donc qui revient dans ses États, déçu, désillusionné, mais inflexible dans sa volonté. La diète se réunit aux environs de Stockholm le 25 janvier 1792, mais dure un mois à peine. Le roi doit retirer les propositions financières qui eussent permis à ses projets contre la France révolutionnaire d'aboutir. Car il distingue la France révolutionnaire de la France royale demeurée chère à son cœur et à son esprit. Il a pu sentir l'hostilité des quatre ordres, mais celle de la noblesse passe celle des autres. Il pouvait ramener le peuple : son éloquence et sa grandeur acquise en gardent

le pouvoir. La noblesse, qu'il a trop bafouée, est plus irréductible. Elle complote contre lui. Il mourra par elle.

Le 15 mars (1792) il dîne au château de Haga, sur la route d'Upsal. Puis il rentre à Stockholm, dans le petit appartement qu'il s'est fait aménager au palais royal, au-dessus de l'opéra. Il y reste de quatre heures à six heures, s'entretenant avec ses familiers. On lui remet un billet qui le conjure de ne pas se rendre au bal masqué le soir : « Il y va de votre vie », écrit l'inconnu en qui devait être reconnu plus tard l'un des conjurés, officier aux gardes-blancs, M. de Lilienhorn, effrayé au dernier moment. Le roi lit, sourit et met le billet dans sa poche. Puis il gagne sa loge à l'Opéra. Le spectacle fini, comme le bal va commencer, il montre le billet au baron d'Essen, son écuyer, en plaisantant. Le baron d'Essen le supplie de rentrer à Haga. Gustave répond par cet : *On n'oserait*, qui a déjà servi au duc de Guise. Il n'attache aucune importance à ces avertissements qui se sont multipliés depuis quelque temps. Et puis il connaît le danger et sait le braver. Ainsi marche-t-il à son destin. Il s'arrête quelques instants dans le corridor des premières loges et se rafraîchit au comptoir d'un vieux caporal dans le régiment de Royal-Suédois à la solde de la France, un Français nommé Delan, qui s'est retiré à Stockholm et a obtenu le privilège de cette buvette. Après quoi, brusquement, il prend d'Essen par le bras : *Allons voir maintenant s'ils oseront m'assassiner*. Et il pénètre dans la salle du bal.

Malgré le masque, il est très reconnaissable à sa démarche. Un brouhaha se produit à son arrivée, on se précipite de son côté, et dans ce désordre un coup de feu retentit. Gustave s'affaisse dans les bras de M. d'Essen, mais a la force de dire encore : « Je viens d'être blessé par un grand masque noir. » On l'emporta en hâte dans son appartement. Le pistolet avait été appuyé contre sa poitrine et il l'avait détourné par un mouvement instinctif, en sorte que la blessure était au flanc. Sur l'initiative d'un officier, le jeune de Pollett, les troupes avaient été appelées et toutes les issues de l'Opéra gardées. On ne laissa sortir les masques qu'un à un. Les trois conjurés qui avaient tiré au sort entr' eux le nom de l'assassin réussirent par leur assurance à franchir le barrage, le comte de

Horn, le comte de Ribbing et enfin le véritable coupable, Anckarstroëm qui était porte-enseigne aux gardes-blancs et qui répondit avec audace : « Je ne dois compte de mes plaisirs à personne, et il ne vous convient pas de soupçonner d'un crime aussi bas un honnête homme contre lequel vous n'avez aucune preuve. » Dès le matin, une diversion, provoquée par les conjurés, tenta de faire dévier l'enquête sur les Français résidant à Stockholm en faisant de l'assassinat un crime révolutionnaire commis sur la personne de celui qui aspirait à diriger la contre-révolution. Mais l'armurier qui reconnut le pistolet déclara l'avoir fait venir d'Angleterre pour le vendre au lieutenant Anckarstroëm, et celui-ci fut immédiatement arrêté.

Le roi survécut quinze jours à sa blessure. Il n'expira que le 29 mars. J'ai vu à Stockholm — au musée je crois — un portrait de lui qui fut exécuté pendant ces quinze jours. La pâleur en est impressionnante, mais l'image garde encore un reflet de grâce et de volonté. Comme un ténor, frappé à mort dans un opéra, se relève pour chanter son grand air, Gustave III, dans ce dernier acte de sa vie, donna encore la mesure de sa grandeur. Il régla sa succession et la régence de son héritier. Il pardonna à ses ennemis et ordonna que le seul assassin serait exécuté — car il fallait un exemple et le régicide ne pouvait demeurer impuni — et que les complices auraient leur peine commuée. Enfin il réussit à donner au dénouement tragique de sa belle vie mouvementée l'auréole de la fermeté, de la noblesse d'âme, de la magnanimité.

Le peuple sut reconnaître cette beauté de sanglante apothéose. Mais Gustave III laissait après lui des inimitiés impitoyables. Après l'exécution, les restes d'Anckarstroëm furent attachés à une roue et exposés au public. Or, raconte le *témoin oculaire*[1] à qui j'emprunte ces détails, « beaucoup de seigneurs du parti des mécontents, et presque tous complices d'Anckarstroëm, et même les femmes les plus élégantes de la cour allaient visiter ce cadavre, et lui rendaient une espèce de culte. On avait attaché aux roues sur lesquelles il était exposé des couplets qui célébraient son action et insul-

1. *Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède*, par un officier polonais témoin oculaire, Paris 1797.

taient à la mémoire de Gustave. Les mécontents se faisaient un plaisir de lire et relire ces couplets et laissaient percer leur satisfaction à tous les regards... » C'était déjà, hors de France comme en France, cet état d'anarchie que la Révolution avait engendré comme un monstre sans tête et que Bonaparte devait dompter, en France par le 18 brumaire, hors de France sur la coalition qui voyait en lui l'incarnation de la Révolution quand il l'avait arrêtée.

Gustave III, mort trop tôt, aurait été le seul souverain d'Europe qui, dressé à reconnaître la grandeur par l'héritage des Gustave-Adolphe et des Charles XII, eût compris Bonaparte et Napoléon. Sa vie et sa mort composent un de ces drames historiques dont il était amateur. Ne tentera-t-il pas quelque jour un poète suédois, comme Charles XII a su envoûter à distance ce Verner de Heidenstam qui, en célébrant le vaincu de Pultawa avec un art si lyrique et si réaliste ensemble, a restitué à la Suède le goût perdu de l'héroïsme?

HENRY BORDEAUX

LE HÉROS

Durant mon enfance, avant de craindre les hommes, je redoutais d'abord les cafards, les abeilles et les rats; plus tard ce fut la peur des orages, des tempêtes, de l'obscurité qui me tourmenta.

Lorsqu'il tonnait, je fermais les yeux fortement, jusqu'à la douleur, pour ne pas voir le frisson bleu des vitres illuminées par les éclairs. On m'avait persuadé — mais c'était peut-être moi qui me l'étais imaginé — que les éclairs, déchirant le ciel, découvraient le grand feu de la Géhenne, qui brûle là-haut, par delà ce bleu que l'on voit dans les journées limpides. Le bleu, c'est la fumée du grand incendie qui enveloppe tout l'univers, et les étoiles en sont les étincelles; la terre d'un moment à l'autre pourrait bien flamber, ainsi qu'un noyau de cerise jeté dans le feu, s'allumer comme le soleil, puis calcinée, pendre dans le ciel, telle une seconde lune.

J'avais très peur de l'obscurité. Elle n'était point pour moi l'absence de lumière, mais une force indépendante, ennemie de cette lumière. Son imperceptible poussière grise assombrissait l'air, puis, s'épaississant, noircissant, engloutissait les arbres, les maisons, les meubles : alors j'avais l'impression que dans cette poussière d'obscurité, devenue compacte et dure comme de la pierre, toute la vie, et moi avec, allait se pétrifier. J'avais toujours envie de tâter l'obscurité; je tendais la main vers les coins sombres et, serrant le poing avec précaution, je sentais à la paume un désagréable

petit froid humide. L'obscurité, c'était pour moi la suie de l'incendie d'au-delà les étoiles qui réduit en cendre noire le monde visible.

Je sais que ce sont là des idées bien compliquées pour un garçon de dix ou douze ans, mais il me semble que c'était exactement celles que j'avais à cette époque.

Ce qui plus que tout m'effrayait, jusqu'à me rendre fou, c'était le sifflement et le hurlement des bourrasques d'hiver. Par les nuits diaboliques, lorsque tout sur terre tournoie frénétiquement, lorsque les arbres se balancent comme pour s'arracher du sol et s'envoler parmi les nuages de neige, par ces nuits-là il me semblait que des forces mauvaises avaient résolu de dévaster la terre, d'en balayer les villes, les forêts et les hommes, et de me laisser tout seul dans un silence de mort, au milieu d'un désert blanc et froid. Ma poitrine s'emplissait de la douloureuse sensation d'un vide immense au milieu duquel, tel un moucheron entre le ciel et la mer, mon cœur épouvanté restait suspendu et tremblant. Le maudit sifflement moqueur du vent résonnait en moi, glaçant et brisant mon corps. J'avais beau me cacher la tête dans l'oreiller, me boucher les oreilles avec les doigts : j'entendais quand même dans ma poitrine le sifflement dévastateur et meurtrier.

On pourrait croire que j'étais un enfant maladif, mais il n'en était rien : vigoureux, bien nourri, je paraissais plus vieux que mes camarades, et l'on me trouvait plus sérieux que mon âge.

Oui, j'étais bien portant, et, à mon avis, la crainte que m'inspiraient les phénomènes de la nature avait précisément sa source dans ma bonne santé : c'était la peur naturelle, biologique, de l'homme devant ce qu'il ne comprend pas et ce qui menace de le perdre. Je suis convaincu qu'un malade ne peut sentir la peur aussi fortement que l'éprouve un homme bien portant.

J'étais seul avec ma mère. Je ne me rappelle pas mon père, architecte diocésain, qui était mort lorsque j'avais quatre ans. Mon oncle maternel, un prêtre veuf, le remplaçait : il m'aimait et me gâtait, comme me gâtaient ma mère, la femme de chambre Dounia, le charretier Nikon et les autres gens de la maison.

— A quoi servent les tempêtes? — demandais-je à mon oncle.

Grand, corpulent, très beau et très gai, excellent guitariste, joueur de cartes acharné, il m'enlaçait affectueusement et me répondait par quelque consolation qui ne me consolait guère.

— La nature l'a fait ainsi conformément à la volonté divine.

Et, en me caressant les cheveux, il disait à ma mère :

— Il a l'esprit philosophique.

Il s'entretenait très volontiers avec moi : son langage coulant, ses phrases arrondies et moelleuses me plaisaient, et j'aimais à l'entendre parler des trois forces qui gouvernent le monde : Dieu, la nature et la raison humaine. Mais je n'arrivais pas à saisir le lien mystérieux qui unit ces forces; plus je l'écoutais, plus je voyais Dieu s'éloigner dans la pénombre de l'incompréhensible, plus la nature me paraissait terrible, et de moins en moins clair le rôle de la raison.

Une allégorie grossière, mais atrocement tenace s'ébauchait dans mon esprit : la nature, c'était la blanchisseuse Karaéva, une femme énorme et sale, surnommée la Cloporte. Elle logeait dans la cour de notre maison, près de l'écurie. Il y avait bien dix ans que je l'observais et il me semblait que son gros visage rouge, avec des yeux huileux et insolents au regard ironique, n'avait point changé. Elle avait une quarantaine d'années; infatigable au travail, elle ne l'était pas moins à la débauche. Comme beaucoup de femmes de son âge, elle souffrait d'une maladie érotique — de la passion des jeunes gens, aussi insatiable à les dépraver que les hommes sexuellement malades à débaucher les vierges.

Cynique, madrée, elle était, à jeun, d'une affabilité doucereuse : sa voix chantante et fausse prenait un accent contrit. Son visage s'élargissait, ses yeux insolents avaient un sourire confus.

Mais, presque tous les samedis, elle s'enivrait abominablement et tombait dans des accès de fureur stupide. Révélant une vigueur de paysan bien portant et une tendance instinctive à tout détruire, elle battait ses camarades — des femmes aussi sales qu'elle — cassait la vaisselle, brisait chaises et

bancs. Une fois elle démolit à coups de hache le tonneau à eau de Nikon, vieillard pieux, taciturne et doux, vêtu en été tout de blanc comme un trépassé.

Un jour que, bras et jambes liés, elle était couchée par terre près de la porte de l'écurie, j'entendis Nikon lui dire :

— Tu n'as aucune pitié de la vie, Cloporte.

— Qu'est-ce que ça me fait la vie? En voilà un truc, la vie!

Aux moments où la blanchisseuse sévissait, la raison humaine apparaissait dans la cour en la personne d'un agent. Silencieusement, il renversait la Cloporte d'un coup de poing, et, mugissant, serrant les lèvres, il lui liait bras et jambes avec des draps sales et des cordes. Elle ne résistait jamais; elle se contentait de grogner en ricanant :

— Eh bien, attache, attache, démon!

Tout en l'entortillant de cordes, l'agent reniflait et disait entre ses dents :

— Je t-te connais, je t-te...

Je n'étais pas seul à trouver effrayante la blanchisseuse ivre. J'avais d'elle une peur folle : elle m'inspirait un sentiment d'aversion aiguë, d'invincible dégoût.

— Pourquoi vit-elle? — demandais-je à mon oncle.

— La raison ne peut résoudre cette question; à ce *pourquoi?* nous ne trouvons pas d'autre réponse que : ceci est la volonté divine.

Je n'ai pas honte d'avouer que cette grossière allégorie qui assimilait la nature à la Cloporte, et la raison humaine à un sergent de ville, persista en moi durant mes années de jeunesse : peut-être même n'en suis-je pas encore entièrement délivré.

Bien entendu, mon effroi devant les phénomènes de l'existence, par trop manifestement absurdes et hostiles à l'homme que j'étais, s'en trouvait encore aggravé.

Quand j'appris qu'un moustique pouvait me communiquer la fièvre et que les souris propagent la peste, j'en fus bouleversé. Alors, j'avais aussi pour ennemis le plus infime moustique, et la craintive souris?

Je harcelais si bien mon oncle avec ma puérile question : *pourquoi?* qu'il finit par se fâcher.

— Voilà, sire, — dit-il en fronçant les sourcils, — un garçon de ton âge ne doit pas philosopher. C'est assommant. Et, vraiment, tu mériterais qu'on te fouette. Laisse-moi.

Ma mère, de son côté, disait :

— Finis donc d'ennuyer ton oncle. Pourquoi lui poses-tu toujours des questions ridicules? C'est mal.

Mais, tout en parlant ainsi, ils ne cessaient de vanter à leurs amis ma curiosité d'esprit. En développant de la sorte mon amour-propre, ma mère et mon oncle refroidissaient l'affection que j'avais pour eux. Je me sentais déjà plus intelligent que les enfants de mon âge, et je n'avais pas parmi eux de camarades. Il va de soi qu'au lycée, on s'était aperçu que j'étais poltron et l'on se moquait cruellement de moi. Avec cela j'étais lourd, maladroit; les jeux, me paraissant dangereux, ne me séduisaient guère; je redoutais les batailles à l'intérieur du lycée; quant à l'hostilité des gamins de la rue pour les lycéens, elle me rappelait l'aversion instinctive des sauvages de Gustave Aymard pour les Européens. C'est ainsi que de très bonne heure j'éprouvais l'orgueil de la solitude et sentis vaguement que c'était l'unique domaine où se pût développer une personnalité indépendante.

J'étais un élève moyen, apprenant consciencieusement, mais sans zèle. Les sciences physiques dont mon oncle proclamait avec respect la sagesse, n'avaient pas aboli, ni même diminué, la crainte que m'inspiraient les phénomènes naturels. Un jeune professeur, Jdanov, petit bonhomme vif et rondelet, qui ressemblait à un singe, et que les élèves avaient surnommé « la balle », se passionnait à nous enseigner ces sciences. Il avait sur la composition de la matière une hypothèse à lui; il adorait l'électricité et criait pendant les leçons :

— Toutes les énigmes de la vie tiennent dans l'énergie électrique, et bientôt nous les résoudrons.

Il était assez original et facilement amoureux. Presque à chaque printemps, il ébauchait un nouveau roman. Je le trouvais frivole et un peu clownesque. Il m'avait froissé : un jour, pendant la classe, comme je n'arrivais pas à comprendre quelque chose, Jdanov, fâché, m'avait dit :

— Tu es incontestablement un jeune homme studieux,

mais tu n'aimes pas la science. D'ailleurs, je ne sais ce que tu aimes. A mon avis, ce n'est pas ici que tu devrais faire tes études, c'est au séminaire, oui.

Nous avions pour professeur d'histoire Milii Novak. Grand, osseux, voûté, avec une petite tête chauve, une figure glabre de vieille fille et une énorme pomme d'Adam, il me semblait épouvantablement laid. Des lunettes rondes, aux verres sombres et à monture de corne, lui cachaient près du tiers du visage. Négligé, distrait, il marchait, en se balançant, d'un pas incertain; les talons de ses bottes étaient toujours éculés, son pantalon faisait aux genoux de drôles de poches. J'avais remarqué qu'il avait peur des chevaux. Avant de traverser la rue d'un trottoir à l'autre, il regardait longuement alentour, l'air hésitant, attendant que les voitures eussent passé, puis, tête basse, il s'élançait en vacillant, comme près de tomber.

D'une voix égale et incolore, il nous racontait fastidieusement l'histoire, ne s'animant un peu que lorsqu'il s'agissait de justifier la cruauté des princes. Il parlait généralement les mains profondément enfoncées dans ses poches, mais à ces instants-là, il tirait lentement sa main gauche, levait au niveau de l'épaule un doigt en crochet et disait d'un ton persuasif :

— Pierre le Grand était cruel, mais les circonstances l'exigeaient.

Dans son sec exposé, l'histoire m'avait intéressé par tout ce qu'elle contenait de terrible. Il est probable que, pendant les leçons de Novak, je soulignais tout particulièrement les actes de cruauté car, en entendant mes réponses, il hochait la tête d'un air approbateur.

— C'est ça, c'est bien ça. Le tzar Ivan le Terrible était nécessairement cruel : les circonstances de l'époque l'exigeaient.

Parfois il me donnait en exemple aux autres élèves : ils ne m'en détestaient que davantage.

J'étais en sixième, quand Novak, me rencontrant un jour dans la rue, m'invita à venir le voir.

— Demain soir, sur le tard, — ajouta-t-il à mi-voix.

Pensionnaire d'une vieille femme imposante et taciturne,

il habitait un pavillon au milieu d'un jardin. Sa chambre presque obscure était encombrée de livres; il y avait au centre une énorme table également surchargée de volumes empilés. Un lit contre le mur et dans un coin une armoire à vêtements. Dans l'obscurité du jardin tombait une pluie chaude et paresseuse; le feuillage des arbres tintait étrangement; ce son un peu sec et soyeux me parut absolument inséparable de la chambre de Novak, dont il remplissait toujours la pénombre. Des papillons gris, entrant par la fenêtre ouverte, tournoyaient au-dessus de la table et d'une lampe à abat-jour vert.

Penchant sa calvitie verte, et les yeux fixés sur la table, Novak, noir, immobile, courbé en arc, me persuadait doucement de préparer la Faculté des sciences historiques et philologiques :

— Vous avez des dispositions pour l'histoire, Makarov, je vous offre de vous donner des leçons particulières, je vous prêterai des livres, guiderai vos lectures, oui...

J'étais flatté qu'il me dît *vous*, et j'acceptai son offre. Il prit sur la table un petit livre relié en chagrin rouge, et le caressa de la main.

— Voici un livre qu'il faut lire attentivement. Prenez-en soin, s'il vous plaît. Ensuite nous en parlerons. Oui...

C'était *les Héros* de Carlyle. Je n'aimais guère les ouvrages sérieux : les romans d'aventure, traduits d'auteurs étrangers, me satisfaisaient pleinement. Pourtant je lus consciencieusement le petit livre : bien que je ne me souvienne pas s'il me plut, je sais que j'y trouvai de quoi contenter mon goût formé par Robinson Crusoë, et par les aventures des héros de Maine Reed, Cooper et Gustave Aymard.

Je fus très surpris lorsque Novak me révéla la philosophie de ce petit ouvrage. Avec une force froide, accablante, d'une voix qui pour être douce n'en avait que plus de poids, il me disait que les masses populaires sont au fond impersonnelles, primitives et uniformes; elles n'ont qu'un seul désir : accroître le confort extérieur de la vie, mais le désir de connaître les mystères de cette vie leur est étranger; elles n'ont pour l'art de créer qu'ignorance et hostilité. Elles sont incapables d'améliorer par leurs propres moyens même les con-

ditions grossières et pénibles de leur existence — les masses ne savent ni inventer ni imaginer : c'est toujours l'homme seul, l'unité, l'individu, qui crée, invente, légifère.

— Le peuple n'a jamais vécu qu'en exploitant l'énergie spirituelle de l'individu.

Ses paroles dont je me souviens encore résonnaient sèchement, tandis qu'un doigt crochu s'agitait devant moi, comme pour m'arracher les yeux. Sa pomme d'Adam enflait désagréablement sous la poussée des mots.

— Sans Ivan le Terrible et Pierre le Grand, sans la princesse allemande Catherine, sans Pouchkine, Gogol, Dostoïevsky, l'univers ne connaîtrait pas et ne percevrait pas la Russie. L'Histoire est toujours l'œuvre des individus, le résultat de l'activité des héros... L'Italie fut créée par Dante et Pétrarque, l'Angleterre par Milton, Hume, Hobbes.

Il citait des hommes dont je ne savais rien, que les noms. Il demandait :

— Que serait la France sans Rabelais, Descartes, Voltaire, l'Allemagne sans Gœthe, Fichte, Wagner? Que seraient les nations de l'Europe sans les penseurs et les poètes qui les ont animées et leur ont donné leur physionomie originale? Voyez les races noires de l'Afrique, les Kalmouks, les Khirghizes, les Bachkirs...

Les mains posées sur la table, il agitait vivement et nerveusement les doigts et baissait de plus en plus le ton, si bien qu'obligé à une attention particulière, j'étais persuadé que j'entendais des secrets ignorés de tous, sauf de Novak. Je me souviens que j'avais grande envie de le voir enlever ses lunettes; c'était la seule chose qui me restât familière chez cet homme. Je ne l'ai jamais vu méchant, ni même irrité : sec, ennuyeux, il gardait en classe une humeur égale et calme, comme un artisan qui accomplit une tâche coutumière et fastidieuse. Mais ce soir-là, il était méconnaissable; dans ses paroles assourdies je démêlais de la colère et de l'indignation : on eût dit qu'il se plaignait en me dévoilant une supercherie qui l'offensait personnellement. Manifestement son discours l'enivrait, son long corps se tortillait convulsivement, et dans sa pomme d'Adam résonnait, comme chez les bègues, un gloussement étrange et effrayant.

— Oup... oup... oup...

— Le génie est indépendant de la race, — disait-il. — Notre plus grand génie, Pouchkine, descend d'un Arabe. Joukowsky était à moitié turc, Lermontov est écossais. Oui... Vous comprenez. Le génie est en dehors de la nation, au-dessus de la nation, toujours au-dessus. Dans chaque pays vous trouverez des chefs de sang étranger. Peu importe qui inspire et mène le peuple. Le Juif Jésus, le Grec Platon, le Chinois Lao-Tseu, Rousseau ou Tolstoï ont le même esprit et parlent au fond la même langue. Les héros, les chefs, forment une race d'individus qui n'ont presque rien de commun avec les masses.

Je démêlais dans ses paroles une part de vérité, et je sentais aussi qu'elle me créait une obligation, ce qui me causait un trouble désagréable.

— Un homme et les gens, ce n'est pas la même chose, non. L'homme est l'ennemi de la réalité que les gens ont instaurée : c'est pour cela qu'ils le haïssent toujours. L'histoire est la lutte de l'individu contre la multitude, lutte attisée chez le peuple par le désir de repos, chez l'homme par la passion de l'action. Voilà pourquoi l'histoire sera toujours pleine de cruauté et ne peut pas, non, ne peut pas être autre. Oui...

En me reconduisant, il chuchotait :

— Ne croyez pas les socialistes : leur doctrine est pernicieuse, tout imprégnée de mensonge. C'est une doctrine anti-individualiste, vous comprenez? Ne les croyez pas.

Et longuement encore il me tint sur les socialistes des propos inquiétants que, fatigué, je ne comprenais plus. Je me rappelle sa main légère, mais ferme, agrippant mon épaule, ses doigts tremblants, et le noir éclair de ses yeux derrière les verres des lunettes : tout cela m'était pénible.

Bien entendu, j'ai simplifié ses pensées et je les ai sans doute faites plus grossières : je n'avais que dix-sept ans lorsque ces idées me furent exposées. En revenant à la maison par les rues muettes, j'éprouvais une peur nouvelle. Avant cette soirée la vie était pour moi plus simple. Car je ne sentais en moi rien d'héroïque, jamais je n'avais rêvé de lutter pour quoi que ce fût, contre quelqu'un ou quelque chose. J'étais

un garçon fort ordinaire, gros, de taille moyenne, gâté par sa mère. Celle-ci se préoccupait beaucoup de ma santé et m'avait communiqué une peur des maladies presque morbide. J'aimais à rester couché sur le divan, un livre entre les mains, admirant l'adresse ou la bravoure des héros, me sentant différent des criminels, plaignant volontiers les malheureux, et me réjouissant lorsque le sort, après leur avoir infligé des tourments compliqués, finissait par leur sourire. J'apprenais avec intérêt qu'il existe des gens qui goûtent les alarmes et les dangers de la vie, des gens qui se plaisent à s'occuper du bonheur de leur prochain, mais moi, personnellement, je n'avais nul besoin de ces gens-là.

Je n'avais pas davantage besoin de Novak, non plus que de Carlyle. A la maison, couché dans mon lit, je me demandais avec accablement : « Qu'ai-je à faire des héros et des peuples? » J'étais convaincu que je pouvais passer ma vie sans avoir aucun contact avec eux : n'y avait-il pas autour de moi, dans la ville, des milliers de gens qui ignoraient la philosophie de Carlyle et ne s'en souciaient pas, qui n'avaient nul besoin de héros, de chefs, de socialisme, et de tout ce qui agitait si sottement Novak?

Je ris même un peu en me rappelant ses propos alarmants sur les socialistes : je savais qu'il y avait au lycée quelques garçons outrecuidants et enflés qui se considéraient comme socialistes. Ce qui, je ne sais pourquoi, me déplaisait surtout, c'est qu'ils avaient à leur tête le fils du Chef de la Noblesse du district, garçon effronté et importun. Il était le héros du lycée pour avoir tiré de l'eau une femme qui se noyait et qui, je crois bien, était à moitié ivre. Depuis lors, il avait adopté une allure de matelot, marchant les jambes largement écartées, sifflotant et crachant entre ses dents.

Dans ma classe aussi, il y avait un héros, Roudometov, le fils du juge d'instruction, beau garçon, vigoureux et buveur. Parmi les élèves des légendes couraient sur ses débauches; craint, envié, il regardait tout le monde les yeux mi-clos, avec l'air dédaigneux d'un homme extraordinaire : lorsqu'il répondait aux professeurs, il marmottait quelques paroles réellement étonnantes qui faisaient rire non seulement tous

les élèves, mais parfois même les maîtres. Seul Novak ne riait pas : il disait à mi-voix :

— Bien. C'est pour faire rire que vous avez inventé cela. Je vous mets un 2.

L'indépendance de Roudometov à l'égard des professeurs me plaisait; j'enviais son art de dire des mots singuliers qui s'incrustaient dans la mémoire. Un jour, pendant la leçon de Jdanov, il avait dit :

— Je préfère les lignes courbes : elles me paraissent vivantes, capables d'un mouvement propre, tandis que les lignes droites sont désespérément mortes.

Ces paroles aussi avaient fait rire.

Jdanov s'extasiait devant lui et disait :

— Vous avez une bonne caboche, mais vous êtes un damné paresseux, un criminel.

En réfléchissant aux paroles de Novak je me remémorais tous les « héros » du lycée, j'essayais de me les représenter dans l'avenir, élaborant l'histoire — et je résolus de rompre avec Novak. Pour cela je choisis un moyen bien simple : je cessai d'apprendre l'histoire. Les premiers temps, Novak parut ne pas le remarquer, puis il me dit :

— Bien. C'est très mal, cela.

Peu après, il m'invita de nouveau à venir le voir et, du ton dont les médecins parlent aux enfants malades, il me demanda pourquoi j'avais cessé d'apprendre. Je ne me rappelle plus par quel mensonge je répondis : je me souviens seulement de mon vif désir d'irriter Novak. Je n'y réussis pas. Me prenant par l'épaule, il me reparla du même sujet — de la lutte des peuples contre leurs guides et leurs héros.

— Le héros est toujours victorieux quand bien même il aurait été matériellement vaincu, — disait-il, s'efforçant de me persuader, tandis que je pensais que, s'il enlevait ses lunettes, je verrais briller devant moi des yeux de dément.

Je le quittai parfaitement convaincu que cet homme n'était pas fait pour moi. Mais comment me débarrasser de lui?

J'y fus aidé par la maladie soudaine et la mort brusque de mon oncle : il prit mal à la gorge pendant une procession, eut une angine, à la suite de laquelle un streptocoque stupide et insaisissable pénétra dans son cerveau, tuant en

deux jours ce bel homme bien portant. Je crois que personne ne sentit l'horrible bêtise de la mort et la pitoyable faiblesse de la vie aussi profondément que je les sentis lorsque j'aperçus le visage contracté et bleui de mon oncle, sa barbe emmêlée et, étalés sur l'oreiller, ses cheveux qui semblaient dressés par l'effroi.

Qu'il est lugubre, le son de la cloche lorsqu'elle annonce la mort d'un prêtre! Cette mort m'écrasa.

J'aimais mon oncle. Homme sûr, gai, bien portant, il possédait la calme certitude que tout dans le monde était pour le mieux. Il disait, en riant :

— Celui-là sait bien vivre qui aime à rire.

Maintenant, je ne pourrai plus lui demander à quoi servaient les streptocoques, et s'ils aimaient à rire. Et je ne l'entendrai plus répondre de sa voix de baryton où résonnait une corde grave de violoncelle :

— Souviens-toi que plus on pose de questions, plus elles sont bêtes. Lactance le savait déjà.

Il se plaisait à calomnier les Pères de l'Église et les philosophes en leur prêtant ses opinions fantaisistes, ou encore en attribuant à l'un les idées de l'autre. Et lorsqu'il était pris en flagrant délit d'erreur ou de substitution, il demandait en riant :

— Quel mal y a-t-il à cela? Est-ce que j'aggraverais les petits désagréments de ce monde en faisant de Platon un sceptique?

Il disait souvent :

— Je crois parce que cela est absurde.

Et lorsqu'on lui objectait que « cela » était superflu, il répliquait :

— Nullement, car cela se rapporte à la foi elle-même.

On le porta solennellement au cimetière, on l'enfouit dans la terre dure comme du fer et je restai sur sa tombe jusqu'à ce qu'elle eût été recouverte par la neige qui ce jour-là tombait abondamment. On eût dit que j'avais perdu l'un des os de mon corps. Je m'affaiblis, cessai d'aller au lycée; la tristesse m'étouffait.

Quant à Novak, il fut bientôt appelé à Pétersbourg où on lui offrit un poste au Ministère. En l'accompagnant à la gare,

je sentis avec étonnement qu'il m'était aussi pénible de voir partir cet homme que de le fréquenter. Cela tenait sans doute à ce que la mort de mon oncle avait aiguisé à l'excès ma sensation de solitude. J'avais besoin d'un homme, d'un seul.

Évidemment, j'avais des camarades. Ils buvaient de la vodka, courtisaient les lycéennes, fréquentaient les maisons publiques. Or, je n'aimais pas la vodka, et craignais les maladies. La femme de chambre Dounia, une fille d'une trentaine d'années, impudique, rusée et cupide, satisfaisait volontiers à mes besoins de mâle. Avec les demoiselles j'étais gêné, timide, je ne savais de quoi leur parler et, d'ailleurs, nous n'avions rien à nous dire.

La plupart d'entre elles lisaient d'autres livres que ceux que je goûtais. Lorsque je déclarais que les romans de Dumas me plaisaient, elles avaient des sourires condescendants et humiliants.

Ma mère aimait à bien manger; c'était là le principal intérêt de sa vie; elle réunissait des gastronomes comme elle, leur faisait bonne chère, après quoi chacun d'eux la traitait à son tour.

Belle femme sanguine, aux yeux bleus et caressants, elle avait des mouvements paresseux, un parler lent, ce qui lui donnait de la majesté, et plaisait aux hommes.

Roudometov avait prononcé à son sujet ces paroles irrévérencieuses, mais peut-être justes :

— Elle ne dit que des bêtises, mais sa voix est intelligente.

Alors que j'étais en septième, ma mère ébaucha une intrigue avec un joyeux garçon qui venait d'achever ses études médicales. Redoutant la « politique », elle était opposée à mon entrée à l'Université; elle était convaincue que je participerais immédiatement à l'agitation des étudiants et que je périrais en prison, en exil. Elle n'eut pas de peine à me persuader d'attendre un an, pour me reposer du lycée; j'y consentis, encore que je soupçonnasse que, pendant cette année, ma mère tenterait de me marier. Elle l'essaya en effet, mais sans succès. Le mariage ne me disait rien. Ma petite expérience de la vie sexuelle m'avait inspiré une opinion très

peu flatteuse, et m'avait inoculé une dose considérable de scepticisme que je qualifierai de physiologique. Valait-il la peine de supporter quotidiennement de longues années durant, une foule d'inconvénients et de tracas pour recevoir en échange une minute de convulsion agréable? Valait-il la peine, pour cette minute, d'avoir auprès de soi une personne d'un autre sexe, d'une psychologie différente, et qui plus est, on ne sait pourquoi, convaincue qu'elle a le droit vous demander ce que vous pensez et ressentez. Que ne peut-on apprêter la femme, comme la soupe, pour qu'elle ait chaque jour un nouveau goût?

J'avais appris dans les livres que les femmes ont de la prédilection pour les « héros », les hommes forts et beaux; la vie, pour autant que je la connaissais, me confirmait dans cette opinion. Tout ce que je lisais sur « l'amour » n'était à mes yeux qu'invention plus ou moins ratée, une feuille de figuier avec laquelle on s'emploie à cacher des rapports grossiers et assez malpropres qui rabaissent les hommes jusqu'à l'impudicité des chiens et des boucs. J'ai toujours senti chez les femmes et même chez les jeunes filles quelque chose de faux, de théâtral, et, je ne crains pas de le dire, une tendance parasitaire à se coller à l'homme. Et je me disais que, si les femmes se regardent si souvent dans la glace, c'était moins pour vérifier si les armes de leur séduction sont en bon état, que parce qu'elles étaient encore moins sûres de la réalité de leur existence que je ne l'étais de la mienne.

Il est bien possible que ces idées ne me soient pas venues à vingt ans, mais plus tard, et qu'à l'époque, j'ai été tout bonnement incapable de me représenter moi-même sous l'aspect d'un mari et d'un père, et de me décider à un acte qui enlève à l'homme son indépendance et détruit sa tranquillité.

Un an plus tard j'entrai à la Faculté de Médecine et, lorsque je fus en deuxième année, je justifiai les appréhensions de ma mère : je me trouvai automatiquement entraîné dans une manifestation, et renvoyé dans ma province. Ma mère, effrayée jusqu'à en avoir une attaque de nerfs, déclara résolument qu'elle ne me laisserait plus retourner à Moscou, et

que, si je lui désobéissais, elle en mourrait. Je ne la contredis point. Avec son tumulte, sa politique, sa lutte entre les divers clans, l'Université me rebutait. Il me semblait étrange que ce fût précisément dans cette irritante agitation que se formassent les savants, que ce fût d'elle qu'émanât la force spirituelle du pays. Les sciences médicales ne me convinrent guère. Je fouillais avec dégoût les entrailles des corps fétides, et je frémissais lorsque je m'imaginais moi-même sous l'aspect d'un cadavre auquel un jeune homme gai, la cigarette aux dents, enlevait le cœur avec un ridicule petit couteau. Ces jeunes gens avec leurs cigarettes et leurs yeux que la fumée faisait clignoter ne m'effrayaient pas moins que les cadavres qui, deux ou trois jours auparavant, avaient été aussi vivants et probablement aussi bêtes que les futurs médecins eux-mêmes. Ceux-ci, tout en disséquant, plaisantaient et riaient; j'avais l'impression qu'ils faisaient parade de leur indifférence grossièrement affectée à l'égard du mystère de la vie et de l'âme qui s'était évadée, pour finir on ne savait où, de la masse de chair abominablement tailladée et nauséabonde. Je voyais bien que certains d'entre eux désiraient vraiment étudier l'organisme humain, et je trouvais d'autant plus incompréhensible leur manque d'intérêt presque total pour la force mystérieuse qui anime cet organisme et lui donne sentiment et pensée.

Voici, étendu devant nous, le corps de Claudia Ivanovna, une fille joyeuse et fantasque, qui s'est tuée, il y a deux jours, en absorbant une solution de cuivre dans de l'acide muriatique. Ses yeux sont désorbités, ses sourcils inégalement haussés, ses paupières fortement tendues sur des yeux gonflés d'effroi et de douleur. Un cri muet déchire sa bouche, mais ce cri, il me semble que je l'entends, que toujours grandissant, il se répand dans l'air en une odeur âcre, me donnant le vertige et une nausée qui me tire tous les nerfs. Mon compatriote Roudometov, en ouvrant le ventre verdi du petit cadavre, déclare, toujours grognon et d'un ton plus détaché que jamais :

— La prostitution est un métier d'hystérique.

Je sais que lui et un autre étudiant, qui se tient debout près de la table, les mains derrière le dos, ont connu cette

jeune fille et probablement joui du corps que Roudometov découpe maintenant avec tant d'indifférence. Je n'attends ni de lui ni d'un autre un doux mot de pitié humaine pour cette fille morte — un de ces mots vains, mais qui adoucissent la vie; en général je n'attends ni ne veux rien de ces hommes, mais rester parmi eux m'est insupportable. Je sors, et Roudometov me jette cette remarque railleuse :

— Mauvaise tête, mais bon nez.

Le plus souvent on me traite avec quelque ironie : je ne suis pas un «copain», tandis que Roudometov, lui, est insolent, grossier, parle bien, et joue un rôle en vue dans le groupe des « Académiques », ennemis de la politique. Les uns le craignent, d'autres le haïssent, d'autres encore l'aiment comme les chiens aiment leur maître.

Ce fut donc sans regret que je quittai l'Université. Quelques mois plus tard le médecin, ami de cœur de ma mère, me fit entrer dans les bureaux du gouverneur, où son frère était chargé de missions spéciales. Sans m'en apercevoir, je passai deux ans dans ces bureaux, et ce fut là que me trouva l'époque insensée de la guerre japonaise et de la révolution de 1905.

Le Gouverneur, petit vieillard malade au visage vexé et aux lèvres boudeuses, s'absorbait dans un unique souci : trouver un gilet protecteur qu'une balle de browning ne pût traverser. Mon chef immédiat, le frère du docteur, un homme d'environ trente-cinq ans, chauve, empesé, tiré à quatre épingles, jouait furieusement aux cartes, souffrait d'agoraphobie et collectionnait les porcelaines. Mes collègues étaient mi-brutes, mi-fantômes.

Seul parmi eux, Drozdov, un gamin sans famille, petit avorton noiraud et remuant, tranchait nettement par son insupportable vivacité. Au courant de tout ce qui se passait dans la ville, il rapportait quotidiennement dans nos bureaux sombres et enfumés je ne sais quoi de nerveux qui vous égratignait la peau et donnait de l'inquiétude. Il était placé en face de moi, près de la fenêtre qu'ombrageait le feuillage très épais d'un tilleul, et lorsque par les claires journées de vent les ombres jouaient sur sa figure brune et pointue, il me semblait que ce gamin riait silencieusement en imaginant des méchancetés hallucinantes.

J'examine toujours les mains des gens. Les petites mains foncées de Drozdov, aux doigts fins, rappelaient par leurs ongles étroits et pointus les serres des oiseaux de proie. Continuellement, infatigablement, il tambourinait, ou remuait les doigts comme s'il faisait ou défaisait des nœuds.

Grâce à son flair animal de dégénéré incontestable, il m'eut vite compris et, pareil à une méchante mouche d'automne, il bourdonnait pendant des heures entières, parlant des violences sauvages des soldats revenant du front, des révoltes de paysans excités par les soldats, de l'état d'esprit de la ville, de la peur qui grandissait si vite qu'il semblait que la terre suât l'effroi. Je crois que personnellement il était intrépide, mais manifestement il se plaisait à m'alarmer.

— Ça commence-ce-ce..., — disait-il à voix basse en prononçant la dernière syllabe avec un suçotement répugnant.

— Qu'est-ce qui commence?

Il sifflait légèrement, puis, sans me répondre, enfouissait son nez pointu dans les papiers qu'il parcourait tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, en les fermant tour à tour. Évidemment, le désordre réjouissait cet avorton. Il n'était pas de ces spectateurs, indifférents au fond, donc inoffensifs, que divertissent les incendies, les assassinats et les accidents de la rue; il n'était pas de ces gens du poulailler que charment également drames et comédies. Non; je sentais que le désordre le réjouissait, mais qu'il était capable d'aider personnellement au développement du drame, qu'il était tout prêt à le faire naître. Il éveilla en moi l'attente d'un malheur qui devait fracasser ma vie.

C'est dans cet état d'esprit que je fus envoyé en mission dans une petite ville cachée parmi les jardins, sur une hauteur qui domine la rivière. Je descendis chez le chef de la police lequel avait été estropié par des chevaux que les paysans avaient effrayés; des fenêtres de la maison je voyais les moujiks incendier les domaines de la noblesse.

Le soir venu, au delà de la rivière et de la forêt, loin vers le sud-est, les nuages s'empourprèrent comme si là aussi le soleil se couchait, et lorsque, au-dessus des prairies, l'obscurité devint plus épaisse, une sorte de scie rouge et flam-

boyante, les dents en haut, apparut au-dessus de la forêt. Puis un autre embrasement s'alluma à gauche du premier, plus près de la ville, et presque aussitôt j'entendis une rumeur étrange, un grincement de roues, des aboiements de chiens. Ensuite sur la berge même du fleuve une meule de foin flamba, puis une autre, puis une autre encore; ces trois brasiers éclairèrent la route, une file de chariots et la marche fourmillante d'une foule d'hommes noirs. De l'obscurité surgit une longue cheminée d'usine; un bâtiment de briques poussa sur la terre velue, un long hangar gris, pareil au couvercle d'un énorme cercueil, prit feu, illuminant une maison blanche avec des colonnes et une terrasse. On put apercevoir l'eau de la rivière : elle avait rougi et semblait bouillir. Je voyais tout cela comme dans un songe.

Des formes noires passant sous ma fenêtre me réveillèrent.

— C'est fait avec soin, — dit l'une d'elles.

Ces paroles donnèrent à mon regard une insupportable acuité; tout ce que je voyais se répandait dans mon âme, l'inondant d'épouvante. Cependant, dans ma mémoire, résonnait l'odieux petit mot :

— Ça commence-ce-ce.

La terrasse de la maison blanche fut submergée par une foule sombre. On entendait nettement le bruit des vitres cassées, le fracas des châssis brisés, des hurlements, une rumeur confuse. Sur l'eau rouge de la rivière apparurent des canots; ils voguaient vite et de travers, les rames s'agitaient comme des pattes de hannetons : je devinais que c'étaient les citadins qui allaient piller.

Toute la nuit, jusqu'au matin, je restai assis ou debout près de la fenêtre, observant le travail de fourmi de tous ces hommes. Bien éclairés par l'incendie, ils traînaient de tous côtés des objets anguleux, d'énormes paquets; ils se bousculaient, et je crois bien qu'ils se battaient. Je me rappelle que deux d'entre eux agrippaient un ballot blanc qui, crevant tout à coup, les couvrit d'une neige de duvet. Un cheval étrangement rouge passa au galop sur la rive. De son balai pourpre le feu nettoyait vivement la terre de bâtiments, quoiqu'une pluie fine tombât obstinément, et que l'obscurité saturée de fumée se fît de plus en plus épaisse.

Le feu la surchauffait, la déchirait, s'étalait toujours plus largement, tandis que l'obscurité en s'épaississant engendrait des figures pourpres et noires d'hommes et de chevaux. Ces fantômes, après une vie convulsive d'une ou deux minutes, s'évanouissaient, se confondaient dans les ténèbres. Je me souvins de la peur enfantine que m'inspirait l'obscurité, mais maintenant j'aurais voulu qu'elle devînt plus épaisse encore, plus lourde, pour que le feu et les gens qui l'avaient allumé y fussent étouffés et anéantis à jamais. Et lorsque, vers le matin, la pluie augmenta, je regardai presque avec joie le feu s'amoindrir, se cacher, se tapir contre la terre, et les hommes et les chevaux noirs disparaître.

A midi, sur la place de la ville, les gens « bien pensants » s'assemblèrent; je crois qu'ils tuèrent deux ou trois séditieux, parcoururent la ville avec des icônes et des bannières, et le soir, lorsque je partis, la petite ville était déserte et paraissait engourdie par la crainte de la nuit.

Moi aussi, je me sentais vide, mes pensées étaient engourdies. Je revoyais le grouillement de cette foule noire qui attisait le feu et anéantissait le fruit de son propre labeur. Ma raison se heurta à ce fait d'incontestable folie, comme contre une pierre, tout mon être fut rempli d'une douleur mauvaise, et j'eus peur des hommes.

En revenant au chef-lieu, je croisai un détachement d'infanterie que précédait à cheval un lieutenant à longues jambes et à moustache rousse; les soldats pétrissaient la boue avec entrain, en chantant une chanson bête où il était question d'une corneille noire. Lorsque je lui appris qu'il arrivait trop tard, le lieutenant fut fort satisfait; l'impudente gaieté de son sourire me frappa beaucoup. De retour à la ville, je m'aperçus que les partisans de la constitution, tout en m'interrogeant anxieusement sur les événements du district, ne parvenaient pas, eux non plus, à dissimuler l'éclat joyeux de leur regard. Leur préoccupation me paraissait feinte, leur inquiétude fausse. Jusque dans nos bureaux un nouvel état d'esprit se fit jour, — une frivolité badine et déplaisante.

Quant à Drozdov, il s'agitait sur sa chaise, avec un sourire mauvais. Il était devenu encore plus pointu, plus agaçant.

Je crus nécessaire de parler de lui au Chef de la Sûreté,

le colonel Ber. On surveilla Drozdov, puis peu après on fit chez lui une perquisition. Mon instinct ne m'avait pas trompé : on établit que Drozdov était en relations avec une organisation révolutionnaire, on procéda à des arrestations et j'appris avec stupeur que parmi les personnes arrêtées, la plus dangereuse était un diacre, pupille de mon oncle.

Je ne veux pas — ce serait fastidieux et pénible — parler d'événements connus de tous, de la honteuse faiblesse du gouvernement, de ses fautes qui attisèrent le feu de la révolte.

Ce que je voyais de mes propres yeux était odieux. Je voyais devant nos fenêtres passer avec des drapeaux rouges les ouvriers de la savonnerie et de la fabrique d'allumettes — une foule d'hommes sales, à demi sauvages, qui marchaient en jetant sur les fenêtres des maisons des coups d'œil peureux comme s'ils s'attendaient à recevoir de l'eau bouillante. Le rôle du bélier dans ce troupeau était joué par Baramzine, un vieillard boiteux, déporté dans notre gouvernement, correspondant de journaux radicaux; l'aide pharmacien Goldenberg agitait un des drapeaux — depuis Jésus-Christ il n'y a pas de malheur sans juif. Sur les flancs de la foule, la poussant sur le chemin du crime, de jeunes inconnus couraient comme des chiens de berger.

C'était la même marche de fourmis que là-bas, dans le district, de l'autre côté de la rivière : seulement, ici les gens me paraissaient plus gros et plus effrayants. Le vent soufflait, agitant avec irritation les drapeaux rouges, les cheveux mal peignés et les haillons. Les gens marchaient d'un pas inégal, les uns trop vite, les autres ralentissant prudemment l'allure; il me semblait que tous, ayant aussi peur les uns que les autres, tantôt souhaitaient rencontrer au plus tôt le danger, tantôt songeaient au moyen de l'éviter.

A vrai dire, la foule elle-même ne me faisait pas peur, mais les insensés qui la conduisaient étaient effrayants. Et lorsque je me représentais que peut-être, en ce même jour, à cette même heure, des fous semblables menaient les foules aveugles par les rues de toutes les villes russes pour les lancer à l'assaut du pouvoir ébranlé, j'entendais dans ma poitrine ce sifflement hivernal, qui dans mon enfance m'inspirait une si folle terreur.

Sur la place, devant l'Hôtel de Ville, le vieux Baramzine fut tué par un ouvrier vidangeur; Goldenberg fut mis en pièces par des charretiers, et la foule se dispersa. Mais le lendemain, la ville fut parcourue de nouveau par des gens portant des drapeaux rouges, et par d'autres portant le portrait du tzar. On jeta une bombe dont l'explosion arracha une jambe à un agent monté, blessa plusieurs autres personnes et tua une lycéenne juive. On faisait en somme tout ce qu'on croyait nécessaire de faire en ces jours de démence. Intérieurement brisé, malade, je ne sortis plus; je me sentais comme un grain qui va être entraîné sous la meule et réduit en poudre.

Alors les discours du professeur Novak me revinrent à l'esprit avec une force irrésistible, et je compris qu'il avait proclamé une grande et très importante vérité :

« L'histoire est l'œuvre des individus, le résultat de l'action des héros. »

C'était évident : les gens sont guidés par un homme. Ainsi la foule des ouvriers était conduite par un vieillard boiteux, un vieillard pitoyable. Mais la médiocrité de ce héros s'expliquait par la médiocrité de la foule, et je ne pouvais refuser de l'héroïsme à l'homme qui, en menant peut-être les gens à la mort, marchait à leur tête.

Je réfléchis longuement et sérieusement à ce sujet. Et, naturellement, n'ayant personnellement rien d'héroïque, je me mis en quête d'un héros pour le servir honnêtement et cacher ma vie auprès de lui. Mais quel était ce héros, et où était-il?

Je crus le trouver en la personne du Colonel Ber. Son activité secrète et périlleuse, consacrée à la défense de l'ordre public, s'accordait à mon état d'esprit et à ces goûts que, dès mon adolescence, la lecture des romans policiers avait développés en moi. En outre, extérieurement, le colonel était un charmeur : grand et fort, avec un visage racé et des yeux gris au sourire calme, il parlait avec condescendance, et l'on sentait dans ses plaisanteries l'accent railleur d'un homme d'audace. On racontait que, grimé et vêtu en ouvrier, il fréquentait les réunions des révolutionnaires, et qu'il avait dans leur milieu une maîtresse.

Je lui offris mes services. Ber me questionna longuement sur ma vie, mes relations, et mes réponses ne le satisfirent point. Il me déclara sans complaisance que, bien que ma situation parmi les fonctionnaires fût assez favorable, je lui semblais trop timide, trop modeste, insuffisamment souple.

— Vous auriez de la peine à pénétrer chez les révolutionnaires, vous êtes par trop droit. Et si vous y pénétriez, vous ne tiendriez sans doute pas longtemps; vous ne pourriez servir qu'une ou deux fois.

Il y avait dans ses paroles je ne sais quoi d'ennuyeux, de professionnel; il s'exprimait un peu comme un chasseur parlant gibier.

— Les révolutionnaires sont d'adroits gaillards, vous savez. Des gaillards pas bêtes du tout.

Après avoir réfléchi, tout en allumant son cigare, il me proposa :

— Informez-moi de ce qu'on pense autour de vous, cela peut aussi nous servir.

En me reconduisant, il dit brusquement d'un air las :

— A dire vrai, mon petit, ce n'est pas ça, ce n'est pas du tout ça. La chose est bien simple : on veut nous dévaliser, nous dépouiller complètement, et nous, nous proposons qu'on nous enlève nos vestons, mais qu'on nous laisse nos chemises. Si nous voulons vivre comme nous avons vécu, il nous faut un homme décidé, capable de faire un miracle, fût-ce un miracle de cruauté. Voilà tout.

Je le quittai, ayant compris qu'il n'était pas l'homme qu'il me fallait, et peu après j'écrivis à Novak une lettre où je lui exposais mon état d'esprit et mes désirs. Je savais par les journaux libéraux que Novak jouait dans les milieux monarchistes un rôle important, et j'étais convaincu qu'il me serait de bon conseil. Je reçus un télégramme de trois mots :

« *Partez immédiatement. Attends.* »

Me voici de nouveau devant cet homme. Je ne l'avais pas vu depuis cinq ans, mais il n'avait pas changé : les lunettes sombres cachaient toujours le tiers de son petit

visage enfantin, sa cravate était toujours nouée sans soin, et l'on eût dit que durant toutes ces années il n'avait jamais enlevé sa redingote ni changé de pantalon. Il avait beaucoup maigri; la peau de ses joues et de son front avait noirci, ses cheveux rares, presque inexistants, avaient pris la couleur de la cendre. Sa chambre même ne différait guère du réduit obscur qu'il occupait dans notre ville : elle était sombre aussi, encombrée de livres, et il y avait une table au milieu. Mais les fenêtres, au lieu de donner sur un jardin, touchaient presque le mur d'une fosse de pierre; dans ce mur s'ouvrait un arc — un passage menant à une autre cour; au-dessus de cet arc, une fenêtre aux vitres sales. C'était très triste et angoissant.

Assourdi par la rumeur de l'énorme ville, aveuglé par son brouillard, j'étais assis devant la table, et mon esprit se reposait à entendre la douce voix bien connue. Il était environ trois heures de l'après-midi, mais sur la table, parmi les livres, une lampe brûlait déjà. Novak, les mains dans ses poches, en se balançant et en traînant ses chaussons éculés, allait et venait par la chambre et me questionnait :

— Que voulez-vous? Contre quoi vous défendez-vous?

Sans réfléchir, sans m'y attendre moi-même, je trouvai l'exacte réponse :

— Contre tout ce qui m'est hostile.

— Bien, — dit-il en s'arrêtant devant moi et en penchant la tête. — Très bien. C'est la réponse d'un homme.

Ils me répéta en termes forts tout ce que je savais, tout ce à quoi j'avais ces temps derniers longuement et obstinément réfléchi. Après quoi, s'étant assis sur le bout de la table, penché sur moi, scandant du pied le rythme de ses paroles, il me dit à peu près ceci : des hommes pas bêtes, ambitieux, n'ayant pas dans le monde une place digne d'eux, des hommes trop sûrs de la puissance de la raison et oubliant ce que la vie a d'irrationnel, désirent le pouvoir, désir légitime de tout homme qui se croit plus grand, plus fort que le commun des gens. Mais ils font une erreur qui aura inévitablement des suites fatales pour tout le lent et difficile travail des conducteurs de l'humanité qui organisent avec conviction les États sur les bases inébranlables de la solidarité. Cette

erreur, c'est que les socialistes, les révolutionnaires, en inspirant aux masses le désir du pouvoir, s'imaginent exciter l'énergie de la raison, alors qu'en réalité, il n'atteint que les instincts — l'envie, la méchanceté, la vengeance.

— Tous les instincts, — fit-il, et, tirant les mains de ses poches, il approcha de ma figure dix doigts crochus.

— Dans les masses, dans les peuples, l'instinct du but social n'existe pas, il ne s'est pas encore développé. L'homme de la masse n'a pas besoin de l'État, pas plus que vous et moi. Mais vous et moi, nous acceptons consciemment la nécessité d'une organisation sociale, alors que cette notion est étrangère au peuple. Tous les hommes sont naturellement anarchistes, et plus l'on va, plus ils sont anarchistes. Bien. Mais l'individu sait que le temps de l'Anarchie n'est pas encore venu. Il ne viendra pas avant que les masses ne soient fractionnées en unités conscientes de leur force, de leur valeur et de leur droit de vivre selon les lois de leur esprit.

Se penchant encore plus bas vers moi, il me demanda :

— Comprenez-vous en quoi précisément l'erreur des socialistes est criminelle, comprenez-vous pourquoi une monarchie, un pouvoir inflexible, impitoyable, peut, plus vite que tout, nous conduire à l'anarchie, à l'absence de pouvoir, à la liberté absolue de la personnalité? Réfléchissez, et vous verrez que ce n'est pas un paradoxe. Toutes les vérités nouveau-nées ont l'air de paradoxes, et la plus surprenante d'entre elles est celle-ci : l'homme restera l'ennemi des hommes, tant que les masses humaines ne seront pas fractionnées en des millions d'individualités indépendantes.

Il glissa à bas de la table, et, allant et venant dans la pièce, long, plat comme une ombre, il semblait dans la pénombre un être d'un autre monde. Il y avait en lui quelque chose de spectral, et il me faisait penser à ces hommes terribles, sacrifiés d'avance, dont les figures passaient confusément devant moi dans les livres, et dont la vie était toujours solitaire, incompréhensible au vulgaire, et pour qui le sort était impitoyable.

Il me conseillait sévèrement, ou plus exactement m'ordon-

nait, de lire Dostoievsky, Constantin Leontiew, Nietzsche :

— Oui, — disait-il. — Ceux-là, précisément. Des anarchistes, selon l'essence de leur esprit, des monarchistes par conscience de la nécessité d'être tels.

Puis il m'informa que quelqu'un avait besoin d'un secrétaire discret et fidèle.

— En ce moment Roudométov travaille chez lui; vous vous souvenez de notre Roudométov?

— Roudométov? — fis-je.

— Oui, Roudométov. Mais c'est un garçon distrait, négligent. Au surplus, il a l'intention de se marier. Il a du talent, d'ailleurs.

« Roudométov, pensai-je, en marchant dans le brouillard que les globes azurés des réverbères électriques étaient impuissants à éclairer. Roudométov c'est l'homme qui a dit que j'avais une mauvaise tête. Il faut maintenant que quelqu'un voie que ma tête vaut mieux que celle de Roudométov. »

Ce quelqu'un était un homme aux pommettes saillantes, avec une épaisse barbe noire et le corps maladroit d'un ours. Dans sa barbe avançait une lèvre inférieure grosse et très charnue, tandis qu'une lourde moustache cachait la lèvre supérieure. Il avait de déplaisantes oreilles qui se dressaient, très grandes et vigilantes, comme pour écouter non point ce que je disais, mais ce que je pensais. Il me regardait en dessous, de ce regard dirigé vers le lointain que j'avais parfois observé chez les mécaniciens des locomotives. Quant à ses mains, elles étaient si soignées, si propres que leur peau était presque brillante, comme celle d'un gant glacé.

En se limant les ongles, il me dit d'un ton net et calme :

— Vous avez d'excellentes recommandations, il faudra les justifier. J'exige de vous de la ponctualité et de la discrétion, rien de plus. Je vous prie de noter que je suis sévère.

Il appuya attentivement sur un bouton de sonnette électrique : j'eus l'impression qu'il le faisait avec ce plaisir particulier que les enfants prennent à sonner. Roudométov entra.

D'un signe de tête, mon patron me montra :

— Votre remplaçant. Vous venez seulement d'arriver, je crois?

— Oui, — répondit Roudométov.

Dans la petite pièce encombrée d'armoires, avec une seule fenêtre donnant sur une place, il s'écria d'un ton surpris :

— Vous?

— Comment allez-vous? — demandai-je.

— Vous? — répéta-t-il en m'examinant avec une ironie manifeste. — Étrange!

Je ne lui demandai pas en quoi c'était étrange, et lui non plus ne répondit pas à ma question. J'appris dans la suite qu'il avait quitté l'Université avant d'avoir terminé ses études, et qu'il était parti, sans que l'on sût pourquoi, en Perse où il avait vécu deux ans. Tout en étalant devant moi des liasses de papiers, il me dit d'un air soucieux :

— Il se peut que des petits papiers personnels contenus dans une enveloppe jaune se soient glissés là-dedans. Si vous les trouvez, téléphonez-moi, je viendrai les chercher.

Puis, allumant une cigarette et mettant ses gants, il me souhaita d'un ton négligent, et bien entendu sans aucune sincérité, de réussir. Oui. Les poltrons et les timides sont très observateurs.

Je m'approchai de la fenêtre et regardai en bas, vers la place : là, en tous sens, des gens marchaient, certains sautillaient comme des grenouilles. Dans le brouillard, ils paraissaient tous larges, ronds, gonflés, et il m'était agréable de ne pas être parmi eux, mais au-dessus d'eux, seul dans une pièce sévère, propre, sèche, où ne parvenait presque point le tumulte de l'étrange ville.

Ensuite je me mis à ranger les papiers, tout en en prenant connaissance, très désireux de trouver le paquet de Roudométov. Je ne le trouvai pas. Pendant près de deux années, j'espérai que ce paquet jaune me tomberait entre les mains et que je saurais pourquoi Roudométov m'en avait parlé avec une mine si soucieuse. Que craignait-il donc? Mais Roudométov se noya au cours d'une promenade en bateau. Je pensais qu'il finirait plus mal.

Je prenais plaisir à classer les papiers, et j'en lisais quelques-uns. Je fus très intéressé par un projet de réorganisation de l'État : on proposait de partager la Russie en régions,

et de mettre à la tête de chacune d'elles un grand-duc avec les droits d'un vice-roi. Cela rappelait l'époque, pleine de romantisme, des apanages.

Plongé dans ma lecture je n'avais pas entendu le patron ouvrir la porte de ma pièce; je fus très effrayé lorsque dans le silence ses paroles nettes résonnèrent :

— Inutile de lire les documents. Il doit y avoir dans chaque dossier l'énumération détaillée de ce qu'il contient. C'est ce que vous devez connaître. En savoir davantage est superflu et prématuré.

Il parla sur ce ton calme et sévère, pendant quelque cinq minutes, en examinant ses ongles et en caressant le dos d'une de ses mains avec la paume de l'autre. Il aimait ses mains.

— Vous devez avoir constamment sous les yeux une liste des personnes dont l'activité m'intéresse particulièrement. Il faut suivre tout ce qui est dit et écrit, par elles et sur elles.

Je l'écoutai, debout. Il s'en alla sans un signe de tête, sans me tendre la main. Mais je n'en fus pas vexé. Son calme et la précision mécanique de son langage me plaisaient beaucoup; je croyais sentir dans son corps maladroit et ses mouvements pesants la présence de la force, et le mystère qui l'entourait me procurait une agréable émotion.

Je passai six années tranquilles, assis à côté de son cabinet, dans la pièce qui, se remplissant de papier, devenait chaque année de plus en plus encombrée. Il est incontestable que pendant ce temps la Russie s'était assagie, et j'étais en droit de la croire matée par le travail opiniâtre de mon patron.

On eût dit que la vie retournait à son ancien lit familier, et qu'elle coulait plus tranquillement, plus librement. Car la liberté, c'est le repos. Ainsi, la nuit, les rues sont plus libres que le jour. Il n'y a là ni plaisanterie, ni ironie. Non. Je raisonne, en prenant pour point de départ les vrais intérêts de l'homme, ses intérêts organiques et non imaginaires : il veut vivre librement, et l'agitation le dérange. L'homme est d'autant plus libre qu'il est plus loin des autres hommes.

Incontestablement, mon patron jouait dans les milieux monarchistes un rôle fort important et, semblait-il, indé-

pendant. Il occupait quatre pièces dans une énorme maison de cinq étages où était tassée la population d'une petite ville de province. Le ménage était fait par la fille du portier, une jeune personne rousse, mince et flexible. Il ne recevait presque jamais chez lui : du moins pendant la journée ne venaient que de très rares visiteurs, et qui tous avaient de grands noms.

Seul, taciturne, il s'installait sans bruit dans son cabinet dès six heures du matin, écrivait, lisait et triait le courrier, toujours fort abondant. Il cachait dans son bureau, dans une lourde armoire ancienne, une partie de ses lettres, les plus importantes sans doute. Des gouverneurs, des archevêques lui écrivaient; les secrétaires des ministres, les hauts fonctionnaires du département de la police lui téléphonaient : il parlait à tous avec le calme et l'autorité dont il usait envers moi. A trois heures, il allait déjeuner au restaurant et rentrait toujours exactement pour le courrier du soir. Je m'en allais aussi à trois heures, je revenais à six pour le travail du soir, et je restais jusqu'à huit heures pour taper à la machine les longues lettres de mon patron — lettres d'un partisan convaincu de la monarchie, qui avait dans la valeur de cette idée une foi exempte de passion, mais inébranlable. Il écrivait dans une langue lourde, aux phrases longues, employant volontiers des termes désuets et des mots slavons.

« ... Et l'esprit de révolte étant un esprit de démence manifeste, qui a sa source dans le désir et l'envie des agréments extérieurs de la vie et de son côté matériel, aiguisés à dessein par les ennemis de l'ordre sacré, il serait essentiellement utile, Monseigneur, de prescrire à votre diocèse... »

Mon patron envoyait la plupart de ses lettres et de ses rapports chez Novak d'où ils revenaient couverts de corrections, abondamment illustrées de faits historiques et de citations.

Son rôle était à mon sens celui d'un observateur bénévole et indépendant des courants de la pensée révolutionnaire. Il en notait avec vigilance le progrès, fort habilement dissimulé chez les représentants de l'opposition : il avait inscrit sur un tableau spécial les noms de quelques dizaines d'entre eux, et je devais suivre dans les journaux leur action

à la Douma, dans la presse et dans les réunions. Il se défiait des administrations chargées de lutter contre la révolution; il les traitait avec dédain, et, un jour en reconduisant Novak, il lui dit :

— Les pires ignorants se sont installés au Département de la police.

Je menais à ses côtés une vie très tranquille, et mon travail me plaisait. J'appris très vite à dévoiler les pensées cachées, et j'étais habile, en soulignant les phrases et les mots détachés, à mettre à nu la pensée méchante et mensongère, mais venimeuse et destructrice.

Novak venait voir mon patron plus souvent que les autres visiteurs; il venait toujours, me semblait-il, par les journées de pluie, de brume ou de vent. La marche de cet homme presque irréel, pareil à une ombre, était étonnamment silencieuse. Sa manière de tenir dans les poches de son pantalon ses mains sèches et froides me paraissait significative et symbolique : j'y voyais une répugnance à toucher physiquement à l'existence, et la puissance de son influence spirituelle sur la vie devenait pour moi de plus en plus grande et plus tangible. Cette puissance, je la sentais dans toute la presse qui défendait les fondements et les principes de l'autocratie, et il était clair à mes yeux que c'était elle aussi qui faisait vivre et respirer mon patron — la machine qui travaillait avec l'énergie de Novak.

Une fois, en prenant dans ma pièce congé du patron, Novak dit, à mi-voix comme toujours :

— Et il faut indiquer encore une fois que de tout temps, chez tous les peuples, les erreurs les plus aiguës de la pensée ont été à juste titre punies de mort. Précisément, de mort.

— Cela se fait encore, — fit remarquer mon patron.

— Bien. Mais cela se fait secrètement, en cachette, c'est pourquoi cela n'a aucun caractère terrifiant. Il faut rétablir les exécutions publiques. Eux, ils exécutent publiquement, leurs bourreaux sont intrépides. L'intrépidité affirme la justice de l'acte. Bien. Ceux qui sont faibles en nombre agissent ouvertement, et donnent ainsi à un simple assassinat l'auréole d'un exploit, l'éclat de l'héroïsme. Ceux qui sont forts numériquement, et qui ont le droit d'exécution, puis-

qu'ils sont la majorité, exécutent en secret, en se cachant et, de la sorte, semblent transformer en crime un acte naturel, un acte de légitime défense. Vous comprenez? Il y a là une absurdité, une imbécillité. D'ailleurs ne serait-ce pas de la lâcheté?

S'arrêtant près de la porte de l'escalier, il ajouta :

— Et des supplices. Des supplices publics. Devant le peuple entier, à la lumière du jour. Oui.

Mon patron se caressait tendrement les mains, hochait la tête, et lorsque Novak fut parti, il me dit en passant devant moi :

— Votre maître est un homme extraordinaire.

Oh oui! Je le savais. Lorsque je voyais Novak, ma peur des hommes s'évanouissait, faisant place à une crainte presque religieuse envers mon maître qui, je l'ai dit, devenait de plus en plus irréel, et ressemblait de plus en plus à une ombre.

J'estimai mon patron. Sa vie était à mes yeux l'abnégation d'un croyant qui a consacré toutes ses forces à la grande œuvre de dompter les hommes. J'étais persuadé qu'il contribuait considérablement à diriger la vie, assis au troisième étage d'une maison, à l'angle de deux rues, dans un cabinet aux fenêtres donnant sur la place qui s'étendait tout en bas, parsemée de l'agitation quotidienne des hommes raccourcis, écrasés contre la terre. Oui, c'était une machine, il travaillait mû par l'énergie de Novak, mais j'admirais son calme sévère, son calme d'airain. J'aimais à l'entendre prononcer nettement, d'une voix égale, toujours les mêmes paroles, lien solide de pensées toujours les mêmes.

Mais il vacilla subitement à mes yeux, et j'en reçus comme un coup au cœur.

Lorsqu'à Kiev un ministre fut tué par un agent de la sûreté, mon patron fit irruption dans ma pièce, pâle jusqu'à en être bleu; les yeux fermés, agitant ses mains désagréablement brillantes, il tapait du pied et criait d'une voix sauvage et rauque :

— Ils l'ont tué, que diable! Je l'avais dit, je l'avais écrit! Vous entendez? Ils l'ont tué, hein! La voilà bien, hein? la Sûreté? Il faut les arrêter tous. Tous...

Je connaissais trop bien le sentiment de la peur pour ne pas avoir aussitôt compris que cette fureur était l'effet de la crainte. Mon patron s'enfuit dans son cabinet, fermant la porte si violemment que la carte de la Russie se décrocha et tomba. Puis il sortit, oubliant de prendre sa canne.

Naturellement, mon attitude à son égard se modifia. Je ne pouvais oublier sa face bleue de peur furieuse, et désormais je n'avais plus pour lui la même soumission muette qu'auparavant. Deux ou trois fois j'essayai de corriger le style de ses lettres verbeuses; il ne parut pas s'en apercevoir. Alors j'abordai les sujets du jour; il en fut surpris : il me regardait sans ciller ses yeux de Kalmouck, et ne me répondait que par un mugissement.

Une fois qu'il avait écrit à un ministre ses considérations sur la nécessité de dissoudre la Douma, je lui fis remarquer qu'il ne paraissait pas voir à quel point ce nouveau ministre flirtait avec l'opposition. Ses oreilles devinrent écarlates et, dans un cri irrité, il me demanda :

— Je crois que vous prétendez me faire la leçon?

Mais, cinq minutes après être rentré dans son cabinet, il en ouvrit la porte, et debout sur le seuil, il me dit gravement et avec douceur :

— Je connais exactement les véritables intentions du ministre.

Je le saluai silencieusement.

— Mais, en général, Makarov, je suis entièrement satisfait de votre travail. Il devient de plus en plus conscient. Je vous remercie.

Je triomphais et je pensais, malgré moi, qu'il avait eu peur de son apostrophe, qu'il avait craint de m'avoir froissé. De ce jour-là, il ne me traita plus aussi mécaniquement : il avait senti en face de lui un homme.

Bientôt même il me demanda, du ton dont on demande : vous êtes souffrant :

— Vous êtes marié?

— Non.

— C'est bien, — fit-il. — De nos jours une femme est de trop pour un homme sérieux.

Et après avoir réfléchi, il ajouta :

— Nous sommes en campagne. Oui, nous sommes des soldats en campagne. Des sentinelles.

Un matin, en me serrant la main, il m'interrogea d'un air préoccupé sur ma situation au point de vue militaire.

— Il est fort possible que nous fassions la guerre...

Je le remerciai, surpris, réjoui : la guerre est une opération chirurgicale, elle pouvait débarrasser de ses plaies l'épiderme de l'État. Je fis remarquer que si nous étions victorieux à la guerre, nous le serions aussi de la révolution.

— Certes, — dit-il en se caressant les mains. — Il faut penser que nous serons vainqueurs. Il faut le croire. Dans la situation actuelle, la guerre est un bien incontestable pour la monarchie.

Alors j'exprimai l'espoir que les premiers dirigés sur le front seraient les éléments peu sûrs au point de vue politique : les étudiants, les ouvriers touchés par la propagande, n'est-ce pas?

— C'est une idée, — dit-il, en clignant de l'œil, une main appuyée sur ma table. — C'est sensé. En se servant des renseignements de la Sûreté et du Département de la Police, des listes dressées par l'administration des usines et des fabriques. Eh... eh... eh...

Pour la première fois je le vis sourire : sa lèvre inférieure charnue pendit lourdement, sa moustache se hérissa, découvrant une ligne de petites dents serrées; il ferma les yeux, mais son visage velu resta immobile; seules, sur son front, des rides tremblèrent deux ou trois secondes.

Je ne parlerai pas du cauchemar de cette guerre diabolique, de cette immense et fatale faute de la monarchie. Oh! si nous avions marché avec l'Allemagne contre l'Europe! Nous aurions écrasé la révolution comme un panier d'œufs pourris, et l'univers aurait été entre nos mains, l'univers entier! Le monde ne connut jamais faute plus fatale. Le cœur se serre quand on y pense.

La guerre me montra avec une meurtrière clarté la difformité déplorable et, devenue sans doute organique, d'un pays où parmi tant de millions d'hommes, il ne s'en trouve pas un seul capable de vaincre le chaos, de le vaincre, fût-ce en supprimant la moitié de ceux qui ne savent que manger, boire,

dormir, faire des enfants semblables à eux, inutiles comme eux, et qui sont prêts à détruire, pour ce but bestial, tout ce qui n'entre pas dans leurs gosiers avides et sans fond.

Puis je regardai croître le désordre; les journaux de tous les partis l'annonçaient, les uns avec désespoir, les autres avec joie; l'accent de la révolte résonnait victorieusement jusque dans les mots par lesquels l'opposition protestait dans la presse et à la Douma contre la réaction. Ces plaintes étaient plus mensongères que jamais et se faisaient de plus en plus pressantes et plus effrontées. Partout on sentait le brouillard empoisonné, la fumée de l'émeute grandissante, et je comprenais que ce n'étaient plus les lettres de mon patron aux évêques, aux gouverneurs et aux ministres qui pourraient le dissiper.

Des « organisations publiques » se fondaient, des Unions manifestement scélérates, de Villes, de Zemstvos — mites avides qui dévoraient rapidement le manteau d'hermine de l'autocratie.

En regardant la place du haut de ma fenêtre, je voyais que les hommes raccourcis étaient autres qu'auparavant : toujours aussi petits et gonflés de brouillard, ils avaient des mouvements plus vifs, plus animés. Au restaurant où je dînais, on jugeait chaque jour plus hardiment la vie du pays, et il était clair que cette audace trouvait sa source dans la Douma qui pervertissait rapidement les esprits, contaminés par l'insolence d'une critique imbécile.

J'aimais à passer mes soirées au cinéma, observant dans l'obscurité la vie silencieuse des ombres grises, la vie si intéressante par ses dangers imaginaires ou par sa bêtise sans pareille, la vie fantômale qui n'exige pas que l'on y réfléchisse. Le cinématographe a une action bienfaisante : il efface de l'âme les impressions de la vie réelle comme on essuie la poussière avec un torchon.

Mais là aussi, je remarquai je ne sais quoi de prémédité et d'hostile : on se mit à montrer des cités mieux organisées que les nôtres pour qu'en regardant la petite ville, propre comme un jouet, d'un petit État, les Russes apprissent à comparer et critiquer. Partout, par tous les moyens, on excitait le mécontentement contre l'existence, et je me sou-

vins des paroles du Colonel Ber : on ne pouvait mettre fin à cela que par un miracle, fût-ce un miracle de cruauté, mais par un miracle éblouissant.

Mon patron n'était pas l'homme à éblouir les gens, non. Je le pénétrais de mieux en mieux. Et, me sentant trompé, vexé, j'allai faire part à Novak de mes réflexions.

— Bien, — me dit-il, debout, mince et long, près de sa fenêtre, dans un coin de la pièce. — Vos idées sont très justes. Il n'y a pas d'homme. D'homme il n'y en a pas. Partout des théoriciens, des critiques, mais d'homme réel, d'homme de volonté, il n'y en a pas.

Les vitres ternes de la fenêtre remplissaient la pièce d'une pénombre gris vert dans laquelle Novak semblait encore plus irréel. Son visage était plus mort que d'habitude, sa voix avait un son morne. Il ne put rien me dire d'encourageant; je m'en allai attristé, et dans la rue je fus pris d'un accès aigu, presque dément, de cruauté; saisi tout à coup par un frisson brûlant, j'eus envie de crier aux passants, comme à des chiens :

— Tout beau, tout beau!

Puis je restai longtemps assis dans le demi-cercle d'un banc de granit sur le quai de la Néva, et je pensai que si j'avais le pouvoir je saurais ce qu'il fallait faire des gens. Car le fond de leur vie, c'est la peur de la misère, de la faim, de leur propre disparition — la peur de la mort; quant à tout le reste, cela leur est attribué par les inventeurs « d'idées », uniquement pour les consoler, les tromper afin qu'ils ne deviennent pas fou, ne deviennent pas comme des bêtes et ne cessent pas de travailler pour l'Homme, ayant compris combien leur vie est absurde et horrible.

C'est probablement ce soir-là que naquirent en moi des pensées que j'ignorais auparavant. Je pensais qu'au fond l'homme aussi, quel qu'il soit, est un poltron. Peut-être n'a-t-il pas peur de ce que craint le commun des gens, mais alors il a peur des gens. Ils sont si nombreux, et ils lui sont si étrangers! C'est cette peur des gens qui donne à l'instinct de la vie dans l'individu le droit d'être impitoyablement cruel avec les hommes, — droit indiscutable, car il a sa racine dans l'instinct de la conservation. Ivan le Terrible était

sûrement un poltron comme tous ceux que l'on appelle des tyrans. La politique des poltrons est toujours une politique de cruauté, tous les politiques sont impitoyables. C'est légitime et il ne peut en être autrement. Seul celui qui sent toujours le danger de la vie et sait bien craindre est capable d'agir résolument. Peut-être l'héroïsme des « héros », est-il tout simplement l'expression extrême du désespoir. C'est même certain : l'héroïsme est l'acte désespéré d'un homme qui a peur.

Oui, si j'avais eu le pouvoir, j'aurais laissé dans l'univers un souvenir terrible, éblouissant, j'aurais éclipsé la gloire de tous les tyrans du monde, j'aurais lavé et repassé les hommes comme des mouchoirs de poche, et j'aurais rendu la vie aussi docile à l'homme que la machine au mécanicien.

Il me semble que c'est précisément à partir de cette soirée que la vie se modifia particulièrement vite, prenant un caractère de plus en plus séditieux. Les faces plates, et au fond atrocement monotones, des gens revêtirent un air d'ironie, de crime et d'attente assurée. Qu'attendaient-ils? Quelles visions séduisantes naissaient dans leurs cerveaux paresseux? Peut-être rêvaient-ils qu'ils étaient devenus forts, intrépides, et pouvaient s'écarter de la route habituelle? Peut-être cherchaient-ils un homme qui pût leur indiquer comment faire ce pas nouveau, un guide qui les prît par sa force et les entraînât derrière lui?

Puis vinrent les mois où j'attendis avec assurance que le pouvoir fût pris par mon patron. Lui aussi avait cette certitude. Il s'allongea, maigrit, caressa encore plus souvent et plus vigoureusement ses mains; une inquiétante petite flamme bleue s'alluma dans ses yeux de kalmouk. Je pensais, la nuit, à ce qui m'attendait, et je sentais dans ma poitrine la croissance frémissante de cette force du désespoir, de cette force de la peur qui crée les héros et commande la vie de millions d'hommes. Que ce que j'attendais se produisît, et les gens auraient vu un homme réellement terrible!

Mais il arriva autre chose. Les maisons des villes vomirent dans les rues tous leurs habitants, et sur la place tomba une masse sombre et irritée de chair vivante, affamée et avide. Ce furent les taches rouges des drapeaux, les coups de fusil,

puis de nouveau et encore les taches des drapeaux — ils me faisaient penser à une boutique de boucher.

Ensuite, dans ma pièce fit irruption Novak, cassé en deux; s'étranglant, sifflant, râlant, hurlant, il me poussa dans le cabinet du patron.

— Qu'est-ce que vous attendez? Déchirez, brûlez; vous êtes devenu fou? C'est la R-r-révolution. Il est arrêté. Où sont mes lettres? D-déchirez, brûlez... Dans la cheminée!

Tout suffocant, il tomba dans le fauteuil près du feu, enleva ses lunettes et, essuyant leurs verres il gémit :

— Mais vous êtes donc devenu de pierre? Déchirez, brûlez...

Pour la première fois je vis ses yeux : ils étaient petits, incolores, sans cils et enflammés, cachés dans de petits coussinets rouges, sans doute pleins de pus. Je les considérais très longuement et attentivement, puis je pris Novak par le col et le soulevai du fauteuil.

— Canaille! — lui dis-je en face.

Mes jambes tremblaient et j'entendais dans ma poitrine ce sifflement hivernal, aigu et méchant qui vous coupe l'âme.

— Canaille, — dis-je en secouant mon maître. — Éducateur de héros, hein! gredin, où sont tes héros?

Il sautillait, m'égratignait les mains de ses doigts tordus et râlait :

— Je te défends... ce n'est pas de ma faute..., révolutionnaire..., je te défends, traître...

— Canaille, — lui disais-je avec une jouissance que jusqu'à cette minute j'avais ignorée. — Je te craignais, j'avais foi en toi, je croyais que tu étais fort, que tu étais terrible. En quoi vais-je croire maintenant? De quoi vais-je avoir peur? Tu as tué l'homme en moi, canaille!

Et, l'ayant repoussé, je m'en allai.

... Je passai près d'un an en prison. Là, je fis connaissance d'une bande de brigands : cela me fit sortir de prison et me valut une place d'agent des recherches criminelles. J'ai tué des hommes. Cela se fait très simplement. Maintenant, je suis moi-même bandit. Je serais aussi bien bourreau. Tout m'est égal.

MAXIME GORKI

(Traduit par DUMESNIL DE GRAMONT.)

LES ÉTAPES

DE

LA CRISE AUTRICHIENNE

Les incendies et les fusillades des « journées viennoises de Juillet » ont ramené une fois de plus l'attention générale sur ce petit coin du monde. La « Nouvelle Autriche », comme la *Revue de Paris*[1] a contribué à baptiser le débris central de la Monarchie des Habsbourg, fait périodiquement parler d'elle. S'il est vrai que les peuples heureux n'aient pas d'histoire, la sienne si courte encore, mais si remplie de crises intérieures et de consultations internationales, prouve combien peu elle pourrait prétendre à ce qualificatif. Elle n'y songe aucunement d'ailleurs, à n'en juger que par sa presse, toute préoccupée au contraire de souligner de plus en plus à qui veut l'entendre l'amertume du récent passé, le découragement du présent et l'angoisse de l'avenir. Maints Autrichiens de l'après-guerre, quoique les héritiers d'une race légendairement enjouée et cordiale, ont accentué, sous l'effet des maux généraux de notre temps, une autre propension traditionnelle du Viennois, grognon en politique (*Raunzer*, comme il dit d'un mot à lui). Ils ont versé dans le pessimisme foncier, nuançant seulement de plus ou moins de gris, leurs idées noires sur l'avenir. C'est une étrange confidence que faisait récemment le chef de la plus puissante entreprise industrielle du pays, le directeur général de l'*Alpine*, dans une réunion du syndicat du fer à Léoben :

1. Du 15 mai 1920.

« Seul, le sentiment d'un point d'appui solide pourrait éveiller en nous les forces morales nécessaires pour tout remettre en ordre à l'intérieur, comme l'exigent les intérêts de l'ensemble du monde de la production[1] ».

Politiquement, ce sentiment, se traduit dans la doctrine de l'*Anschluss* : un de ces mots d' « allemand tel qu'on le parle » qui a connu à son tour dans la presse européenne la fortune d'une autre invention d'Outre-Rhin, l'*ersatz*. Le rapprochement s'impose : l'*Anschluss* c'est l'*ersatz* de l'ex-empire d'Autriche-Hongrie à l'usage du germanisme en lutte avec le monde ambiant. C'est la solution imaginée, avant même la dislocation du Brillant Second par les politiques de Berlin qui voyaient venir d'onéreux règlements de comptes, et en supputaient habilement d'avance les compensations désirables. En échange de 1 800 000 Français, 4 millions de Polonais et 500 000 Danois, 6 millions d'Autrichiens : 80 000 kilomètres carrés pour les 60 000 de Posnanie, les 15 000 d'Alsace-Lorraine et les 5 000 du Slesvig. L'art du plan pangermaniste a été, auprès de l'opinion autrichienne, de saisir, dès la défaite des Puissances centrales, le moment psychologique pour qu'elle y voie le salut. Quand, dans la faillite d'un régime dynastique qui n'avait pas pu esquiver le complet effondrement militaire, les principales nationalités de la monarchie s'agrégèrent aux États du camp vainqueur, Tchécoslovaquie, Italie, Yougoslavie, Roumanie, Pologne, l'Autriche alémanique se souvint de ses liens millénaires avec le Saint-Empire germanique. Le mot d'ordre d'*Anschluss* répandu avec l'argent de Ludendorff par l'Ambassadeur d'Allemagne à Vienne, Comte Wedel, aux derniers jours du règne de l'empereur Charles[2] rallia subitement l'ensemble des « députés Allemands d'Autriche ». Le 12 novembre 1918, en adoptant la forme républicaine, l'Autriche se proclamait « partie intégrante de la république allemande ». Mais le Reich avait, à cette date, d'autres soucis

1. *Neue Freie Presse* du 3 juin 1927.

2. Voir : *Les derniers jours de l'Autriche-Hongrie* par le baron de Werkmann (traduction Marcel Dunan) *Revue hebdomadaire*, 22-29 mai 1926, *Mémoires du prince Windischgraetz* (trad. Chomel de Jarnieu); Ludendorf : *Souvenirs de Guerre*, p. 152.

que de provoquer par une affaire sur le Danube les Alliés qui prenaient des gages sur le Rhin, et ceux-ci, devant le péril de la reconstruction d'une grande Allemagne, en inséraient l'interdiction dans les traités.

L'article 88 du traité de Saint-Germain précise que « l'indépendance de l'Autriche est inaliénable ». Par l'article 80 du traité de Versailles, l'Allemagne le « reconnaît » et s'engage à « respecter strictement » cette indépendance. Il est vrai que la diplomatie de l'Entente s'est prudemment réservé une échappatoire en ajoutant à la défense bilatérale qu'elle portait, cette discrète incidente restrictive : « si ce n'est du consentement du Conseil de la Société des Nations ». On sait que les décisions du Conseil doivent être prises à l'unanimité. C'est dire que l'opposition de l'une quelconque des grandes puissances suffira à jamais, en droit, à empêcher l'*Anschluss*. L'Angleterre ne peut consentir de gaieté de cœur à laisser l'Allemagne devenir maîtresse incontestée de la grande voie de navigation transeuropéenne du Danube. L'Italie désire moins encore voir les canons allemands braqués dans les Alpes du Tyrol, de Styrie et de Carinthie, menaçant Trieste. La France enfin a proclamé par la bouche de tous ses ministres successifs des Affaires étrangères qu'elle n'entendait pas se laisser couper du proche Orient et de la Pologne par un Reich Grand-allemand qui absorberait fatalement ou briserait la Tchécoslovaquie, romprait le couloir polonais et pèserait du poids irrésistible d'un bloc de 70 millions d'habitants sur toute l'existence du continent. Seul, un réajustement général de celui-ci à des conditions toutes nouvelles (alliance franco-allemande, États-Unis d'Europe, *Paneuropa*, etc.) pourrait modifier le fond de la question telle qu'elle se présente depuis le rétablissement de la paix aux puissances dites de l'Entente.

Par contre un fait nouveau, considérable, s'est produit avec l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations. Représentée maintenant d'une manière permanente dans le Conseil, elle constitue l'un des membres du jury qui aurait à prononcer sur toute demande éventuelle d'union austro-allemande. Un publiciste français[1] en a même conclu que la

1. Fabre-Luce. *Locarno sans Rêves*, p. 96.

situation des puissances opposées à l'*Anschluss* s'en trouvait affaiblie. L'Allemagne empêcherait désormais l'unanimité du Conseil de condamner toute entreprise autrichienne contraire aux traités. Ce raisonnement n'a pas convaincu les observateurs les plus autorisés du problème austro-allemand. Car la masse autrichienne ne songe pas à mettre actuellement l'Europe en présence d'un fait accompli sur lequel aurait à statuer le conseil de la Société des Nations, et, autrement, tant de tiers intérêts seraient menacés, que l'opération ne se ferait pas sans les plus sérieux risques de guerre. *Ce n'est plus de Genève, mais de la Haye que relèverait dès lors la solution.*

L'*Anschluss* se produira-t-il ou sera-t-il évité? profanes et initiés ont également à ce sujet leurs réponses toutes prêtes — et contradictoires. Tous ceux qui admettent formellement ou tacitement son inéluctabilité finale sont des tenants, conscients ou non, de la fameuse doctrine des « Nationalités », à laquelle l'Europe a dû un siècle de guerres sans y trouver les solutions de justice intégrale qu'en attendaient ses premiers apôtres. Car, fait étrange, plus on a remanié les frontières en son nom, et plus il a surgi d'irrédentismes, plus on a, comme disent les intéressés « multiplié les Alsace-Lorraine ». S'il est vrai que l'unité de race, traduite par la communauté de langue et de culture générale, groupe irrésistiblement, peu à peu, les congénères les plus divisés par l'histoire ou par la nature, on doit en effet prévoir à plus ou moins bref délai l'accomplissement du rêve pangermaniste. Il n'y a plus pour les autres peuples qu'à en peser les conséquences et prendre leurs garanties. Mais l'unité de race a-t-elle groupé les peuples scandinaves, cet autre rameau purement européen de la famille germanique? Leurs intérêts divergents ont, malgré de longues ou passagères unions, séparé toujours tôt ou tard Norvégiens, Danois et Suédois. Exemple classique inverse, la Suisse non seulement n'a pas vu ses citoyens français, allemands et italiens de langue, aller aux grands États en qui s'incarnaient ces trois nations, mais quand les victoires napoléoniennes y attachèrent certains de ses cantons, ceux-ci, aussitôt libres de disposer d'eux-mêmes lui sont revenus et elle forme un État cohérent et solide de trois races. Autre

exemple encore. Quand les armes libératrices de la France eurent arraché la Belgique à la domination hollandaise imaginée pour rompre la fusion franco-belge de la Révolution et de l'Empire, les grandes puissances décidèrent, il y aura bientôt un siècle, dans l'intérêt de l'équilibre européen que les Belges, français de langue, ne s'uniraient pas à la France. L'État belge a vécu libre, et aucun Français ne songe à revendiquer sa réunion. « Il en sera de même des Allemands d'Autriche si l'Europe le veut. Leur indépendance est proclamée à titre au moins provisoire, mais ce provisoire deviendra définitif si l'Entente et les nouveaux États nés de la victoire aperçoivent clairement les droits et les devoirs de leur politique vis-à-vis de la nouvelle Autriche. »

C'est ce que nous écrivions ici même, il y a des années[1]. Malheureusement, peut-être les puissances intéressées ont-elles « aperçu clairement », elles n'ont sûrement pas exercé dans la mesure voulue les droits et les devoirs qu'impliquait le problème. La faute initiale, en partie irréparable, a été la conception même du traité de Saint-Germain : « Si des conditions économiques un peu plus favorables facilitant une vie indépendante avaient pu être faites à l'Autriche lors des négociations de Saint-Germain, il est hors de doute que la majorité du pays se serait résolument tournée vers nous[2]. » Les socialistes, il est vrai, les premiers maîtres au lendemain de la Révolution, s'étaient bien découvert un enthousiasme subit pour une Allemagne où le militarisme avait paru s'effondrer. « C'est avec l'Allemagne rouge, avec l'Allemagne prolétarienne, que nous voulons nous unir : s'agréger à l'Allemagne, c'est s'agréger au socialisme », proclamait l'*Arbeiter Zeitung*[3]. Mais cette perspective n'était justement pas pour plaire aux bourgeois de Vienne ou aux paysans des provinces alpestres. Tandis que le Spartakisme fleurissait en Bavière et le bolchevisme dans la patrie de Bela Kun, un regain de patriotisme autrichien ressuscita, sous l'effet de cette double menace

1. *Revue de Paris* du 15 mai 1920. On nous permettra de renvoyer en général à notre livre de 1921 : *L'Autriche*.

2. *Id.*

3. Voir l'utile et prudente compilation de B. Auerbach sur *le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne* (1927).

chez tous ceux qui ne voulaient pas du drapeau rouge. Industriels, commerçants, banquiers, se rendaient compte que Vienne était unie par des liens économiques beaucoup plus étroits à la région danubienne qu'au *Reich*. Les provinces catholiques et particularistes répugnaient à se fondre dans une Allemagne en majorité protestante et socialiste. Le vieil antagonisme de Vienne et de Berlin, loin de s'effacer durant la guerre mondiale, s'était accru de mille frictions rouvrant les blessures d'amour-propre de 1866 et de Sadowa. Mais à côté de stipulations territoriales qui amputaient profondément le jeune État, les clauses financières et économiques du traité ne répondirent guère mieux à l'esprit d'indulgence et de sympathie qu'eussent dicté les intérêts alliés bien compris. En considérant la république autrichienne comme l'unique héritière responsable (subsidiairement avec la Hongrie) de l'ancienne monarchie des Habsbourg, l'acte de Saint-Germain faisait peser sur ses 6 millions de pauvres montagnards, d'ouvriers chômeurs et de rentiers ruinés, une dette de guerre et des charges diverses évaluées à un total de 60 milliards. Loin de tendre la main à cette population qui n'avait, dans ses nouvelles frontières ni de quoi se chauffer, ni de quoi se nourrir, les États successeurs favorisés par les conditions de paix, les frappèrent d'une espèce de blocus qui paralysa les transports, infligea un regain de souffrance et fit monter la mortalité infantile à 60 p. 100[1].

Les palliatifs que l'Entente appliqua durant une ou deux années de tâtonnements à la crise autrichienne, n'empêchèrent pas celle-ci de revêtir un caractère de plus en plus alarmant. Le « baromètre » en était le cours de la monnaie nationale. Les chutes successives de la couronne furent le premier exemple des maux tragiques de l'inflation, née surtout en Autriche des principales dispositions des traités. La misère est mauvaise conseillère. Les espérances bâties sur un sursaut d'énergie du pays, sombrant dans la marée montante du papier-monnaie dévalué, les propagandistes du Rattachement avaient beau jeu à reprendre leur thème familier : « La nouvelle Autriche n'est pas viable. Elle ne peut vivre que dans le cadre plus

1. Déclarations du chancelier Renner au Conseil suprême à Paris. *Le Temps* du 12 décembre 1919.

vaste de la grande Allemagne unifiée ». Au fur et à mesure que le pays souffrait et se décourageait davantage, cette propagande voyait grossir le nombre de ses prosélytes. Elle mit en scène une série de manifestations à effet, et en particulier de plébiscites provinciaux, dont les journaux indépendants ont révélé depuis ce que leurs préparatifs coûtèrent à Berlin : 720 000 marks, par exemple « pour la consultation populaire du Tyrol », touchés le 6 mars 1921 par le rédacteur en chef d'une feuille de propagande spécialement créée à Innsbruck, l'*Alpenland*[1].

Le moment était encore une fois bien choisi : le 10 mars le chancelier Mayr, accompagné des ministres des finances et du ravitaillement, quittait Vienne pour aller exposer devant le Conseil Suprême, à Londres, tous les périls de la situation : Non seulement l'Autriche manquait de vivres, mais la disette de charbon paralysait sa production : sur dix hauts fourneaux un seul était encore allumé. Depuis le milieu de l'année précédente, elle avait élevé ses impôts directs de 550 millions à 4 milliards, ses impôts indirects y compris les monopoles, d'un milliard à six et demi, et multiplié par 70 ses tarifs de douanes. Les recettes avaient ainsi passé de 6 à 30 milliards. Et néanmoins le déficit atteignait 42 milliards. Ce gouffre toujours plus profond attirait des montagnes toujours plus épaisses de papier-monnaie, et la « planche à assignats » poursuivait son œuvre néfaste de dévalorisation et de ruine. D'autre part, comme l'a récemment souligné M. Otto Bauer, la réaction conservatrice en Bavière exerçait une sorte d'attirance magnétique sur les masses paysannes des provinces alpestres, indisposées et effrayées par le cours socialiste de la capitale. Une alliance instinctive rapprochait l'*Orgesch* et les *Heimwehren*[2]. Le plébiscite tyrolien donna plus de 98 p. 100 de bulletins unionistes.

Cette action centrifuge, ces tendances séparatistes, compromettaient l'existence même de l'Autriche. Si le Tyrol et Salzbourg se sentaient mûrs pour redevenir allemands comme un siècle plus tôt, le Vorarlberg inclinait vers la Suisse, toute prête à l'accueillir sous peine de se voir étouffer par l'encer-

1. *Arbeiter Zeitung* du 19 mars 1922.
2. *Der Kampf*, n° de juillet 1927.

clement grand-allemand. A l'autre extrémité, le Burgenland, cette province hongroise que sa population germanique et son caractère de verger-potager de l'agglomération viennoise avaient fait attribuer à l'Autriche par les traités de Saint-Germain et de Trianon, n'était pas encore occupé par ses nouveaux propriétaires. La Hongrie dont les bandes nationalistes devaient, en août 1921, s'opposer quelque temps par les armes à cette cession, n'aurait-elle pas profité de la dislocation commençante de l'Autriche pour éviter un sacrifice très dur à l'amour-propre national? Ne sut-elle pas déjà exploiter le malaise autrichien pour se faire rendre au plébiscite de décembre suivant, le chef-lieu même de la province? L'Autriche méridionale actuelle renferme encore des minorités slovènes en Carinthie. Quelle excellente occasion pour les Yougoslaves d'avancer de ce côté leur frontière!

C'est pour écarter à la fois une violation des traités par tout ou partie de l'Autriche, et plus encore, la désagrégation du nouvel état, que l'Entente fit arrêter le mouvement plébiscitaire, en passe de gagner chaque province. Mais en même temps la Conférence de Londres avait adopté les résolutions les plus urgentes d'aide à l'Autriche. Les « Quatre » (France, Angleterre, Italie, Japon) prendraient l'initiative d'une suspension de leurs droits hypothécaires à titre de réparations et autres. Ils promettaient à l'Autriche le concours de la Société des Nations — et son contrôle — pour les emprunts indispensables, leur appui à la future conférence de Portorose appelée à améliorer les relations économiques entre les pays de l'Europe centrale et sud-orientale, enfin des facilités d'approvisionnement en charbon. « Beaucoup de temps précieux a été perdu » déclara mélancoliquement le chancelier, au retour, à Paris. Si pourtant l'on se pressait enfin, il n'était pas trop tard. Le comité financier de la Société des Nations détacha aussitôt à Vienne trois experts, le Français Avenol, l'Anglais Drummond-Fraser et le Danois Gluckstad. Ils prescrivirent les ordonnances qui devaient sauver le malade — mais on s'en tint là, pour des mois. *Seconde faute aussi lourde que les trop dures conditions de paix de Saint-Germain.*

Un cabinet de fonctionnaires, présidé par le préfet de police Schober, avait succédé au ministère chrétien-social

Mayr. La circulation fiduciaire augmentait toujours, — de deux milliards par semaine en juillet 1921, entraînant les cascades répétées de la devise : 100 couronnes ne valaient plus à Zurich que 80 centimes en juillet, 40 en septembre, 20 en octobre, 10 en décembre 1921. Le danger de ces chutes apparaissait dans un premier avertissement grave, l'émeute du 1er décembre, où furent saccagés, parmi près de deux cents établissements, les principaux hôtels du *Ring*. Le gouvernement anglais consentit sur le champ une avance de crédit de 2 millions de livres, la Tchécoslovaquie décida d'offrir 500 millions de couronnes tchèques; en février 1922, le gouvernement français, 55 millions de francs : manifestations de bienveillance fort méritoires, mais projets de loi que la voie parlementaire devait retarder jusqu'à l'été et, surtout, concours sans commune mesure avec la catastrophe à endiguer. Au printemps, le pays comptait 80 000 chômeurs. Fin mai, la couronne ne valait plus que 4 millimes, quand le chef du parti chrétien-social Monseigneur Seipel forma avec les pangermanistes son premier cabinet de concentration bourgeoise, pour un effort suprême de relèvement.

Le gouvernement et le parlement autrichiens expédièrent bien l'essentiel des réformes suggérées par les experts, mais la condition fondamentale de tout le plan d'assainissement, la levée des gages nécessaires pour l'obtention des grands crédits de relèvement prévus, n'était toujours pas réalisée. Les États-Unis d'abord, l'Italie ensuite, finalement, après la conférence de Gênes, la Yougoslavie et la Roumanie, y avaient opposé des arguments de principe ou des marchandages qui, par un an de retard, précipitèrent la couronne autrichienne de 2 500 pour une livre sterling en avril 1921, à 165 000 au milieu de juillet 1922. Le leader social-démocrate Otto Bauer, préconisant le « rattachement monétaire » au *Reich*, faisait voter par le Conseil des ouvriers de Vienne un programme d'assainissement basé sur une confiscation plus ou moins considérable du capital immobilier et foncier. Il fallut que, le pain monté à 2 000 couronnes, on pût craindre le retour d'une explosion comparable à celle du 1er décembre, pour faire tomber les dernières résistances et décider la Commission des réparations à réaliser

la promesse du Conseil suprême, la libération des actifs de l'Autriche, provisoire le 24 juillet, définitive le 4 août. La chute de la couronne avait pris une allure trop vertigineuse pour pouvoir être enrayée par ce geste de salut, indispensable mais si tardif. La circulation fiduciaire augmentait d'une trentaine puis d'une soixantaine de milliards par semaine. Le prix de la vie s'élevait de 125 p. 100 du 15 juillet au 15 août. La Conférence de Londres, saisie d'une demande de nouveaux crédits, renvoyait l'Autriche à la Société des Nations. Le chancelier Seipel, avant d'y recourir, *souleva*, comme il dit, *le problème de l'Europe centrale* en allant conférer tour à tour à Prague, Berlin et Vérone avec les ministres des trois États les plus intéressés au sort de son pays, MM. Bénès, Wirth et Schanzer.

« On a mis à la plus dure épreuve la patience de notre peuple me déclarait-il[1] à son retour, la veille de son départ pour Genève. Ses forces matérielles et morales sont épuisées, et c'est pourquoi j'ai dû sans attendre la réunion du Conseil de la Société des Nations, envisager avec les dirigeants responsables des États voisins l'ensemble des conséquences éventuelles d'un nouvel ajournement du secours promis. Le rattachement à l'Allemagne étant interdit, si l'Autriche ne peut plus vivre seule, il lui faudra s'*appuyer* sur quelque autre de ses voisins, et ce sont les modalités de cet *appui* (ainsi le mot d'*Anlehnung* se substituait dans le vocabulaire politique autrichien à celui d'*Anschluss*) que j'ai commencé à discuter avec la Tchécoslovaquie et l'Italie (Le chancelier ne parlait pas de l'Allemagne). Bien entendu, il ne s'agit là que d'*éventualités envisagées*... et l'on n'y reviendra d'une façon concrète que si la décision finale du Conseil de Genève entraînait de nouveaux retards ou s'avérait complètement négative. » Ce langage était nouveau dans la bouche d'un homme, dont le programme a toujours pu se résumer dans une formule : l'optimisme. C'est que la maladie « galopait ». La circulation fiduciaire, augmentée de 233 milliards dans la dernière semaine d'août, avait dépassé le chiffre de *mille milliards*. Depuis le vote des divers projets de loi d'assainissement, dont la future création d'une *banque nationale* d'émission, échappant à

1. *Journal des Débats* du 8 septembre 1922.

toute emprise de l'État, formait le centre, la valeur de la livre sterling avait triplé, celle du dollar quadruplé, celle de la couronne tchèque plus que sextuplé. Une course en tramway coûtait maintenant 1 000 couronnes — ce même billet bleu d'avant-guerre qui avait valu un peu plus de 1 000 francs —, et c'était peu, puisque la miche de pain dépassait 6 000.

Devant cette catastrophe, l'Europe et le monde civilisé ont eu comme un sursaut. Au moment même où l'indépendance, l'existence de l'Autriche étaient le plus gravement mises en jeu, la Société des Nations, dans un élan de solidarité que surent diriger quelques clairvoyants politiques, donnait le premier exemple d'une action internationale de relèvement financier, dont le succès a permis d'appliquer ailleurs la méthode.

Si, contre toute atteinte, avait porté la note remise par le ministre d'Autriche à Londres, ce dernier espoir était également chimérique, le gouvernement autrichien, sachant qu'il a épuisé tous les moyens en son pouvoir — moyens qui constituent l'effort le plus considérable de son peuple — pour sauver la situation, aurait à réunir le Parlement en séance extraordinaire et à déclarer, d'accord avec lui, que ni le présent gouvernement, ni aucun autre, n'est en mesure de continuer à administrer l'État. Il se verrait en outre obligé, devant le peuple autrichien et l'opinion publique, de rendre les puissances de l'entente responsables de l'écroulement de l'un des plus anciens centres de civilisation au cœur de l'Europe, et remettre entre les mains de ces puissances les destinées futures de l'Autriche.

En quatre ou cinq semaines de négociations fiévreuses avec le comité financier, le Conseil et l'Assemblée de la Société des Nations, le chancelier Seipel et l'état-major d'experts qui l'avaient accompagné ou rejoint, obtenaient tous les moyens d'une expérience de restauration, dont les « protocoles de Genève » du 4 octobre 1922 stipulèrent les conditions et le prix. Au seuil de ces accords figurait le renouvellement solennel des garanties de l'indépendance autrichienne. Les *protocoles* assuraient à l'Autriche un emprunt international de 650 millions de couronnes-or, garanti par les puissances signataires et dont le produit, géré sous le contrôle d'un commissaire général et d'un comité spécial de la Société des Nations, comblerait le déficit du budget, pendant les deux années prévues pour l'exécution du plan d'assainissement.

Le gouvernement autrichien s'engageait en retour à établir avec les délégués de la Société des Nations et à réaliser par étapes un programme de réformes de nature à assurer l'équilibre permanent du budget, en excluant toute inflation nouvelle.

***

Élaboré par les plus éminents spécialistes de l'Europe, et appliqué avec une énergie indomptable par les chanceliers Seipel et Ramek, le plan de relèvement financier de l'Autriche a rencontré un complet succès[1]. Son premier résultat a été la stabilisation monétaire. Il était temps : la circulation fiduciaire augmentait de 176 milliards dans la première semaine d'octobre, atteignant la somme fantastique de *deux trillions quatre cent cinquante trois milliards*. Les presses de l'ex-Banque d'Autriche-Hongrie émettaient des billets de 500 000 couronnes et des bons de caisse de 1 et de 5 millions! Le 18 novembre, le gouvernement s'engageait à ne plus s'adresser à la Banque pour couvrir ses dépenses, l'inflation était arrêtée. Depuis octobre, le change s'était maintenu, sur les nouvelles de Genève, aux environs de 14 400 couronnes papier pour une couronne-or. Le 1er janvier 1923 entrait en fonction la nouvelle Banque Nationale d'Autriche. Après avoir maintenu un certain temps la devise autrichienne en relation fixe avec le franc suisse, elle établissait en juillet 1923 une relation désormais immuable avec le dollar. Il fut facile de revenir, fin 1924, à la monnaie-or en sanctionnant la stabilisation de fait par la substitution du schilling à la couronne sur la base de 1 = 10 000. Le pays n'avait plus qu'à adapter l'ensemble de sa vie publique et privée à sa nouvelle unité de compte, et dresser à la lumière de cette conversion le bilan de ses pertes. Entre temps, l'augmentation des impôts, les

1. Voir les 42 rapports mensuels du commissaire général Zimmerman (décembre 1922, juin 1926) et les deux volumes de ses collaborateurs : J. van Walré de Bordes, *The Austrian Crown. Its depreciation and stabilization* (1924) et G.-H. Bousquet, *la restauration monétaire et financière de l'Autriche* (1927). Dans la *Revue de Paris* des 1er avril et 1er mai 1924, *le relèvement de l'Autriche* par M. le commissaire général Zimmerman et nos *Trois interviews d'hommes d'Etat autrichiens. Au pays du dollar alpestre.*

mesures diverses d'économie, commercialisation des chemins de fer, concentration des ministères, réduction du nombre des fonctionnaires, avaient fourni, avec des résistances et des retards compréhensibles, les bases d'un budget équilibré. Les accords intervenus en septembre 1924 à Genève, au sujet des dernières réformes indispensables, prévoyaient à leur terme la suppression du commissariat général. Le 1er janvier 1926, les fonctions de M. Zimmerman étaient restreintes au contrôle des gages et du reste de l'emprunt. Le 9 juin, le Conseil y mettait fin à la date du 30, « s'étant rendu compte que la stabilité financière de l'Autriche était assurée ».

« Les Puissances sont arrivées, envers la petite République d'Autriche, à une interprétation raisonnable du traité de Saint Germain, a convenu l'un des principaux quotidiens viennois au lendemain du vote du plan d'assainissement à Vienne et devant la ratification des protocoles de Genève par tous les parlements interessés : *Elles se sont souvenues non seulement des droits mais des devoirs qu'il comportait*[1]. » On se plait à enregistrer ce jugement reconnaissant, dans un pays dont divers souvenirs historiques ont assis la réputation d'ingratitude. Ce ton ne s'est malheureusement pas soutenu, et il est vite redevenu de mode dans la presse comme dans la phraséologie courante des milieux politiques, d'attribuer tous les maux du pays à l'aveuglement des Alliés. Nous permettra-t-on d'être plus équitable et de répartir impartialement ici les responsabilités? La faute, la *troisième grande faute des Puissances de l'Entente*, a été, devant le succès de la Société des Nations pour le relèvement financier, *de ne pas consacrer la même énergie et la même générosité au relèvement économique de l'Autriche.* Mais, si celle-ci eut le mérite d'un courageux effort dans la compression des dépenses, du côté des dirigeants, dans l'acceptation de lourdes charges fiscales, du côté des contribuables, elle sabota, en ce qui dépendait d'elle, les conditions de sa prospérité renaissante.

L'inflation avait, comme toujours, détruit l'esprit d'épargne et généralisé le gaspillage dans les méthodes de production. La stabilisation monétaire ne put transformer

1. *Neues Wiener Tagblatt* du 31 décembre 1922.

brusquement une mentalité qui répondait plus qu'ailleurs peut-être au caractère national. L'adaptation des prix autrichiens aux prix mondiaux enlevait à l'industrie un moyen de concurrence dont elle avait largement profité au temps de sa prospérité factice. Il est vrai que le rapatriement en masse des capitaux évadés à l'étranger élevait la consommation intérieure et qu'une vague de fortune déferla à la Bourse de Vienne. Le succès de l'emprunt international et la bonne mise en train du plan de restauration inspirant un optimisme prématuré, « on crut que les cours de la Bourse ne s'étaient pas suffisamment mis au niveau de la dépréciation précédente, et que les valeurs autrichiennes étaient offertes à des prix très bas par rapport aux *valeurs réelles* qu'elles représentaient ». De gros achats furent effectués, sans éléments sérieux d'appréciation. L'exemple de l'étranger stimulait les nationaux. Les prix montèrent pour certaines actions de 400 p. 100 en quelques mois. Or toute la doctrine de la *valeur réelle* reposait sur une illusion, celle que les entreprises industrielles ou commerciales retrouveraient malgré le bouleversement des conditions économiques, leur rendement d'avant-guerre. Le public n'en crut pas moins avoir « trouvé dans la spéculation un moyen normal et durable de se procurer des ressources et même de récupérer des richesses détruites par la guerre et l'inflation[1] ».

Le nombre indice des cours de Bourse (basé sur les actions de 77 affaires d'avant-guerre, les prix du 1er semestre 1914 étant égaux à 1) bondit de 502 en septembre 1922, à 893 en janvier 1923, 1 176 en avril, 2 214 en juillet, 2 680 en janvier 1924, et cette hausse spéculative est maintenant en *valeur-or*. Les affaires de banque, déjà favorisées par l'inflation, prennent une extension formidable. On voit dans les rues de Vienne les cafés connus faire place les uns après les autres aux nouveaux instituts de crédit, qui, littéralement, sortent de terre, comme des champignons. De 26 sur le territoire actuel de l'Autriche en 1913, le nombre des banques

1. Rist et Layton, *la situation économique de l'Autriche, rapport présenté au Conseil de la Société des Nations*. Genève 19 août 1925, édition revisée, p. 117-118, Bousquet, p. 94.

par actions passe à 61 en 1924; celui des banques privées, de 150 à 260. Le public des deux sexes, et de tout âge, joue et gagne à la Bourse. Une confiance sans nuage a succédé au pessimisme outrancier. L'action de réformes se déroule, le déficit budgétaire diminue de mois en mois, le pays dispose de la monnaie la plus stable de l'Europe centrale; la couronne est devenue le « dollar alpestre ». L'augmentation constante de l'encaisse de la Banque Nationale fait passer de 26 à 57 p. 100, de janvier 1923 à janvier 1924, la couverture de la circulation fiduciaire. Cependant à cette date les acheteurs étrangers ont commencé à réaliser leurs bénéfices. Les dividendes distribués par les entreprises industrielles sont d'un rendement dérisoire par rapport aux cours en Bourse. Un mouvement de baisse se dessine. Il est vrai, le franc français « montre des signes de faiblesse » et l'impression générale des spéculateurs est qu'on peut réaliser sur lui « des bénéfices de même ordre de grandeur que ceux qui avaient résulté de la dépréciation de la couronne et du mark », faisant les colossales fortunes des nouveaux riches typiques, les Castiglioni, les Bosel. L'événement justifie d'abord ce calcul, et les petits spéculateurs, innombrables, s'ajoutent aux gros. En mars, coup de tonnerre. On apprend le crédit accordé par la maison Morgan à la France. La panique saisit Vienne. Les spéculateurs du franc pour couvrir leurs engagements, — quand ils le peuvent — vendent toutes leurs valeurs. L'indice de Bourse, déjà ramené à 2 367 le 15 mars, tombe à 1 724 en avril, 1 539 en mai, 1 141 en juillet, 975 en octobre. L'effondrement aurait été plus complet sans la formation par la maison Rotschild et les dix plus grandes banques, d'un Comité destiné à maintenir les cours, auquel la Banque nationale avance les fonds en partie prélevés sur le reliquat de l'emprunt de la Société des Nations[1].

La spéculation en Bourse de 1923, la spéculation du franc en 1924, fautes indéniables de leurs seuls auteurs, ont eu autant de part à la crise économique ultérieure que les causes plus volontiers invoquées par les intéressés. Si l'une des grandes banques de Vienne, il est vrai poussée à ce rang par la gestion aventureuse d'un Castiglioni, la *Depositenbank*, a

1. Voir Rist et Layton, p. 133.

dû suspendre ses paiements, si bientôt après, la *banque Lombarde* a été mise en faillite, si le nombre des petites banques retomba de 260 à 175 en juillet 1925, c'est qu'il fallait au pays la sévère leçon d'un an de crise nouvelle, pour revenir à la devise que lui répétait en chaque rencontre son président de la république, le vénérable docteur Hainisch : « Travail et épargne ». La crise financière et bancaire de 1924 s'est accompagnée d'un grand nombre de faillites : contre 25 banqueroutes et 62 concordats en 1922, dernière année d'inflation, 110 et 533 en 1923, première année de stabilisation, 448 et 2546 en 1924[1]. Mais ici n'intervenaient déjà plus seulement des fautes psychologiques, des erreurs nationales chèrement payées, et que, sans les justifier, expliquaient trop les souffrances des années précédentes. On y trouvait les conséquences, ajournées par l'inflation mais inéluctables, de la transformation politique et économique de l'Europe danubienne, plus précisément, *le résultat de la dislocation de l'ancien marché intérieur austro-hongrois.* C'est la première constatation que firent les experts de la Société des Nations, chargés d'examiner en juillet 1925 pourquoi le relèvement économique ne marchait pas de pair avec l'assainissement financier réalisé grâce à son aide :

« Avant la guerre, l'Autriche alémanique actuelle faisait partie d'un grand empire qui se suffisait presque entièrement à lui-même. Avec un territoire de 676 000 kilomètres carrés et une population d'environ 52 millions d'habitants, l'ancienne Autriche-Hongrie était, par ordre de grandeur, le troisième État d'Europe. Sa population urbaine représentait moins d'un tiers du total, et de grandes parties de son territoire n'étaient, pour ainsi dire, pas touchées par le développement de l'industrie moderne. Ce pays, où l'agriculture occupait une place prédominante, disposait de produits agricoles au-delà de ses propres besoins. En outre, il était richement doté des matières premières nécessaires à son industrie. Celle-ci se trouvait concentrée presque exclusivement dans le voisinage des charbonnages de Bohême, de Moravie et de Silésie, d'une part, et aux environs de Vienne et dans les montagnes de Styrie, d'autre part. De plus, ces deux régions dépendaient étroitement l'une de l'autre. Par exemple, pour les grosses industries le coke morave était transporté vers le sud, en Styrie, tandis que le minerai styrien allait vers le nord en territoire tchèque. De même, pour les textiles, les filés de coton autrichiens étaient

1. Rist et Layton, p. 119.

envoyés en Bohême pour y être tissés, et les étoffes ainsi fabriquées revenaient servir de matières premières pour les industries du vêtement, des tricots et autres, concentrées autour de la capitale.

« Le ravitaillement en produits alimentaires de ces régions industrielles était assuré surtout par le royaume de Hongrie, pays essentiellement agricole, et par les territoires septentrionaux et orientaux de l'Autriche proprement dite. Le développement industriel des territoires autrichiens et tchèques était fondé sur l'existence de ce marché intérieur protégé. Leur prospérité dépendait surtout de la possibilité de vendre leurs produits manufacturés dans les parties orientales de la monarchie et d'acheter en échange des denrées alimentaires. *Ces territoires faisaient partie d'une des zones les plus étendues de libre échange du monde entier.*

« L'Autriche actuelle a une population de 6 millions et demi d'habitants et un territoire de 83 000 kilomètres carrés. Ce territoire comprend une partie considérable des régions les plus pauvres et les plus montagneuses de l'ancienne monarchie, ainsi que la capitale. La population urbaine de la nouvelle Autriche représente presque la moitié du total. Il n'est donc pas surprenant que le pays doive, dans une grande mesure, avoir recours à l'étranger pour ses approvisionnements en denrées alimentaires. Fournissant entre un cinquième et un quart du combustible qui lui est nécessaire, il a, pour combler le déficit, acheté l'année dernière du charbon et du coke pour une somme de 195 millions de couronnes-or[1]. »

En somme, résumaient MM. Rist et Layton, « le problème qui se pose à l'Autriche consiste à réorganiser sur une base nouvelle une industrie et un commerce créés pour desservir une population huit fois plus grande qu'aujourd'hui. » La crise qui préoccupe tous les observateurs et qui se traduit par les chiffres si élevés du chômage, est « l'effet des circonstances particulières qui, dans les dernières années ont brusquement arrêté l'expansion naturelle des industries autrichiennes vers les marchés où la position géographique et toute l'histoire de l'Autriche l'avaient orientée jusqu'ici. Fermez-lui ses débouchés et la réorganisation de l'industrie exigera des amputations douloureuses pendant une période prolongée. Donnez à l'Autriche les moyens d'écouler sa production et l'adaptation se fera sans graves secousses. La première condition pour que le niveau du bien-être autrichien se relève plus rapidement est l'obtention de débouchés plus larges. » Le problème d'ailleurs n'intéresse pas l'Autriche seule.

1. Rist et Layton, p. 49.

« Le mal dont souffre l'économie autrichienne est simplement, au milieu de conditions spéciales et à un degré peut-être plus accentué, le même mal dont souffre, au lendemain de la guerre, toute l'économie européenne. Les origines en sont partout identiques : c'est la destruction par la guerre mondiale d'un ensemble de conditions économiques, qui, pendant la longue paix du XIXe siècle, avaient graduellement assuré à l'Europe et au monde un degré de prospérité supérieur probablement à celui qu'aucune période antérieure de l'histoire n'a jamais connu. Parmi ces conditions, l'organisation du commerce international vers une coopération consciemment ou inconsciemment toujours plus étroite a été l'une des plus efficaces.

Aucune raison n'empêche, à nos yeux, cette coopération de s'accorder avec l'indépendance nationale la plus complète. L'Autriche a donné, la première en Europe, l'exemple d'une stabilisation monétaire aujourd'hui pleinement réussie. Les réformes qui se sont accomplies depuis ont pris la sienne pour modèle. Il semble qu'elle pourrait aujourd'hui jouer un rôle également fécond en fournissant la première occasion et le premier exemple d'une nouvelle politique commerciale basée sur un idéal non plus d'égoïste autonomie, mais de coopération. Les bienfaits d'une telle politique, si elle se réalise, ne se limiteront pas à l'Europe centrale, mais s'étendront au bout d'un temps plus ou moins long à l'ensemble de l'Europe[1]. »

On ne saurait dire que ces voix n'aient pas été entendues, puisque, en décembre suivant, le Conseil de la Société des Nations s'occupa solennellement du rapport Rist et Layton : pour son compte, la France rendit un éclatant hommage à son enquêteur, en l'appelant, à l'heure de la plus périlleuse crise monétaire, à un poste où sa compétence devenait un des facteurs de notre redressement financier. Mais, — *et c'est la quatrième, et la moins excusable, des fautes de la politique des Puissances à l'égard de la Nouvelle Autriche,* deux ans se sont écoulés sans qu'aucune réalisation pratique vînt répondre aux lumineuses suggestions de l'expertise. Il est vrai, des efforts de détail atténuaient la crise. L'équipement de la houille blanche et l'exploitation intensive du lignite permettaient de réduire de plus en plus fortement le tribut payé à l'étranger pour le combustible[2].

1. page 43-45.

2. Les projets actuels d'équipement de la houille blanche en Autriche, réalisés au cours des dernières années à raison de près des deux tiers, visent à assurer la mise en exploitation d'une puissance annuelle d'environ 900 000 chevaux-vapeur par an. L'Autriche en même temps qu'elle construisait un grand nombre

Des lignes entières s'électrifiaient. L'agriculture et l'élevage recevaient une impulsion dont le président de la république M. Hainisch, un propriétaire foncier doublé d'un économiste et d'un agronome, avait lui-même donné l'exemple. Le ministre de l'agriculture pouvait le proclamer fièrement l'an dernier[1] : pour la récolte des pommes de terre, le pays se suffit complètement; il y a même une surproduction qui permettra le développement d'une industrie de transformation. « D'une manière générale, affirmait M. Thaler, l'Autriche est en situation de se nourrir elle-même; je ne vois d'exception que pour le blé et le maïs dont il faudra continuer l'importation ». Deux tiers du bétail nécessaire à la consommation étaient déjà fournis par le pays. Quant au lait, après les privations des premières années d'après-guerre, il surabondait tellement que l'Autriche dut demander à Genève en mars 1926, sur le reliquat disponible de l'emprunt, un crédit de quelques millions pour organiser une industrie laitière modèle qui lui fournira les beurres et fromages tirés jusque là de Suisse et du Danemark. Mais avec l'ajournement de toute solution pratique à l'égard des barrières douanières dont se hérisse l'actuelle Europe danubienne, les espérances autrichiennes retombaient. Le malaise se traduisait l'an dernier par une série nouvelle de krachs bancaires, où achevèrent de disparaître tous les établissements de récente carrière, mais plusieurs aussi des anciennes maisons, par 634 faillites et 2 613 liquidations judiciaires après 681 et 2 850 en 1925. Quant aux chômeurs, leur nombre dépassait cet hiver 250 000 (soit un ouvrier sur cinq environ)[2].

***

Le contre-coup n'a pas manqué de se faire sentir dans le

de centrales hydroélectriques, de conduites de courant à haute tension, etc. s'appliquait à améliorer sa production charbonnière. Tandis que son territoire actuel avait fourni en 1913, 87 500 tonnes de houille et 2 621 000 de lignite, la moyenne de l'extraction de 1922 à 1926 a été de 160 000 tonnes de houille et 2 900 000 de lignite.

1. *Neues Wiener Journal* du 14 février 1926.

2. Voir : V. Kienbock (ministre autrichien des finances) *L'Autriche d'aujourd'hui*, conférence reproduite dans la *Revue mondiale* du 15 avril 1926, et l'*Oesterreich. Jahrbuch* de 1926.

domaine politique, sous un double aspect : la résurrection de l'agitation rattachiste, et le renforcement de l'opposition d'extrême-gauche. La victoire du parti chrétien-social aux élections de 1920 et 1923 avait tenu surtout à ce qu'il s'était le plus dégagé de l'idéologie rattachiste et proposait au pays une formule de restauration par ses propres moyens et avec la bienveillance des grandes puissances européennes. Le gouvernement de Mgr Seipel et l'action de Genève démontrèrent l'inanité du principal argument des partisans du Rattachement, que le pays n'est pas capable de vivre indépendant. Le petit groupe des pangermanistes bourgeois se sentait si faible qu'il s'était rallié purement et simplement pour le présent aux directions du chancelier chrétien-social tenu pour un adversaire de l'*Anschluss*. Seule, l'opposition socialdémocrate, tout en condamnant la *Genferei*, le « cours genevois », continuait à préconiser le rattachement, dont la débâcle du mark achevait de détourner les imaginations bourgeoises. Mais l'élection du maréchal Hindenburg à la présidence du *Reich*, prouvant la prédominance des influences nationalistes sur les velléités démocratiques et libérales épanouies à l'ombre de la « bannière noir-rouge et or », refroidissait le zèle actif des socialistes autrichiens :

« Admettons le rattachement, me déclarait le directeur d'une des cinq grandes banques viennoises[1], Qu'arrivera-t-il? La haute banque disparaît, car la spécialité des banques autrichiennes, c'était de bien connaître les Balkans et de servir d'intermédiaires au capital occidental. Tout ira à Berlin. Nous descendrons au rang de Francfort ou de Munich. L'industrie? Elle a été créée par les Allemands, tantôt comme succursale, tantôt comme concurrence des établissements du *Reich*. Dès le moment du rattachement, on n'aura plus besoin de ces usines. Les établissements d'Allemagne, beaucoup plus puissants, absorberont les nôtres. Les gens qui prônent le rattachement prétendent améliorer le sort de la population, mais ils l'empireraient en faisant d'elle un peuple de sans-travail.

« Les socialistes? Leurs chefs ont cru, lors de la dislocation de l'Empire, qu'il s'établirait en Allemagne une république socialiste, où eux-mêmes seraient appelés à jouer un grand rôle. Aujourd'hui, ils voient le maréchal Hindenburg à la présidence, et le travail de neuf ou dix heures par jour accepté par les ouvriers. L'*Anschluss* demeure le dogme officiel, mais les dirigeants savent que les socialistes

1. *Journal des Débats* du 5 août 1925.

allemands ont admis qu'il fallait avant tout reconstituer l'économie allemande, et que ce n'était pas le moment de faire de la doctrine de classe. Quant à la masse du parti, l'ouvrier demande avant tout que durent les « conquêtes sociales » de la révolution : loi de huit heures et interprétations qu'elle a reçues, congés et indemnités de toute nature, etc., à Bochum, au contraire, par exemple, on va diminuer de 10 p. 100 les salaires.

« Et l'on vient nous dire : « L'opinion veut l'*Anschluss* ! », quand ni l'industrie, ni la haute banque, ni les masses ouvrières ne veulent actuellement du rattachement, et que les campagnes demeurent plutôt attachées aux traditions de la vieille Autriche ! Que reste-t-il? Des fonctionnaires, qui se sentent menacés par les réformes en cours; des professeurs, qui comparent leur situation avec celle de leurs collègues payés en marks-or. Il y a là de quoi organiser des associations de propagande, des discours et des cortèges, mais ce n'est pas une majorité. »

A ce langage d'un financier répondait le témoignage d'hommes de lettres, d'artistes, de gens d'affaires, impartialement publié dans l'enquête d'un quotidien du soir, la *Wiener Allgemeine Zeitung*, où l'on pouvait lire par exemple[1] :

La paix indispensable à l'Europe dépend essentiellement de l'indépendance et de la neutralité de l'Autriche. Dans la constellation actuelle des États européens, l'Autriche et la Suisse représentent comme une île de paix qui, si petite soit-elle, sépare six de ces États. Annexée à l'Allemagne, l'Autriche deviendrait une sous-Bavière, avec part de responsabilité dans les dettes allemandes. En cas de guerre, Vienne, Gratz et Innsbruck seraient les premières villes qu'atteindrait la destruction.

Ou encore :

La grandeur d'un État ne dépend pas de sa taille. L'Autriche est assez forte et riche pour alimenter intellectuellement toute l'Europe à sa manière; elle doit s'en préparer les voies. Du point de vue artistique, l'Autriche n'a rien à attendre de Berlin, car ce qui est spécifiquement autrichien (théâtre, littérature, art), n'y agit que parce qu'autrichien. Au point de vue national, je peux seulement dire que les Autrichiens demeurent des Autrichiens comme les Suisses des Suisses, même quand ils se sentent des Allemands, et j'ajoute que ce caractère autrichien est chez eux plus fort que l'allemand, et qu'il serait triste de ne s'en aviser qu'après le rattachement.

Ces raisonnements étaient loin de confirmer la fameuse

1. Numéro du 10 mai 1925. — Nous avons notamment résumé les indications de cette enquête dans une conférence à la Dotation Carnegie sur l'*Avenir de la nouvelle Autriche*, publiée dans le *Monde slave* de mai 1926.

doctrine pangermaniste de l'unanimité du pays à vouloir l'*Anschluss*. On a dit que c'était le cas de 75 et même 90 p. 100 de la population, chiffres sans base sérieuse et qui ne visaient qu'à des effets de réunion publique. En réalité, d'incontestables courants sentimentaux, renforcés par le sentiment de l'épreuve, rapprochent sans doute les « pays allemands » du Reich et d'ailleurs; mais il y a dans leur passé assez de souvenirs contradictoires pour qu'on puisse s'en recommander à Vienne, selon l'occurence, soit en vue d'une fusion facilitée par la langue commune, soit, du maintien d'une séparation qu'ont scellée le canon de Sadowa et trois quarts de siècle d'intérêts économiques divergents.

La constatation de cette vérité a inspiré toute l'action de la formidable « propagande » qui travaille à préparer le Rattachement. Deux grandes associations, la *Deutsch-Oesterreichische Arbeitsgemeinschaft* (Coopération austro-allemande) et le *Deutsch-Oesterreichischer Volksbund* (ligue austro-allemande) qui a pour président celui du Reichstag, M. Loebe, se consacrent depuis des années à répéter à l'opinion et au monde tous les arguments de la thèse rattachiste, comme à discréditer ou étouffer les indications qui iraient à l'encontre. Plus le pays est mal à l'aise et plus cette action est facile et efficace. La persistance de la crise économique explique ses derniers progrès. Les propagandistes du Rattachement, sans négliger leur aile gauche, ont porté le principal effort à droite, répétant aux propriétaires : « Le *Mieterschutz* (loi de protection des locataires) vous ruine, l'Allemagne a valorisé les loyers ». Aux patrons : « La législation bolchévisante imposée par vos socialistes vous empêche de soutenir la concurrence étrangère, l'*Anschluss*, c'est la fin de la loi de huit heures ». Aux paysans : « Les Rouges vous refusent des droits protecteurs sur les produits agricoles, dont vous bénéficieriez dans le *Reich* ». Et ce raisonnement n'a pas manqué son effet, car il est bien vrai que le Rattachement multiplierait 15 000 fois les loyers viennois, mettrait fin à la dictature des syndicats ouvriers, et assurerait aux producteurs ruraux des droits protecteurs de près de 27 p. 100 *ad valorem* au lieu de 16. De là, un revirement dans l'opinion « bourgeoise » à qui l'on a caché soigneusement le revers de la médaille rattachiste : la concurrence

mortelle que rencontrerait l'industrie, le recul inévitable du grand rôle bancaire international de Vienne, et jusqu'à des solutions de nature à troubler bien des consciences, comme le divorce pour les chrétiens-sociaux. Mais, en attendant que ces inconvénients frappent les éléments conservateurs, les espérances éveillées chez certains d'entre eux par la perspective de la forte poigne allemande, ont agi comme un révulsif sur l'Autriche de gauche.

Le leader du parti social-démocrate, Otto Bauer, le ministre qui avait négocié, après la chute des empires centraux, le rattachement à « l'Allemagne prolétarienne », reniait, cet été, par fidélité même à son idéal, toute solidarité avec le mouvement rattachiste bourgeois. L'*Anschluss*, affirma-t-il en une série d'articles sensationnels[1], n'est possible que dans une Europe révolutionnaire ou révolutionnée.

La grande bourgeoisie a littéralement trahi le prolétariat autrichien quand celui-ci a voulu l'union à l'Allemagne socialiste de 1918-19. Elle s'est jetée depuis dans les bras de l'Entente pour arrêter la débâcle monétaire, et moquée des socialistes qui avaient pu préconiser « l'*Anschluss* au mark ». Mais « les convictions politiques de la bourgeoisie changent avec le cours de la Bourse » et son revirement à Vienne commença avec les premiers progrès de la consolidation allemande. « L'*Anschluss* signifie aujourd'hui, pour les industriels l'entrée dans les cartels allemands, pour les éleveurs, le vaste débouché du Reich où le bétail se vend cher, pour toute la grande bourgeoisie une défense contre les conquêtes du prolétariat ». Mais ils sont aveugles les uns et les autres, pour ne pas voir que présentement l'Europe est dominée par deux grandes puissances militaires, d'un côté la France avec ses alliés tchécoslovaques, polonais et yougoslaves, de l'autre l'Italie. La bourgeoisie française et le fascisme mussolinien sont d'accord pour s'opposer à l'*Anschluss* et leur chute est la condition préalable *sine qua non* du rattachement. Cette chute sera le résultat soit de révolutions intérieures, soit d'une grande guerre, qui, les premières ou la seconde, entraîneront également la révolution européenne générale. C'est dans ce cadre métamorphosé que le prolétariat autrichien s'unira au prolétariat allemand.

D'ici là, « peut-il avoir pour but ce qui enthousiasme M. Apold », ce directeur général de l'*Alpine* qui vient de se proclamer avec éclat partisan de l'*Anschluss* à la fois parce que, économiquement, « l'Autriche ne peut pas vivre! » et

1. *Der Kampf*, numéro de juillet 1927, *Arbeiter Zeitung* des 6, 7, 12 juillet.

pour lui donner « l'appui moral » dont elle a besoin? En tous cas l'Autriche rouge ne veut pas du Rattachement à l'Allemagne nationaliste de Hindenburg, et pour commencer Otto Bauer et l'*Arbeiter-Zeitung* protestent contre l'assimilation juridique, première forme concrète des efforts du rattachisme bourgeois, sur laquelle d'ailleurs, en projetant d'unifier leur code pénal, les deux pays n'ont même pas pu se mettre d'accord pour la suppression de la peine de mort!

C'est au milieu même de la polémique déchaînée par Otto Bauer, que l'acquittement prononcé dans un procès de meurtre politique provoqua les désordres révolutionnaires auxquels l'Autriche doit un regain d'actualité. Pour que, sur un mot d'ordre encore mal élucidé et sans intentions de violences sanglantes, le monde ouvrier viennois ait, le 15 juillet au matin, quitté le travail, afflué vers le Parlement, l'hôtel de ville et le palais de justice, et fourni aussi facilement aux éléments de désordre l'occasion de troubles si graves, il fallait que la situation politique fût tendue à éclater. La socialdémocratie, sortie numériquement la plus forte des élections à l'assemblée constituante de 1919, avait reculé de 69 à 62 puis 68 mandats, en 1920 et 1923, contre 63, 79 et 82 aux chrétiens-sociaux, sans compter les petits partis bourgeois. La crise économique aussi favorable au socialisme qu'aux hommes de la Grande Allemagne, lui parut l'occasion de sa revanche sur le « prélat » du relèvement financier. L'obstruction socialdémocrate décidait le chancelier à provoquer la dissolution de la Chambre en mars dernier. Les élections législatives du 24 avril déçurent les deux camps. Les socialistes gagnaient 3 sièges — ils étaient loin de la majorité espérée. — Les chrétiens-sociaux reculaient au profit de leurs adversaires et des petits partis bourgeois, dont Mgr Seipel regroupa d'ailleurs tous les élus dans la majorité qui soutient son cinquième Cabinet.

Tandis que la droite sauvegardait sa prépondérance au Parlement, la gauche maintenait ses positions à l'Hôtel de ville, malgré l'effort, assez mal dirigé, au reste, de la « liste d'union » modérée. Deux millions d'électeurs des deux sexes s'étaient prononcés dans le pays pour les « partis bourgeois », mais un million et demi pour l'opposition socialiste.

A Vienne, 700 000 voix maintenaient au pouvoir la municipalité « rouge » avec 78 sièges contre 42. Il est permis de penser que c'est à la fois pour exploiter sa victoire communale et pour intimider le gouvernement appuyé sur une majorité provinciale, que les dirigeants socialistes ont provoqué la manifestation monstre du 15 juillet. Mais, travaillée par les éléments extrémistes des organisations social-démocrates, ainsi que par les communistes du crû, les émissaires des Soviets et de simples apaches, la foule s'en prit aux agents, en blessa plusieurs, saccagea des postes de police et des rédactions conservatrices, fit des barricades, enfin incendia ou laissa incendier le palais de justice. La police fédérale dut s'armer de fusils pour rétablir l'ordre et la guerre de rues coûta une centaine de morts. Le soir, Otto Bauer et le bourgmestre de Vienne Seitz, venaient sommer le chancelier de donner sa démission et de leur ouvrir le ministère. Mgr Seipel les éconduisit froidement en leur faisant remarquer qu'il n'était responsable que devant la Chambre : c'est au Parlement que la constitution autrichienne réserve le choix des ministres, aussi bien leur désignation que leur renversement.

Le sang versé a sans doute accru la haine des deux camps l'un pour l'autre, mais il leur a aussi révélé brusquement le danger de la violence. Tandis que la police et l'armée occupaient stratégiquement la capitale, mais que les dirigeants socialistes y improvisaient une « garde de défense communale » et y paralysaient par la grève générale l'existence normale et toutes les communications, les provinces mobilisaient leurs milices pour briser la grève d'abord, la révolution, s'il y avait lieu, ensuite. Déjà, aux frontières, quoi qu'on en ait dit officiellement depuis, se préparaient des interventions de bandes armées, prélude du démembrement dont le danger avait dû être écarté à grand peine avant l'assainissement. Nul n'ignore plus en Autriche les conséquences inévitables d'une défaillance nouvelle : la guerre civile et l'invasion étrangère. Cela vaut mieux peut-être, si cette perspective suffit à ajourner le péril de nouveaux désordres, pour le succès de l'action qu'il est plus que jamais du devoir des puissances de faire aboutir.

Le relèvement économique de l'Autriche est la clef de la

paix de demain en Europe. Il serait singulièrement maladroit de notre part, tendancieux du côté de nos adversaires, mesquin partout, de présenter aujourd'hui l'action qui s'impose à cet égard depuis des années comme on ne sait quel antidote au mouvement de l'*Anschluss* ou quelle fiche de consolation pour ses partisans devant le veto unanime de l'Entente. Il s'agit de rendre les moyens et les conditions de la paix sociale à un pays qui a eu le mérite de ne pas céder à la contagion communiste aux heures troubles de 1919, de Bela Kun et du spartakisme. Il s'agit aussi de préparer une Europe plus viable et plus habitable. C'est l'un de ses hommes d'État les plus clairvoyants, le ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, Mr. Benes, qui le proclamait cet été[1]. « La liquidation de l'Autriche-Hongrie a laissé en suspens une série de problèmes que la Petite Entente a intérêt à voir se résoudre dans un certain sens. La politique européenne marche tout droit à la coopération des petits états entre eux. Ils feront bien de prendre eux-mêmes en mains la réalisation de ces tendances aux suites desquelles ils ne sauraient se soustraire ». « La coopération économique des états de la Petite Entente et de l'Europe centrale en général, ajoutait-il, est un des facteurs essentiels de la politique de la petite Entente ». Elle doit l'être autant, de celle de la grande. Elle doit l'être enfin, nettement et sans ambages, de celle de l'Autriche. De quelque nom qu'on les décore, des ajustements douaniers, pour ne parler que de cet aspect de la question, sont indispensables dans la région danubienne. La résistance des intérêts particuliers, les arrière-pensées et les soupçons n'ont que trop retardé une œuvre de bon sens et de progrès international, sur laquelle la France peut se rendre la justice de n'avoir jamais changé d'avis, et où elle sait ne poursuivre aucune visée d'égoïsme particulier.

MARCEL DUNAN

1. *Neue Freie Presse* du 13 mai 1927.

JUNON ET LE PAON[1]

ACTE II

Le décor est le même, mais le mobilier est plus cossu et d'un aspect très vulgaire. Un fauteuil et une chaise longue tapissés d'étoffes voyantes; partout des photographies et des tableaux bon marché. Dans tous les coins disponibles, de grands vases remplis de fleurs artificielles. Des festons en papier colorié forment des guirlandes tendues de bout en bout sous le plafond. Sur la table est une petite valise d'étudiant usagée.

Il est environ six heures après midi et deux jours après le premier acte. Boyle en bras de chemise est voluptueusement allongé sur le sofa, il fume une pipe en terre, il est à moitié endormi... une lampe est allumée sur la table. Après quelques moments de silence on entend la voix de Joxer au dehors qui chante doucement près de la porte :

« Je fumerai ma pipe
» En conduisant ma bourrique
» Es-tu là
» Mo... ri... ar... ty? »

BOYLE. *Il se soulève, prend à la main une plume et se met à remuer des papiers.* — Entre donc... Joxer mon enfant... entre donc.

JOXER, *passant la tête.* — Es-tu seul?

BOYLE. — Viens donc, viens donc, ça ne fait rien; je suis le maître à présent, et je compte le rester.

JOXER, *entrant.* — Comment te sens-tu en nouveau riche?

BOYLE, *solennellement.* — C'est une responsabilité Joxer, c'est une grande responsabilité.

JOXER. — Je le suppose, en effet, bien que cela ne paraisse pas.

BOYLE. — Tiens, Joxer, passe-moi la valise qui est là sur la table. (*Joxer lui tend la valise.*) Depuis que ce testament a été signé, des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

centaines de documents me sont passées par les mains. Il ne s'agit pas de s'endormir, je t'assure! (*Il manipule des paperasses.*)

JOXER. — Je ne veux pas te gêner, je reviendrai quand...

BOYLE, *vivement.* — Mais non Joxer ça va bien! ceci est le dernier que je dois signer aujourd'hui. (*Il signe un papier, le remet dans la valise qu'il referme d'un coup sec, puis se rejette en arrière pompeusement dans son fauteuil.*) Maintenant Joxer, tu veux me voir? Je suis à ta disposition. Que puis-je faire pour toi, vieux camarade?

JOXER. — J'entre un instant, seulement pour t'apporter les trois livres cinq shillings que madame Madigan a pris en gage sur une table et des couvertures pour toi, et elle me charge de te dire qu'elle n'en est pas pressée du tout. Tu le lui rendras quand tu voudras.

BOYLE. — Elle n'aura pas à attendre longtemps. Je compte recevoir d'un jour à l'autre le premier chèque d'environ deux cents livres. Voici toujours cinq balles pour toi... Allons prends-les, camarade!... ce ne sont pas les dernières que tu auras du capitaine. Nous ne nous entendons pas toujours, mais nous restons bons amis.

JOXER. — Moi pour toi, toi pour moi, comme les deux mousquetaires!

BOYLE. — Le Père Farrell m'a arrêté aujourd'hui pour me dire combien il était heureux de me féliciter de ma bonne fortune.

JOXER. — Il t'arrêtera souvent à présent! Je suppose qu'il t'a donné du monsieur Boyle au moins?

BOYLE. — Il m'a serré la main.

JOXER, *ironique.* — J'ai rencontré Napper-Tandy et... il m'a serré la main!

BOYLE. — Joxer! tu ne te trompes pas souvent mais cette fois tu es mal embarqué! Ce que tu dis du Père Farrell est inconvenant et presqu'un blasphème. Je ne permets à personne de parler irrespectueusement du Père Farrell.

JOXER. — Tu me comprends mal, capitaine. Je ne laisserai jamais personne dire un mot contre le Père Farrell... la molette de l'éperon, voilà ce qu'il est... J'ai toujours dit qu'il était bien mignon cet homme-là, bien mignon!

BOYLE. — En montant l'escalier j'ai rencontré ce paresseux de Nugent : « Je vous ai vu causer avec le Père Farrell, m'a-t-il dit en faisant une grimace, il vous suivra désormais partout comme votre ange gardien »... et toujours cette grimace sur sa figure, Joxer!

JOXER. — Je ne l'ai jamais vu sans cette grimace!

BOYLE. — J'ai répondu : Monsieur Nugent, le Père Farrell est un homme du peuple, et autant que je connais l'histoire de mon pays, les prêtres ont toujours été à l'avant-garde dans la lutte pour la liberté de l'Irlande.

JOXER, *avec ferveur* :

Qui donc a conduit l'avant-garde?
Nos chers prêtres,
Depuis le début du premier combat?
Nos chers prêtres.

BOYLE. — Nugent m'a répondu : « De qui parlez-vous? N'ont-ils pas abandonné les Fenians et n'ont-ils pas trahi Parnell?... et aujourd'hui... » — Vous devriez avoir honte, lui ai-je dit en l'interrompant, vous devriez avoir honte de ne pas mieux savoir l'histoire de votre pays! — et je l'ai laissé planté là, comme un imbécile qu'il est!

JOXER. — Quand l'ignorance règne c'est folie d'être sage... Je me demande s'il a jamais lu l'*Histoire de l'Irlande?*

BOYLE. — Par J.-L. Sullivan. Tu sais bien que non.

JOXER. — C'est un livre bien mignon... bien mignon!

BOYLE. — Tu ferais mieux de t'en aller maintenant, Joxer. Sa Majesté Bentham sera ici d'un moment à l'autre.

JOXER. — De la façon dont tournent les choses, il semble y avoir un match entre lui et Mary. Elle a découragé complètement Jerry. J'espère que cela se fera avec Bentham. Il est bien mignon cet homme-là..., bien mignon!

BOYLE. — Je suis heureux de te l'entendre dire, mais moi je ne le pense pas. (*Avec irritation.*) Je voudrais bien savoir ce que tu trouves de mignon en lui?

JOXER, *interdit.* — Je ne l'ai vu que deux fois... « si tu veux me connaître, viens vivre avec moi. »

BOYLE. — ...Il est trop infatué pour moi; à l'entendre on croirait qu'il en sait autant que l'oracle de Boney. Il abandonne sa carrière de professeur et va devenir avoué à Dublin... il a étudié le droit. Je suppose qu'il croit que je vais le soutenir, mais il se trompe. Et l'autre individu, Jerry Devine, ne vaut pas mieux. Quand on les écoute tous les deux... on en a des crampes dans le cerveau. Jerry ne croit à rien, Bentham croit à tout! L'un dit que tout est Dieu, et l'homme n'est rien, l'autre dit que l'homme est tout et Dieu rien.

JOXER. — Je me sauve à présent.

BOYLE. — N'oublie pas de revenir tout à l'heure, nous pourrons bavarder tranquillement et chanter une ou deux chansons.

JOXER. — N'aie crainte.

BOYLE. — Et dis à madame Madigan que nous aurons, j'espère, le plaisir de la voir organiser notre petit divertissement.

JOXER. — Entendu, nous descendrons ensemble. (*Il sort.*)

(*Johnny sort de la chambre à gauche et va s'asseoir d'un air boudeur près du feu. Boyle le regarde quelques instants puis secoue la tête. Il bourre sa pipe.*)

Voix de MADAME BOYLE *à la porte.* — Ouvre la porte Jack, je n'en peux plus sous le poids de cette mécanique!

(*Boyle va ouvrir et madame Boyle entre, portant un gramophone, suivie de Mary qui porte le cornet et d'autres paquets. Madame Boyle pose l'objet sur la table et se laisse choir sur une chaise.*)

MADAME BOYLE. — Ce n'était pas une farce que de porter ça depuis la rue Henry!

BOYLE. — Hum! en voilà un bel instrument! Combien a-t-il coûté?

MADAME BOYLE. — Une livre au comptant et cinq autres à raison de deux shillings par semaine.

BOYLE. — Ça c'est bien raisonnable.

MADAME BOYLE. — Je crains, Jack, que nous ne nous laissions entraîner à trop de dépenses. D'abord le mobilier et maintenant ceci.

BOYLE. — Le tout sera peu de chose sur deux mille livres.

MARY. — Je ne sais pas pourquoi vous avez voulu un gramophone. Charlie les déteste. Il dit que cela gâte la vraie musique.

BOYLE. — Gâter la musique! cet individu me donne des crampes dans la figure! Un gramophone n'a besoin que d'une chose, c'est d'être bien joué! On ne peut en apprécier l'admirable effet que lorsque tout est bien tranquille. Il faut un silence de mort.

MARY. — Mais Papa, Jerry en disait autant. Après tout on ne peut apprécier la musique que lorsque l'oreille a été convenablement dressée.

BOYLE. — Encore un type qui vous flanque des crampes dans la figure... convenablement dressé!... j'te demande un peu? C'est comme si on ne pouvait pas apprécier le football, sans que votre pied n'ait été convenablement dressé!...

MADAME BOYLE, *à Mary.* — Allons va t'habiller, sans quoi Charlie va arriver et le thé ne sera pas prêt.

(*Mary va dans la chambre à gauche.*)

MADAME BOYLE, *apprêtant la table pour le thé.* — Tu n'as pas regardé le nouveau gramophone, Johnny.

JOHNNY. — Ce n'est pas au gramophone que je pense.

MADAME BOYLE. — A quoi penses-tu donc?

JOHNNY. — A rien... rien,.. rien!

MADAME BOYLE. — Sûrement tu penses à quelque chose! C'est ta faute si tu es dans cet état, tu vas dormir une nuit chez ma sœur, une autre chez ton oncle, tu ne te reposes pas de cette façon-là.

JOHNNY. — Je ne puis me reposer nulle part... nulle part... nulle part!

MADAME BOYLE. — Tu n'essayes même pas de te reposer quelque part.

JOHNNY. — Ah laissez-moi tranquille, laissez-moi tranquille... Pour l'amour de Dieu laissez-moi!

(*Johnny va dans la chambre à gauche. — On frappe à la porte de la rue.*)

MADAME BOYLE, *tout agitée.* — Le voici, voici monsieur Bentham.

BOYLE. — Ben quoi! Y a de la place pour lui! C'est dommage que t'as pas un orchestre pour accompagner son entrée!

(*On entend des pas et madame Boyle ouvre la porte et fait entrer Bentham.*)

MADAME BOYLE. — Donnez à Jack votre chapeau et votre canne, là, asseyez-vous, monsieur Bentham. Non pas là... dans la chaise commode près du feu... là c'est mieux... Mary va venir tout de suite.

BOYLE, *solennel.* — J'ai vu dans le journal de ce matin que le « Consolidé » a baissé d'un demi pour cent. Ça c'est sérieux vous savez..., ça prouve que le pays entier est dans un état de chaos.

MADAME BOYLE. — Qu'est-ce que c'est qu'un « Consolidé » Jack?

BOYLE. — Consolidé?... oh un consolidé c'est... Ce n'est pas la peine d'expliquer aux femmes ce que c'est qu'un consolidé; elles ne comprendraient pas.

BENTHAM. — C'est comme vous le dites, monsieur Boyle!

(*Mary entre portant une ravissante toilette.*)

BENTHAM. — Oh bonsoir, Mary, que vous êtes charmante ainsi... Mary.

MARY, *finement.* — Vraiment?

BOYLE. — Nous étions en train de causer quand tu es entrée Mary. Je disais à monsieur Bentham que le pays entier est dans un état de chaos.

MARY, *à Bentham.* — Préférez-vous le ruban vert ou le ruban bleu dans mes cheveux, Charlie?

MADAME BOYLE. — Mary, ton père te parle.

BOYLE, *rapidement.* — Je disais justement à monsieur Bentham que le monde entier est dans un état de chaos...

MARY. — Vous ne vous en faites guère, en tout cas Papa, que cela soit vrai ou non!

MADAME BOYLE. — Malgré toute notre religion et toutes nos églises, le monde n'en va pas mieux.

BOYLE, *avec un geste de commandement.* — Le thé!

(*Mary et madame Boyle versent le thé.*)

MADAME BOYLE. — Et l'Irlande va arracher une page au livre du monde; quand nous avons obtenu de faire nos propres lois j'ai cru que nous n'allions jamais regarder en arrière, au lieu de cela nous n'avons jamais regardé devant nous. Si le peuple suivait mieux la religion, nous aurions plus de chances pour nous. Qu'en pensez-vous monsieur Bentham?

BENTHAM. — Je crains de ne pouvoir exprimer mon opinion sur ce point, madame Boyle. Le dogme n'a aucun attrait pour moi.

MADAME BOYLE. — Ah! j'oubliais que vous ne pensez pas comme nous. Vous êtes?... qu'est-ce que c'est donc que vous avez dit que vous étiez?

BENTHAM. — Je suis théosophe, madame Boyle.

MADAME BOYLE. — Et au nom du Ciel, qu'est-ce que c'est qu'un théosophe?

BOYLE. — Un théosophe, Junon, c'est... c'est... Dites-le lui donc monsieur Bentham, dites-le lui donc!

BENTHAM. — C'est difficile à expliquer en quelques mots. La Théosophie est fondée sur les Vedas, les livres sacrés de l'Orient. Le thème fondamental est l'existence d'un esprit tout-puissant, le Souffle de Vie. Rien n'existe en dehors de cet universel Souffle de Vie, et tout ce qui semble exister en dehors de ce Souffle de Vie,

en réalité n'existe pas. Sa force vitale est dans tout, homme, animal, ou végétal. Le Souffle de Vie est appelé Prawna.

MADAME BOYLE. — Prawna... quel nom ridicule!

BOYLE. — Prawna... oui le Prawna. (*Soufflant doucement à travers ses dents.*) C'est ça le Prawna!

MADAME BOYLE. — Chut!... chut, Jack!

BENTHAM. — Le bonheur de l'homme dépend de ses affinités avec cet esprit. Les hommes qui ont atteint un haut degré de perfection sont appelés Yogi. Certains hommes y parviennent un peu de temps, pour d'autres il faut des millions d'années.

BOYLE. — Yogi! J'en ai vu des centaines dans les rues de San Francisco.

BENTHAM. — Les Yogi affirment qu'en pratiquant certains exercices spirituels, on acquiert des pouvoirs que d'autres ignorent. Par exemple la faculté de voir à distance des choses qui sont arrivées à des centaines de milles de l'endroit où l'on se trouve.

MADAME BOYLE. — J'aimerais mieux ne pas me mêler de ces sortes de croyances, c'est une religion bien curieuse vraiment.

BOYLE. — Qu'est-ce qu'il y a de curieux là-dedans? Toutes les religions ne sont-elles pas curieuses, si elles ne l'étaient pas personne n'y croirait! Mais les religions s'en vont. Elles ont fait leur temps comme tout le reste. Prenez par exemple le vrai peuple de Dublin, ils en savent plus sur Charlie Chaplin ou sur Tommie Mix que sur saint Pierre et saint Paul.

MADAME BOYLE. — Vous ne croyez pas aux revenants, monsieur Bentham?

MARY. — Vous pensez bien maman que Charlie ne croit pas aux revenants!

BENTHAM. — Je ne suis pas si sûr de ça, Mary! Les savants commencent à penser que ce que nous appelons *revenants* sont des choses vues quelquefois par des personnes d'une certaine nature. Ils disent que certaines actions violentes telles que le meurtre d'un individu exigent beaucoup d'énergie et que cette énergie demeure comme en suspension dans l'endroit où l'action a eu lieu. Des gens peuvent vivre là sans se douter de rien, mais si une personne ayant des affinités particulières avec cette énergie survient, elle peut en l'espace d'un éclair voir tout ce qui s'est passé.

JOHNNY. (*Il se lève promptement pâle et ému.*) — En voilà une conversation! ne pouvez-vous parler d'autre chose que de meurtre et de crime. Mon Dieu! n'est-ce pas assez que tout cela arrive, sans encore en parler. (*Il sort hâtivement et va dans la chambre à gauche.*)

BENTHAM. — Oh... je regrette madame Boyle, je n'aurais jamais cru que...

MADAME BOYLE, *cherchant à excuser Johnny.* — Ça ne fait rien, monsieur Bentham, il est très nerveux. (*On entend un cri d'angoisse poussé par Johnny à l'intérieur.*)

MADAME BOYLE. — Sainte Vierge, qu'est-ce que c'est?

(*Johnny apparaît de nouveau; sa figure est pâle, ses lèvres contractées, ses membres tremblants.*)

JOHNNY. — Fermez la porte... fermez la porte vite pour l'amour de Dieu! Grand Dieu ayez pitié de moi! Sainte Mère de Dieu protégez-moi, protégez votre fils...

MADAME BOYLE, *le prenant par le bras.* — Qu'est-ce que tu as?... où as-tu mal? qu'est-ce qui te prend?... assieds-toi... assieds-toi là... sur le lit, là... maintenant... allons, allons!

MARY. — Johnny! Johnny! où as-tu mal?

JOHNNY. — Je l'ai vu... je l'ai vu à genoux devant la statue. Jésus miséricordieux ayez pitié de moi.

MADAME BOYLE, *à Boyle.* — Va chercher un verre de Whisky... vite, Jack! et ne reste pas là comme un imbécile.

(*Boyle va chercher le Whisky.*)

JOHNNY. — Mettez-vous là, mettez-vous là entre moi et la porte.

MADAME BOYLE. — Je resterai près de toi tant que tu voudras, mais dis-moi ce qui t'est arrivé.

JOHNNY, *après avoir bu.* — Je l'ai vu. J'ai vu Robbie Tancrède à genoux devant la statue et la lumière rouge l'éclairait, et quand je suis entré... il s'est retourné et m'a regardé... et j'ai vu la blessure et le sang sur sa poitrine... oh! pourquoi m'a-t-il regardé comme ça...? ce n'est pas ma faute s'il a été trahi... Sainte Mère de Dieu éloignez-le de moi!

MADAME BOYLE. — Allons, allons, mon petit; tu imagines tout ça. Il n'y avait personne du tout là-dedans. Tu n'as rien vu que la petite lumière rouge et c'est notre conversation qui t'a mis le reste dans la tête... allons bois, cela te fera du bien... Là, maintenant étends-toi sur le lit un peu. (*A Boyle.*) Va voir dans la chambre, Jack, et montre-lui que tout ça n'existe que dans sa tête.

BOYLE, *qui ne bouge pas.* — Eh... eh... en voilà des sottises. C'est seulement une ombre qu'il a vue.

MARY. — Sainte-Vierge, il a fait battre mon cœur.

BENTHAM. — C'est simplement son imagination qui travaille; ça nous arrive à tous parfois.

MADAME BOYLE. — Là, mon petit chéri, couche-toi sur le lit et je vais mettre la couverture sur toi... là, comme ça. Dans quelques minutes il n'y paraîtra plus.

JOHNNY. — Maman... allez voir dans la chambre si la lumière brûle toujours devant la statue.

MADAME BOYLE, *à Boyle.* — Jack, va donc voir si la lumière brûle devant la statue.

BOYLE, *à Mary.* — Mary... va donc toi voir si la lumière brûle devant la statue. (*Mary hésite*).

BENTHAM. — Laissez ça Mary, je vais y aller moi. (*Il entre dans la chambre, y reste un instant, puis revient.*)

BENTHAM. — Tout est comme toujours, la lampe brûle tranquillement devant la statue.

BOYLE. — Naturellement, je savais que tout ça c'était des sottises.
(*On frappe à la porte.*)

BOYLE, *allant ouvrir.* — Eh... eh...

(*Il ouvre la porte et Joxer entre suivi de madame Madigan. C'est une petite femme accorte et vive d'environ quarante-cinq ans. Un sourire de complaisance est presque toujours étalé sur son visage. C'est une personne qui, en apparence sinon en réalité, peut pleurer avec ceux qui pleurent et se réjouir avec ceux qui se réjouissent. Quand elle se sent à son aise, elle parle volontiers du passé; quand les autres disent, ou quand elle expose quelque chose, elle a l'habitude de pencher un peu sa tête de côté et de l'incliner rapidement plusieurs fois de suite comme un oiseau qui pique un fruit pas mûr. En vérité il y a beaucoup en elle des instincts de l'oiseau, exception faite des dons mélodieux qu'elle ne possède en aucune façon. Elle est ignorante, vulgaire, mais franche et son cœur est généreux pour tous. Par exemple elle soignerait volontiers l'enfant malade d'une voisine. Sans doute elle le tuerait mais son intention serait de le guérir. Elle serait plus à son affaire en aidant un charretier à relever son cheval.*

Elle est vêtue d'une robe grise un peu tachée et d'une blouse d'un rouge vif. Dans ses cheveux est un énorme peigne orné de grosses perles de couleurs, elle entre d'un pas glissant avec un rayonnant sourire et en branlant la tête. Boyle les reçoit avec effusion.)

BOYLE. — Entrez madame Madigan, entrez donc, je craignais de ne pas vous voir venir. (*Sournoisement*)... Il y a des gens qui savent s'habiller, hein, Joxer?

JOXER. — Fraîche comme les bourgeons qui fleurissent au printemps. Délicieuse comme l'odeur des foins nouveaux... Ah elle sait porter la toilette!

MADAME MADIGAN, *regardant Mary.* — J'en connais de fraîches comme les bourgeons qui fleurissent au printemps... Oh! je ne nomme personne!... Je ne fais pas de revue de détail!

BOYLE. — Ah! permettez-moi à présent de vous présenter à tous deux le fiancé de Mary. Monsieur Bentham, voici madame Madigan, une vieille voisine de la maison qui jamais ne laisserait mourir personne si elle pouvait l'empêcher.

BENTHAM, *se levant et donnant à distance une poignée de main.* — Je suis sûr que c'est un grand plaisir de vous connaître, madame Madigan.

MADAME MADIGAN. — Et moi je viens vous dire, monsieur Bentham, que vous avez décroché là un beau brin de fille, comme on n'en fait pas tous les jours! Ce n'est pas une de ces poupées habillées, qui s'en vont dans tous les coins poursuivre les hommes et qui ne méritent que des gifles. Je me souviens comme si c'était hier du jour de sa naissance. Un mardi, le 25 juin de l'année 1901, à 1 heure 33 minutes selon l'horloge de la taverne Foley au coin de la rue.

C'était une froide journée pour la saison ma foi, et je me souviens d'avoir dit à Joxer que j'ai rencontré montant l'escalier, que la nouvelle venue chez Boyle allait pousser comme une graine de chiendent et qu'elle deviendrait quelque chose que nul ne pouvait prévoir. Et la voilà aujourd'hui prête à se marier avec un jeune homme qui me semble apte à remplir toute situation que Dieu lui réserve.

BOYLE, *avec effusion.* — Asseyez-vous madame Madigan. (*A Joxer.*) Assieds-toi vieux copain. (*A Bentham.*) Voici Joxer Daly, ancien garde-forestier de la chère petite branche de trèfle des forêts nationales de l'Irlande... Un vieux voisin de l'étage au-dessus, qui n'a jamais désespéré même dans les plus sombres jours de l'Irlande.

JOXER. — *Nil desperandum,* capitaine... *Nil desperandum.*

BOYLE. — Assieds-toi, Joxer, assieds-toi, nous avons souvent été tous les deux dans des passes difficiles.

MADAME BOYLE. — Oui... oui... au cabaret Foley sans doute.

JOXER. — Et nous nous en sommes toujours tirés avec avantage, toujours avec avantage, capitaine!

BOYLE. — Et maintenant buvons un coup. Je sais que tu ne peux refuser cela à ton vieil ami.

MADAME MADIGAN, (*à madame Boyle*). — Est-ce que Johnny ne va pas bien?

MADAME BOYLE, *lui faisant signe.* — Chut... chut!

MADAME MADIGAN. — Oh! le pauvre chéri.

BOYLE. — Voyons madame Madigan est-ce du thé? est-ce autre chose?

MADAME MADIGAN. — Rien, en ce qui me concerne, je viens de prendre mon thé, de sorte que je crains d'en boire davantage... Je ne suis pas la même quand j'ai pris trop de thé. Je vous remercie quand même, monsieur Boyle.

BOYLE. — Alors que diriez-vous d'une bouteille de Stout ou d'un peu de Whisky?

MADAME MADIGAN. — Une bouteille de Stout me pèserait trop sur l'estomac après mon thé, je préférerais le whisky.

(*Boyle prépare le whisky.*)

MADAME MADIGAN. — Il n'y a rien de tel que le whisky, mais en prendre trop ne vaut rien. (*A Boyle qui y met de l'eau.*) Ah bon Dieu, Jack, n'y mettez pas tant d'eau! (*Elle boit.*)... Je pense que vous allez quitter ceci?

BOYLE. — Oui, je cherche un logis près de la mer... Je voudrais que le lieu de mon berceau soit aussi celui de mon tombeau... Toujours la mer m'appelle.

JOXER. — Elle m'appelle... m'appelle... m'appelle. Dans le vent et dans les flots!

BOYLE. — Encore un peu de whisky, madame Madigan?

MADAME MADIGAN. — Je ne puis vraiment dire non en ces jours de malheur!

BOYLE, *avec un geste de commandement.* — La chanson! Junon! Mary! *Home to our Mountains.*

MADAME MADIGAN, *avec enthousiasme.* — Écoutez... écoutez ça!

JOXER. — C'est bien mignon cette chanson-là... c'est bien mignon.

MARY, *timidement.* — Oh non papa... je ne me sens pas d'humeur à chanter.

MADAME MADIGAN. — Peut-on dire ça petite quand on va se marier? Je me souviens comme si c'était hier, d'un certain mardi par une magnifique soirée d'août; il y aura juste quinze ans le mardi qui suivra celui de la semaine prochaine... mon pauvre mari (que Dieu lui fasse miséricorde) et moi nous étions assis tous deux dans un charmant petit coin sur un chemin de campagne près des Barrières. Mon mari me dit soudain : « Ceci va égratigner votre joli petit cou blanc » et prenant une branche qui pendait toute chargée des plus jolies fleurs qu'on puisse voir, il l'a cassée et a laissé tomber comme par hasard son bras autour de ma taille... et je le sentais qui serrait, qui serrait, et de mon cœur était prête à jaillir une magnifique chanson!

« Les petites feuilles vertes qui tremblent sur les arbres
» Le frivole papillon, et le bourdonnement de l'abeille. »

BOYLE. — Allons-y de la chanson.

MADAME BOYLE. — Viens Mary... nous ferons de notre mieux.

(*Junon et Mary se lèvent et prennent une position convenable, chantent avec simplicité* Home to our mountains *puis saluent la compagnie et vont s'asseoir.*)

BOYLE, *avec émotion répétant les derniers mots de la chanson.* — Berce mon... repos.

JOXER, *battant des mains.* — Bravo, bravo, fillette! c'est bien mignon!

MADAME MADIGAN. — Junon, je ne vous ai jamais vue en si bonne forme.

BENTHAM. — Très gentiment rendu en vérité.

MADAME MADIGAN. — Un noble accent, un noble accent!

BOYLE. — A votre tour madame Madigan.

(*Après quelques cajoleries madame Madigan se lève et d'une voix chevrotante chante les vers suivants* :)

Si j'étais un oiseau je chanterais toujours
En suivant le vaisseau qui porte mes amours.
Sur le haut du grand mât je construirais mon nid
Et le soir dormirais auprès de mon ami.

(*Comme elle s'enroue, elle s'assied au milieu des applaudissements.*)

MADAME MADIGAN. — Ah! ma voix est trop enrouée à présent Junon! Je me souviens du temps où Maisie Madigan pouvait chanter comme un rossignol à l'heure des matines. Je me souviens, comme si c'était hier, de la fête qui a été donnée pour célébrer la naissance du premier enfant de Annie et Benny Timerson. C'était, vous savez, le barbier de la rue Henriette, celui qui avait mis après la semaine

de Pâques une enseigne verte, blanche et orange, et puis quand les auxiliaires[1] sont venus et qu'on a commencé la danse, il a eu vite fait de rentrer son enseigne et de la remplacer par une autre bleue, blanche et rouge, donnant comme excuse que l'enseigne d'un barbier devait conserver la plus stricte neutralité politique. — Donc, à la naissance du petit Timerson, j'ai chanté *Tu te souviendras de moi!* et les notes hautes vibraient au milieu du silence et d'une immobilité attentive, bientôt suivies d'applaudissements tels qu'ils faisaient s'entre-choquer les verres sur la table, et Timerson le barbier disait qu'il n'avait jamais entendu chanter aussi bien *Tu te souviendras de moi.*

BOYLE, *péremptoirement.* — A l'ordre pour la chanson de Joxer!

JOXER. — Oh non, je ne peux pas, ne me demande pas ça, capitaine.

BOYLE. — La chanson de Joxer, la chanson de Joxer... celle que tu chantes les yeux fermés.

(*Joxer se cale dans sa chaise, boit un coup, éclaircit sa gorge, ferme solennellement les yeux et commence à chanter d'une voix très plaintive* :)

Elle est loin du pays où son héros repose,
Mais autour d'elle en vain les amoureux soupirent
Soupirent... soupirent...

(*Un silence.*)

BOYLE, *imitant Joxer* : Mais autour d'elle en vain les amoureux soupirent... soupirent!...

Pourquoi essayer de chanter si tu ne sais pas la chanson?

MARY. — Essayez une autre, monsieur Daly, peut-être aurez-vous plus de chance.

MADAME MADIGAN. — Allons, Joxer, essayez une autre.

JOXER, *commençant de nouveau* :

J'ai entendu chanter la grive
A l'aube sa chanson d'amour,
J'ai vu la goutte de rosée
Trembler sur la rose naissante
Mais... mais (*avec frénésie.*)
Sur la rose naissante... naissante...

JOHNNY. — Maman remontez le gramophone pour l'amour du ciel et empêchez Joxer de brailler...

BOYLE, *avec autorité.* — Gramophone!

Je déteste voir des gens essayer de faire les choses quand ils n'en sont pas capables.

(*Boyle remonte le gramophone et va le mettre en marche quand on entend les voix de plusieurs personnes qui descendent l'escalier.*)

MADAME BOYLE, *l'avertissant.* — Chut, Jack!... ne le fais pas

1. Les Tany ou auxiliaires, soldats de l'armée anglaise qui ont mis l'Irlande à feu et à sang après la révolte.

partir encore, ne le fais pas partir encore, cela doit être cette pauvre madame Tancrède qui descend pour aller à l'hôpital. J'avais tout à fait oublié que c'est ce soir que l'on conduit le corps à l'église. Ouvre la porte, Mary, et donne-leur un peu de lumière.

(*Mary ouvre la porte et madame Tancrède, une très vieille femme, visiblement éprouvée par la mort de son fils, apparaît accompagnée de plusieurs voisins. Les premières phrases sont dites avant qu'elle n'entre.*)

PREMIER VOISIN. — C'est une bien triste journée que nous traversons, mais Dieu est bon et les républicains ne seront pas toujours les vaincus.

MADAME TANCRÈDE. — Ah qu'est-ce que cela peut me faire maintenant qu'ils soient vaincus ou non, cela ne fera pas sortir mon pauvre cher enfant de sa tombe.

MADAME BOYLE. — Entrez madame Tancrède et prenez avant de partir une bonne tasse de thé bien chaud.

MADAME TANCRÈDE. — Je ne puis rien prendre à présent, madame Boyle. Je n'en ai plus pour longtemps avant de le suivre.

PREMIER VOISIN. — Après tout il est mort d'une noble mort et nous allons lui faire les funérailles d'un roi.

MADAME TANCRÈDE. — Et moi, pauvre malheureuse, je vais continuer à vivre! Ah que sont les douleurs que j'ai souffertes pour le mettre au monde dans son berceau à côté de celles que je souffre maintenant pour le porter hors de ce monde dans son tombeau?

MARY. — Il vaudrait mieux pour vous ne pas y aller, madame Tancrède, et rester à la maison à côté du feu avec quelques voisins.

MADAME TANCRÈDE. — J'ai vu son premier jour, je verrai le dernier.

MADAME BOYLE. — Voulez-vous un châle, madame Tancrède, il fait froid ce soir et le vent est aigre?

MADAME MADIGAN, *qui sort en courant.* — J'ai un châle chez moi.

MADAME TANCRÈDE. — Mon foyer est vide à présent.

Il était mon seul enfant... Et penser qu'il a été pendant toute une nuit couché au bord d'un chemin dans la campagne avec sa tête, sa chère tête que j'ai si souvent embrassée et dorlotée, à moitié cachée dans l'eau courante d'un ruisseau. Et l'on me dit qu'il était le guide de l'embuscade où un soldat de l'État libre qui était le fils de ma plus proche voisine, madame Maunin, a trouvé la mort... Et nous voilà toutes les deux vieilles femmes debout de chaque côté de la balance aux chagrins, équilibrée par les cadavres de nos deux chers fils... morts!

(*Madame Madigan revient avec un châle et enveloppe madame Tancrède.*)

MADAME TANCRÈDE. — Que Dieu vous bénisse madame Madigan. (*Elle va lentement vers la porte.*) Sainte Marie Mère de Dieu ayez pitié de nous deux... Sainte Vierge où étiez-vous quand mon cher fils a été criblé de balles?... a été criblé de balles... Cœur sacré de Jésus en Croix retirez-nous nos cœurs de pierre..., donnez-nous des cœurs

de chair... Retirez-nous de la haine meurtrière, et donnez-nous votre éternel amour.

(*Ils sortent de la chambre.*)

MADAME BOYLE, *expliquant à Bentham*). — C'est madame Tancrède, notre voisine. Son fils a été trouvé hier gisant derrière Finglas et criblé de balles. C'était un « Die-Hard », à ce que tout le monde dit. Un gentil garçon, tranquille, mais dernièrement il allait au Diable avec sa République d'abord, et sa République avant tout; autrefois il prenait souvent le thé ici avec nous, et Johnny et lui étaient toujours ensemble.

JOHNNY. — Combien de fois est-ce qu'il faudra vous dire que je n'étais pas du tout son ami. Je ne l'aimais pas et il n'a jamais tenu à moi. Ce n'est pas parce qu'il était commandant du bataillon où j'étais Quartier-Maître que nous devions être amis.

MADAME BOYLE. — Maintenant il n'est plus... Que Dieu lui fasse miséricorde, que Dieu aide sa pauvre vieille mère; quels que fussent ses amis ou ses ennemis, il était son pauvre fils.

BENTHAM. — Tout cela est terrible, madame Boyle..., mais la seule façon d'agir lorsqu'on a affaire à un chien enragé n'est-elle pas de le tuer?

MADAME BOYLE — Et penser que j'ai oublié qu'on allait le conduire ce soir à l'église, et que nous chantions comme si de rien n'était. C'est une chance encore que nous n'ayons pas fait marcher le gramophone

BOYLE. — Qu'est-ce que ça peut faire? De toute façon cela ne nous regarde pas. Tout ça c'est l'affaire du gouvernement. Il est payé pour cela, il n'y a qu'à le laisser faire.

MADAME BOYLE. — Je voudrais bien savoir par exemple, comment on peut ne pas faire attention à ces choses. Voyez comme ils laissent aller le peuple dans cette seule maison. Toutes les familles n'ont-elles pas été massacrées. Le mari de la jeune Dongherty avec une jambe de moins, le fils de madame Travers qui a été tué dans l'explosion d'une mine à Inchegeela près de Cork, madame Maunin qui a perdu son fils dans une embuscade il y a quelques semaines, et maintenant le fils unique de madame Tancrède qui tombe le corps troué comme une écumoire. Si ce n'est pas là notre affaire, je voudrais bien savoir qui cela regarde!

BOYLE. — Voyons, voyons, en voilà assez de tout ça. Ces choses ne nous touchent pas et nous n'avons pas à les juger. S'ils tiennent absolument à avoir leur veillée mortuaire... eh bien ils l'auront. Quand j'étais marin, j'étais tout résigné à descendre au premier signe dans le tombeau humide; s'ils veulent être soldats, ils ne doivent pas se plaindre quand ils subissent le sort des soldats.

JOXER. « Laissez-moi tomber comme un soldat
La poitrine exposée aux balles ».

MADAME BOYLE. — En un sens madame Tancrède a mérité ce qui lui est arrivé. Depuis quelque temps elle laissait les « Die-hard »

entrer ici comme chez eux. Depuis deux mois, du matin au soir des individus du Comité des recherches se précipitaient dans votre chambre pour vous demander : où êtes-vous né? où avez-vous été baptisé, où avez-vous été marié, et où serez-vous enterré?

JOHNNY. — Pour l'amour du ciel ne parlons plus de tout ça.

MADAME MADIGAN. — Maintenant, la chanson de monsieur Boyle avant de remonter le gramophone!

MARY, *mettant son chapeau.* — Maman, Charlie et moi nous allons sortir pour faire un petit tour.

MADAME BOYLE. — Très bien, ma chérie.

BENTHAM. — Nous ne resterons pas longtemps, madame Boyle.

MADAME MADIGAN. — Allons-y capitaine?

BOYLE. — Eh... eh il me faudrait quelques gouttes de plus dans le gosier avant que je sois en état de chanter.

JOXER. — Récite-nous le poème que tu as écrit l'autre jour. (*Aux autres.*) Ah c'est bien mignon, c'est un poème bien mignon!

MADAME BOYLE. — Que Dieu nous bénisse! est-ce qu'il va se mettre à écrire des vers?

BOYLE, *se redressant.* — Eh... eh... (*Il récite d'une manière émue et suffisante les vers suivants* :)

Shawn et moi étions amis,
Il était tout pour moi,
Son travail était lourd et son salaire petit,
Sur toute la plage on ne trouvera pas
J'en suis sûr, un meilleur débardeur.
Maintenant je sens ma solitude
Car il est en prison.
Rarement en prière à l'église
Il n'était pas ce qu'on appelle dévôt
Mais le plus grand coquin que je connaisse
N'y est-il pas tous les dimanches?

Amateur de chopine? Oui sans doute
Détestant le patron par principe
Jamais je ne l'ai vu refuser un sou
Pour aider un copain dans le besoin.

Eh... eh... (*Il s'assied.*)

MADAME MADIGAN. — Superbe! c'est superbe, il faut continuer ça.

JOXER. — C'est bien mignon ce poème-là.

BOYLE, *enchanté.* — Eh... eh...

JOHNNY. — Allez-vous faire marcher le gramophone, oui ou non?

MADAME BOYLE. — Allons Jack, mets un disque.

MADAME MADIGAN. — Allons-y capitaine... allons-y.

(*Il met un disque et remonte la machine qui commence à jouer* : If your Irish come into the parlour. *Comme la chanson bat son plein, la porte est soudain ouverte par un petit homme chauve et vif, habillé d'un veston noir. Il regarde tout le monde dans*

la chambre avec fureur. Il porte son chapeau à la main. C'est Needle Nugent le tailleur.)

NUGENT, *parlant très fort, sa voix domine le gramophone.* — Allez-vous laisser brailler cette machine pendant que le corbillard du fils de madame Tancrède passe devant la maison? N'avez-vous donc aucun respect ici pour le culte national du peuple irlandais à l'égard de ses morts?

(*Boyle arrête le gramophone.*)

MADAME BOYLE. — Peut-être serait-il temps, Needle Nugent, d'avoir un peu moins de respect pour les morts et un peu plus d'égard pour les vivants.

MADAME MADIGAN. — Nous n'avons pas besoin de vous monsieur Nugent pour nous enseigner ce que nous apprenons sur les genoux de nos mères. Vous n'avez pas vous-même l'air de mourir de chagrin. Si moi, Maisie, je disais ce que je pense, je vous appellerais un vrai « Die-hard », un parfait Républicain, suivant dans la journée les enterrements républicains et veillant la moitié de la nuit pour faire les uniformes de la garde civique!

(*On entend des gens descendre en courant vers la rue, quelques-uns disant « le voilà... le voilà ».*

Nugent sort et les autres, excepté Johnny, vont se mettre à la fenêtre du côté de la rue et regardant dehors. On entend le bruit d'une foule qui approche. Une partie de la foule chante un cantique).

LA FOULE. Vers le cœur de Jésus tout brûlant
D'un amour fervent pour les hommes,
Mon cœur avec un tendre élan
Élève ses chants d'allégresse.
Au long de tous les âges
Que le Sacré Cœur de Jésus
Soit béni à haute voix
Par tous les cœurs et toutes les langues!

MADAME BOYLE. — Voilà le corbillard! voilà le corbillard.

BOYLE. — Voilà la vieille maman qui marche derrière le cercueil.

MADAME MADIGAN. — On peut à peine voir le cercueil tant il y a de couronnes.

JOXER. — Ah c'est bien mignon ces funérailles, c'est bien mignon.

MADAME MADIGAN. — On verrait mieux dans la rue.

BOYLE. — Oui... ici nous allons attraper un torticolis. (*Ils quittent la chambre et descendent. Johnny s'asseoit près du feu. Un jeune homme entre, il regarde Johnny pendant un moment.*)

LE JEUNE HOMME. — Quartier Maître Boyle!

JOHNNY, *avec un sursaut.* — Le sergent recruteur!...

LE JEUNE HOMME. — Tu n'es pas à l'enterrement?

JOHNNY. — Je ne me sens pas bien.

LE JEUNE HOMME. — Je suis heureux de t'avoir trouvé, on m'a

dit que tu étais chez ta tante. J'y ai été, mais tu étais déjà parti. J'ai à te transmettre l'ordre d'assister à la réunion de l'état-major du bataillon qui aura lieu la nuit d'après-demain.

JOHNNY. — Où ça?

LE JEUNE HOMME. — Je ne sais pas. Tu dois me rencontrer au Pilier à huit heures et nous irons dans un endroit que l'on doit me désigner ce soir. Là nous trouverons une auto qui nous conduira au lieu de réunion. On pense que tu pourras savoir quelque chose au sujet des gens qui ont indiqué le refuge où le commandant Tancrède avait cherché un abri.

JOHNNY. — Alors je n'irai pas..., je ne sais rien de Tancrède.

LE JEUNE HOMME. — Tu ferais mieux de venir dans ton propre intérêt... souviens-toi de ton serment!

JOHNNY, *avec passion.* — Je n'irai pas!... n'ai-je pas assez fait pour l'Irlande! J'ai perdu mon bras et ma hanche est broyée de sorte que jamais plus je ne marcherai droit?

Grand Dieu! N'ai-je pas assez fait pour l'Irlande?

LE JEUNE HOMME. — Boyle! aucun homme ne peut faire assez pour l'Irlande... (*Il sort.*)

(*Faiblement, au loin, on entend la foule qui prie.*)

Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni, etc...

ACTE III

Deux mois plus tard.

Même décor que dans le deuxième acte.

Il est environ six heures et demie, un soir de novembre. Un feu brillant brûle dans l'âtre : Mary habillée pour sortir est assise sur une chaise près du feu, un peu penchée en avant, les mains sous le menton et les coudes sur les genoux. Sur sa figure se lit une expression d'abattement mêlée à une vague anxiété. Une lampe éclairant faiblement est allumée sur la table. La lampe votive, sous l'image de la Vierge, brille plus rouge que jamais. Madame Boyle met son chapeau et son manteau.

MADAME BOYLE. — Et Bentham ne t'a-t-il jamais écrit? pas une ligne depuis ces deux mois?

MARY, *sans voix.* — Pas même une ligne, maman.

MADAME BOYLE. — Ça c'est très curieux. Qu'est-ce qui s'est donc passé entre vous deux? Te quitter aussi subitement... après avoir été si bien ensemble... Partir pour l'Angleterre et ne pas même te laisser son adresse... A la façon dont il te faisait toujours danser, je croyais qu'il était fou de toi. Es-tu sûre de ne lui avoir rien dit?

MARY. — Non, rien maman, du moins rien qui puisse expliquer pourquoi il m'a abandonnée.

MADAME BOYLE. — Tu sais Mary, tu es quelquefois un peu vive, tu dis des choses que tu ferais mieux de garder pour toi!

MARY. — Je ne lui ai jamais rien dit que je n'aurais pas dû dire, je suis sûre de ça.

MADAME BOYLE. — Comment es-tu si sûre de ça?

MARY. — Parce que je l'aime! je l'aime de tout mon cœur et de toute mon âme, maman! Pourquoi, je ne sais pas. J'ai souvent pensé en moi-même qu'il n'était pas l'homme qu'était ce pauvre Jerry, mais je ne pouvais pas m'empêcher de l'aimer quand même.

MADAME BOYLE. — Mais tu ne devrais pas te faire tant de chagrin. Quand une femme perd un homme, elle ne sait jamais ce qu'elle perd bien sûr, mais elle ne sait pas non plus ce qu'elle gagne. Tu n'es plus la même depuis un mois. On te voit dépérir. J'aurais dû depuis longtemps t'emmener chez le Docteur au lieu d'attendre jusqu'à ce soir.

MARY. — Ce n'est pas la peine vraiment, maman, d'aller chez le docteur, je ne suis pas malade, je suis seulement déprimée et déçue, voilà tout.

MADAME BOYLE. — Je n'attendrai pas plus longtemps, je n'aime pas du tout ta mine... Je crains que nous n'ayons eu bien tort de renvoyer ce pauvre Jerry. Il aurait été mieux pour toi que Bentham.

MARY. — Le meilleur mari pour une femme est celui pour lequel elle a le plus d'amour, et Charlie avait tout le mien.

MADAME BOYLE. — Il y a une chose qu'on peut dire en sa faveur; il ne pensait pas à l'argent, sans quoi il ne t'aurait pas quittée. Il y a dû avoir autre chose.

MARY, *avec lassitude.* — Je ne sais pas... je ne sais pas maman... seulement je crois...

MADAME BOYLE. — Qu'est-ce que tu crois?

MARY. — Il a pensé, j'imagine, que nous n'étions pas des gens assez bien pour lui.

MADAME BOYLE. — Et qu'était-il lui-même? Seulement un maître d'école. Certes je ne le blâme pas d'avoir battu froid à des gens tels que cet individu de Joxer et cette vieille Madigan. Du joli monde que ton père a trouvé bon de présenter à un homme tel que monsieur Bentham. Tu aurais pu me dire tout ça plus tôt, Mary. Je ne sais pas pourquoi tu aimes à cacher les choses à ta mère. Tu connaissais Bentham, et je n'en aurais rien su, si ce n'avait été pour ce testament, et c'est seulement aujourd'hui, après m'avoir longtemps amadouée, que tu as avoué qu'il t'avait quittée.

MARY. — C'était bien inutile de rien dire, vous n'auriez pas compris.

MADAME BOYLE, *froissée.* — Peut-être bien, peut-être que je n'aurais pas compris... Eh bien! partons à présent. (*Elle va vers la porte de gauche et parle à Boyle à l'intérieur.*)

MADAME BOYLE. — Nous allons maintenant chez le médecin. Vas-tu te lever ce soir?

BOYLE, *de l'intérieur.* — Mes douleurs dans mes jambes sont terribles. C'est moi qui devrais aller chez le docteur à la place de Mary avec ce que je souffre.

MADAME BOYLE. — Je te plains vraiment! Tu étais dans un bel état hier soir! rapporté ivre-mort... c'est du propre!... Si c'est comme ça que tu vas continuer quand nous aurons l'argent, cela sera le tombeau pour toi, l'asile pour moi, et la mendicité pour Johnny.

BOYLE. — Je croyais que vous alliez partir...

MADAME BOYLE. — C'est comme ça que tu es..., tu ne peux pas supporter qu'on te parle, sachant où nous en sommes, endettés jusqu'aux oreilles, tu pourrais bien te secouer un peu et aller chez l'avoué et voir si nous ne pourrions pas avoir un acompte sur l'argent.

BOYLE, *criant.* — Je ne peux pas y aller matin et soir, tout de même! Il ne peut pas me donner l'argent s'il ne l'a pas. Je ne peux pas tirer du sang d'un navet à la fin!

MADAME BOYLE. — Voilà bien deux mois qu'on nous a parlé de ce testament et l'argent semble toujours aussi loin. Je suppose que tu sais que nous devons vingt livres au vieux Murphy?

BOYLE. — J'ai un vague souvenir que tu m'as déjà dit ça.

MADAME BOYLE. — Bien, la prochaine fois tu iras toi-même chercher les choses chez Murphy. Je ne veux plus le regarder en face.

BOYLE. — Je croyais que vous alliez partir.

MADAME BOYLE. — Je pars maintenant, viens, Mary.

BOYLE. — Eh Junon! eh!

MADAME BOYLE. — Bon! qu'est-ce que tu veux encore?

BOYLE. — Est-ce qu'il reste une bouteille de Stout?

MADAME BOYLE. — Il y en a encore deux.

BOYLE. — Donne-m'en une ici et laisse l'autre là jusqu'à ce que je me lève, donne-moi le journal qui est sur la table et la bouteille de médicament qui est dans le tiroir.

MADAME BOYLE, *cherchant le stout et le médicament.* — Quel journal veux-tu? *Le Messager du Sacré-Cœur*?

BOYLE. — Le *Messager*! Les *Nouvelles du Monde*[1].

(*Madame Boyle apporte les objets demandés et sort de nouveau.*)

MADAME BOYLE, *à la porte.* — Fais attention à la bougie maintenant et ne brûle pas la maison sur nos têtes, je laisse l'autre bouteille de stout sur la table.

(*Elle met la bouteille sur la table et sort avec Mary. On entend sauter un bouchon à l'intérieur. Un silence... puis au dehors on entend la voix de Joxer qui chante doucement* :

Je fumerai ma pipe
En conduisant ma bourrique
Es-tu là
Mo... ri... ar... ree... ty?

1. Le *Messager du Sacré Cœur* est un journal catholique irlandais, et les *Nouvelles du Monde* un journal hebdomadaire anglais.

(*On frappe doucement, et après un silence la porte s'ouvre et Joxer entre suivi de Nugent.*)

JOXER. — Bon Dieu! Ils doivent être tous sortis. Je pensais bien qu'il y avait quelque chose quand il n'a pas répondu au signal. Nous avons vu Junon et Mary sortir, mais lui je ne l'ai pas vu lui et c'est rare qu'il m'échappe.

NUGENT. — Il ne m'échappera pas à moi! il n'ira pas à la noce tous les jours!

JOXER. — Bien sûr! la maison n'était plus assez grande pour eux ces temps-ci. Et lui se croyait le chef-d'œuvre de l'état libre d'Irlande! Oubliant ses amis, oubliant Dieu... ne voulant même plus lever son chapeau en passant devant une chapelle... un malheur devait lui arriver... et vous croyez vraiment que l'argent ne lui viendra pas après tout?

NUGENT. — Pas plus d'argent que sur ma main, camarade! Depuis longtemps j'étais un peu inquiet et j'ai été chez l'avoué m'informer de ce qui en est!... Ah mon vieux un peu plus on m'aurait jeté à bas de l'escalier... Ils m'ont dit que le vieux coq lui-même use les marches à monter chaque jour pour réclamer son bien, et on se tue à lui dire qu'il n'aura rien! Rien! Le testament est écrit de telle façon que pas un sou ne lui reviendra.

JOXER. — Je pensais bien qu'il y avait là-dedans quelque chose de curieux. J'ai fait, depuis deux semaines, des rêves étranges... et je remarque que Bentham ne vient plus ici... Il doit y avoir quelque chose de louche de ce côté aussi. Qui donc, je vous le demande au nom du ciel a pu laisser sa fortune à ce vieux soiffard! Sûr que ce n'est pas naturel! Et la façon dont Junon et lui ont gaspillé depuis quelques semaines!... Ah! celui qui emprunte forge son propre chagrin.

NUGENT. — Bien; je vous assure qu'il ne se promènera pas longtemps dans le complet que j'ai fait pour lui... Sept livres pensez donc! Ça ne se trouve pas dans les buissons de nos jours.

JOXER. — Il n'y a pas un voisin dans toute la rue qui ne leur ait prêté quelque argent à valoir sur l'héritage... ils en seront pour leurs frais. Je rends grâces à Dieu de n'avoir rien eu à prêter... Faible comme je le suis, je lui aurais tout donné. Sans doute quelque bonne âme a prié pour moi... Après tout un honnête homme est le plus noble ouvrage du bon Dieu.

(*Boyle tousse à l'intérieur.*)

JOXER. — Chut! Que diable! il doit être dans son lit par là.

NUGENT. — Dans son lit ou hors de son lit, il va me payer le complet ou me le rendre... il ne me grimpera pas sur le dos aussi facilement qu'il le pense.

JOXER. — Entre donc vieux camarade, et reprends-le et ne fais pas l'imbécile.

NUGENT. *Il va vers la porte de gauche, l'ouvre et regarde.* — Ah... ne vous dérangez pas monsieur Boyle, j'espère que vous n'êtes pas malade.

BOYLE. — Mes vieilles jambes, monsieur Nugent, mes vieilles jambes!

NUGENT. — Je suis venu seulement vous demander si vous pouvez me payer quelque chose sur le complet.

BOYLE. — Eh... combien est-ce donc?

NUGENT. — C'est le même prix qu'avant... sept livres.

BOYLE. — Je suis content de vous voir monsieur Nugent, j'ai besoin d'un pardessus très chaud en laine irlandaise, si vous en avez. Combien coûterait un pardessus comme ça?

NUGENT. — Environ six livres.

BOYLE. — Six livres... six et sept; six et sept treize... cela fera treize livres que je devrai.

(*Joxer glisse la bouteille de stout qui est sur la table dans sa poche, Nugent se précipite dans la chambre et revient avec le complet sur le bras. Il s'arrête à la porte.*)

NUGENT. — Vous ne me devrez pas treize livres! Peut-être pensez-vous qu'il vaut mieux devoir que payer.

BOYLE, *frénétiquement.* — Là... voulez-vous bien revenir ici... Où allez-vous avec mes habits?

NUGENT. — Où je vais avec vos habits... ah! bien vous en avez un sacré toupet!

BOYLE. — Ça c'est fort par exemple! et avec quoi est-ce que je vais m'habiller alors?

NUGENT. — Qu'est-ce que ça peut me faire avec quoi vous vous habillerez! mettez-vous dans une toile à matelas si vous voulez. (*Il sort par l'autre porte suivi de Joxer.*)

JOXER. — Avec quoi va-t-il s'habiller?... Monsieur Jack et son pardessus!...

BOYLE, *de l'intérieur.* — Eh Nugent... eh! monsieur Nugent, monsieur Nugent!

(*Après un silence, Boyle entre hâtivement boutonnant les bretelles de ses culottes de moleskines. Son gilet et son veston sont sur son bras. Il les jette sur une chaise et court vers la porte de droite.*)

BOYLE. — Eh monsieur Nugent! monsieur Nugent!...

JOXER, *le rencontrant à la porte.* — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui te prend, capitaine?

BOYLE. — Nugent est venu ici... il a emporté mon complet... Les seuls vêtements que j'aie pour sortir!

JOXER. — Il a pris ton complet!... et pourquoi donc mon Dieu? Et toi qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps-là?

BOYLE. — J'étais dans mon lit quand il est venu me voler comme un brigand dans la nuit, et avant même que j'aie eu le temps de penser, il a enlevé mes vêtements de la chaise et a disparu comme une bécassine.

JOXER. — Pourquoi au nom du ciel, a-t-il fait ça?

BOYLE. — Pourquoi a-t-il fait ça? Comment diable veux-tu que je sache pourquoi il a fait ça? Jalousie et méchanceté je suppose.

JOXER. — N'a-t-il pas dit pourquoi il a fait ça?

BOYLE. — Puisque je viens de te dire qu'il les a pris et s'est sauvé avant que j'aie seulement pu ouvrir la bouche.

JOXER. — C'est extraordinaire cette affaire-là. Il doit y avoir une histoire là-dessous. Je me demande s'il n'a pas entendu dire quelque chose.

BOYLE. — Entendu quoi? Tu parles d'une façon étrange, Joxer. Que pouvait-il entendre?

JOXER. — On aurait pu lui dire que tu n'auras pas l'argent, d'une façon ou d'une autre.

BOYLE. — Et qu'est-ce qui m'empêchera d'avoir l'argent?

JOXER. — C'est justement ce que je me dis; qu'est-ce qui t'empêcherait d'avoir l'argent? Rien, autant que je puis savoir.

BOYLE, *cherchant la bouteille de stout et avec une exclamation.* — Ah... grand Dieu!

JOXER. — Qu'est-ce que tu as, Jack?

BOYLE. — Il a dû prendre aussi la bouteille de stout que Junon a laissée sur la table.

JOXER, *horrifié.* — On non... oh non...; il n'aurait pas fait ça, voyons!

BOYLE. — Et qui l'a prise alors? Junon a laissé une bouteille de stout ici et la bouteille a disparu! Elle n'a pas marché toute seule, je pense!

JOXER. — Ça c'est honteux! ah! l'inhumanité de l'homme pour l'homme met en deuil d'innombrables gens.

MADAME MADIGAN, *apparaissant à la porte.* — J'espère que je n'interromps pas une discussion au sujet de votre héritage, si je puis me servir de ce mot, et que vous me permettrez de vous parler une ou deux minutes, monsieur Boyle.

BOYLE, *mal à l'aise.* — Bien sûr madame Madigan, une vieille amie est toujours la bienvenue.

JOXER. « Viens le soir, viens le matin,
» Viens quand on t'appelle, ou viens demain! »

BOYLE. — Asseyez-vous, madame Madigan.

MADAME MADIGAN, *sur un ton de mauvais augure.* — Les quelques mots que j'ai à dire peuvent se dire debout! Mettant de côté toutes formules, je pense que vous vous souvenez que je vous ai avancé il y a quelque temps trois livres que j'ai empruntées chez ma tante en portant en gage des couvertures et des meubles.

BOYLE. — Je m'en souviens très bien. C'est noté dans mon carnet : Trois livres cinq shillings de Maisie Madigan prélevés sur des articles gagés au Mont-de-Piété, et *idem* quatre pence donnés pour compléter le prix d'une chopine. — Ceci confirme le principe qu'un oiseau doit voler sur deux ailes. Le tout pour être remboursé quand le vaisseau sera à flot!

MADAME MADIGAN. — Bien, depuis que j'ai engagé mes couvertures je meurs de froid et j'ai décidé que même si je dois rôtir dans l'autre monde, je ne veux pas geler dans celui-ci. En conséquence rendez-moi mes trois livres, s'il vous plait.

BOYLE. — Voilà une demande bien soudaine madame Madigan. Je ne puis pas vous satisfaire, mais je suis disposé à vous donner un reçu en règle, tout à fait en règle.

MADAME MADIGAN. — Allons, voyons, sortez-moi l'argent et ne faites pas le Jacques!

BOYLE. — Vous ne pouvez pas saigner un navet, n'est-ce pas?

MADAME MADIGAN, *se jetant sur lui et le secouant.* — Rendez-moi mon argent!... vous céderez ou je vous secouerai jusqu'à ce que vous ayez payé.

BOYLE. — Eh! doucement là... doucement! Vous l'attendrez votre argent, la petite mère!

MADAME MADIGAN, *elle regarde autour de la chambre et aperçoit le gramophone.* — Plus souvent que j'attendrai! Je n'attendrai pas longtemps toujours. Si je ne suis pas payée je me rembourse moi-même. (*Elle prend le gramophone.*)

BOYLE. — Eh... là! Eh... là! où allez-vous avec ça?

MADAME MADIGAN. — Je vais au Mont-de-Piété pour avoir mes trois livres cinq shillings. Je vous apporterai le reçu et vous en ferez ce que vous voudrez, mon lapin!

BOYLE, — Vous ne pouvez pas toucher ça, vous ne pouvez pas toucher ça! c'est pas encore payé!

MADAME MADIGAN. — Tant mieux, ma conscience en sera soulagée, puisque je ne prends pas votre bien! Vous n'allez pas faire le paon avec l'argent de Maisie Madigan... Je vous arracherai des plumes de votre queue. (*Elle s'en va avec le gramophone.*)

BOYLE. — Où allons-nous! où allons-nous! Où va le monde? Je te le demande, Joxer Daly? Y a-t-il un peu de moralité de reste quelque part?

JOXER. — Je n'aurais jamais cru ça, si je ne l'avais vu de mes deux yeux! Je n'aurais jamais cru que Maisie Madigan était une femme de cette espèce! Ou bien elle a bu un coup ou bien elle a entendu dire quelque chose.

BOYLE. — Dire quelque chose... dire quoi?... je voudrais bien savoir?

JOXER. — Elle a dû entendre quelques rumeurs. On a dit que tu n'aurais pas l'argent.

BOYLE. — Qui a dit que je n'aurais pas l'argent?

JOXER. — Bien sûr je sais..., je disais seulement.

BOYLE. — Tu disais seulement quoi?

JOXER. — Rien!

BOYLE. — Tu allais dire quelque chose, ne sois pas un cachotier.

JOXER, *mécontent.* — Qui est un cachotier ici?

BOYLE. — Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses alors?

JOXER. — Tu n'as jamais rien caché toi?... non tu ne saurais pas comment on fait n'est-ce pas?

BOYLE. — Est-ce que je t'ai jamais rien caché à toi? Est-ce que tu m'as jamais vu dissimuler quelque chose?

JOXER, *farouchement.* — As-tu jamais fait autre chose? On ne peut jamais croire un mot de ce qui sort de ta bouche!

BOYLE. — Ça c'est trop fort! Tu vas sortir d'ici. Va-t'en! je savais bien que tu n'étais qu'un pronostiqueur et un rétrograde!

JOXER, *sortant comme Johnny entre.* — Adieu!... l'ancre est levée!... souviens-toi de moi... Monsieur Jack Boyle! infernal coquin! Satané menteur!!

JOHNNY. — Encore en dispute avec Joxer! Quand aurez-vous fini de vous donner en spectacle à tout le monde?

BOYLE. — Tu vas me sermonner maintenant?

JOHNNY. — Maman est-elle revenue de chez le docteur avec Mary?

(*Madame Boyle entre. D'après l'air sérieux de sa figure, il est évident que quelque chose est arrivé. Elle enlève son chapeau et son manteau sans un mot et les met de côté pour s'asseoir près du feu et reste quelques instants silencieuse.*)

BOYLE. — Eh bien, qu'est-ce que le docteur a dit de Mary?

MADAME BOYLE, *avec sincérité en réprimant son agitation.* — Assieds-toi ici Jack... j'ai quelque chose à te dire... au sujet de Mary.

BOYLE, *impressionné par l'attitude de sa femme.* — A propos de... Mary.

MADAME BOYLE. — Va fermer la porte et assieds-toi ici.

BOYLE, *fermant la porte.* — Encore des troubles dans notre pays sans doute. (*Il s'assied*)... Voyons qu'est-ce que c'est?...

MADAME BOYLE. — C'est au sujet de Mary.

BOYLE. — Eh bien quoi au sujet de Mary, elle n'a rien de grave je pense?

MADAME BOYLE. — Je regrette de dire au contraire que c'est quelque chose de très grave.

BOYLE. — Quelque chose de très grave. (*D'un ton maussade.*) D'abord Johnny... et maintenant Mary... Toute la maison va-t-elle devenir un hôpital?... Ce n'est pas de la tuberculose, hein?

MADAME BOYLE. — Ce n'est pas de la tuberculose... non, c'est pire.

JOHNNY. — Pis que cela! Bien il faudra la faire entrer dans quelque clinique spéciale; il n'y a personne ici qui puisse la soigner.

MADAME BOYLE. — Nous devrons tous la soigner à présent; je puis aussi bien te le dire tout de suite que plus tard. (*A Boyle.*) Sais-tu ce que le médecin m'a dit, Jack?

BOYLE. — Comment est-ce que je le saurais? J'y étais pas n'est-ce pas?

MADAME BOYLE. — Il m'a dit de la marier tout de suite.

BOYLE. — De la marier tout de suite, et pourquoi a-t-il dit ça?

MADAME BOYLE. — Parce que Mary va avoir un enfant dans peu de temps.

BOYLE. — Elle va avoir un enfant! Bon Dieu qu'est-ce que Bentham va dire quand il apprendra cela?

MADAME BOYLE. — Es-tu donc aveugle Jack? Tu ne vois pas que c'est Bentham qui lui a fait cela!

BOYLE, *avec passion.* — Alors il l'épousera, il faudra bien qu'il l'épouse.

MADAME BOYLE. — Tu sais bien qu'il est parti pour l'Angleterre et Dieu sait où il est maintenant.

BOYLE. — J'irai le chercher, j'irai le chercher, je le ramènerai et je le forcerai à remplir son devoir envers elle. Le gredin, j'aurais dû savoir ce qu'il était avec ses yogi et son prawna!

MADAME BOYLE. — Il ne faudra rien dire avant que nous ayons décidé ce que nous allons faire.

BOYLE. — Bien, en voilà une tuile qui me tombe encore sur la tête dans l'état où je suis!... Un beau spectacle à donner à Joxer et à la vieille Madigan! Est-ce que je n'ai pas eu assez d'épreuves sans que j'aie encore à traverser celle-ci?

MADAME BOYLE. — Ce que nous allons traverser, toi et moi, n'est rien à côté de ce que Mary va avoir à souffrir. Pour toi et moi nous sommes presque vieux et la plupart de nos années sont passées; mais Mary qui a peut-être encore quarante ans à vivre, et chacune de ses années sera chargée d'un amer souvenir.

BOYLE. — Où est-elle? Où est-elle, que je lui dise son fait. Je te promets que lorsque j'aurai fini avec elle, elle sera une fille repentante!

MADAME BOYLE. — Je l'ai laissée chez ma sœur jusqu'à ce que je sois venue te parler. Tu ne lui diras rien, Jack! Depuis qu'elle a quitté l'école, elle a gagné sa vie et tes soins paternels n'ont guère troublé la pauvre fille!

BOYLE. — Tu vas prendre son parti contre son père! Tu vas voir si je ne lui dirai rien. Elle et ses lectures, voilà le comble des dangereuses sottises qui font crouler la maison sur nous. Qu'avait-elle besoin, elle, née dans une maison d'ouvriers, qu'avait-elle besoin de lectures? Ses livres l'ont menée dans un joli pétrin... Ah c'est affolant... c'est affolant... c'est affolant!

MADAME BOYLE. — Quand elle rentrera, ne lui dis rien, Jack, ou elle quittera la maison.

BOYLE. — Quitter la maison! elle la quittera, et plus vite que ça, encore!

MADAME BOYLE. — Si Mary part, je partirai aussi.

BOYLE. — Bien, va-t-en avec elle! les deux font la paire. J'ai vécu avant de te connaître, je vivrai bien après que tu seras partie... En voilà une jolie tuile qui me tombe dessus après toutes tes prières à saint Antoine... Elle est une enfant de Marie, encore!... Je me demande ce que les bonnes sœurs vont penser d'elle à présent! Et ce sera carillonné dans tout le district avant qu'on ait le temps de faire ouf! Et quand on me verra on chuchotera : « Ça c'est le père de Mary Boyle qui s'est fait faire un gosse par le poseur qu'elle fréquentait... Le savez-vous?... Le savez-vous? » Sûrement ils en sauront plus long que moi sur toute l'affaire.

JOHNNY. — Il faut la chasser de la maison sur laquelle elle a attiré la honte.

MADAME BOYLE. — Tais-toi Johnny. Nous n'avons qu'à ne pas laisser la chose s'ébruiter. Tout ce qui nous reste à faire est de nous en aller tranquillement quelque part où nous ne serons pas connus... et personne ne saura rien.

BOYLE. — Tu parles comme un enfant de deux ans Junon! Où irons-nous? On ne trouve pas si facilement à se loger.

MADAME BOYLE. — Mais Jack, quand nous aurons l'argent.

BOYLE. — L'argent? Quel argent?

MADAME BOYLE. — Mais l'argent du vieil Ellisson bien sûr.

BOYLE. — Il n'y a pas d'argent à venir du vieil Ellisson ni de personne. Puisque tu sais un malheur, tu peux bien en apprendre un autre. Nous n'aurons pas d'argent du tout. Le testament est une blague!

MADAME BOYLE. — Qu'est-ce que tu dis, Jack?... pas d'argent?

JOHNNY. — Comment le testament peut-il être une blague?

BOYLE. — Le misérable qui a trompé Mary nous a trompés aussi. L'imbécile a rédigé le testament de travers. Il a écrit seulement cousin germain, et cousin issu de germain au lieu de faire mention de nos noms, de sorte que toute personne se disant cousin germain ou issu de germain du vieil Ellisson peut venir réclamer l'argent aussi bien que moi; et il en vient par centaines; il en vient d'Amérique et d'Australie, espérant avoir une part du gâteau et pendant ce temps les gens de loi le mangent si bien qu'il ne restera pas de quoi acheter une paire de chaussons pour le bébé de votre charmante fille!

MADAME BOYLE. — Je ne crois pas ça, je ne crois pas ça... Je ne peux pas croire ça!

JOHNNY. — Pourquoi ne nous avoir rien dit de ça plus tôt?

MADAME BOYLE. — Tu n'es pas sérieux, Jack! tu n'es pas sérieux.

BOYLE. — Je te dis que l'écolier Bentham a fait une bourde avec le testament. Au lieu d'écrire : le reste de ma fortune doit être divisé entre mon cousin germain Jack Boyle et mon cousin issu de germain Mick Finnegan, il a simplement écrit « mes cousins germains et issus de germains » de sorte que le monde entier et sa femme sont après cet héritage à présent.

MADAME BOYLE. — Maintenant je comprends pourquoi Bentham a planté là cette pauvre Mary... Je comprends tout à présent... Il n'y a donc plus un seul honnête homme en ce monde?

JOHNNY, *à Boyle*. — Et vous nous avez laissé nous endetter jusqu'au cou... et vous avez emprunté de l'argent à tout le monde pour vous remplir de bière... et maintenant vous nous dites que toute l'affaire est annulée! Oh si c'est vrai ça j'en ai soupé de vous... Vous êtes pis que ma sœur Mary.

BOYLE. — Toi! tais-toi! entends-tu! Je n'ai pas d'observations à recevoir de toi. Va-t-en trouver Bentham, si tu veux t'en prendre à quelqu'un de ce qui nous arrive.

JOHNNY. — Je ne me tairai pas! je ne me tairai pas. Je vous dirai

tout ce que je pense de vous et de ce que vous êtes! Vous êtes...

MADAME BOYLE. — Johnny! Johnny! pour l'amour de Dieu calme-toi!

JOHNNY. — Je ne me calmerai pas! Voilà un joli père de famille vraiment, pas étonnant que Mary ait mal tourné quand...

MADAME BOYLE. — Johnny! Johnny! Je t'en prie, tais-toi! par pitié pour ta mère, tais-toi!

BOYLE. — Je sors maintenant... je vais boire les derniers sous qui me restent! Dites à votre chère fille de ne pas se trouver là quand je rentrerai. Si mes yeux tombent sur elle, mes mains tomberont aussi et je ne réponds pas de mes actions.

JOHNNY. — Prenez garde que quelqu'un ne porte les mains sur vous... vous...

MADAME BOYLE. — Johnny! Johnny!

BOYLE, *à la porte au moment de sortir.* — Ah! j'ai un charmant fils et une charmante fille vraiment! (*Appelant à haute voix très fort dans l'escalier.*) Joxer! Joxer! es-tu là?

JOXER, *au loin.* — Je suis là!... Mo...ri...ar...ie ty!

BOYLE. — Je descends chez Foley... Viens-tu?

JOXER. — Venir avec toi! Ce délicieux appel me remue le cœur. Je n'attendais qu'un mot pour te suivre.

(*Boyle et Joxer passent devant la porte et s'en vont.*)

JOHNNY, *se jetant sur le lit.* — Eh bien j'en ai une jolie famille! ça c'est sûr! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis que je sois emporté par une balle ou une bombe depuis longtemps! Personne de vous ne pense à moi..., non personne ne pense à moi!

MADAME BOYLE, *d'un ton de reproche passionné.* — Si tu ne te tais pas, Johnny, tu me rendras folle... Qui a maintenu notre foyer en paix depuis ces dernières années?... c'est moi seule!... et qui va supporter la plus grosse part de nos malheurs?... encore moi. Mais gémir et pleurer ne nous fera aucun bien.

JOHNNY. — Vous devez vous en prendre à vous-même pour beaucoup de ce qui nous arrive... lui cédant toujours en tout et le laissant tout faire sans jamais le blâmer. Pourquoi ne vous êtes-vous pas occupée vous-même de l'argent? Pourquoi?

(*On frappe à la porte, madame Boyle va ouvrir; Johnny se dresse sur ses coudes pour regarder et écouter. Deux hommes entrent.*)

PREMIER HOMME. — Nous sommes envoyés par le directeur de la maison Hibernian et Compagnie, madame Boyle, pour enlever les meubles que vous avez achetés il y a quelque temps.

MADAME BOYLE. — Vous ne toucherez rien ici... Comment voulez-vous que je sache qui vous êtes?

PREMIER HOMME. — Voilà l'ordre Ma...am! (*Lisant* :) Un fauteuil, une commode, une table, deux chaises, un miroir, un divan, une armoire, deux vases. (*A son camarade.*) Allons, vite Bill nous n'avons pas trop de temps.

JOHNNY. — Maman! pour l'amour de Dieu courez chez Foley et

ramenez papa, sans quoi on ne nous laissera pas un bâton. (*Les hommes emportent la table.*)

MADAME BOYLE. — A quoi bon! Tu as entendu ce qu'il a dit avant de sortir...

JOHNNY. — Il faut essayer. Il devrait être ici pour voir ça!

(*Madame Boyle met un châle sur elle comme Mary entre.*)

MARY. — Qu'est-ce qui se passe donc maman? J'ai rencontré des hommes emportant notre table et tout le monde parle de nous, disant que nous n'aurons pas d'argent du tout!

MADAME BOYLE. — Tout va mal Mary, tout va mal. Nous n'aurons pas un sou du testament, pas un sou. Je te dirai tout ça en rentrant, je vais chercher ton père (*Elle sort en courant.*)

JOHNNY, *à Mary qui s'est assise près du feu.* — Tu n'as pas honte de montrer ta figure ici après ce qui t'est arrivé?

(*Jerry Devine entre lentement. On lit sur son visage une expression d'ardent espoir. Il regarde Mary pendant quelques moments.*)

JERRY, *doucement.* — Mary!

(*Mary ne répond pas.*)

JERRY. — Mary je voudrais vous parler pendant quelques instants, le puis-je?

(*Mary reste silencieuse, Johnny s'en va lentement dans la chambre à gauche.*)

JERRY. — Votre mère m'a tout dit Mary... et je suis venu vers vous. Je suis venu vous répéter Mary que mon amour pour vous est plus grand et plus profond que jamais.

MARY, *avec un sanglot.* — Ah Jerry, Jerry, n'en dites pas plus, tout cela est passé, tout cela est impossible à présent.

JERRY. — Impossible! pourquoi parlez-vous comme ça Mary?

MARY. — Après tout ce qui est arrivé.

JERRY. — Qu'est-ce que ça peut faire ce qui est arrivé. Nous sommes assez jeunes pour pouvoir tout oublier. (*Il lui saisit la main.*) Mary! Mary! je plaide pour votre amour. Avec le travail, Mary, l'humanité est au-dessus de tout. Nous sommes les pionniers dans la lutte pour une vie nouvelle... Je veux oublier Bentham, je veux oublier que vous m'avez quitté même un moment...

MARY. — Oh Jerry! Jerry! vous n'avez pas un mot amer, pas un reproche après tout... tout.

JERRY, *avec passion.* — Des reproches!... Je t'aime Mary!... je t'aime.

MARY, *se levant et le regardant dans les yeux.* — Même... bien que...

JERRY. — Bien que tu m'aies rejeté pour un autre, bien que j'aie eu souvent de toi bien des dures paroles.

MARY. — Oui... oui... je sais; mais vous m'aimez bien que... bien que je vais... je vais... (*Il la regarde d'un air interrogateur et une expression de crainte se concentre dans ses yeux*)... ah!... je le pensais bien... vous ne savez pas tout.

JERRY, *d'un ton poignant.* — Est-ce Dieu possible, Mary!... vous ne voulez pas dire que... que...

MARY. — Maintenant vous savez tout Jerry!... maintenant vous savez tout.

JERRY. — Mon Dieu Mary! Vous êtes tombée si bas que cela.

MARY. — Oui, Jerry, comme vous le dites. Je suis tombée si bas que cela.

JERRY. — Je ne voulais pas dire cela Mary..., j'ai été si surpris que je n'ai pas fait attention à ce que je disais... Je ne m'attendais pas à ça... Votre mère ne m'avait jamais dit... Je regrette... je le regrette pour vous Mary.

MARY. — Ne parlons plus Jerry. Je ne vous blâme pas de penser que c'est terrible... Je suppose que cela est terrible puisque tout le monde pense de même... C'est seulement comme je m'y attendais. Votre humanité est tout aussi étroite que l'humanité des autres.

JERRY. — Je regrette tout de même, je n'aurais pas dû vous faire de la peine... je ne l'aurais pas fait si j'avais su ...Si je puis faire quelque chose pour vous... Mary... je le ferai. (*Il se tourne pour partir et s'arrête à la porte.*)

MARY. — Vous souvenez-vous, Jerry, des vers que vous avez lu quand vous avez fait cette conférence dans la salle des socialistes il y a quelque temps, sur la lutte de l'humanité contre la nature?

JERRY. — Des vers?... Non je ne me souviens pas.

MARY. — Moi je m'en souviens... je puis les réciter par cœur :

« Comme nous sentions que la puissance qui façonna
» Toutes les jolies choses que nous avions vues,
» Qui créa tous les murmures
» D'une loi éternelle,
» Était une main de force et de beauté,
» Avec de déchirantes griffes d'aigles.

» Alors nous vîmes que notre globe si beau
» Était aussi une très laide chose,
» Un hymne divin dont le chœur
» Était un cri d'agonisant;
» Comme une histoire de démon.
» Qui serait racontée par un ange;

» Comme une ardente image
» Qu'une main tremblante aurait détruite;
» Comme de mornes cratères
» Sur la face morte de la lune,
» Comme l'agonisante horreur
» D'un violon désaccordé... »

(*Il y a un silence, puis Jerry sort lentement.*)

JOHNNY, *rentrant.* — Il est parti?

MARY. — Oui!

(*Les deux hommes reviennent.*)

PREMIER HOMME. — Nous ne pouvons pas attendre le vieux plus longtemps. Désolé Mamselle, mais il nous faut vivre aussi comme le voisin. (*Ils emportent quelques objets.*)

JOHNNY. — Oh que tout ça est terrible!... Je pense que tu lui as tout dit?... Tu aurais bien pu attendre quelques jours... il aurait empêché ces idiots d'emporter notre fourbi... Tu es donc bien pressée de faire savoir à tout le monde la honte que tu as attirée sur nous?

MARY, *prenant vivement son chapeau et son manteau.* — Ceci n'est pas supportable... (*Elle se jette dehors.*)

LE PREMIER HOMME, *entrant de nouveau.* — Nous allons prendre la commode maintenant, c'est ce qu'il y a de plus lourd.

(*La petite lampe votive vacille un moment, puis s'éteint.*)

JOHNNY, *avec un cri d'effroi.* — Sainte Vierge Mère de Dieu!... la lampe vient de s'éteindre...

PREMIER HOMME. — Tu m'as flanqué la frousse en criant comme ça! Y a plus d'huile voilà tout.

JOHNNY, *avec un cri d'agonie.* — Marie Mère de Dieu, je viens de recevoir un coup de feu!

PREMIER HOMME. — Mais qu'est-ce que tu as donc? T'es malade?

JOHNNY. — Je viens de sentir une douleur dans ma poitrine, comme le déchirement d'une balle...

PREMIER HOMME. — Il est fou! c'est étonnant qu'on laisse un type comme ça ici tout seul!

(*Deux irréguliers entrent rapidement. Ils portent des revolvers. L'un d'eux va vers Johnny, l'autre s'approche des deux déménageurs.*)

PREMIER IRRÉGULIER, *avec calme mais d'un ton tranchant.* — Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous faites ici?... allons vite?

PREMIER HOMME. — Nous enlevons des meubles qui ne sont pas payés.

PREMIER IRRÉGULIER. — Allez à l'autre bout de la chambre et tournez-vous contre le mur... vite!

(*Les deux hommes vont se mettre la figure contre le mur et les mains levées.*)

DEUXIÈME IRRÉGULIER, *à Johnny.* — Viens, Jean Boyle!... on a besoin de toi. Quelques-uns d'entre nous ont un mot à te dire.

JOHNNY. — Je ne peux pas, je suis malade; qu'est-ce qu'on me veut?

DEUXIÈME IRRÉGULIER. — Allons, allons, nous avons du chemin à faire et pas trop de temps... marchons!

JOHNNY. — Je suis un vieux camarade, vous n'allez pas fusiller un vieux camarade?

DEUXIÈME IRRÉGULIER. — Le pauvre Tancrède était aussi un vieux camarade, mais tu n'as pas pensé à ça quand tu l'as livré à ceux qui l'ont envoyé à la mort... Nous n'avons pas de temps à perdre, allons viens! Dermot, prends-le par le bras! (*A Johnny.*) As-tu ton chapelet?

JOHNNY. — Mon chapelet! pourquoi me demandez-vous ça? Pourquoi me demandez-vous ça?...

DEUXIÈME IRRÉGULIER. — Allons... allons... marche!

JOHNNY. — Allez-vous achever un camarade?... Regardez mon bras, je l'ai perdu pour l'Irlande.

DEUXIÈME IRRÉGULIER. — Le commandant Tancrède aussi a perdu la vie pour l'Irlande!

JOHNNY. — Sacré Cœur de Jésus ayez pitié de moi... Mère de Dieu, priez pour moi... Soyez avec moi maintenant dans l'agonie de la mort... Je vous salue Marie pleine de grâce... le seigneur... est... avec... vous.

(*Ils entraînent Johnny et le rideau tombe.*)

(*Quand le rideau se relève, la plus grande partie du mobilier a disparu. Il est une heure plus tard.*)

MADAME BOYLE. — Je n'attendrai pas plus longtemps... pourquoi l'ont-ils emmené dans une automobile? Nugent dit qu'il croit qu'ils avaient des fusils... Est-ce que nos malheurs ne vont donc jamais finir?... Si quelque chose devait arriver à ce pauvre Johnny je crois que je deviendrais folle... Je vais aller au poste de police... Sûrement ils doivent savoir quelque chose.

(*On entend des voix au dehors.*)

MADAME BOYLE. — Chut!... qu'est-ce que c'est? Peut-être est-ce ton père, bien que lorsque je l'ai quitté chez Foley il était à peine capable de lever la tête... chut!

(*On frappe à la porte et on entend la voix de madame Madigan parlant très doucement* :)

Madame Boyle!... Madame Boyle!... (*Madame Boyle ouvre.*)

MADAME MADIGAN. — Oh madame Boyle, que Dieu et sa sainte Mère soient près de vous cette nuit...

MADAME BOYLE, *avec calme.* — Qu'est-ce que c'est, madame Madigan? Johnny?... quelque chose au sujet de Johnny?

MADAME MADIGAN. — Dieu veuille que ce ne soit pas; Dieu veuille que ce ne soit pas Johnny.

MADAME BOYLE. — Ne me faites pas languir madame Madigan. J'en ai tant vu depuis quelque temps que je me sens capable de tout supporter.

MADAME MADIGAN. — Il y a en bas deux hommes de la police qui vous demandent.

MADAME BOYLE. — Ils me demandent!... pourquoi me demandent-ils?

MADAME MADIGAN. — Un pauvre gars a été trouvé... et ils pensent que c'est... c'est...

MADAME BOYLE. — Johnny! Johnny!

MARY, *prenant sa mère dans ses bras.* — Oh maman! Maman! ma pauvre chère maman.

MADAME BOYLE. — Tais-toi, tais-toi, ma chérie, Bientôt tu auras ton propre fardeau à porter. (*A madame Madigan.*) Et pourquoi la police croit-elle que c'est Johnny, madame Madigan?

MADAME MADIGAN. — Parce qu'un des médecins qui l'a soigné pour son pauvre bras l'a reconnu...

MADAME BOYLE. — Alors c'est vrai... c'est Johnny, c'est mon fils... mon propre fils.

MARY. — Oh! c'est donc vrai, c'est donc vrai ce que dit Jerry, il n'y a pas de Dieu. S'il y avait un Dieu, il ne laisserait pas arriver de pareilles choses.

MADAME BOYLE. — Mary! Mary... il ne faut pas dire ça. Nous aurons besoin plus que jamais de l'aide de Dieu et de sa sainte Mère à présent. Ces choses n'ont rien à voir avec la volonté de Dieu. Que peut-il contre la stupidité des hommes...?

MADAME MADIGAN. — La police demande que vous alliez à l'hôpital pour reconnaître le corps... ils vous attendent en bas.

MADAME BOYLE. — Nous allons y aller, viens Mary, et nous ne reviendrons plus jamais ici. Nous laisserons ton père se débrouiller lui-même à présent... J'ai fait tout ce que j'ai pu et tout a été inutile. Il sera toujours le même jusqu'à la fin de ses jours... J'ai une petite chambre chez ma sœur où nous pourrons rester jusqu'à la fin de ton épreuve. Après nous travaillerons ensemble pour l'amour du bébé.

MARY. — Mon pauvre petit enfant qui n'aura pas de père.

MADAME BOYLE. — Il aura deux mères, ce qui vaut bien mieux! (*Une voix rude crie d'en bas*) : Allez-vous nous faire attendre toute la nuit!

MADAME MADIGAN, *allant à la porte et criant en bas.* — Prenez votre temps là! Prenez votre temps! Si vous êtes si pressé, allez-vous-en! personne n'a besoin de vous ici!... si on avait besoin de vous vous ne seriez pas là! Vous êtes les mêmes que sous le régime anglais... jamais là quand on vous cherche... La police en cette ville n'existe pas! ça on peut le dire!

MADAME BOYLE. — Allons-nous-en Mary, allons-nous-en, toi pour voir ton pauvre frère et moi mon pauvre fils... mort.

MARY. — J'ai peur maman... j'ai peur!

MADAME BOYLE. — C'est vrai! j'oubliais Mary, j'oubliais... Ta pauvre maman égoïste ne pense qu'à elle-même... Non, non, tu ne dois pas venir, ça ne serait pas bon pour toi. Va-t-en chez ma sœur... et je ferai face à l'épreuve moi-même... Peut-être n'ai-je pas pris assez de part au chagrin de madame Tancrède, quand son fils a été trouvé comme aujourd'hui on a trouvé Johnny... parce qu'il était un Die-hard. Ah pourquoi ne me suis-je pas souvenue qu'il n'était ni un « Die-hard », ni un Régulier, mais seulement un pauvre enfant mort...? Je me souviens de tout ce qu'elle a dit et c'est à mon tour de le dire à présent : Ah! Johnny que sont les douleurs que j'ai souffertes pour te mettre au monde dans ton berceau à côté de celles que je souffre à présent pour te porter hors de ce monde dans un

tombeau. Mère de Dieu, Mère de Dieu ayez pitié de nous! Sainte Vierge où étiez-vous quand mon cher fils a été criblé de balles, quand mon cher fils a été criblé de balles?

Sacré cœur de Jésus, retirez-nous nos cœurs de pierre, et donnez-nous des cœurs de chair. Retirez-nous la haine et le meurtre et donnez-nous votre amour éternel...

(*Ils sortent tous lentement.*

Il y a un silence, puis on entend des pas traînants au dehors sur l'escalier. La porte s'ouvre et Boyle et Joxer entrent complètement ivres.)

BOYLE. — Je ne peux pas aller plus loin... Deux agents de police!... Je me demande ce qu'ils faisaient ici!... Rien de bon sans doute... et Junon, et ma charmante fille avec eux!... (*Il tire de sa poche une pièce de monnaie et la regarde*)... un seul et solitaire petit sou!... voilà ce qui reste de tout ce qu'on m'a prêté (*Il la laisse tomber*)... Le dernier... le dernier des Mohicans! Les voiles sont tombées, Joxer, les voiles sont tombées.

JOXER, *marchant sans équilibre à travers la chambre et jetant l'ancre près du lit* :

Mettez... vos soucis...
Dans votre... vieille musette...
Et... souriez... souriez... souriez[1]!

BOYLE. — Il faudra que le pays se remette droit... tout va... au diable... Où sont parties les chaises?... se tenir droit, Joxer... Les chaises doivent se tenir droites... Quoi qu'on puisse dire... L'Irlande sobre sera... une Irlande libre!

JOXER, *s'étirant sur le lit.* — Chaînes et esclavage... c'est bien mignon cette devise... c'est bien... mignon...

BOYLE. — Si le pis arrive... je peux toujours rejoindre un corps de volontaires... J'ai fait... mon devoir... dans la semaine de Pâques... J'étais pas obligé d'être là... Mais le capitaine Boyle... c'est le capitaine Boyle!!

JOXER. — Tant que respirera un homme de cœur... vivra... ma... terre... na... ta...le!

BOYLE, *se baissant pour s'asseoir par terre.* — Le commandant Kelly est mort... dans mes bras... Joxer... Il m'a dit : Va dire aux volontaires... mes camarades, que je suis mort... pour l'Irlande!

JOXER. — Connais-tu la chanson de Willie Reilly et de sa fille blonde... C'est bien mignon... cette histoire-là... c'est bien mignon!

BOYLE. — Je vais te dire... une chose... Joxer... Le monde entier... vois-tu... est dans un terrible état... de chaos!...

SEAN O'CASEY

(Traduit par la comtesse JEAN DE PANGE.)

1. Cette chanson est très connue :
Pacle up your troubles in your old kit-bag and Smile, smile, smile!!!

AU SERVICE DE LA FRANCE EN RUSSIE

Il y a peu d'exemple d'une vie aussi remplie et aussi fertile en contrastes tragiques que celle de M. Pierre Darcy. Appelé à s'occuper, tout jeune homme, de questions industrielles en Russie, il montrait en peu d'années des qualités si exceptionnelles qu'à l'âge où d'autres débutent, on lui offrait la direction d'affaire difficiles. Il n'avait que trente et un ans, en effet, quand, en 1901, les créanciers russes et étrangers de deux importantes sociétés métallurgiques en liquidation, l'Oural-Volga et la Providence, lui demandaient d'administrer et de ranimer ces affaires. Il y réussissait en dépit d'obstacles de toutes sortes et d'une crise économique particulièrement grave. Celle-ci allait être l'objet de toutes ses préoccupations. Il voudra la dénouer et il y parviendra; il sera le sauveur et l'ordonnateur de toute la métallurgie russe. On ne saurait parler de M. Pierre Darcy sans rappeler brièvement les événements qui, bien avant la guerre, l'avaient en peu d'années placé au premier plan.

On sait que les progrès techniques réalisés pendant les vingt dernières années du XIXe siècle ont permis à la métallurgie de se développer avec une grande rapidité et presque en même temps dans le monde entier. La Russie restait en arrière à cause de la répartition excentrique de ses gisements de fer mal ravitaillés en charbon, mal pourvus encore de voies

de communication et groupés aux confins de l'Empire, vers la Pologne ou vers l'Oural. Ce sera la découverte, puis l'exploitation des puissants gisements de fer de Krivoi Rog, voisins des grandes houillères du Donetz, qui permettra de rattraper, à pas de géant, les années de retard. En dix ans, de 1890 à 1900, le nombre des hauts fourneaux passera, dans cette région, de trois à cinquante. Dans le même temps, la production totale de l'Empire quadruplera alors qu'elle ne fera que doubler en Allemagne et tripler aux États-Unis, cette terre cependant classique des brusques crises de croissance. La concurrence effrénée amènera une baisse désordonnée des prix qui atteindra en moyenne 40 et souvent 60 p. 100. Il y aura des faillites, des fermetures d'usines, des chômages. Pour comble de malchance, les troubles révolutionnaires de 1905 viendront se greffer sur la crise économique.

Telle sera la situation quand ce jeune débutant, encore peu connu, mais d'une précocité remarquée, entreprendra la tâche, considérée par tous comme irréalisable, de grouper les producteurs dans un syndicat de vente unique. En moins de deux ans, de 1904 à 1906, il y réussira malgré le scepticisme des intéressés et l'hostilité d'une administration xénophobe jalouse de toute puissance indépendante de la sienne. Ce cartel, créé et organisé entièrement par lui, groupera la presque totalité des métallurgistes de Russie et aura l'exclusivité de toutes les ventes, aussi bien sur le marché intérieur que sur le marché extérieur. Grâce à lui, une réduction temporaire des fabrications amènera le retour progressif aux prix normaux.

Le Prodaméta, tel sera le nom du Cartel, dont M. Darcy sera le président unique et constamment réélu, de son origine jusqu'à la Révolution, aura une carrière brillante. Il contribuera, entre les mains de son fondateur, au rétablissement de la prospérité de l'industrie métallurgique et remplira le rôle d'un organisme régulateur, prévenant les hausses aussi bien que les baisses injustifiées. « Ce fut, a écrit la *Revue de Métallurgie*, un puissant modérateur commercial, plus souple et plus étendu que ceux qui furent créés avant la guerre en France et en Allemagne. »

L'activité de M. Darcy s'étendait dans tous les domaines.

Il mettait sur pied, dans l'industrie des ciments qui périclitait pour des raisons du même ordre, un syndicat identique; il groupait diverses usines dont les fabrications se complétaient et, de cette fusion, naissait la très puissante Société métallurgique de Donetz-Yourievka dont il prenait la présidence. Toujours attentif à la défense des intérêts nationaux, il arrivait à déjouer, en 1913, une singulière manœuvre de l'avant-guerre allemande : la maison Krupp était sur le point de mettre la main sur les principaux ateliers d'artillerie en Russie, les établissements Poutiloff. Prévenu à temps, notre compatriote faisait intervenir un groupe français qui éliminait l'adversaire; la vice-présidence de la Société réorganisée lui était offerte. Il s'attachait également à développer les relations commerciales entre les deux pays alliés en créant une Chambre de Commerce russo-française dont il faisait accepter la présidence au comte Kokowtsoff, l'éminent homme d'État, se réservant pour lui-même la vice-présidence ainsi que la direction générale.

La physionomie de M. Darcy serait imparfaitement retracée, si l'on ne rappelait ici son inépuisable charité. Malgré ses occupations absorbantes, il trouvait le moyen de consacrer une partie importante de son temps aux œuvres de la Colonie française si importante à Pétrograd. Il dirigeait la Société de Bienfaisance, réorganisait son hôpital qui périclitait, mettait à sa tête un chirurgien éminent et trouvait les ressources qui permettaient de soigner gratuitement indigènes, français et russes. Il présidait l'Alliance Française et ses œuvres d'enseignement. Il était enfin la providence de tous les malheureux dont il adoucissait la misère par des dons généreux glissés avec une discrétion presque pudibonde. Il était celui vers lequel accouraient tous ceux pour qui la vie avait été cruelle et qui avaient besoin d'un conseil ou d'un appui.

Ces faits sont bien connus de tous ceux qui ont participé à la vie industrielle russe. Mais il convenait de les rappeler avant d'aborder le récit des services éminents que M. Darcy a rendus pendant la Guerre et pendant la Révolution. C'est une page d'histoire héroïque et émouvante que le grand public ignore en général et qui doit être signalée ici.

I

LA GUERRE

A la déclaration de guerre, Pierre Darcy, qui appartenait à la plus ancienne classe de l'armée territoriale, voulut partir avec le détachement des combattants français, mais M. Paléologue s'opposa à son départ. Sans prévoir, assurément, l'ampleur qu'allait prendre son rôle, l'Ambassadeur de France jugeait que sa situation en Russie devait faire de lui un auxiliaire indispensable des administrations militaires russes et alliées et il le faisait mobiliser sur place. Se rendant à ces raisons, le président du Prodameta n'eut d'autre but que de concourir à la défense du pays en mettant à la disposition du ministère de la Guerre les organisations qu'il dirigeait, ce grand syndicat qui groupait toutes les aciéries, connaissait les ressources et les fabrications de chacune d'elles, était, en effet, l'organe le plus approprié qui fût pour préparer, du du jour au lendemain, d'accord avec le Gouvernement, la mobilisation industrielle. Mais il connaissait l'esprit méfiant et routinier de la bureaucratie de l'Empire, hostile aux industries privées, aux initiatives particulières comme aux conseils des Alliés, adversaire, en un mot, de tout ce qui s'opposait à la reprise du sommeil interrompu. Pour écarter tout prétexte de xénophobie, il devait donner sa démission de président du Cartel de la Métallurgie et offrir sa succession à un Russe. A l'unanimité, ses collègues refusèrent d'ailleurs de se séparer de lui, le maintinrent à leur tête, et lui donnèrent la mission de se mettre en relations avec les autorités militaires. On était en septembre, au lendemain de la bataille de la Marne. La crise des munitions se déclarait chez notre allié de l'Est comme chez tous les belligérants. C'est par la seule faute d'une Administration indolente et toute puissante qu'elle devait être particulièrement grave et longue dans ce pays et devenir la cause principale de la défaite finale.

Tandis que commençait en effet, dans les deux camps en guerre, cette période d'adaptation fiévreuse et de travail intensif pendant laquelle les usines les plus variées se transformaient en fabriques de matériel et de munitions, on se

contentait, à Saint-Pétersbourg, de passer des commandes un peu plus fortes que d'habitude aux fournisseurs du temps de paix. On s'en remettait pour le surplus, c'est-à-dire pour ce qui aurait dû être la presque totalité, à la bonne volonté des Alliés et au bon plaisir des neutres auxquels on tentait de passer des commandes : « Que faire? disait un jour de décembre 1914, le général Soukhomlinoff à M. Ludovic Naudeau, le journaliste bien connu. Nous ne sommes pas un pays de métallurgie, nous manquons de matériel technique et ceux qui prétendent que nous pourrions augmenter de beaucoup sur notre territoire la production des engins de guerre, sont des visionnaires. D'autre part, les Alliés, malgré nos appels ne semblent pas en état de nous envoyer les munitions dont nous avons besoin. Encore une fois que faire? » Le ministre de la Guerre paraissait ignorer complètement qu'il existait dans sa patrie une industrie du fer prospère et puissante et que la France, du fait de l'occupation par l'ennemi de ses hauts-fourneaux lorrains, avait à fournir un effort d'improvisation plus difficile que la Russie. Darcy s'applique, à diverses reprises, sans aucun succès, à combattre cet état d'esprit stupéfiant. Il fait, accompagné de M. Theaxton[1], son directeur général, de nombreuses démarches auprès de Soukhomlinoff pour lui proposer la mobilisation de la métallurgie russe à l'instar des autres pays en guerre. Mais ce dernier se cantonne derrière des réponses verbales évasives. Il dédaigne sans doute « les visionnaires ». De guerre lasse, une lettre officielle lui est adressée pour que les industriels aient dans leurs archives un document témoignant que l'Administration militaire a refusé leurs offres de collaboration à la défense nationale. « Le Prodameta, répondra le général Loukhomsky, adjoint du ministre, étant une organisation financière créée dans le but de gagner de l'argent, a, en temps de guerre, des intérêts diamétralement opposés à ceux de l'État et n'est pas qualifié, en conséquence, pour coopérer avec lui. »

Pendant cet hiver, de graves événements se produisaient sur le front russe. L'absence totale de munitions permettait à l'armée allemande, malgré la courageuse résistance des

1. Malgré son nom, M. Theaxton était de nationalité russe. Il descendait d'une famille anglaise établie depuis plusieurs générations en Russie.

troupes, qui furent admirables en maintes circonstances, d'enfoncer les lignes en plusieurs points et de se répandre comme un torrent dans toute la Russie occidentale. Dès le début de cette débâcle, l'inquiétude fut grande en France, car il était impossible à cette époque d'envoyer du matériel chez nos Alliés. Déjà, dans les derniers jours de septembre, le Grand-Duc Nicolas, commandant en chef, avait confié ses inquiétudes au général Joffre et lui avait demandé le concours d'ingénieurs français pour organiser la mobilisation industrielle. Tous deux décidèrent l'envoi d'une mission d'armement à Pétrograd. Celle-ci devait partir sans se faire annoncer et éviter de demander l'agrément du ministère de la Guerre pour ne pas s'exposer à un refus formel, après lequel il eût été impossible de passer outre. En arrivant au contraire à titre purement officieux et en offrant une collaboration bénévole, elle pourrait mieux se faire écouter. Le 30 janvier 1915 arrivaient en Russie le colonel Pyot, technicien distingué, directeur de l'arsenal de Bourges, chef de la Mission, M. de Loisy, son adjoint, ancien directeur de l'aciérie de Makeevka et leurs collaborateurs[1].

Elle n'était pas facile la mission qu'avait acceptée le colonel Pyot. Qu'on en juge. A la direction de l'artillerie on l'accueille, lui et ses distingués collaborateurs, poliment mais froidement. Le ministre, auquel ceux-ci se présentent, se contente de traverser l'antichambre où ils l'attendent en disant : « Alors, messieurs, vous voulez fabriquer des obus comme nos paysans fabriquent nos *koustarni*?[2] Ce cera très amusant. » Et il sort. Le Grand-Duc Serge, Grand-Maître de l'artillerie, refuse d'accorder l'audience sollicitée. Pourtant leur persévérance finit par être récompensée et toutes les portes sont enfoncées y compris celle du Grand-Duc. Ils parviennent même à se faire autoriser à présenter des obus du type français. Ceux-ci ont en effet l'avantage d'économiser le métal et, fait capital, d'être d'une fabrication plus facile

1. Les principaux étaient : M. Taffanel, actuellement directeur général de la Compagnie des Forges de Châtillon Commentry et Neuve-Maison, qui devint chef de mission après le départ de M. de Loisy et l'envoi du colonel Pyot en Roumanie ; M. Gravier, ingénieur en chef des poudres, etc.

2. Allusion aux objets sculptés en bois et aux figurines enluminées que les paysans russes fabriquent chez eux.

et plus rapide que les obus du type russe. Le général Vankoff, officier de valeur, appuie de toute son autorité le colonel Pyot et suggère une solution qui sauvera les apparences. Il se fait commissionner suivant un usage militaire de l'Empire pour la fourniture du matériel de guerre et ouvre une sorte de bureau qui est pratiquement dirigé par la Mission d'armement, mais dont il est le titulaire officiel et responsable. Cette sorte d'établissement commercial, couvert par une autorité militaire, recevra les commandes de l'artillerie et les fera exécuter dans les usines ne travaillant pas encore pour la Guerre, comme bon lui semblera. A titre d'essai une première commande d'un million d'obus est passée le 14 avril 1915.

C'était un premier succès; mais le problème n'était qu'à moitié résolu. La route était encore hérissée d'obstacles, qui peut-être auraient été insurmontables sans le concours du Prodameta et de son président.

En effet, si le ministre n'avait pas osé refuser une commande d'essai, il l'avait donnée dans des conditions qui en rendaient l'exécution bien difficile. Sous le prétexte que l'obus du type français est plus économique, la direction d'artillerie prétendait imposer à la nouvelle organisation des prix inférieurs à ceux qu'elle offrait à ses fournisseurs habituels pour les obus du type russe. On pouvait vraiment se demander si cette brimade n'était pas un moyen détourné de faire manquer le marché et de se débarrasser de la Mission. Ce désir d'économie était évidemment fort louable, mais il n'eût été raisonnable que dans le cas où le colonel Pyot et ses collaborateurs eussent disposé de quelques usines bien équipées établies sur le modèle de celles qui travaillaient déjà pour l'administration militaire, où toutes les opérations étaient groupées depuis l'emboutissage jusqu'au finissage. Or ces conditions favorables n'étaient pas à prévoir, puisque le bureau Vankoff avait précisément pour objet de se réserver ce que le Ministère de la Guerre considérait comme trop difficile et trop coûteux pour lui. On devait improviser des solutions de fortune, transformer des établissements qui auraient à commander un matériel dispendieux, installer des tours dans les moindres ateliers disposant de force motrice, transporter des uns aux autres les pièces en cours de fabrication. Bref, il y avait de

gros frais supplémentaires à prévoir; c'était donc une majoration et non une diminution de prix qui était à envisager.

Malgré ces difficultés en apparence sans issue, quelques industriels acceptent par patriotisme de travailler et d'installer à leurs frais presses et tours. Ils demandent pourtant, au moment d'engager des capitaux sérieux, englobant toutes leurs disponibilités, à être assurés de commandes assez importantes pour qu'ils puissent envisager un abaissement du prix de revient définitif. C'est le seul moyen qui leur donnerait l'espoir, sinon de réaliser un bénéfice, tout au moins d'amortir vraisemblablement leurs frais de mise en route. A tous ces arguments, la Direction d'Artillerie, sans se soucier des problèmes d'ordre pratique, répondait : « Commencez par livrer cette petite commande d'essai, nous examinerons ensuite s'il y a lieu de vous utiliser. » La situation était troublante. En France on était plus réaliste. Les prix étaient en rapport avec les difficultés de fabrication et l'on ouvrait des crédits aux industriels qui avaient du matériel à acheter.

Tandis qu'on se noyait dans ces discussions byzantines, Darcy était écarté de la scène. Au cours d'un voyage entrepris au début de l'hiver en Prusse orientale pour visiter les ambulances organisées sur son initiative par la Colonie française en Russie, il avait été victime, en effet, d'un grave accident d'automobile qui mettait ses jours en danger et le condamnait au repos. Pourtant, en avril 1915, à peine rétabli, il voit le colonel Pyot et M. de Loisy, et les assure de son concours le plus entier. Puis il réunit ses collègues du Prodaméta et obtient d'eux, à la suite d'une séance très dure et très agitée dans laquelle il doit, à plusieurs reprises, mettre en jeu tout ce qu'il a d'autorité, de prestige et de popularité, pour venir à bout d'une opposition violente, qu'on fasse un gros sacrifice en faveur de la défense nationale. Les métallurgistes livreront le métal à obus à un prix assez bas pour que le bureau Vankoff puisse équilibrer son prix de revient final, condition de son existence. Cette décision est prise non seulement pour cette première commande d'essai, mais aussi pour celles qui suivront, quelle que soit leur importance. « Nous perdrons probablement à ces prix, disait le président, à l'issue de la réunion, mais notre devoir est d'accepter pour le salut commun. »

En même temps il donne l'exemple à tous en installant le premier à grands frais dans les usines du Donetz-Yourevka, et sans avoir la certitude de jamais recevoir de commandes, un puissant matériel pour l'emboutissage des obus. L'impulsion donnée par lui est suivie. Ainsi, après une longue perte de temps, malgré l'obstruction du général Soukkhomlinoff, grâce à la bonne volonté des métallurgistes galvanisés par leur président, le métal à obus pourra être fourni au prix dérisoire, qu'a imposé le ministère de la Guerre pour saboter l'œuvre de la mission française. Grâce au Prodaméta, la mobilisation industrielle sera possible; le colonel Pyot, assisté de ses éminents collaborateurs, pourra l'organiser techniquement et augmenter dans une proportion importante, malgré bien des difficultés, la production quotidienne des munitions.

Pendant ce temps les relations du ministère de la Guerre et du Prodaméta s'étaient modifiées. Il avait bien fallu reconnaître que cette organisation « créée pour gagner de l'argent », comme l'avait écrit le général Loukhomsky, livrait les produits métallurgiques syndiqués à des prix considérablement inférieurs à ceux du marché libre et que seul le souci de l'intérêt national inspirait cette politique. C'est ainsi par exemple que la fonte, qui n'était pas syndiquée, subissait en deux ans une majoration de prix de 160 p. 100. Pendant ce temps les fers et les aciers, qui étaient syndiqués, en subissaient une de 20 p. 100 seulement, augmentation qui ne correspondait ni à la baisse du rouble, ni aux difficultés croissantes des fabrications et qui restait inférieure à celles des autres pays belligérants. Toutes les commandes de l'État seront bientôt réservées au Prodaméta, si bien que les quelques fabricants de l'Oural restés jusque-là dans l'isolement s'enrôlent dans l'association. Les ministères consommateurs (Guerre, Marine, Voies et Communications, Contrôle) seront représentés aux réunions hebdomadaires du Conseil d'administration, présidé par un Français et devenu ainsi l'organisme central d'une sorte de monopole qui n'a pas à subir l'indolence et la routine des industries d'État. Son président maintiendra les prix dans les limites d'un bénéfice modéré, tout comme si la concurrence était encore à craindre.

Ainsi, les bonnes volontés suppléaient peu à peu à la carence

du Gouvernement et, à la fin de 1916, la mobilisation industrielle commencera de donner des résultats considérables. En même temps, les Puissances occidentales, qui avaient jusque-là concentré la totalité de leurs efforts dans la fabrication du matériel destiné au front français (c'était l'année de Verdun et de la Somme), adresseront à l'Allié de l'Est des envois de plus en plus importants. Mais quand elle disposera d'armes et de munitions la Russie n'aura plus d'armée.

II

LA RÉVOLUTION

Pour apprécier le rôle qu'a joué Pierre Darcy pendant la Révolution, il convient d'en résumer les faits saillants et de montrer comment le Gouvernement allemand, pendant la grande ruée du printemps 1919 contre la France, a voulu exploiter la Russie expirante pour assurer le ravitaillement du Reich.

C'est le 14 mars 1917 qu'est constitué le Gouvernement provisoire. Composé d'éléments héréroclites, souvent suspects, il laisse se former en face de lui, dès le premier jour, les Conseils ou Soviets d'ouvriers et de soldats. Ceux-ci, menés par un comité de révolutionnaires internationaux, imposent, le 16 mars, au ministre de la Guerre Goutchkoff le fameux ukase n° 1 qui, supprimant les prérogatives des officiers, perfectionnera l'indiscipline militaire. L'anarchie spontanée de l'ancien régime devient une anarchie organisée. Les transports vont de plus en plus mal, les grèves sont de plus en plus nombreuses, les vivres de plus en plus rares et chers. L'armature de la société est détraquée et, le 17 octobre, Lénine s'empare facilement du pouvoir. Le 9 novembre, il promulgue la loi agraire qui donne à tous « la paix, le pain, la terre ». C'est un appel habile aux passions, qui amène l'exode vers les campagnes de tous les soldats restés dans les tranchées, et l'armée s'évanouit. A partir de décembre 1917, apparaissent sans répit les décrets nationalisant l'alimentation, le commerce, l'industrie, la banque. On verra, du fait de cette précipitation, une période effrayante de misère et de famine qui atteindra son maximum en 1918 et 1919 et s'atténuera un peu dans la suite.

Il s'agit maintenant de liquider la guerre. Lénine, qui, depuis la mobilisation de 1914, a désiré la défaite russe, envoie Trotsky à Brest-Litovsk le 5 décembre 1917 pour signer l'armistice. Ce n'est qu'une simple formalité, car, en fait, il y a longtemps qu'on ne se bat plus. Les soldats vont et viennent comme ils veulent. Il y en a cependant qui restent. Ce sont ceux qui, par ce temps de famine, veulent être nourris gratuitement. Ils fraternisent avec l'ennemi, vendent équipements et armes. Ce n'est plus qu'un troupeau sans valeur militaire. Du côté allemand, il n'y a qu'un mince cordon de vieux territoriaux. Toutes les troupes combattantes ont été ramenées en Allemagne, grâce à la bienfaisante révolution. Elles sont au repos, attendant qu'on les dirige en France pour l'attaque suprême.

L'absence certaine de toute résistance du côté russe va permettre au Gouvernement impérial de mettre à exécution le programme qui, depuis l'échec de l'offensive Kerensky en juillet 1917, a été développé par ordre dans toute la presse du Reich : le blocus des Alliés compromet la victoire des Empires centraux; les usines de guerre, faute de certaines matières premières, ont en effet un rendement insuffisant; l'alimentation du peuple allemand est d'autre part fort réduite. Une paix séparée avec la Russie facilitera une occupation « pacifique » des régions riches.

A Brest-Litovsk, on manœuvrera en conséquence. Les pourparlers de paix traînent en longueur pendant deux mois. L'armée russe étant de plus en plus faible, les conditions allemandes deviennent de plus en plus dures. Les délégués des Empires centraux exigent 150 000 kilomètres carrés de terre russe. Devant ces exigences, le 10 février 1918, les pourparlers sont rompus et Trotsky fait cette déclaration qui n'a pas sa pareille dans l'histoire : « Nous ne faisons pas la paix, parce que nous ne pouvons signer un traité annexionniste. Mais nous déclarons solennellement que l'état de guerre entre nous et les Empires centraux a cessé et nous donnons l'ordre de démobiliser l'armée. » Le lendemain Trotsky rentre à Moscou et, le même jour, signe le décret de démobilisation.

Cette situation paradoxale laisse les mains libres à l'État-Major de Berlin qui croit rêver. Les troupes dont il dispose,

dispersées et sans aucune valeur combative, pourront désormais tout se permettre, puisque aucun obstacle ne se dresse devant elles. Le 18 février, l'armistice est dénoncé et la marche en avant commence. Au sud, les Allemands avancent en Ukraine; au centre, vers Dvinsk et Minsk, régions marécageuses et sans intérêt, ils progressent seulement d'une centaine de kilomètres, mais au nord ils dépassent Pskow, avançant d'une distance double et s'arrêtent le 26 février à deux petites étapes de la capitale.

A Smolny, siège du gouvernement des Soviets, c'est la stupeur puis l'inquiétude. Que signifie cette manœuvre? Maintenant que le bolchevisme a détruit la Russie, le gouvernement des Empires centraux va-t-il essayer de le combattre à son tour, pour protéger le Reich contre les effets de sa pernicieuse propagande? Au point de vue militaire la situation est désespérée. Les troupes allemandes sont à proximité de Pétrograd, avec des trains blindés. Elles peuvent faire à tout moment un raid jusqu'au centre de la ville. Là, se trouvent des milliers de prisonniers, groupés par détachements, venus de toutes les directions pour être rapatriés en Allemagne. Ils n'attendent que l'arrivée de leurs compatriotes pour s'armer et leur prêter main forte. Les Bolcheviks ne peuvent rien faire. Ils n'ont plus d'armée. A Pskow 16 000 hommes ont en effet reculé devant une avant-garde de 180 territoriaux allemands.

Si, comme le bruit en a couru, le Gouvernement impérial veut favoriser une restauration avec un prétendant choisi pour sa docilité, c'est la fin du régime communiste et les commissaires sont perdus. Effrayés, ceux-ci, le 28 février, vont se terrer à Moscou. Trotsky, qui a achevé la destruction de l'armée, proclame la « Guerre sainte » contre l'envahisseur, beaucoup moins pour sauver la Russie ignorée de ce négateur de l'idée de Patrie que pour maintenir le gouvernement révolutionnaire. Les officiers alliés vont observer les événements de la vieille capitale moscovite, tandis que les ambassadeurs de l'Entente quittent définitivement la République des Soviets. Leur présence à Pétrograd risque trop de servir les projets du Reich dont les troupes peuvent occuper la ville à tout instant. L'immunité diplomatique, en effet, n'existant pas entre puissances en guerre ils seraient gardés comme

otages. Ils ne seront pas plus utiles à Moscou, puisque le Gouvernement bolchevique a montré ce dont il était capable en incarcérant, sans même un prétexte, M. Diamandi, ministre en Roumanie, à seule fin de piller ses archives. Tout le monde partira donc pour Vologda, sur la route d'Arkhangel.

Pendant ce temps, Trotsky est reparti à toute vapeur pour Brest. Le 3 mars, il accepte toutes les conditions qu'il avait repoussées trois semaines plus tôt. Le traité de paix est signé, mais les Allemands n'en respectent pas les clauses. Ce n'est qu'un nouveau chiffon de papier. Non seulement au nord et au centre, les troupes n'évacuent pas les territoires occupés depuis le 18 février, mais au sud elles continuent à progresser comme si la guerre durait toujours et envahissent des régions immenses. Elles ne s'arrêtent qu'aux confins du Caucase, à proximité de Batoum où aboutissent par pipe line les pétroles de Bakou. Cette promenade militaire dure jusqu'en avril.

C'est à tort que les commissaires ont pris peur. Le programme teuton se lit en effet sur la carte. L'état-major ne désire pas modifier le régime politique; il se désintéresse de la question; son but est d'ordre pratique : utiliser les ressources de la Russie au profit immédiat du Reich, qui fera le suprême effort sur le front occidental. Les régions du midi ont été occupées et exploitées directement pour la simple raison qu'elles sont de beaucoup les plus riches. Les autres, et principalement les régions industrielles de Pétrograd et Moscou, le seront indirectement par l'intermédiaire de l'importante Mission « commerciale »[1], qui a été installée le 20 décembre 1917 au lendemain de l'armistice de Brest, dans la capitale où elle tient le haut du pavé. Ce n'est pas pour restaurer un régime d'ordre que des troupes et des trains blindés resteront en position à 40 kilomètres de la capitale, mais tout simplement pour intimider les Bolcheviks.

Le comte von Mirbach, ambassadeur d'Allemagne, qui avait quitté son poste après le premier échec des négociations de Brest, revient à Moscou, plus arrogant que jamais, et pendant

1. En décembre 1918 cette Mission comprenait : le comte von Mirbach, nommé peu après Ambassadeur; l'amiral Kaiserling, chef de Mission; M. Lamshof, représentant de la Deutsche Bank en Russie avant la guerre; une quarantaine d'importantes personnalités militaires, diplomatiques et financières les accompagnaient.

quelques mois il se comportera en maître. « Appelez-moi M. Tchitcherine », ordonnait-il au laquais d'un ton qui n'admettait pas de réplique en entrant dans les salons du Kremlin. Ou bien il traversait le bureau de Radek, adjoint du commissaire aux Affaires étrangères, jetait sur la table son chapeau et sa canne, et entrait sans frapper dans le bureau du chef bolchevick. Pourtant, le premier moment d'émotion passé, le Gouvernement des Soviets s'accommode assez bien du programme des Empires centraux, puisqu'il peut continuer à sa guise son programme de destruction. L'essentiel n'est-il pas de continuer l'application des décrets de nationalisation et de pratiquer la guerre civile? L'accord ne tarde pas à se faire entre les complices, donnant aux Allemands une situation toute privilégiée.

Cette situation dure jusqu'en août 1918. A ce moment-là tout se modifie brusquement : sur le front français, les coups de boutoir de Foch annoncent le vacillement du colosse germanique; en Russie les Bolcheviks sont menacés; les Franco-Anglais se sont emparés d'Arkhangel au nord; les troupes tchéco-slovaques à l'est, formées de prisonniers libérés, sont placées sous la direction d'officiers français et avancent progressivement, agissant de concert avec le Directoire de l'amiral Koltchack en Sibérie. Fin juillet elles entrent à Kazan et à Samara. Elles forment un noyau autour duquel semblent devoir se cristalliser les troupes qui se forment entre le Don et le Caucase. L'armée rouge que Trotsky essaie de reconstituer n'ayant encore aucune valeur militaire, il suffirait de bien peu de chose pour sauver la Russie. Dans le but de protéger le régime bolchevik, la Tchéka, qui, jusqu'à présent, a massacré des milliers de Russes patriotes, va arrêter en masse les Alliés et plus spécialement les Français. Ce seront des otages précieux en cas d'avance des armées libératrices. Ils le seront encore, si les agents des Soviets qui tentent, non sans risque pour eux, de pénétrer en Europe occidentale pour fomenter des troubles, sont arrêtés et menacés d'exécution.

Elle était bien précaire, comme on le voit, le situation de nos compatriotes. Si les commissaires se mettent aux ordres de Mirbach, la protection de nos intérêts exposera à des représailles ceux qui en prendront l'initiative. S'ils s'opposent aux

désirs de l'Ambassadeur, les troupes allemandes feront irruption dans la capitale et ce sera, pour les hommes valides, l'envoi dans les camps de concentration du Reich; de jeunes Français qui ont voulu quitter la Russie l'ont bien vu; ils ont été arrêtés dans la banlieue de Pétrograd par des patrouilles allemandes et ont disparu. Si enfin les Alliés et leurs amis reprennent l'avantage, si encore des agents révolutionnaires sont arrêtés en Europe occidentale, la Tchéka se vengera en emprisonnant les nôtres.

Quel va être le rôle de Pierre Darcy au milieu de ces graves événements.

Il n'a plus d'intérêts industriels. Les usines sont nationalisées, leur personnel dispersé. A supposer même la chute du nouveau régime, combien d'années faudra-t-il pour relever les ruines accumulées? Ce sera l'œuvre d'une nouvelle génération. Darcy a dépouillé l'homme d'affaires, l'industriel. Ce sont des devoirs plus haut qui le retiendront. Lui, à qui l'Ambassadeur a refusé en 1914 la permission d'aller combattre sur le front français, il se mobilisera de lui-même sur place à l'heure du danger. Il se réservera une action à la fois militaire, diplomatique, sociale, comportant, en ces heures tragiques, les risques du chef sans le bénéfice des honneurs. Deux objectifs seront constamment sous ses yeux : 1° contrecarrer par tous les moyens le programme allemand en Russie; faire en sorte que les approvisionnements de toute nature, le matériel accumulé par les Alliés et les matières premières utiles aux usines de guerre ne puissent être expédiés en Europe centrale et de là transformés en engins de mort destinés au front français; 2° protéger contre la famine ou contre la Tchéka tous nos compatriotes.

PAUL DARCY

(La fin dans le prochain numéro.)

HOLLYWOOD DÉPASSÉ[1]

III

— Non, Mr. Rambert! Allons à l'ombre, mais pas sous l'embarcadère! Les semelles des gens lancent des cailloux par l'intervalle des planches.

Comme pour rejeter d'avance ces cailloux-là, Ethel Glenway — la sœur cadette de Mrs. Hickman — défripa, d'un revers de main, le pli que faisait au genou sa robe de soie rose à larges rayures noires. Sans manches et décolletée à dix heures du matin, la jeune fille eût semblé, aux yeux d'une Européenne, se trouver en robe du soir; aux États-Unis l'appétit de toilette ne connaît pas les heures. Le geste trop large de son bras nu ne décelait pas seulement l'habitude du sport, mais, comme l'accent bref et le menton un peu relevé, une certaine indignation. Sandroz pénétra le vrai motif. Stationner sous une claire-voie susceptible de porter des êtres en jupes? Interdit par la pudeur.

— Voulez-vous là, sous ces palmes?

— Oh! Il y a déjà *ça*!

Ethel pointa insolemment, de son ombrelle japonaise. Elle indiquait en effet la pire des ordures : un couple de gens de couleur.

Le jeune homme, donc, « plumant » avec le coup de poignet que lui avaient donné dix années d'aviron sur le Léman, tourna la proue du canot vers l'extrémité du lac, où s'accu-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

mulent de sombres masses de verdure. Les plats de rame, où ruisselait le cristal, tranchaient les fusées de cet oblique étincellement du matin, qui, dans l'été californien, distille si vite le morne soleil huileux de la mi-journée : ébranlaient les laines flottantes, impalpables, tombées de ces joncs dressés dont les quenouilles répandent une étrange odeur séminale.

Le canot longea la rive du parc. Il dépassa d'abord des rangs de palmiers, aux stipes hérissés de pétioles. Colonnades semblant à la fois supporter un plafond de pennes et d'éventails, et tirer dans l'azur un incroyable feu d'artifice vert. Puis allée terrible où, cernés par les coutelas des bananiers, les *chamérops*, tels de grands ours à demi écorchés, regardaient, de leur tête vivante encore, pendre sur leurs cuisses de chair leur fourrure de palmes desséchées. Comme la rive, s'enfonçant, donnait du recul, apparurent au-dessus des végétations tropicales les géantes maisons, roses et bistres. Douze à quinze étages; l'une d'elles encore dans ses échafaudages. Tandis que de l'autre côté du lac, vers le sud, se dévidait, sur la septième rue, l'un de ces chapelets d'autos et de tramways qu'égrènent, avec une foi mécanique et sommaire, presque musulmane, les villes américaines.

Charmante, cette jeune fille que Sandroz aujourd'hui voyait pour la première fois. Allusions fort flattées au visage de sa sœur : ce grand front, chez elle plus enfantin que pensif, ces sourcils un peu denses, seulement joints l'un à l'autre par quatre poils naïfs gravement installés sur la racine du nez, ces roseurs si vite descendant des joues neuves jusqu'à la naissance de la gorge. La hanche svelte. Tout près du jeune corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, au gré des déviations du canot, l'émigrant, à la terrasse déjà lointaine du *Pavillon du Lac*, apercevait l'aînée. Oh, fort diminuée par la perspective, Mrs. Hickman! Petite, toute petite, pas plus importante qu'une mouche : posée près d'un Mascari qui, lui, tout minime qu'il apparût aussi, semblait avoir mieux conservé que la femme son importance, et, gardant on ne sait quelle secrète proximité, toucher encore le cœur de son compagnon. Une réconciliation, presque

sans mots comme l'avait été la brouille, s'était opérée entre les amis.

Tout en ramant, Sandroz se rappelait comment Mr. Hickman, la veille même, trois jours seulement après la tumultueuse nuit, ayant, sur un trottoir de Main Street, aperçu ses hôtes indiscrets, s'était avancé vers eux, main tendue. Il s'était enquis de leur santé avec l'affable majesté d'un « père noble » du vieux répertoire.

— Lé lâche! A Palerme, j'aurai déjà lé couteau planté entre les omoplates, — s'était écrié Mascari, indigné.

Le bellétrien, d'abord abasourdi, avait en vain tenté d'expliquer à son compagnon le tranquille orgueil qu'il y avait, chez ce citoyen, à ne pas admettre que quoi que ce fût au monde pût entamer sa dignité. « *Ah, ah! Pas à se gêner avec ces gens là!* » : telle avait été la conclusion immédiate du Latin. Mascari n'avait pas eu de cesse qu'il n'eût obtenu au téléphone Mrs. Hickman. Il l'avait hardiment invitée pour le lendemain à une *party* durant les heures de bureau du mari... Oh, on pouvait maintenant s'offrir de la dépense!... Car les deux avirons que Sandroz, en ce moment, faisait rouler contre le tolet n'étaient autres que Mr. et Mrs. Rumrill eux-mêmes. S'était-il assez gonflé, ce couple enrichi, au-dessus du croquis très propre, à belles marges, protégé d'un papier transparent, que le sculpteur leur avait apporté! L'homme aux derricks avait tout de suite versé le premier acompte. Et voilà qu'une force de 500 dollars poussait le bateau. Jamais encore l'émigrant n'avait eu tant d'argent dans son portefeuille. Un miraculeux sentiment de facilité lui inondait la poitrine : ce sentiment qui rend les soldats redoutables et fait réussir les amants.

Savoureuse, la proie assise à l'arrière! Il n'y avait en cet instant, devant Sandroz, que des proies. Seins autrement généreux, giron mieux taillé que celui de la sœur. Sandroz, d'un goût à l'ordinaire très sobre, aiguisait ce matin son appétit plutôt que ses ironies à ce qui apparaissait excessif chez la jeune fille : aux noires rayures de l'étoffe, flèches lancées à travers un territoire rose vers le noir velours des yeux et du chapeau, aux audaces de ces bras, à ce sourire

trop candide, un brin théâtral. L'emphase de la beauté, le besoin d'être admirée dès trente mètres de distance, de l'autre côté d'une des larges avenues ou dans une auto qui passe à soixante à l'heure, laissent-ils chez l'Américaine place au vrai charme? Quoiqu'on en juge, l'immobilité féminine elle-même, là-bas, lorsqu'entre deux gestes elle s'obtient par un instable miracle, a toujours l'air de guetter dangereusement. D'être à l'instant de bondir. Mais la jeune fille rencontrait cette fois un homme fort éloigné de la passivité du mâle américain. L'Américain vis-à-vis de la femme? Fidèle animal domestique. Ou, si l'on veut, romanesque caricature du « chevalier » de jadis.

Les mâchoires de loup étaient prêtes à l'attaque. Sandroz arrêta le canot.

C'était sous des faux poivriers : groupe penché au-dessus du lac. Le port de cet arbre ressemblerait à celui de notre saule pleureur. Mais, loin de laisser ruisseler des mèches affligées, il suspend au ciel de Californie de légers rameaux d'une extrême élégance, folioles régulières à pointes arrondies. Crayonnés sur la rive aux côtés du couple, quelques joncs encore, assez peu nombreux pour que l'odeur en parût seulement suave; les dards barbelés des agaves; les épines et les raquettes des cactus. Coin à la fois liquide et sombre, redoutable et enchanté, isolé du monde par la portière des grands feuillages ornementaux.

L'ombre des feuilles basses, les plus proches de la jeune fille, peignait sur la robe des pennes précises, violettes sur le rose, obscures sur le frottis lumineux qui décelait les fils des rayures noires; les feuilles un peu plus élevées projetaient des silhouettes plus floues. Les unes et les autres délicatement mobiles; tour à tour entremêlées, séparées, dédoublées soudain; s'accentuant ou pâlissant selon qu'elles tombaient sur le clair ou sur la pénombre de ce fond palpitant et léopardé que prêtaient à l'étoffe les rayons perçant à travers la cime de l'arbre. L'homme cligna des yeux. Il croyait voir la clarté se rassembler plutôt vers les genoux et les seins : sur le bas-ventre, une foisonnante noirceur, que le jeu du bateau balançait comme l'eût fait une danse obscène, s'épaississait par moments jusqu'aux hanches.

Cependant, imaginations nouvelles, tantôt les jambes dans leurs bas de soie évoquaient toute une brillante nudité, ainsi que l'on en voit aux cirques, dans les maillots. Tantôt la chair nue du visage se trouvait deux fois percée, deux fois ouverte à la possession par ces yeux sombres autour desquels le sourire semblait de la volupté devenue visible.

— Exquise, votre robe, dans l'ombre qui tombe de cet arbre! On dirait une dentelle.

— Aou! J'avais cru un instant que c'étaient des taches. Hn, rien qu'une petite robe : quelques dollars.

— Sommes-nous bien ici!... *Réel confort.* (N'est-elle pas incapable de percevoir dans ces mots, l'ironie?) Séparés des gens comme dans un sleeping de Pullman : derrière un rideau, d'ailleurs, vert aussi.

— Ah, ah! 'Xactement juste! Hnhn!

Elle hennissait en riant. Sandroz, que les innombrables croches imprimées sur les « portées » noires de la robe ravissaient par moments, malgré lui, en une espèce de rêve musical s'y heurtait tout d'un coup à la mimique de ces traits, à ces battements de paupières, à ce trop large sourire. Elle tordait son corps comme à une séance de gymnastique : *eh, hygiénique, ça, hnhn*?

— Quand, tout enfant, vous jouiez à la poupée, est-ce que vous ne faisiez pas, sous une table, de petits royaumes comme ici sous les arbres?

— Aussi enfant que je fus jamais — riposta-t-elle offensée — j'ai joué avec des avions et des automobiles. Ce sont les fillettes noires qui jouent avec des poupées.

— Voyez! — fit-il, poursuivant l'épreuve. — Les Indiens, avant la conquête espagnole, fabriquaient des étoffes de plume, aussi légères que ce feuillage. Il y avait à Mexico, dans le palais de Montezuma, aux volières, deux cents serviteurs occupés à ce travail. Imaginez, sur les énormes pyramides des temples...

— Oh, hn, si primitif! Si régulièrement sauvage!

Les yeux d'Ethel étaient déjà las de ces verdures. Du bout des dents, à fleur de visage, aussi superficielle qu'un être à deux dimensions seulement :

— Bien. Et, je dis, connaissez-vous le petit restaurant

mexicain à Hollywood, Boulevard du Couchant? A chacun des boxes, deux rideaux : on n'a pas le droit de les fermer, marquez cela! Si charmant! Si *vampire*! J'ai mangé là de ces horribles œufs, comment appelez-vous? Et ce ragoût, poivre à trembler! Excitant, c'était. Fred m'y avait menée. Mon cousin Fred Blowitz. Un vrai *sheik* : réel requin. Etes-vous allé au restaurant turc, Cinquième Rue? Si obscur, lampes au plafond toutes voilées! Vous pouvez juste compter vos doigts et vos flirts, et deviner sur le menu leurs lettres turques, vous savez : des espèces d'hiéroglyphes chinois. J'ai conduit là Annette et Josuah. Vous ne connaissez pas Josuah Manero? Vraiment? Un homme capital, celui-là. Pur Américain. Sang-rouge. Dirigeant soi-même Central Mobilier. Vieux de 25. Valoir cent mille dollars, à 25! Net gain, soupe épaisse, ce Josuah, pour Annette : si elle sait le pêcher!

Elle continuait à jacasser en cet affreux argot, lançant grâces de poignet et œillades, comme s'il y avait eu dans le canot quinze mâles et non ce seul homme. C'était bien à eux et non pas à lui qu'elle s'adressait. Sandroz la sentait échapper de plus en plus. « Est-elle bête! La dinde! » grommelait-il. Mais il se voyait en effet prendre la figure du découpeur improvisé qui, s'escrimant sur une volaille rôtie, cherche en vain, de la pointe du couteau, l'articulation. Ni les appels de l'enfance, ni ceux du pittoresque! C'était une autre sorte de mystère qu'il fallait. Allons, la roue tournait à toute vitesse sur les billes : y mettre un bâton qui casserait tout!

Ils étaient penchés sur le bord de la barque : l'homme regardant leur ombre s'enfoncer dans l'eau trouble, épaisse, et y établir sourdement de sombres volumes; la jeune fille dispersant parfois, d'un souffle, sur la surface, les cotons flottants. Elle continuait :

— ... vu le dernier numéro de *Saturday*? Fanny Clarence, nouvelle étoile. Puissamment bonne. Pour moi, je préfère...

— Connaissez-vous la Voie Magique de l'Arbre à Poivre? — lança Sandroz.

Il se tut, puis, l'œil dans les branchages, à voix basse :

— Une secrète sorcellerie indienne.

L'émigrant arracha deux belles pennes régulières et tendit l'une d'elles à l'Américaine. Détachant d'un coup d'ongle une foliole, il lui indiqua d'en faire autant. Il avait ôté ses pieds des courroies, tiré le siège mobile tout près de la jeune fille.

— Et maintenant, — assura-t-il avec solennité — réel moyen de prédire l'avenir d'un couple. Hn... Montrez-moi... Vous avez bien la feuille femelle; la mienne est mâle. (Ethel considérait avec un vif sentiment d'inconvenance ces deux folioles nues, entre lesquelles son regard, à la dérobée, cherchait quelque substantielle différence.) Bien. Les premières feuilles ne comptent pas. Il ne s'agit d'abord que de savoir si les dieux sont là.

Sandroz procédait, le front grave, la main soigneuse. Les deux folioles, sitôt tombées sur l'eau, partirent, comme deux navires sans gouvernail, en une série d'évolutions brusques et bizarres, avec de soudains à-coups. Puis, s'éloignant l'une de l'autre, s'arrêtèrent enfin.

— Les dieux sont là, — prononça-t-il.

— Oh, si étrange! Si merveilleux! Oh, comment est-ce?

Sandroz se garda de rien répondre. Il avait vu à San Diego *deux niños* mexicains jouer ainsi avec les feuilles du faux-poivrier. Elles doivent, supposait-il, contenir une huile essentielle : l'écoulement rapide de celle-ci et la tension superficielle, qui, des couches huileuses très fines fait de véritables gaz doués d'expansion, sont sans doute cause de ces singuliers mouvements. Quant aux rites, de volupté les inventer à mesure, avec les attitudes d'un chef sorcier!

— Maintenant, pensez à un couple de vos amis.

— Bien. Annette et Josuah, je suppose.

— Veuillez déclarer nom et prénom de la jeune fille, indiqua-t-il de façon professionnelle, non sans sévérité.

— Annette Stahlheim!

— Josuah Manero! Je lâche Jo par une patte. Regardons çà... Ha!... Ils s'approchent, voyez... La tête de Jo vers les pieds d'Annette... Notez les zigzags d'Annette : coquetterie!... Dick semble trembler : colère!... Divergence : constatez l'angle. Oh, ils repartent... Sans s'être touchés, marquez bien... Ainsi, vous pouvez être sûre qu'Annette n'épousera pas Jo. Même pas un seul soir.

Comme elle le regardait, lui, Rambert! avec un visage net, frais, débarbouillé pour ainsi dire par la curiosité. Un visage aussi rénové qu'après le passage du rasoir, celui d'un homme qui n'avait pas fait sa toilette depuis l'avant-veille.

— Et nous, à présent, — dit Sandroz, jouant l'émotion et la réserve avec un art dont il fut lui-même un peu dupe un instant. Ne s'agissait-il pas presque d'un jeu? Le jeu, cet ennemi intime qui l'avait fauché vingt fois : la dernière à Chicago. En trois minutes, un mois de travail perdu. Tenant la parole qu'il s'était alors donnée, il n'avait plus, depuis, misé un *cent* sur un carte... — Quand, — poursuivit-il, — un couple interroge lui-même le destin, l'homme et la femme doivent se tenir par la main. Mais non, pas cette main-ci! La gauche, celle du cœur!

En laissant tomber sa feuille, Sandroz s'était arrangé de façon à ce que la pointe fût dirigée vers la feuille d'Ethel. Démarrage brusque, zigzags de lézard. La jeune bouche, passionnément inclinée sur l'eau, crie. Non, rien au monde n'est si important que cet étroit intervalle entre les deux corps qui nagent! Car Ethel, non pas déguisement mais réalité, est devenue feuille elle-même. Elle est verte, mince, nervée. En même temps que leurs « doubles » s'approchent ou s'éloignent, les mains des jeunes gens restent jointes. (Le sculpteur tient la main féminine de fort respectueuse façon). Soudain les deux feuilles de se précipiter l'une vers l'autre. Accolées, elles se mettent à tourner ensemble lentement : à danser!

— Voyez, le bout de celle-ci... c'est mon menton... est posé sur l'épaule de l'autre. (Il fit le geste). Quel parfum doit-il flairer? Peut-être, — murmura-t-il très bas avec un accent guttural dont il avait éprouvé la puissance sur plus d'une femme — peut-être se disent-ils des secrets...

Ils se taisaient, immobiles, appesantissant leurs contacts.

Une espèce d'engourdissement semblait à Ethel se propager au delà d'elle-même, à l'infini, jaillissant d'un centre d'instant en instant plus doux. Et du diable si Sandroz ne ne fut pas sur le point de faire la sottise d'un baiser prématuré! A travers la noire grille des rayures, le corps fémi-

nin, mélangé au rose de l'étoffe, semblait lui apparaître déjà dans sa nudité. Nuages éclatants et nacrés! Boucs velus! Plages marines! Os aveugles, comme autant de membres possédant la chair! Le désir passait par rafales chez l'homme. Puis, à certains moments, chose presque pire, il n'y avait plus devant Sandroz qu'une brave petite fille, extraordinairement naïve.

La main qui tenait la main d'Ethel lâcha; le menton quitta place. L'homme se reculait avec chasteté, comme eût pu faire, au temps jadis, une jeune Européenne.

Sandroz eut le plaisir de constater qu'Ethel se fût passée de cette sagesse. Il lisait à livre ouvert dans l'Américaine. Trois chapitres chez elle, chacun d'une demi-seconde. Petit tressaillement de surprise; puis involontaire élan vers l'homme; puis geste délibéré de recul. Ne fallait-il pas qu'elle reculât à son tour? C'est-à-dire les mouvements même qu'en pareille occurrence eût esquissés un jeune Européen. Le temps de jeter les feuilles et de s'éloigner en quelques coups d'aviron (rien n'affadit les expériences magiques comme de les faire une fois de trop), Sandroz ne manqua pas de construire deux ou trois explications ingénieuses quant à l'inversion du rôle des sexes sur le nouveau continent, en ce qui concerne la poursuite de l'amour. Ah, il était bien décidé à redresser en ce qui le concernait, ce rôle-là!

Avec une insolence et une grossièreté d'autant plus abominables qu'elles étaient moins attendues :

— Je me sens un peu malade, — dit-il. — Je suis effrayé, miss Glenway, que vous m'ayez assailli tout à l'heure et fait un enfant.

— Aou...? Quoi...? Vous dites...?

La jeune fille n'était pas sans intimes remords. Elle rougit jusqu'aux épaules. Il lui baîlla au nez sans paraître l'entendre, siffla un air et, l'air de s'ennuyer profondément, ne lui jeta durant tout le reste du trajet ni un mot ni un regard.

Ethel ne savait pas que, sous l'arbre à poivre, elle venait, réellement, pour la première fois, de jouer à la poupée. Après ce mystérieux amusement, sans mécanique ni dollars, après son début d'extase, prémices qu'elle avait déjà plu-

sieurs fois cueillies mais qui, dans les « *parties* » de l'École supérieure, s'étaient complétées de tout autre façon : après tout cela, à quoi elle s'était prêtée, quelle chute! Le dédain de cet immigré! Il faut dire que la mémoire de miss Glenway, comme aux États-Unis celle de toute jeune fille de condition aisée, ne lui rappelait, de la part du sexe inférieur, que prévenances, platitudes, têtes baissées et échines souples : ainsi en va-t-il chez une souveraine héréditaire. Quand Rambert la débarqua, il y avait donc pour elle, d'un côté, tous les mâles qu'elle avait connus, espèce facile et bon marché, et, de l'autre, cet étrange personnage qui, sans qu'elle sût, commençait à faire figure d'objet d'art, onéreux et unique. Comme elle croyait le haïr!

Voilà Sandroz assis à la terrasse du Pavillon. Devant lui, un plateau sur lequel un hygiénique gobelet de carton offre l'une de ces boissons misérables que fomenta en Amérique l'ère de la prohibition : mélange bulleux, spongieux et absurdement coloré, de glace, de crème, de soda et d'affreux parfums. Le lac n'est plus à ses yeux, pareillement, qu'une espèce de plateau déposé à même le sol, de l'autre côté de la balustrade : et le grand arbre qui, tout à l'heure, versait une ombre si enivrante, maintenant pas plus haut que le gobelet, contient lui aussi on ne sait quoi de pauvre et de frelaté. Tout de même, Sandroz, comme si, sans regarder Ethel, il en goûtait la présence, croit sentir sur les lèvres de la jeune fille le froid qu'y laisse le liquide glacé qu'elle vient d'y porter.

Dans l'ombre, en couleurs sombres, durement émaillés sur les nielles du parc, l'autre femme et son compagnon. Un Mascari non plus agressif, non plus centré sur un point d'attaque, mais étalé avec nonchalance, humant l'air tiède et le temps vide. Vide lui aussi, et même fondu en deux moitiés indépendantes l'une de l'autre : la moitié droite du corps occupée à tenir la cigarette et à vaguement écraser les cendres sur le plancher, la moitié gauche à frapper, du talon contre le bois de la chaise et des doigts sur le canapé, un de ces airs de Paul Whiteman qui se répandent en Amérique avec la rapidité de l'influenza. Or, en même temps, prince Sicilien, Mascari habite à Palerme plusieurs palais,

lumière et vertige. Et chaque clou dans sa chaussure est une mine de fer qui vaut plus que toutes celles de Pittsburg. Mrs. Hickman, ô femme tout entière telle qu'un baiser flétri! pourquoi cette robe jaune, qui fait tourner la mayonnaise de ton teint? Quelque chose, en ta pose, de vexé, de défiant, de curieux, d'abandonné, d'attisé : on ne sait quel chaste dévergondage. Trente-huit années aggravées aujourd'hui par de maladroits artifices, poudre et rouge mal mis, etc. Dans le domaine de ton corps, sans doute, maints endroits tristement mous, secs ou âpres.

— Écoute, Masc, — fait Sandroz en français — faut répartir entre nous ces deux colis. En ce qui nous concerne, l'indivision pourrait durer, mais, quant à elles, ça les choquerait — du moins pour commencer.

— Oh, moi, tou sais laquelle. La jeuné comé toi. Jouons-les, dis?

L'Italien tira de son gousset un gros dollar d'argent. Sandroz, les traits raffinés :

— Donne la pièce à l'aînée. C'est elle qui va tirer au sort sa propre sœur. Face, la jeune est à toi; pile, à moi.

— Quand aurez-vous fini de parler japonais?

— Il y a deux studios dans lesquels je songe à chercher un modèle pour ma statue. Jetez, Madame, ce dollar : la chance nous indiquera le bon.

La femme hésitait avec une sourde et profonde inquiétude. Elle prit enfin le dollar, le laissa tomber. Sa sœur, muette, avec ce sourire intense, artificiel et moutonnier qu'elle étudiait chaque matin à son miroir — l'air en effet de quelque bétail à l'encan — regardait rouler le disque.

— Pile! — dit Mascari. — Prends!

— Offerte toute nue dans la paume de l'aînée! Main à bons offices... Tu as, après tout, l'animal le plus expérimenté... Voilà, Madame, — continua Sandroz en anglais — vous avez tiré Universal City. Nous allons déjeuner là-bas, avec les étoiles.

— Oh, chance! Je n'y suis jamais allée encore! — s'écria la jeune fille, oubliant de paraître avertie.

C'étaient les premiers mots d'Ethel depuis son retour au Pavillon. Cette sévérité, cet orgueil dans lesquels elle

eût voulu se clore vis-à-vis du malappris, s'ouvraient tout à coup malgré elle : même bien-être que le relâchement d'une ceinture trop serrée. Bien qu'elle n'eût point expressément parlé à Sandroz, mais dans la direction de celui-ci, l'espèce de contact, ou, plutôt, de frôlement sur la volonté de l'homme que faisait cette acceptation parut délicieux à la pauvre fille. Quant à Sandroz, après le grossier partage, la jeunesse de cette joie lui fit la douleur que ressent un vrai chirurgien s'il a, au cours d'un pansement, inutilement touché de la pince une région sensible. Peut-être cette douleur l'attachait-elle, nœud cruel, à la victime.

La Cadillac de location — une Chevrolet ne suffisait plus au célèbre sculpteur — s'ébroua sur ses roues : les dollars de Rumrill qui tantôt poussaient le canot, travaillant, en guise de pistons cette fois, dans les robustes cylindres.

Il y a des lieux dont la connaissance réclame non telle ou telle disposition passagère de l'humeur, mais certaines expériences ou certains actes préalables : seuls sésames capables de nous ouvrir leurs profondeurs. Ainsi, pour imaginer ce que représente vraiment le désert terrestre ou marin, jusqu'où il s'enfonce dans le monde, ce que sait élaguer ou sculpter dans l'âme le tranchant de ses horizons, sans doute faut-il, par quelque grand renoncement, avoir abandonné les confins de l'ambition, comme ceux des pays civilisés; les hommes qui ont reçu la rude leçon des inégalités sociales, cimes, abîmes, pentes, ascension aux patients détours parmi cette incessante usure qui, tombée de la face de l'infini, ronge l'humanité comme le roc, ces hommes-là, seuls peuvent saisir le réel sentiment d'un paysage alpestre; et vous, lecteur si, par malchance, vous avez usé vos meilleures années à quelque labeur ingrat, si vous portez dans vos entrailles quelque douloureuse dette, lettre de change, œuvre à bâtir ou cancer, alors vous savez, quand vous visitez une usine, ce que signifient ces inexorables bras de force, ces engrenages, ces visages corrodés et pâles. Eh bien, c'est après avoir eu la visite du premier succès, l'argent du premier succès, et carré dans votre première automobile de luxe, reflets plus aigus, ronflement plus massif, siège plus confortable, dont les vrais ressorts sont les zéros de vos premières cen-

taines de dollars, qu'il vous faudrait traverser ce charmant et gras et neuf et onéreux et fantaisiste Hollywood. Certes, en un moment où la réussite vous attache à ce qui vous entoure, vous attribue, sur chaque terrain, sur chaque édifice, de merveilleux droits de préemption, vous gave d'hypothèques imaginaires. Le damier est si vaste! Vous y pouvez anticiper des parties tellement séduisantes! Et tout y sera merveilleux si, de plus, vous avez auprès de vous deux jeunes yeux auxquels il vous semble montrer le monde : deux yeux encore inconnus qui, de leur brume légère, embuent, comme s'ils apportaient les mystères de l'aube, les ombres et les ensoleillements d'un magnifique midi.

Sandroz, en vérité, croyait apercevoir pour la première fois cette ville qu'il habitait depuis près d'un an. Il avait vivement franchi les boulevards, pareils à n'importe lesquels des boulevards du Nouveau Monde — lignes de cars, hôtels massifs, sempiternels magasins de brique et de ciment — mais si larges et d'une longueur incroyable. Il engagea la Cadillac dans les avenues de ce démesuré Monte-Carlo, qui, annexé par Los Angeles dont il forme un simple quartier, s'étend néanmoins, de Laurel Canyon au Lac d'Argent, sur un espace aussi vaste que Paris.

Qui pense encore, en lisant le nom célèbre que l'on voit sans cesse palpiter sur l'écran de tous les cinémas du monde, au Saint Bois de la Croix (*Holy Wood of the Cross*) en l'honneur duquel le père Junipero Serra, en 1769, célébra une messe mémorable? Ou, s'il faut en croire d'autres étymologistes, à ce ranch naguère perdu dans de sauvages épaisseurs de *holly*, la bruyère californienne?

Accueilli tantôt par de longues rangées de palmiers, rigides comme des esclaves à l'arrivée du maître, tantôt par la domesticité de ces buis taillés qui évoquent la « cotelette » des anciens maîtres d'hôtel, un Sandroz tour à tour despote oriental et milliardaire. La lourde auto glissait, somptueuse lenteur, parmi d'autres autos également massives, également amenées par ineffable gravité sociale au dédain des vitesses faciles. Scarabées sacrés du rite américain, aux sombres élytres (toutes les carrosseries, là-bas, sont noires), poussant de droite ou de gauche, comme des antennes, des regards

protecteurs. Sandroz se surprit à épandre sa bienveillance jusque sur les *cops*, ses adversaires d'hier. L'hommage de cet imperceptible garde-à-vous que la police américaine, mieux que celle de tout autre pays, sait prendre vis-à-vis du faste qu'elle protège, il se surprit à l'accepter du fond du cœur. Le fils du pasteur jeta un désagréable éclat de rire.

— Quelle est la matière? — s'écria Ethel, étrangement inquiète à son tour, comme l'avait été sa sœur en laissant tomber le dollar.

L'homme ne répondit que par un grognement. Et la jeune fille vit au-dessus du volant ce dur profil jaune, rebroussant la lèvre, montrer ses dents : comme le tigre qui, au cirque, pose deux pattes sur un escabeau.

Ce n'était plus un honnête sentiment d'acquisition notariée qui rayonnait de Sandroz! Tout en éprouvant d'un poignet adroit ce volant dont le diamètre et les angles de rotation, nouveaux pour lui, réveillaient en son esprit une géométrie intime, tout en ménageant du pied cet accélérateur qui libérait non plus des « chevaux » mais des buffles (buffalos des machines américaines, huilés et qui glissent sur patins, mais poitrails formidables), l'émigré faisait jaillir devant lui cette ville, avec une féroce avidité. Frénésie de pirate et d'écolier : il lui semblait à la fois en conquérir la substance et en composer le dessin.

Un prodigieux arsenal de végétations tropicales : armes dentelées, larges ou aiguës, aloès, yuccas, hévéas, cocotiers, ficus; des troncs tels que des mâts, où pend le cordage des lianes, ou qui, multiples comme des forêts, semblent chacun un port tout entier; de grands bambous, barils empilés; la soie des rayons solaires tissée de fleurs bizarres. Insigne butin où, çà et là, les profils japonais des pins et des cèdres semblent des kakémonos tombés et déroulés par les hasards du désordre. Par le plus fou et le plus froid de la fantaisie, le Suisse ne manquait pas de lancer dans le tumulte des morceaux d'Europe : pelouses anglaises, pommiers normands, sapins de Norvège. Par ordre signé Sandroz : que ces somptueuses résidences adossées aux coteaux portent leur garage sur le toit — les autos se présentant en ascenseur aux étages! Que ces pagodes relèvent hardiment leurs angles! Que

ces Bouddhas ne se hasardent pas à quitter du regard leurs nombrils! Que les palais Renaissance à balcons, à lions et à colonnes ne perdent pas une de leurs marches de marbre!

Nous attendrons. Nous ne saccagerons aujourd'hui aucune des résidences d'*étoiles* : ni la ferme de William Hart. Ni le portique à minces colonnes de Priscilla Dean. Ni les verrières de « Mary » et de « Doug ». Ni, par les pilastres et les lanternes de l'enfer! la colline grillagée de Charlie Chaplin. Nous ne brûlerons ni les Bibliothèques à l'espagnole, ni les Hautes Écoles, ni les Églises Christ-Scientistes couleur gaufre et façon Panthéon. Qu'ils règnent aujourd'hui, ces édifices, dans les fleurs et l'odeur du soleil, à côté des énormes studios, hangars pour dirigeables d'où essaiment, non des proues de Zeppelin, mais des constructions égyptiennes ou romaines, des burgs, des mosquées, ou, çà et là, un morceau de boulevard parisien : autant de facades de ciment, et d'échafaudages d'acier. Qu'elle pullule en paix, cette démocratie de milliers et milliers de bungalows de bois vêtus de ciment! Tous mis à la dernière mode (la mode change chaque année, pour ces frêles et charmantes constructions), tous tout petits, tous munis des baies immenses et des immenses stores qui s'introduisent ici avec sans-gêne dans n'importe quel style, tous ornés de fontaines, de bassins et de fleurs : fleurs en nappes, en arcades, en cascades. Si proprement offertes en montre dans des jardins où l'œuvre de la nature prend le même caractère extravagant, froid et neuf que l'acte de l'architecte et du maçon.

Donc, soit! Aujourd'hui, Nous daignons jeter ici l'ancre de façon fort paisible, Nous, avec notre mousquet et nos panaches! Car voici que Nous désirons, couvert d'une robe de moine, gravir en esprit ces degrés qui, entre de hauts cyprès, montent vers cette espèce de cloître toscan, où, un temps infini, Nous chanterons des litanies... Mais demain! Demain? Abordage à la hache, éventrement des coffres-forts à la dynamite et au chalumeau, dévoration des chairs parfumées! Non, pas demain. C'est tout à coup fait d'hier... Ainsi Sandroz croit avoir conquis l'absolu : le paysage se versant à mesure dans la poitrine qu'il emplit, comme une cataracte un lac.

Cependant la dépouille prodigieuse, jetée sur la plaine et sur les collines où par endroits perce encore quelque lande déserte, se retire derrière la Cadillac. La route s'engage dans des gorges abruptes où le soleil darde terriblement. Quelques palais, fourvoyés en compagnie d'étroites et naïves pelouses : au tournant des rocs, les marchands de biens, ces bandits, ont aposté leurs affiches. Le cañon se resserre, de plus en plus torride et sauvage. On se croirait au cœur du Mexique.

L'auto stoppe. Les compagnons de Sandroz, engourdis par la chaleur, sursautent, descendent. Dans l'ombre d'eucalyptus géants dont les longues écorces, à demi détachées des troncs, pendent comme des bandes de films, voici, palissades et larges façades, *Universal City*. L'une des plus célèbres parmi ces usines d'images qui vendent à notre siècle un nouvel idéal, succès, luxe, sports. Propageant ce gros romantisme et cette morale en série dont le modèle *standard* répond de façon si pratique aux besoins de l'intelligence et du cœur : par surcroît, excellente propagande américaine.

Auprès des arbres à films, les sempiternels arbres à palmes. Les feuilles, ailleurs symboles de victoire, se tendent ici vers un jet d'eau : triomphe brillant et rapide qui sans cesse retombe dans l'étroite prison d'un bassin, captif du ciment et de l'herbe. Ainsi les fragiles gloires de l'Art Mouvant! A l'entrée du bâtiment, ce hall où coudoyé et poussant de l'épaule, Sandroz si souvent est passé. Le large vitrail étale avec orgueil la marque du studio : un globe terrestre flottant dans les nuages et ceint obliquement d'une sorte d'anneau de Saturne où se lit le nom de la firme. Tel un coureur cycliste porte en écharpe un pneumatique réclame. Au delà des toits et des murs, une colline élève à son sommet une cathédrale — Notre-Dame de Paris, ce semble — à côté d'un palais hindou et d'un réservoir. Dans cette vallée déserte, à une demi-lieue des dernières villas d'Hollywood, le puissant consortium de cinéma s'est étalé tout à l'aise. Ses déserts bien à lui, ses rochers, ses canons, son histoire sacrée ou profane, son Europe, son Orient de pacotille, son bureau de poste, son restaurant : ce restaurant où Sandroz emmène les deux femmes.

Le petit groupe, avant d'entrer, ne peut s'empêcher d'observer, de l'autre côté de la route, une sorte de singulier campement. Bois et de plâtre attirés, semble-t-il, hors des rocs, à la façon de parcelles électriques, par le gigantesque aimant de l'anneau mondial. Le lieu, aussi sale, aussi désordonné qu'un recoin de banlieue parisienne, porte par surcroît la marque de cette incommodité fébrile, de cette négligence hâtive qui sont celles des coulisses de théâtre. Sur un terrain vague, jetés en tous sens au petit bonheur (charpentiers et maçons n'ont pas eu le temps de tourner la tête pour prendre alignement sur ce qui se bâtissait à côté d'eux), trois ou quatre garages, bien sûr, annonçant *Nettoyage et Graissage*; une cafeteria avec un *pool*, billard à poches américain, avec *Cigares et Tabac, Boissons fraîches, Bonbons*; des *Maisons de Coiffure, Fards de Théâtre*; et, *Luxueux Salons à reluire*, ces pauvres bicoques de cireurs, crachats tombés du gosier d'une monstrueuse annonce : *Achetez un lot à Sutter Park*!

Sortant de la cafeteria aux côtés d'un gros de cow-boys de convention, feutres gigantesques et pantalons à pattes d'éléphant, un garde-française et deux ou trois marquis XVIIIe, perruques, bas de soie et épées à poignées de nacre. Marquis aussi bien que cow-boys usant, avec des gestes de boxeurs, ce nasal et trépidant idiome, délire de l'anglais, Shakespeare haché en monosyllabes par les apprentis-sorciers du Far-West : chaque fragment pour son compte frappe, saute, cloue, lie, pèse, paie. Les manchettes brodées se secouent avec énergie au-dessus des courtes ombres tropicales, parmi ces bâtisses hâtivement dressées au bas du jour immense, dans la chaleur qui, elle aussi, semble de fabrication rapide et grossière.

Les visiteurs les suivent dans le restaurant.

Il faut qu'au dehors le soleil soit singulièrement terrible pour qu'en poussant la porte ils se sentent saisis par la fraîcheur et le noir de l'ombre, avant même de percevoir le brouhaha des conversations et l'épaisse fumée du tabac. Leurs faces maintenant, ainsi qu'autant d'alcarazas, ressuent chacune sa sorte d'obscurité — poix et goudron pour Mrs. Hickman, qui se trouve lasse; sécrétion de calmar pour

Mascari; fine encre violette et parfumée pour Ethel, qui précisément, avant d'entrer, a posé son regard sur un pourpoint jaune; sommaires traits de crayon-encre pour Sandroz qui réagit vite, et, d'ailleurs, est habitué à ce lieu. Puis chacun des visiteurs s'avance isolément, poussant à sa façon du coude, des reins ou du genou dans cette foule qui, invraisemblablement accumulée (n'arrive-t-elle pas de tous les points de l'espace et du temps?), bousculant les tables, pressant le comptoir, hâtive, fardée et saccadée comme si elle se projetait en effet sur l'écran, avale en toute hâte, debout, de sommaires lunches à 50 *cents*.

Sandroz, un squale dans cette épaisseur d'hommes.

Maints rejaillissements :

— Hello, Charlie!

— Vieux Ramb!

— Vieux *chum!*

— Vous, bandit!

De vrais amis, comme les cheveux, les vêtements et les gestes ici sont véritables. Les uns ne savent même pas qu'il a quitté la maison et, d'ailleurs, ne remueraient pas le petit doigt pour le retenir, cela ne rapporte pas. Les autres savent mieux, mais, puisqu'il est ici, l'acceptent, actuel.

Ethel connaît un vertigineux bonheur. Elle est passée à travers la toile de l'écran, au-delà des ombres. Elle a pénétré dans ce qui est le véritable univers, du moins pour toutes les petites filles d'Amérique. N'a-t-elle pas à côté d'elle, juste contre sa joue, comme un baiser, ce superbe Mexicain aux brillantes moustaches? N'a-t-elle pas dans le front deux ou trois marquises poudrées et emperlées? Parmi ces gardes-françaises, près de ce quaker qui, tournant la tête, flirte derrière lui, au vol, avec une châtelaine en hennin, ce peignoir entr'ouvert ne laisse-t-il pas voir un audacieux décolleté de cour où la jeune fille croit sentir palpiter sa propre gorge?

Tant de géographie et d'histoire! Les pays de l'Europe existent-ils donc aussi réellement que les États de l'Union? Et, depuis Adam, ce qui occupe la scène du monde n'est donc pas exclusivement le défilé des Présidents puritains? Car il nous faut avouer qu'Ethel, a toujours vu aux noms étrangers, aux noms bibliques même, des visages améri-

cains : David était champion de base-ball, Salomon milliardaire, et un Macchabée en bottes et tricorne, qui ressemblait fort au général Horace Gates, gagnait sur les rives du Jourdain, des batailles de Saratoga. Si bien que, dans ce grand remue-ménage, Miss Glenway, sent confusément, à l'extrémité de conséquences lointaines, sa religion, c'est-à-dire des imaginations de douze ans, celles de l'École du dimanche, se défaire, se dissoudre. Ethel regarde avec idolâtrie les vrais yeux divins (bordés de cils faits au Rimmel, de cils longs comme des baguettes et à bout renflé), nager de toutes parts dans l'aquarium des visages, allongeant aux tempes des queues sombres. Elle découvre que le vrai poil est celui que l'on se colle sur la peau; que la vraie peau, étrangement haute en couleur, sécrète çà et là de la craie; que les vrais bijoux, énormes, sont les diamants de verre et les perles soufflées. Où est cet haïssable Mr. Rambert? Mr. Rambert parle et se tait, se tait et rit, flirtant de très près avec une jeune femme qui présente à un degré supérieur tous les caractères de la sainteté nouvelle. Pauvre Ethel soudain se sent les yeux ternes, le cil court, le teint pâle, la robe pauvre.

Les propos sont si tassés, que les oreilles ne savent plus de quelles lèvres viennent les paroles.

— Trop d'affaires en ville ces temps-ci. Navré!

— Oui, Bella! La drogue, je dis! Nez se pince... Une telle immoralité!

— Oh, Charlie cher! Moi, poser sans remuer? Comment faire?

— Que Marion Feldmann ait d'épaisses chevilles? Pooh! Aux gros plans, Dora Nesbett prêtera les siennes.

— Deux salades de crabes!

— Pâté de poulet!

— Quoi, nue jusqu'aux seins? Et la cuisse? Comment osez-vous?

Une ombre hardie et charmante descend de la narine. La lèvre féminine a quitté le verre d'eau glacée : une goutte brille sur le rouge. Le regard impudique de Sandroz fouille, sous l'aisselle rasée de l'Américaine, vers la poitrine.

Il réplique :

— Et que montrez-vous, quand vous prenez votre bain à San Diego?

— ... Passer de cinquante dollars, une paie d'*extra!* aux six cents de...

— Dépêchez-vous tous! A une et demie, entrée du roi et de la cour.

— Et vous, Liliane? Vous, Polly? Sûr que vous ne vous êtes jamais imaginées en statues?

— Est-ce qu'on la filmera, cette chose?

— Combien de séances, Mr. Rambert? Douze ou quinze? Oh, mon! Ça ne se paie pas. Si vous voulez, je donne ma photo et vous travaillez avec?

— Charmante, votre amie. Cherche engagement pour tourner, eh?

— Quoi!... Sourcils trop forts et teint dur.

Cependant les visiteurs éprouvent peu à peu une singulière gêne. Sans qu'ils s'en rendent compte, ce sont eux qui, dans ce lieu, paraissent déguisés. A part les accessoiristes en combinaison et quelques employés de bureau reconnaissables aux visières vertes qui ornent leurs fronts, harnachement qui donne aux esclaves de la paperasse américaine l'air d'animaux, il n'y a qu'eux ici à porter vestons et robes xxe siècle. Ils jouent en somme un rôle de figurants modernes aux yeux de ces spectateurs qui, de trait, les observent du fond du Moyen âge ou des temps de Georges III.

Les voici dehors. Un Sandroz froncé, irrité de n'avoir pu trouver modèle. Aussi, chercher aux « Movies » quoi que ce soit destiné à la fixité, à l'immobilité!

L'épaisse route américaine, gavée de bitume, continue activement son office, malgré la stupeur tropicale de l'après-midi. Le temps que les visiteurs fassent les trente pas qui les amènent à la Cadillac, ils voient passer : camions chargés de matériaux (sacs de ciment, planches, gravier); fardiers; trucks; ouvriers voyageant en Fords bondées de paquets et de matelas; millionnaires en promenade; troupeaux d'autocars. Personne ne se sert de jambes. Les chevaux même voiturés sur roues à moteur. Une étoile en éblouissante robe de soirée sort du salon de coiffure. « Tourne-t-elle » un bal, dans un film mondain? Ou est-ce là son négligé d'après-

midi? Saint Georges terrassant le dragon, elle a posé un pied d'or sur le flanc d'une automobile monstrueuse.

Déjà dressées à leur rôle, Mrs. Hickman et Ethel se présentent chacune à sa portière. Les deux hommes échangent un regard. Rentrer? Mais non, on va rouler droit à l'ouest! Eh, que la route les emmène, eux aussi!

Le fleuve de bitume a cessé de se tordre entre les parois de roc où se torréfient des broussailles; les hauteurs de Santa Monica ont reculé derrière les voyageurs, emportant au sud, bien loin, oh! de l'autre côté de la terre, Hollywood et Los Angeles, maris, opinion publique, argent et drogue. Sandroz entend des : *Vous, Luigi*! et des : *Écoutez, Kathleen*... (Tiens, Mrs. Hickman s'appelle Kathleen. Ils vont vite, là, derrière!) Ethel cependant ressentirait-elle des remords? Elle pèse sur les ressorts des coussins avec une importance dédaigneuse, laissant « travailler le chauffeur ». Sandroz, du coin de l'œil, distingue très bien cela. Mais il suffit que Charlie paraisse pendant cinq minutes perdre toute notion de sa présence à elle, comme à la fin de la promenade en bateau, et se mette à siffloter, non pas même insolemment, distraitement : il a soudain sur son genou la main féminine, et, presque dans son visage, les courts cheveux qui sentent fin. On fait naïvement son métier de jeune Américaine...

Ils ont tous quatre à la face, ces voyageurs, un rayonnement d'exclamations gaies : tandis que, dans la poitrine, les engrenages s'entraînent les uns les autres. Le capot, à toute vitesse sur la route rectiligne, à travers la plaine richement plantée d'arbres fruitiers. Passent et cassent tour à tour, par milliers : lignes d'abricotiers, de pêchers; futures caisses de pruneaux secs; oranges encore à l'état de fleurs ou de boules verdâtres. De fragiles centres, créés par le regard dès qu'il se pose un instant, tournent comme des roues, poussant des rayons immenses, et se brisent pour se reformer ailleurs. Tandis que les milles se ruent vers la voiture, apportant sans cesse des arbres alignés et obéissants comme des soldats, au loin, sur la droite, immobiles et telles qu'une note longuement tenue au violon, les longues cimes nues et solitaires de la Sierra Madre ravagent de sauvages désirs la gorge de Sandroz.

Çà et là, parmi les vastes rayures, quelque ferme, à demi

cachée par des palmiers ou des sapins. Toits tantôt couverts de tuiles, tantôt de *shingles*, qui sont des lattes de bois peint, tantôt remplacés par des terrasses : ces bâtisses évoquent ici, massives, les anciennes demeures du pionnier américain, là, de leurs balustres rouges, l'Italie, ailleurs, cubes passés à la chaux, l'Afrique.

Ethel ou Kathleen, ou toutes deux à la fois, de s'écrier :

— Si merveilleux!

Ou :

— Voyez, le beau ranch!

Dans le sud-ouest des États-Unis, toute bâtisse agricole, quelle qu'en soit la forme ou l'importance — qu'elle contrôle d'innombrables bêtes à cornes, ou se borne à gouverner trois orangers et une douzaine de poulets — est promue par le vocabulaire local à la dignité de ranch. Ce qui confère à la campagne un incontestable prestige. Un humoriste l'a écrit : en Californie, les oiseaux ne font pas de nids — ils bâtissent des ranches.

Dans l'intervalle des cultures ou au delà d'elles, le désert. Milles et milles de solitude. Immenses et stériles étendues, à peine marquées çà et là d'un peu d'herbe brûlée. Par intervalles, à quelque croisement de route, au voisinage de quelque rio desséché, campent d'étranges caravanes blanches : les affiches des marchands de terrains. D'ordinaire installées au plus aride de la plaine : on ne va pas handicaper les galops futurs d'une hypothétique bourgade en lui faisant porter le prix de vergers fertiles! Sandroz, de sa voix de basse, Mascari, avec son joli timbre de ténor léger, chantent les plus beaux textes. D'abord étonnées de cet étonnement-là, Kathleen et Ethel, de leurs voix aiguës, coups de poignard aux reins des hommes, entrent dans le chœur :

Stop!
Achetez, bâtissez! Prix d'ouverture!
Homes pittoresques. Sol miraculeux.
Possédez votre possession.
Visualisez! Guettez ce morceau!
Le plus beau coin! Front pour affaires.
Gros tas d'occasions. Jamais vu de telles,

Et, enfin :

La Plus Grande Chose du Monde
Est
POUR VOUS d'avoir CECI.

Avoir ceci. Tel est, dans le désert, le dernier écho des vibrations poussées par la poitrine des hommes... Ces grossières écritures, brusquement réduites et affinées par la fuite de l'automobile, semblent par avance figurer dans les musées de l'avenir : fragments de quelque suprême disque phonographique, apportant aux générations futures la voix d'un peuple disparu. Ainsi les stèles funéraires de l'Égypte. Cependant, le souffle d'une gueule de four (il ne fait pas plus chaud à Louqsor, dans la vallée des Rois) fait par moments trembler le calicot déchiré d'affiches plus anciennes encore : ruines tout à fait illisibles. Et là-bas, dans une lumière de métal en fusion, grise à force d'éblouissement, se dissolvent les lignes bleuâtres de la terre elle-même.

Déserts, déserts encore. Puis, soudain, entre tous ces lotissements, un chef-d'œuvre. Le tracé de toute une ville : la cité de Gérard, *future métropole de la vallée de San Fernando.*

Tous les jours, la Société de Construction envoie dans Los Angeles ses autocars racoler des curieux : voyage et lunch gratuits en manière de publicité. Ici, l'offensive des affiches est merveilleusement réglée. Textes en patrouilles; puis disposés en tirailleurs; puis l'attaque en ligne. L'auto roule entre d'immenses et somptueuses façades. Habitations, Magasins. Édifices publics. Trompe-l'œil de fer et de ciment derrière lequel il n'y a rien : ni toit, ni plancher, ni d'ailleurs aucun être humain. Cité fantôme à travers laquelle on peut, passant le bras, se piquer aux broussailles du désert. Une gigantesque avenue, plus large que n'importe quelle avenue de Los Angeles ou de New-York, bordée de magnifiques trottoirs neufs : la chaussée, ravinée par les transports et d'ailleurs adoptée par un torrent pressé et pratique — un torrent américain — vous réserve des fondrières où une Cadillac s'enfoncerait par dessus roues et capot. Il faut à

Sandroz négocier sa route d'un volant prudent, et encore avoir recours à la première vitesse pour se tirer de là.

O Marchands de Réalité! Vrais poètes de l'Amérique! Audaces si dédaigneuses des possibilités et des faits — ainsi celles des Poe, des Walt Whitmann, des Sandburg! Imaginations imbibées de matière : la matière à bâtir, pierre, acier, bois, dégringolant par blocs et poutres dans les gosiers, la voilà, la vraie boisson enivrante de votre pays! Mais oui, il y aura sûrement des acheteurs faits comme vous l'êtes, trempés de votre trempe, pour payer, pour payer très cher les lots effrontément exigus que vous osez découper dans les étendues démesurées! Oui, cette ville se bâtira. Et, peut-être, naïfs et spéculateurs tout ensemble feront fortune. Peut-être encore tout cela retournera-t-il au désert. Deux destinées aussi probables l'une que l'autre.

L'auto s'élève, maîtrisant des contreforts, puis des pentes escarpées.

Le col de Topanga. Énorme remblai de boîtes de conserves : au-dessus de la route, buvette. « *La plus fameuse vue de Californie. Coup d'œil sur l'avenir de la plus fertile vallée du monde. Thé. Boissons fraîches.* »

Les fourrés des pentes dévalent, blessés de longues écorchures par les pluies rares et torrentielles. Dans de premières profondeurs, gisent la fameuse avenue, long fil à couper le beurre; la suite, jaune et creuse ainsi qu'une paille, des magasins chimériques; et une butte sur laquelle l'étiquette d'une affiche démesurée vous force à lire le nom de Gérard, malgré une distance déjà de plusieurs milles. Au delà, vers l'est, le damier des cultures s'étirant obliquement; le velours à côtes des rangées d'arbres. Plus loin encore, d'indistinctes étendues où se sent confusément la rotondité de la terre. Front bombé où attiennent, prodigieuses arrière-pensées, des monts violets et roses, sous les brumes fleur-de-pêcher de l'horizon. Telle, au nord, vue du col, la vallée de San Fernando.

Sandroz a beau faire : il ne peut aimer ce hâtif mélange de grandeur, de solitude et de hâblerie, cette apparition géologique qui, dans l'infini, vous propose un lotissement, comme un personnage d'affiche offrant une marque de cigarettes ou de chewing gum.

De l'autre côté de la route, vers le sud, se creuse le canon de Topanga. Au fond, tassé sous un bouquet d'eucalyptus, un ranch, un vrai ranch aux allures de casemate, est assis sur les rocs en compagnie de hangars à poutres énormes. Bien au delà, dominant une série d'ondulations de plus en plus vaporeuses, le Pacifique, ligne bleue. Démesuré Léman dont le bord, haussé par la perspective, semble à Sandroz trinquer avec son cœur. Pour lui, le seul élément natal de ce paysage.

L'auto, en montant la côte, a chauffé un peu. Odeur d'huile assez désagréable : mêlée au lourd rayonnement solaire et au vent du large, bouffées froides. L'émigrant ressent la même nausée que naguère, lors de la traversée, quand, dans l'entrepont, du côté des machines, il s'assoupissait. « *Le climat!* » crie-t-il en riant à Mascari gelé. Vraiment, au fond de lui-même, pour l'aider à vivre, de quoi sert cette mécanique à moteur, de quoi cette étendue de pierre où les villes font à l'avance l'effet de fossiles? Trouvera-t-il de plus véritables infinis — le secours ne peut lui venir que de l'illimité et de rien autre — sous les lourdes paupières de Mascari, sous les seins de ces femmes?

Ethel devant le vaste spectacle, comme devant les ranches, comme devant un nouveau modèle de chapeau, répète le grand mot de son court vocabulaire à toutes fins :

— Si merveilleux!

Alors Sandroz vomit un rire énorme, outrageant, haineux, aveugle : à la fois beuglement, rot et râle. Un rire hideux qui semble menacer les oreilles des voisins, leur gosier même : ne pourrait-il, par malheur, leur arriver de rire de cette façon-là? Si jamais, lecteur, traversant la nuit, sans armes, quelque quartier solitaire, vous vous trouvez suivi par des gaillards en casquette, au pas de fauves, vous n'avez qu'à chercher dans votre poitrine l'accent de deux ou trois éclats de rire de ce calibre : et vous êtes sûr, au bout de dix pas, de marcher seul. Mascari, ce courtaud redoutable, qui plus d'une fois a fait face au browning, recule. Mrs. Hickman sent le beau serpent d'un baiser qui, dans son souvenir, enlaçait encore un bras qu'elle abandonna, tomber dans la boue.

Cette ignoble forme du mépris mâle déflore, à la façon d'un membre crapuleux, l'imagination de la jeune fille.

Pourtant, qu'y a-t-il, sur le visage d'Ethel, après l'outrage, douleur et honte? Un sourire qui accepte tout. Ses traits pâles soulevés (plus amplement qu'une voile bombée par la largade du Pacifique), ses traits tendus par le souffle de la générosité féminine : qui est bien, en vérité, le plus large océan de la terre. Tendus vers qui? Vers ce bandit qui, comme un ouvrier taché de plâtre par les statues qu'il moula, porte ainsi que des souillures les marques de la pensée.

Topanga bientôt n'est plus, derrière les voyageurs, qu'une ancienne échéance. La Cadillac, mue par le sombre appétit de Sandroz, saccage à toute allure les territoires. De longs ravins, abrupt mélange de rocher et de forêt. Enfin apparaissent, accrochés aux racines et juchés sur les blocs, de minuscules et sommaires bungalows : planches grossières, toits de tôle. Innombrables abris où, deux nuits par semaine, du samedi au lundi, viennent, de Santa Monica la cité toute voisine, voire même de Los Angeles, dormir « mains » et « cols blancs ».

— Ici, les soirs *si merveilleux*! — s'écrie à son tour Mrs. Hickman, troublée peut-être par des souvenirs de jeune fille.

Mais Sandroz n'a plus le cœur à rire.

La latitude du Caire : et, pourtant, c'est une véritable mer septentrionale que celle auprès de quoi les quatre voyageurs, recevant au visage un bruissement rythmique, dont rien ne prouve qu'il provient des vagues, et une brume imbue d'humidité glaciale, roulent maintenant sans la voir. A travers le brouillard, les falaises crayeuses regardent l'émigré avec la même stupeur interrogative que naguère celles de Folkestone, au début de son exil. A peine si l'Océan est trahi dans quelque sombre crique par le baiser de Judas d'une écume spectrale.

Tout de même, par intervalles, quelque église de plâtre, des ruines égyptiennes rappellent que l'on est ici dans le pays des chimères. C'est des sables de ces rivages que, par les beaux jours, l'objectif, pareil aux *baties* des chercheurs d'or, extrait des parcelles de rêve pour les dactylographes et les écoliers du monde entier : les seules peut-être qu'ils verront briller de leur vie, leur *Ile au trésor*, leur Bagdad et leur Sahara.

Rouler maintenant dans Santa Monica. Étroites ruelles, plage ourlée d'une immense piste de ciment. Quelques milles plus loin, *Ocean Park*, l'une de ces foires d'amusements qui, comme des breloques, pendent au collier de routes et de rails de toutes les villes américaines.

Une jetée sur la mer : baraques se suivant à touche-touche, ciel criblé de gros rires et d'oriflammes, et, sans cesse, les heurts des coudes. D'où diable sont-ils débarqués, cet épais Italien-là, avec ces deux femmes? Visages qui, tout à coup, apparaissent à Sandroz choses inconnues et insondables. Cela croque des *candies* et des *waffles*; envahit la Maison penchée, l'Arche de Noë, le Mystère défiant la Mort; jette des balles sur une détente qui, jeu ignoble! précipite dans l'eau un malheureux nègre plongeur; et, dédaignant le galop, régulier et soigneux, de chevaux de bois sagement sculptés, se fait, c'est indispensable! lancer sur de vertigineux *chasers* dont les rails ondulent au-dessus des flots, secouer dans des fauteuils, heurter dans des autos, à roulettes, à patins, à chaînes, sur des tôles déformables ou électriques, ô surenchères de catastrophes!

Faut-il avouer qu'un peu plus tard, à « Venice », comme l'auto passe trois ou quatre ponts sur des canaux verdis, au bord desquels des files de bungalows miment la Renaissance et imitent la pierre, Kathleen ou Ethel, bah! l'une ou l'autre! interroge :

— Est-ce réellement plus beau que ça, la vraie Venise, celle d'Espagne?

Et maintenant, à Hollywood! Les femmes dans le logis des jeunes gens.

Elles ont voulu visiter cela aussi.

Qu'est-ce que l'aînée peut bien fabriquer avec Mascari? A travers la cloison, l'on entend, saupoudré de voyelles d'Italie, l'accent nasal de la gaîté américaine. Par moments, rire nerveux de femme chatouillée.

Ici, dans le salon qui sert à la fois de chambre pour Sandroz et d'entrée, on est assise à côté de l'homme, tout près. On se recoquille contre lui : comme si la fameuse côte enlevée jadis à Adam voulait, en la personne d'Ethel, rentrer au corps masculin. Ethel et Sandroz regardent ensemble un

album de vues : Chicago. La visiteuse roule-t-elle pour de bon dans la célèbre Boucle? Les gratte-ciel lui semblent tourner, la glaçure du papier fait d'étranges buées.

Ils se sont levés, se dépliant. Miss Glenway avec gaucherie : elle a depuis longtemps oublié ses membres et ne les retrouvait plus. Oh, cette soif dans toute la bouche, le poids du souffle, l'abîme au milieu du corps!... L'air et l'heure vacillent. Cela va être plus doux encore qu'avec Walter, qu'avec Fremont, qu'avec Grant...

— Vous! Tenez-vous tranquille!

Qui a dit cela? C'est l'homme, durement, comme elle s'inclinait vers lui, frissonnante. Une espèce de coup de poing au cœur ! Et tout de suite, un vrai coup. Le mâle, d'un revers de sa patte, a jeté la jeune fille à travers la pièce : Ethel s'abattait sur le sol si elle ne s'était retenue au fauteuil.

Miss Glenway va-t-elle appeler au secours? Tenter de fuir. Chercher de ses ongles les yeux ennemis? Sandroz revient sur sa victime et, d'autorité, lançant sur elle un dur grappin, tire à sa bouche la première place nue, l'épaule. Une atroce morsure.

— *Tant pis si cela se voit!*

Qui a pensé ceci? c'est la jeune fille! Tandis que la ferveur s'extravase sous sa peau abimée, les doigts du vainqueur, pour leur seul plaisir à eux, glissent sur la nuque une caresse légère, presque imperceptible... Enivrant cocktail! L'Américaine n'en a jamais connu qui fouette et brise de la sorte!

Un quart d'heure après, Los Angeles est en Europe. Une jeune fille qui aime à la vieille mode européenne, oui, une jeune fille peureuse, heureuse, idolâtrant l'homme, visite timidement, avec un pauvre reste de désinvolture, les tiroirs des murs.

Oh, des pyjamas mêlés à des livres! Des bouteilles d'encre dans les mouchoirs! Oh... ce... oh... portrait de femme tombé là : pelletée de braise!

— Quel désordre! Ces hommes!

Il faut, pour rétablir sa propre continuité, pour retrouver sa personne même, qu'Ethel, un instant, affecte sa façon dédaigneuse et superficielle. Mais l'obéissance reparaît.

— Vous permettez, Charlie, n'est-ce pas, que demain je vienne ranger ça?

De chers trésors, ceux de la femme, ceux de la défaite, brillent en pure perte dans ce sourire-là.

Deux jours plus tard, Sandroz chez Rumrill. Fument. Encore un peu de *clair de lune* dans deux verres.

— Trouvé un modèle, un très beau modèle. Bien. Scientifiquement étudié le corps et pris mesure (Une flamme hypocrite chauffe ces mots). Marquez, Mr. Rumrill, que j'ai déjà établi la pause de façon définitive. Une statue est un pont entre l'artiste et le public : première arche scellée quand la pose est prise! Donc, les grandes lignes et l'horaire de l'œuvre, Mr. Rumrill, acceptés par le président de la Compagnie.

Sandroz, de l'index, s'est désigné lui-même.

— Oh, très bien, très bien.

Ce Rambert-là, décidément, est un *haut-front*; défaut des artistes. Mr Rumrill, est toutefois fort impressionné. Il regarde les explications pousser comme des concombres de variété inconnue.

— Bon. Alors... Vous allez vous mettre au travail?

— Pas encore assez de glaise. Pu trouver la moitié seulement.

— Aoûou... Peut-être, en attendant, commencer par faire une jambe, eh?

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

SOUVENIRS DE BELGIQUE[1]

Après les douloureuses journées de Bruxelles et de Liége, les hommes qui, aux côtés du roi Albert, représentaient la Belgique envahie, durent envisager une épreuve particulièrement poignante : l'abandon de la dernière place forte où flottait encore le pavillon national. Cette épreuve, ils la subirent stoïquement, au milieu d'une armée improvisée, décimée par deux mois de lutte, écrasée par le nombre et la puissanec de l'armement de l'ennemi, et, cependant, continuant à lutter, seule, pied à pied, sans espoir de vaincre, pour l'honneur.

Je tiens à retracer les dernières heures de cet exode. C'est un témoignage que j'apporte de faits que j'ai vécus. Je le dois aux bons citoyens qui, responsables devant l'Histoire des destinées de leur pays, ont su garder leur fermeté d'âme.

Lorsque, le 17 août, le Gouvernement belge quitta Bruxelles pour Anvers, il paraissait convaincu que le réduit national lui offrirait pour un assez long temps pleine sécurité. Il n'ignorait pas cependant que les défenses de la position étaient incomplètes et que le stock des munitions d'artillerie lui réserverait des mécomptes. Mais l'armée de campagne était à peu près intacte et se chiffrait par plus de 120 000 hommes, dont une bonne partie venait de s'aguerrir dans une lutte

1. On a lu dans la *Revue de Paris* du 1er septembre l'étude de M. Klobukovski, ancien ministre de France à Bruxelles, sur la situation de la Belgique à la veille de la guerre. Les pages que nous publions aujourd'hui ont trait aux combats soutenus devant Anvers, aux premier jours de la guerre.

ininterrompue de quinze jours contre une armée puissante.

On espérait bien d'ailleurs qu'en moins d'un mois les points encore faibles de l'enceinte fortifiée seraient mis en état de résister. En toute sincérité, le ministre de la guerre pouvait, à ce moment, dire qu'Anvers était sinon imprenable, — cela le gouvernement ne l'a jamais dit, — mais difficile à prendre, et qu'il faudrait, pour atteindre ce résultat, beaucoup de temps et des troupes nombreuses. L'armée belge, du reste, ne devait pas s'enfermer dans un camp retranché; son rôle au contraire devait rester actif et s'exercer en menaces fréquentes sur les lignes de communication de l'ennemi.

C'est le plan que m'avaient successivement exposé le ministre de la guerre et le Roi lui-même et que relatent mes notes des 19 et 20 août; c'est bien celui qui fut suivi.

Du 24 août au 30 septembre, en effet, l'offensive de l'armée d'opérations se manifesta avec vigueur; les 25 et 26 août, notamment sur Malines-Vilvorde, à l'instant précis où, après les batailles de Charleroi, commençait notre retraite stratégique; du 9 au 12 septembre, dans la direction de Louvain, accrochant en Belgique les IIIe et IXe Corps allemands, ainsi qu'une brigade de fusiliers marins qui, déjà, se portaient au secours de l'armée de von Klück en déroute; et plus tard, les 26 et 27 du même mois, obligeant l'ennemi à maintenir des forces considérables dans la région d'Anvers.

Si, à certains moments, son action fut moins efficiente, la faute en est moins à l'armée qu'à des hésitations dans le commandement contre lesquelles le Roi et son ministre de la guerre réagirent énergiquement; mais déjà les réformes les plus radicales ne pouvaient être que des palliatifs.

La sensation de toujours combattre dans l'isolement, l'appréhension d'être coupé de la mer en cas d'offensive heureuse de l'ennemi sur Ostende, dont le Gouvernement britannique semblait dans l'impossibilité d'assurer la protection, la constatation que notre grande victoire de la Marne, pour décisive qu'elle eût été, en brisant net l'élan ennemi, constituait seulement une étape vers le succès final encore lointain, le moral fléchissant d'une grande cité où les Alle-

mands avaient de fortes ramifications, tout cela avait peu à peu déterminé un état de dépression que, seule, l'arrivée d'un corps allié aurait pu dissiper.

Aussi, du jour où les Allemands furent en état d'assiéger vigoureusement Anvers, on eut l'impression que la position ne pourrait pas tenir bien longtemps; cette impression se changea en certitude lorsqu'un mouvement d'ensemble, tenté le 27 septembre au delà d'Alost par l'armée belge, fut non seulement contenu, mais refoulé et que commença le bombardement des forts de Walhem et Wavre-Sainte-Catherine, qui s'étendit, le 28, à tout le front sud-est jusqu'à Lierre. Pour cette opération, les Allemands avaient mis en action une batterie de deux gros canons que l'on disait être des 360 autrichiens et que l'on sut peu après être des 420 et qui, installés à 7 kilomètres au sud-est de Malines, se trouvaient hors de portée de l'artillerie des forts.

Aussi, le 29 septembre, le gouvernement royal dut-il se préoccuper des mesures à prendre pour le cas où la première ligne de défense d'Anvers serait forcée.

La demande de secours adressée le 30 septembre aux Gouvernements français et britannique comportait deux parties :

1° Une action militaire française ou anglo-française ayant pour objectif la délivrance d'Anvers;

2° Un ensemble de mesures propres à assurer au gouvernement et à l'armée de campagne la liaison avec la base maritime.

Le jour même, le Gouvernement de la République s'engageait à envoyer immédiatement une division pour appuyer l'armée belge; il suggérait au Gouvernement britannique d'en faire autant et d'expédier de gros canons à opposer à la puissante artillerie ennemie. Il demandait en outre comment le gouvernement royal emploierait le corps de secours qui lui viendrait de la France et de l'Angleterre, le port où il lui paraîtrait préférable de le faire débarquer et la route la plus sûre pour arriver à destination.

L'état-major général et l'état-major de la position fortifiée consultés immédiatement admirent que l'action de la division française se produirait de l'ouest à l'est, parallèlement à l'Escaut, en direction générale d'Alost, liée à la 4e division

belge *qui occupait encore Termonde*, et à la division de cavalerie qui opérait entre Gand et Alost.

Le lieu de débarquement indiqué était Gand qui, disposant de vastes gares, pouvait être atteint par toutes les lignes à double voie au nord de la ligne Lille-Courtrai, cette dernière ligne incluse.

A ce moment, le général Joffre, tenu au courant de la position de plus en plus critique d'Anvers, conseillait au Gouvernement royal de faire sortir toute l'armée de campagne, de ne laisser que la garnison nécessaire à la défense de la place, de procéder à l'évacuation de tout le matériel transportable et de mettre le reste hors de service. Des troupes françaises allaient être dirigées dans la région de Courtrai, en situation d'agir avec l'armée belge, si celle-ci était amenée en retraite vers Bruges et Ostende. D'autre part, un gros détachement de forces françaises, comprenant des masses considérables de cavalerie, était en voie de formation dans la région Arras-Douai, et, enfin, des forces anglaises importantes, dont une partie débarquerait à Boulogne-sur-Mer, seraient dirigées sur Lille, les unes et les autres devant assurer éventuellement la sécurité du flanc et de l'arrière de l'armée belge.

Le même jour, je me rendis chez M. de Broqueville pour lui faire cette communication et me concerter avec lui. Notre conversation fut courte, car, dès les premiers mots, je vis que nous étions d'accord. Le ministre me dit en effet que, après examen approfondi de la situation, le gouvernement avait décidé de se transporter à Ostende le lendemain 3 octobre dans la matinée et que, sur sa proposition, l'armée d'opérations se retirerait d'Anvers après destruction du matériel qui ne pourrait être emporté. Il ajouta que, réduite à sa garnison, la position comptait tenir une huitaine de jours et que le gouvernement belge insistait très vivement auprès du gouvernement français pour qu'il activât toutes les mesures pouvant, soit dégager Anvers, par une prompte diversion, soit aider l'armée belge dans sa retraite.

En conséquence, toutes les dispositions furent prescrites pour que se réalisât promptement le programme sur lequel les G. Q. G. français et belge se trouvaient d'accord. Le Roi

se retirerait à la tête de l'armée de campagne, dont le départ avait déjà commencé; elle s'était en effet repliée sur la rive droite de la Néthe avec la deuxième division en première ligne et trois divisions en deuxième ligne.

Les trois divisions de la deuxième ligne formaient avec la division de Termonde, la partie mobile de l'armée de campagne qui devait se retirer sur Ostende si la ligne de la Néthe était forcée.

Les membres du gouvernement devaient s'embarquer le lendemain 3 octobre à 7 h. 30, à destination d'Ostende et le corps diplomatique à 10 heures.

Ainsi tout se passait mieux que les circonstances ne permettaient de l'espérer. L'armée d'opérations que l'attaque allemande, très vigoureusement poussée, avait pour but de retenir dans Anvers, recouvrait sa liberté de mouvements et, disposant de tous ses éléments, sans crainte d'être sérieusement entravée dans sa retraite, se mettait en marche pour se joindre aux alliés.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, à 2 heures du matin, je reçus la visite du ministre d'Angleterre, accompagné de l'attaché militaire adjoint de sa Légation. Il venait m'informer qu'à la demande du Gouvernement britannique, le départ pour Ostende était différé et que M. Winston Churchill, Premier Lord de l'Amirauté, serait à Anvers à 9 heures pour conférer avec le Gouvernement royal.

Le ministre anglais n'arriva, le 3 octobre, qu'à 13 heures. Reçu immédiatement en séance du Conseil, il entendit l'exposé suivant :

« Il y avait nécessité de ne pas laisser embouteiller à Anvers, le Gouvernement et l'armée de campagne.

» La ville pouvait être bombardée après le forcement de la ligne d'eau; or, elle ne résisterait vraisemblablement pas à deux jours de bombardement; donc, si l'ennemi parvenait à franchir la Néthe, trois des cinq divisions de l'armée belge de campagne qui, à ce moment, lui étaient encore opposées effectueraient leur retraite, le Roi en tête.

Conclusion : Le conseil de défense se prononçait à l'unanimité pour le transfert immédiat du gouvernement, le Roi donnant un avis conforme.

« Le départ du gouvernement n'impliquait en aucune façon l'abandon de la résistance de la position, où resterait une forte garnison ayant l'ordre de tenir jusqu'au bout. »

M. Winston Churchill, parlant au nom du Gouvernement britannique, demanda formellement au Gouvernement belge de rester encore trois jours à Anvers, s'engageant à fournir dans ce délai un renfort de 7 000 fusiliers marins, en plus des 2 000 attendus le soir même.

Dans les dix jours, débarqueraient 60 000 hommes dont deux divisions de cavalerie.

Le Gouvernement royal promit de donner dans la soirée sa réponse définitive.

Entre temps, sir Francis Villiers recevait de son Gouvernement, pour le cas où le Gouvernement belge déciderait de quitter Anvers, l'ordre de revenir à Londres avec son personnel et après avoir brûlé ses chiffres. Cet ordre fut d'ailleurs rapporté à la suite des observations de mon collègue, faisant remarquer que cette détermination ne manquerait pas d'être interprétée comme un abandon de la Belgique par le gouvernement britannique.

Il est à supposer que l'ordre en question avait été suggéré par M. Winston Churchill dans le but d'augmenter la pression qu'il exerçait lui-même sur le gouvernement royal et de vaincre ses répugnances.

Le lendemain, j'eus par M. de Broqueville, connaissance de la déclaration faite par le Gouvernement en réponse aux propositions du Premier Lord de l'Amirauté. En voici le texte :

« Actuellement, la ligne des forts permanents sur le front Walhem-Lierre a dû être abandonnée. Elle constituait notre première ligne de défense.

« En arrière, l'armée est établie sur la rivière Néthe-Rupel que nous sommes résolus à défendre à outrance. Si elle tombe au pouvoir de l'adversaire, l'autorité militaire poursuivra la défense d'Anvers aussi opiniâtrement que possible, en utilisant l'enceinte de sûreté élevée autour de la ville, dont la garnison serait renforcée par les troupes de forteresse non employées sur la première ligne.

« L'armée de campagne, qui n'ajouterait rien à la défense de la place, pourrait reprendre ses opérations. »

Le ministre me fit cette communication sans dissimuler son émotion; il regrettait amèrement qu'une intervention inopportune ait suspendu le mouvement concerté avec le généralissime français et qui devait, en préservant l'armée belge, alors qu'elle était encore en possession de tous ses moyens, l'associer étroitement aux opérations des armées alliées et lui permettre ainsi de donner à sa coopération dans l'action commune toute l'efficacité dont elle était capable.

« Les déclarations qui nous sont faites, ajoutait-il, empêcheront-elles que les canons allemands aient une portée supérieure à celle des nôtres, qu'un seul obus de 420 écrase un fort de seize coupoles, comme celui de Lierre par exemple, et que, dans les intervalles de nos forts, nos troupes soient décimées par un feu auquel notre armement ne peut répondre d'une façon aussi meurtrière. »

En notifiant sa réponse à M. Winston Churchill, « le Gouvernement royal remerciait le Gouvernement britannique d'avoir aussi promptement répondu à son appel par l'envoi immédiat à Anvers de 9 000 hommes, arrivés les 4 et 5 octobre et déjà sur le front, par la mise en marche, dans les trois jours, de 22 000 hommes, dont 4 000 cavaliers, et d'une nombreuse artillerie (75 canons), dirigée sur Zeebrugge et Gand.

» Il prenait acte, en outre, de l'engagement du gouvernement britannique, pour le cas où le gouvernement belge tomberait aux mains de l'ennemi, de ne faire aucune stipulation concernant la Belgique sans l'assentiment préalable dudit gouvernement.

» Il demeurait entendu que, conformément à sa résolution toujours affirmée, le gouvernement royal défendrait la place avec la dernière opiniâtreté. »

Je dis à M. de Broqueville qu'il me paraissait profondément regrettable que le gouvernement eût été amené, par le fait de la prolongation de son séjour à Anvers, à envisager le risque de tomber aux mains de l'ennemi. Comment admettre, en effet, la possibilité d'un tel sacrifice qui, équivalant à une abdication, ne sauvait rien et perdait tout?

Vaincu, mais libre, le gouvernement belge pouvait espérer. Privé de sa liberté, il n'existait plus. C'était la catastrophe.., « dans laquelle, m'empressai-je d'ajouter, je vous suivrais bien entendu ».

Le premier ministre me remercia. Il partageait entièrement mon sentiment. C'était aussi l'avis du Roi. On ne restait que par déférence envers le gouvernement britannique, détermination évidemment fâcheuse, l'armée de campagne ne pouvant être, dans la défense de la position, d'une réelle utilité. L'attaque contre Anvers était menée avec une singulière vigueur; l'ennemi avait accumulé une nombreuse artillerie (près de deux cents pièces de canon), sans compter les gros obusiers de 420, ignorés au début de la guerre, dont les effets étaient consternants et sans lesquels la question de la chute d'Anvers ne se poserait pas. Les 9 000 hommes de M. Winston Churchill, qui avaient sur les soldats belges le désavantage de voir le feu pour la première fois, ne retarderaient pas d'une heure l'issue fatale. Aussi, distinguait-on l'instant où il faudrait reprendre le mouvement de retraite précédemment commencé et si malencontreusement interrompu.

J'exprimai le souhait que ces intentions se transforment au plus tôt en résolution ferme. Les conseils de M. Winston Churchill étaient dangereux, ses secours tardifs. A écouter les uns, à attendre les autres, on glissait à l'abîme.

Cependant, d'heure en heure, les nouvelles du front devenaient plus inquiétantes. Personne ne se méprenait sur l'état exact des choses : du côté belge, de simples manifestations de présence; du côté allemand, la volonté d'en finir. Le lendemain 6 octobre, la situation examinée au Conseil, où avaient été admis M. Winston Churchill, le général anglais Rawlinson et les ministres d'État, fut reconnue extrêmement grave; elle n'avait pas cessé de l'être et elle avait empiré du jour où, sur les instances du premier lord de l'Amirauté, avait été différée l'exécution des suggestions du général Joffre.

En conséquence, il fut décidé : 1° que l'armée de campagne quitterait Anvers; 2° que la place continuerait à se défendre à outrance.

Le siège du Gouvernement fut transféré le 7 à Ostende. Le

départ d'Anvers fut particulièrement émouvant. Il s'effectua au milieu d'un immense concours de population massée sur les quais et d'où partaient des cris incessants de : « Vive la Belgique! Vive le Roi! »

L'armée belge se retira le même jour au matin avec le Roi. Mais le retard de cinq jours qui venait de lui être imposé ne lui laissait plus le choix de son itinéraire.

Il lui fallait, l'ennemi ayant franchi l'Escaut à Termonde, renoncer à passer au sud de Gand, en direction de Thielt-Roulers, trajet qui l'eût conduite entre les troupes anglaises échelonnées au nord et les troupes françaises; elle s'achemina donc à l'ouest du canal de Gand-Terneusen où elle parvint dans la nuit du 8 au 9, en même temps que le Gouvernement belge arrivait à Ostende.

Le 9, Anvers était occupé, à la suite de la destruction des forts 1 à 5 de la ligne intérieure, les forts des deux rives de l'Escaut continuant à se défendre avec une rare énergie. Tous les approvisionnements en matériel, munitions, vivres, essence avaient été détruits par la deuxième division, laissée la dernière dans la place et qui, dans la nuit du 9 au 10 réussit, elle aussi, à franchir le canal.

Le 10, le mouvement de repli des divisions vers la Flandre occidentale se continua par terre et par voie ferrée. Quant aux troupes de forteresse, la majeure partie avait atteint la région de Bruges-Ostende. Plusieurs fractions, sorties de la place dès le 9, manœuvraient péniblement entre la frontière hollandaise et les troupes allemandes, dont un mouvement vers Lockeren-Saint-Nicolas rejeta en Hollande quelques milliers de soldats belges et anglais, qui craignaient, à tort d'ailleurs, d'être coupés.

Dans cette même journée du 9, l'ennemi, aussitôt après avoir traversé l'Escaut, se lançait sur Gand qu'il croyait libre et d'où il comptait tomber sur le flanc de l'armée belge et la disloquer.

Mais, dès le 7 au soir, le général Pau, envoyé par le G. Q. G. français était à Ostende, où j'arrivai moi-même avec le corps diplomatique, à 18 h. 30. J'y trouvai plusieurs télégrammes que je pus traduire immédiatement; ils étaient tous destinés au général Pau à qui je les portai à l'hôtel du Phare où il

venait de s'installer. Je lui donnai en même temps connaissance de tous les renseignements dont je disposais. Il étudia le lendemain matin la situation avec le ministre de la guerre chez qui je l'accompagnai. C'est au cours de cet entretien qu'il fut décidé : 1° de ne pas laisser continuer sur Anvers la brigade de fusiliers marins envoyée alors en toute hâte, et qui fut ainsi arrêtée à Gand; 2° de faire diriger tout entière sur Poperinghe la 87e division, conformément aux intentions du Gouvernement et aux ordres du général Joffre.

Le même jour, après avoir reçu de notre attaché militaire, mandé d'urgence auprès de lui, les précisions utiles, le général détermina, sur les mesures à prendre contre la marche allemande, un complet accord avec le ministre de la Guerre, le G. Q. G. belge, le général anglais Rawlinson et le contre-amiral Ronarc'h. C'est à la brigade de fusiliers marins, renforcée de trois bataillons anglais qui venaient de débarquer et de l'artillerie belge, qui eut une part remarquable dans l'opération, que se heurtèrent les Allemands surpris.

Ce fut seulement le 8 octobre au soir, exactement à 21 h. 15, que me parvint le télégramme transmettant au général Pau les instructions suivantes du général Joffre : « L'attention du gouvernement royal était appelée sur la nécessité, pour l'armée de campagne sortant d'Anvers, de ne pas se replier sur Bruges et Ostende, mais de venir dans la région Deynze-Thielt, massée, avec un détachement sur l'Escaut, de Gand à Espierre, et couverte à gauche, jusqu'à la frontière hollandaise, par de la cavalerie. Cette armée se trouverait en liaison avec les forces alliées dont la gauche était vers Lille, pouvant ainsi se réserver de manœuvrer ultérieurement avec elle lorsqu'elle déboucherait de l'Escaut vers l'est ».

Si ces indications avaient pu être suivies, la marche de nos opérations, dans le Nord, en aurait été totalement modifiée; il est même probable que, fortement retranchées sur la rive gauche de l'Escaut, avec une base maritime solide de Zeebrugge à Dunkerque, les armées alliées auraient été en état de préserver la plus grande partie de la Flandre occidentale, ou tout au moins d'en rendre l'occupation extrêmement difficile.

Qui ne distingue les conséquences d'un tel événement transportant sur l'Escaut les batailles de l'Yser?

Mais il était trop tard, hélas! A cet instant, comme on l'a vu, l'ennemi avait déjà repris Termonde; il tenait les deux rives du fleuve et précipitait sa marche sur Gand. Ce qui eût été d'une exécution relativement aisée si, le 2 octobre, la retraite de l'armée de campagne avait continué, était devenu impossible.

L'armée belge se voyant fermée au sud de Gand, la route qui l'aurait conduite entre les forces anglaises et françaises, où elle aurait pu se refaire et se réorganiser sans trop de risques, dut s'acheminer par la voie plus longue et plus pénible du Nord qui la portait à l'extrême gauche des forces alliées, c'est-à-dire sur la partie du front où devait se produire le principal effort de l'ennemi désireux avant tout de s'emparer de la côte.

On peut mesurer par là l'étendue du désastre provoqué par la venue inopinée, le 3 octobre, à Anvers, du Premier Lord de l'Amirauté britannique.

Le général Pau, allant au plus pressé, n'eut et ne pouvait avoir qu'une préoccupation : assurer la retraite de l'armée belge. Ce qu'il fit avec promptitude et énergie. Mais, constatant que cette armée était très fatiguée, il émit, d'accord avec le Gouvernement royal, l'avis qu'elle pourrait, avant de reprendre la lutte, se rendre en territoire français en direction de Calais-Saint-Omer, pour s'y reconstituer.

Dans l'après-midi, je vis le ministre de la Guerre. Il m'informa que le général Pau, déjà à Calais, venait de lui téléphoner que le général Joffre, après entente avec le général anglais, avait décidé que l'armée belge aurait en France certains points de ravitaillement avec sa base à Dunkerque, mais qu'elle garderait ses positions en territoire belge, dans la Flandre occidentale, appuyée sur les contingents britanniques.

M. de Broqueville trouvait ces dispositions satisfaisantes et de nature à enlever à la retraite de l'armée belge l'apparence d'une marche en arrière trop précipitée, tout en lui apportant certaines garanties indispensables à sa réorganisation.

Dans la nuit du 11 au 12, me parvint le télégramme confir-

mant nettement les indications transmises téléphoniquement de Calais par le général Pau : Le général Joffre trouvait tout naturel que le Gouvernement royal vînt sur notre territoire — (la veille, j'avais, à 19 heures, transmis au Gouvernement français la demande d'hospitalité du Gouvernement belge) — mais il estimait que l'armée belge devait coopérer avec les forces alliées à la défense de son propre territoire.

Le général abordait également la délicate question du commandement de l'armée belge; il jugeait opportun que cette armée pût recevoir directement ses instructions, la réduction de ses effectifs justifiant cette mesure.

Je ne pus joindre M. de Broqueville que le 12 octobre à 16 heures. Après notre conversation de la veille, je croyais entièrement réglée la question concernant la direction et le rôle de l'armée belge.

Je pensais n'avoir à traiter que celle relative au commandement. Mais je constatai de suite que le Premier Ministre, qui sortait d'une séance du conseil supérieur de défense, très longue et très animée, n'était plus dans les mêmes sentiments que la veille; il me parut moins que de coutume, maître de lui-même. Les nouvelles qu'il avait reçues, le matin, de l'armée lui donnaient de sérieuses inquiétudes; les troupes étaient épuisées par le siège d'Anvers où, jour et nuit, elles avaient combattu dans des conditions d'infériorité démoralisante; elles étaient entrées en ligne quinze à vingt jours avant les autres armées et avaient combattu constamment sans pouvoir se renouveler par des renforts frais; les marches forcées qu'elles venaient de faire les avaient littéralement mises à bout de souffle; bref, hommes et matériel n'en pouvaient plus.

Je répondis qu'il ne fallait pas exposer les Alliés à se buter, dans leur marche en avant à une armée en retraite, encombrant de tous ses impedimenta les voies de communication. N'était-il pas, d'ailleurs, anormal que les troupes belges, toujours à la peine, ne fussent pas cette fois à l'honneur, et, pour la défense de leur sol, aux côtés des armées amies? Leur état de fatigue était incontestable, mais ne s'agissait-il pas de la vie de la Nation? Elles étaient en effet entrées en ligne quinze jours avant les Anglais, mais pas avant les

Français qui, eux aussi, sans avoir pu se renouveler, supportaient depuis le commencement des hostilités le choc formidable.

Mais avais-je à convaincre M. de Broqueville? Je sentais que mes arguments étaient les siens, qu'il les avait développés au Conseil et que sa pensée, comme celle du Roi, était de tenir jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche.

Sur le deuxième point dont j'avais mission de l'entretenir, j'eus l'impression que le ministre de la guerre avait été pressenti, ou qu'il y avait lui-même songé; à peine, en effet, lui avais-je signalé la nécessité d'un commandement unique, qu'il me déclara que le Roi tenait essentiellement à rester à la tête de son armée, mais que, cependant, se rendant compte de la situation nouvelle résultant des circonstances, il désirait que l'armée belge fût placée, dans les mêmes conditions que l'armée anglaise, vis-à-vis du G. Q. G. français « dont les suggestions ne seraient jamais négligées par lui ».

Je n'insistai pas, d'autant plus que cette formule me semblait répondre, en fait, à la manière de voir du général Joffre.

Je me disposais donc à prendre congé, lorsqu'un planton apporta une carte; M. de Broqueville eut un mouvement de surprise :

— Le colonel d'Orjo ici! — dit-il. — Qu'il entre!

J'avais eu l'occasion de rencontrer cet officier supérieur, chef de la mission de liaison belge auprès de notre G. Q. G. Je le savais un excellent esprit et très énergique. Son arrivée en un pareil moment me parût de bon augure.

— Monsieur le Président, — fit-il en entrant, — j'ai appris qu'il était question, pour l'armée belge, de se retirer en France, au moment où les Alliés vont livrer bataille sur notre territoire; je ne puis croire qu'une telle détermination ait été prise. Les Français aussi ne veulent pas y croire; le général Joffre m'envoie vous en dire les raisons.

Je regardai M. de Broqueville. J'eus le sentiment que ce début l'avait très favorablement impressionné, et je le quittai convaincu qu'il était heureux de recevoir une communication qui lui fournirait la possibilité de rouvrir la discussion.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé; je n'étais

pas à ma résidence depuis une demi-heure que le colonel d'Orjo se fit annoncer. Il me résuma son entretien avec le ministre qui l'avait écouté avec le plus vif et le plus sympathique intérêt.

— Soyez certain, — me dit le Colonel, — que si vous retourniez le voir, vous le trouveriez tout autre ou, plutôt, redevenu lui-même. Il m'a autorisé à venir m'entretenir avec vous. Il est à ce moment avec le général Pau qui vient d'arriver à l'improviste.

C'est alors que je télégraphiai au ministère des Affaires étrangères : « L'armée belge restera en territoire belge et dans toute la mesure actuellement restreinte de ses moyens coopérera aux actions qui se préparent ».

Elle le fit sur l'Yser avec l'héroïsme que l'on sait.

Ce ne fut que quelques mois plus tard que j'ai dit à M. de Broqueville avoir, dans mes communications télégraphiques avec mon gouvernement, atténué ses réserves du 12 octobre. « Je devais vous les faire, me répondit-il; c'était pour nous un devoir de loyauté vis-à-vis de nos alliés de dire ce que nous pensions à ce moment du pouvoir de résistance de notre armée. Mais je vous sais gré d'avoir eu confiance en elle et en nous. »

A. KLOBUKOWSKI

OÙ EN EST LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION?

Depuis bientôt trois quarts de siècle, pendant lesquels la vie scientifique a eu une activité sans précédent, le problème de l'évolution a été le centre des recherches biologiques, le point vers lequel ont convergé les études et les résultats les plus divers. Est-il beaucoup de questions qui aient joui d'une aussi longue actualité? Celle-ci, au reste, est loin d'être épuisée. Zoologistes et botanistes de métier savent quels immenses progrès ont été accomplis dans la connaissance de la nature actuelle et passée, sous l'impulsion de l'idée transformiste : ils n'en méconnaissent pas, d'autre part, les obscurités encore très profondes. Comme aux premiers jours du débat, des adversaires, inspirés le plus souvent par des considérations extra-scientifiques, ou bien voient dans les difficultés subsistantes du problème la marque de la faillite définitive de l'idée, ou bien même, entendent encore proscrire *a priori* son étude, au nom de la croyance et de la lettre de la Bible. Nous assistons ainsi, en ce moment, aux États-Unis, à une stupéfiante offensive du piétisme, qui, dans une série d'états, s'efforce de mettre l'évolution littéralement hors la loi et y est parvenu dans certains. L'enseigner, même dans les Universités, est devenu un délit de droit commun et nous avons vu se dérouler, en notre vingtième siècle, en un pays qui se targue d'incarner la liberté, une caricature plus qu'inat-

tendue du procès de Galilée. N'y a-t-il donc pas intérêt à examiner en quelques pages comment se présente aujourd'hui à l'homme de science le problème de l'évolution, ce qui en est élucidé, ce qui demeure encore inexpliqué, à séparer ce qui pourra vraisemblablement être résolu de ce qui semble devoir rester dans les énigmes de l'univers?

***

De l'observation la plus immédiate à la plus pénétrante, le monde vivant se présente comme une série, presque innombrable, de types distincts les uns des autres dans leur aspect et leur structure et se perpétuant distincts par la génération. Ce sont les espèces. Depuis près de deux siècles, les naturalistes s'évertuent à établir un critérium vraiment précis de l'espèce. Ses limites exactes se dérobent toujours. Là où on avait cru isoler des groupements irréductibles, on trouve, par une étude plus minutieuse, des différences minimes, mais constantes, qui amènent à scinder et même à pulvériser des unités spécifiques précédemment définies.

A cette difficulté correspondent les deux tendances qui se partagent l'esprit des zoologistes et des botanistes. Les uns sont frappés par un aspect général de continuité dans la nature, les autres par la constatation de petites discontinuités. Les premiers aperçoivent surtout les transitions entre les formes et conçoivent, avec Lamarck, que la seule réalité véritable est l'individu : les seconds, poussant toujours plus loin l'analyse, voient dans des groupements autonomes, de plus en plus restreints, la réalité spécifique qui s'est évanouie à une échelle plus vaste. A l'espèce telle que la concevait Linné au XVIIIe siècle, Alexis Jordan substitue l'espèce élémentaire, dite aujourd'hui jordanienne, dont l'espèce linnéenne est toute une collection. La notion d'espèce est donc toujours l'objet de discussions, mais qui ne doivent pas faire méconnaître les très grands progrès accomplis.

Transportons dans le passé ces constatations et ces divergences d'interprétation sur la nature actuelle : cherchons l'origine de la diversité présente, le problème de l'espèce devient celui de l'évolution. Deux possibilités s'opposent :

les espèces, quelles que soient leurs limites, sont, depuis l'origine, des unités irréductibles; elles ont été créées telles quelles; ou bien elles résultent d'une diversification secondaire, graduelle, plus ou moins continue. Dans ce dernier cas, quels sont le mécanisme et l'allure de leurs transformations successives? La nature, présente ou passée, n'est, dans cette hypothèse, qu'un enregistrement de l'évolution.

L'évolution, si elle est réelle, s'est échelonnée sur toute l'histoire de la terre, c'est-à-dire sur des centaines de millions, sinon sur des milliards d'années. Nous ne pouvons donc songer à en faire des vérifications directes au laboratoire, mais seulement à en induire l'exactitude par l'analyse et la comparaison des faits. Nous devons examiner si elle fournit de la nature une explication rationnelle et préférable aux autres hypothèses possibles. A cette question, on peut dire que l'unanimité des naturalistes qualifiés répond aujourd'hui affirmativement et que cette évidence devient d'année en année plus aveuglante.

La structure cellulaire unifie d'une façon totale les deux règnes animal et végétal et identifie les processus fondamentaux de la vie, des formes les plus inférieures aux plus élevées, de l'amibe au mammifère, de l'algue à la plante à fleurs. L'individualité des espèces réside dans des particularités encore en grande partie indiscernables de la structure et de la composition de leurs cellules : là est leur véritable individualité.

A l'échelle des organes, l'évolution ne s'impose pas moins. L'anatomie comparée n'est, en dehors d'elle, qu'un chaos de faits disparates, qui, au contraire, s'ordonne lumineusement si on se laisse guider par la conception transformiste. On est amené, en effet, à discerner un certain nombre de types d'organisation, dans chacun desquels règne une unité parfaite. Du poisson au mammifère chez les vertébrés, du poulpe à l'escargot ou à la moule chez les mollusques, dans l'immense diversité des insectes, dans tous les groupes qu'il n'y a pas lieu d'énumérer ici, s'impose une unité fondamentale et complète d'organisation, explicable seulement par une diversification à partir d'une souche commune. Celà ressort bien plus nettement, encore, quand, à l'étude des organismes adultes,

domaine propre de l'anatomie comparée, on joint celle de leur développement, l'embryogénie. On voit alors les organes correspondants dériver d'ébauches rigoureusement comparables. Dans de vastes groupes, à partir de la cellule initiale, l'œuf, point de départ de tous les êtres, on peut voir concorder cellule par cellule la formation des organes correspondants, quelle que soit, à l'état définitif, la diversité de leur différenciation. L'embryogénie comparée a dû son essor à la théorie de l'évolution : elle en a étendu et profondément fortifié les preuves que fournissait déjà l'anatomie comparée. Elle a fait souvent percevoir les affinités réelles des groupes animaux. Elle a surtout permis de comprendre, en les ramenant au type normal, les formes paradoxales, dont l'existence semblait la marque de l'arbitraire dans la nature. Particulièrement significatif est à cet égard le cas des organismes parasites, si déconcertants dans leur structure adulte, qu'on avait cru souvent devoir les regarder comme des types tout à fait isolés. Leur embryogénie à montré qu'ils se rattachaient sans peine à des groupes définis et qu'ils en représentaient seulement une déformation, parfois énorme, mais dont on arrive fréquemment à retrouver les diverses étapes.

L'évolution est la seule conception qui permette une représentation cohérente et rationnelle des innombrables données de la classification, de l'anatomie et de l'embryogénie dans les deux règnes. Cette conclusion s'impose d'autant plus fortement que l'on possède une connaissance plus approfondie des faits. L'évolution apparaît ainsi, de plus en plus, comme une induction d'une probabilité équivalant à la certitude.

D'ordre peut-être plus positif est l'évidence résultant en sa faveur de l'étude des faunes et flores fossiles, des données paléontologiques. Nous y trouvons en effet la preuve formelle que les formes actuelles n'ont pas toujours existé et nous voyons la nature présente se constituer progressivement. A vrai dire, la paléontologie est très loin de nous fournir la chaîne complète qui relierait tous les animaux et végétaux actuels à leurs communs ancêtres et constituerait ainsi un arbre généalogique sans lacunes. Elle ne supprime pas les hiatus qui séparent les groupes. L'origine de ceux-ci, grands ou petits, le moment où ils ont vraiment apparu et se sont

différenciés restent généralement mystérieux. Ainsi, on voit soudain, au cours des temps secondaires, la terre se couvrir de plantes à fleurs, jusque-là inexistantes, semble-t-il. De même, au début des temps tertiaires, se multiplient tout à coup les groupes de mammifères. A la difficulté de fixer l'origine des groupes actuels, la paléontologie ajoute même un problème analogue pour toute une série de types animaux et végétaux aujourd'hui disparus, et que l'on voit, au cours des temps géologiques, effectuer une évolution particulière, apparaître soudain, se diversifier, puis décliner et finalement s'éteindre de façon définitive.

En même temps, la paléontologie nous révèle que l'évolution ne s'est pas accomplie avec une vitesse constante, ni d'une allure uniforme pour tous les groupes. Chacun de ceux-ci a eu son heure d'apparition, de prospérité et de déclin. Il en est qui ont traversé toute la durée des temps géologiques sans se modifier sensiblement. La plupart sont beaucoup plus anciens qu'on ne l'a cru tout d'abord : les époques les plus reculées qui aient laissé des traces fossilisées, nous montrent des types d'une complexité et d'une différenciation sensiblement équivalentes à celles des êtres actuels. Nous ne pouvons plus guère espérer atteindre par les fossiles les formes vraiment primitives de la vie.

Mais il suffit que nous puissions reconstituer, pour quelques groupes, une évolution graduelle, ordonnée, indiscutable, à partir de formes initiales à caractères primitifs, vers les types plus spécialisés de la faune actuelle. Or, au fur et à mesure des progrès de la paléontologie, les faits de cet ordre se multiplient. Les plus caractéristiques nous sont offerts par les plus élevés des vertébrés, par les mammifères, qui semblent bien le groupe dont l'évolution est le plus récente, s'étant accomplie, pour la plus grande part, à l'ère tertiaire; nos connaissances ont fait dans ce domaine d'immenses progrès depuis une trentaine d'années et l'on peut en attendre d'autres non moins considérables de l'exploration méthodique de vastes régions de la Terre encore vierges à cet égard. Ici ce ne sont pas les minutieuses techniques du laboratoire, ni la hardiesse et l'ingéniosité des vues qui sont les éléments essentiels du succès; il faut la chance dans la découverte des gisements fructueux

et elle doit échoir plus sûrement à qui dispose de grands moyens de prospection dans des pays nouveaux ou même désertiques. Aussi, après que les vieux pays ont jeté les bases de l'édifice paléontologique, est-ce surtout d'Amérique que nous viennent aujourd'hui les grandes moissons. Le continent américain lui-même les a fournies, au nord et au sud; les paléontologistes des États-Unis se sont formés chez eux à la technique de la prospection fossilifère et l'appliquent maintenant hors d'Amérique avec des moyens matériels énormes. Le Musée d'Histoire naturelle de New-York, sous l'impulsion vigoureuse de M. H. F. Osborn, a organisé de véritables expéditions, en particulier, ces dernières années dans les solitudes de la Mongolie et y a fait des récoltes proportionnées à l'ampleur de l'entreprise. A mesure que les documents s'accumulent, on voit se reconstituer d'une façon indubitable l'évolution progressive et continue d'une série de types de mammifères. Nous possédons ainsi très complètement la filiation du cheval et de ses congénères solipèdes, celle des chameaux, des éléphants, celle de groupes qui, après une évolution rapide au cours du tertiaire, ont complètement disparu. M. Osborn a pu reconstituer par exemple celle des titanothéridés. Ici, encore, il ne peut être question d'étayer à cette place cette affirmation sur des faits détaillés et précis, mais il serait facile au lecteur de pratiquer les vérifications nécessaires.

La paléontologie, tout en restant très loin de fournir une reconstitution intégrale du passé, a donc mis entre nos mains des témoignages décisifs de l'accomplissement effectif de l'évolution. A la lumière des plus complets d'entre eux, un immense ensemble de faits moins intimement reliés prend une signification non moins évidente.

On ne saurait donc trop légitimement affirmer que l'étude des êtres présents et passés dans leur structure, — la morphologie au sens le plus large, — atteste leurs transformations successives au cours des temps et leur filiation. L'évolution, en tant que fait, est la seule interprétation satisfaisante et rationnelle de la nature[1].

1. L'interprétation précise des données particulières de la morphologie par l'évolution n'est cependant pas sans donner lieu à discussion. Le lecteur qui

***

Infiniment plus obscur est le mécanisme par lequel cette évolution s'est accomplie, infiniment moins avancée l'analyse des causes directes ou indirectes, sous l'influence desquelles les organismes ont évolué; reconnaissons même immédiatement que nous sommes peut-être moins avancés aujourd'hui que nous ne nous figurions l'être il y a cinquante ans, au moment des grands succès du darwinisme.

Les protagonistes du transformisme, Lamarck en 1809, Darwin un demi-siècle plus tard, ont formulé chacun une solution générale du problème, par une vaste intuition. Pour Lamarck, ce mécanisme se résume dans une adaptation en quelque sorte active des êtres au milieu extérieur. Les particularités structurales ou fonctionnelles des animaux et des végétaux sont en harmonie étroite avec les conditions où ils vivent. Jusqu'à l'époque de Lamarck, et encore pour Cuvier, cette harmonie est regardée comme le fait de la providence prévoyante. Lamarck l'interprète à l'opposé, comme le résultat *a posteriori* de l'action du milieu sur l'organisme. Les besoins modèlent les êtres, développent chez eux par l'usage les organes utiles, atrophient par non-usage les inutiles : l'hérédité conserve et multiplie les variations ainsi acquises. Peu à peu, de la sorte, se sont diversifiés animaux et végétaux, et cette action doit encore s'exercer sous nos yeux. Lamarck y voit une vérité à peu près évidente et qui suffit à rendre compte de l'évolution.

Darwin admet implicitement et comme solution partielle l'explication de Lamarck, mais il attache une importance prépondérante aux petites variations qui se produisent spontanément : il n'en recherche pas les causes. Elles introduisent entre les individus des inégalités qui les rendent plus ou moins bien adaptés aux conditions dans lesquelles ils vivent : les mieux pourvus sont ceux qui ont le plus de chance de survivre et de se reproduire : ils perpétuent par l'hérédité leurs particularités favorables. Tel est le jeu de la sélection

voudrait se rendre compte de celles-ci peut se reporter au livre de M. L. Vialleton : *Membres et ceintures des Vertébrés tétrapodes. Critique morphologique du transformisme* (Paris, Doin, 1924).

naturelle, aboutissant au même résultat que la sélection artificielle pratiquée par l'éleveur. Par étapes insignifiantes et continues, sous l'influence de la sélection, s'est accomplie l'évolution.

Pendant toute la fin du XIXe siècle, ces deux grandes théories se sont partagé la faveur des naturalistes; elles ont été discutées d'une façon surtout spéculative. Elles ne s'excluaient pas. Darwin admettait le mécanisme lamarckien. C'est seulement après lui que les néo-darwiniens, A. R. Wallace, qui partage avec Darwin la paternité de l'idée de la sélection, et Aug. Weismann, ont attribué à la seule sélection un rôle efficace dans l'évolution.

Weismann s'est efforcé, *à priori*, par une conception théorique du mécanisme de l'hérédité, et accessoirement par des vérifications expérimentales, de prouver l'impossibilité de l'hérédité des caractères acquis par l'individu, clé de voûte du système lamarckien. Depuis 1885, cette critique a exercé une influence décisive. Aujourd'hui encore, il faut avouer qu'on ne possède aucun cas véritablement probant d'hérédité d'un caractère acquis. Quant à la théorie weismanienne du plasma germinatif, comme base de l'hérédité, c'est une construction très ingénieuse et cohérente, mais purement spéculative et elle n'a plus, en elle-même, qu'un intérêt rétrospectif. Mais sa structure s'harmonise étroitement avec des données fondamentales fournies par l'observation cytologique et l'expérimentation et qui ont dominé les recherches depuis 1900; elle en a été, dans une large mesure, une anticipation heureuse. Je me borne à dire ici que l'essentiel de la théorie weismanienne réside dans une distinction radicale entre les cellules reproductrices, ou tissu *germinal* et le reste du corps ou *soma*. Il y a là comme deux êtres étrangers l'un à l'autre : le soma n'est qu'une enveloppe périssable et transitoire pour le germen, qui, se continuant d'une génération à l'autre, est immortel. Les variations acquises ou somatiques disparaissent fatalement avec le soma qui les portait, elles ne peuvent donc être héritées. Seules sont héréditaires les variations du germen, en raison de sa continuité même. Sur elles agit la sélection.

Le weismannisme est donc une négation radicale du lamarc-

kisme. D'autre part, il faut observer qu'il a été pratiquement impossible aux darwiniens de donner des preuves directes et tangibles de l'efficacité générale de la sélection, que des objections très fortes subsistent *à priori* contre cette efficacité, qu'enfin Darwin laisse complètement dans l'obscurité les causes des variations, c'est-à-dire le point fondamental. La concurrence vitale est un fait capital et indéniable : mais les minimes différences individuelles ont-elles une valeur décisive et peuvent-elles être le facteur universel qui a modelé tout le monde organisé? Il ne s'agit ni de diminuer le mérite de Darwin, ni de refuser toute valeur à la sélection. Les faunes insulaires, à elles seules, montrent quelles conséquences a, pour l'évolution d'un type ou d'un groupe, la présence et la concurrence, ou l'absence d'un autre type ou groupe. C'est évidemment l'absence des mammifères placentaires en Australie qui a permis aux marsupiaux d'y persister et de s'y diversifier; mais, à la base de leur diversification, qui est le véritable phénomène évolutif, il n'est au moins pas évident qu'il suffise de placer la sélection. Darwin conservera en tout cas l'immense mérite d'avoir su introduire l'analyse dans des phénomènes d'une infinie complexité, même s'il n'a pas dégagé le facteur universel qui suffirait à tout expliquer[1].

1. Cette valeur universelle attribuée à la concurrence vitale, à la sélection, en consacrant la survivance du plus apte comme une loi naturelle, a été néfaste. Transportée dans les sociétés humaines, elle légitime les pires violences, surtout entre les nations. Il est significatif de trouver cette constatation exprimée avec force vers la fin de la grande guerre par un des plus éminents biologistes allemands de la génération immédiatement postdarwinienne. Je veux parler d'Oscar Hertwig. Dans un remarquable livre sur l'évolution (*Das Werden der Organismen*), publié en 1916, il critique vivement la théorie de la sélection et, dans la préface de la seconde édition, écrite en juin 1918, il déplore la déformation que cette idée a produite dans la mentalité allemande, en formulant l'espoir que son livre sera pour le lecteur allemand « l'occasion d'une sérieuse méditation et d'un recueillement moral » et fera luire à ses yeux « une conception du monde plus harmonieuse pour son développement futur ». A ces réflexions, dictées sans doute par le spectacle d'une guerre tournant à la catastrophe, il est assez curieux d'opposer le prestige que garde la sélection pour les compatriotes de Darwin. Au dernier congrès de l'Association britannique pour l'Avancement des sciences, à Oxford, le président de la section de zoologie, traitant du rôle de la biologie dans l'éducation civique, regardait la concurrence vitale et la sélection comme des notions essentielles à inculquer à tous les enfants. Je crois pour ma part le jugement d'O. Hertwig beaucoup plus juste.

*
* *

L'année 1900 marque un tournant décisif dans l'orientation des tendances des biologistes à l'égard du problème de l'évolution et inaugure une période qui dure encore; l'un de ses traits les plus caractéristiques est le développement d'une branche nouvelle de la biologie, la génétique ou étude expérimentale de l'hérédité.

Ce courant dérive de deux sources : d'une part, les travaux de M. Hugo de Vries, synthétisés en 1901 dans un gros ouvrage sur la théorie des mutations; d'autre part, les recherches publiées, dès 1865, par le moine autrichien Mendel, passées complètement inaperçues jusqu'en 1900 et tirées alors de l'oubli.

De Vries avait, dès 1887, construit, sous le nom de pangenèse intracellulaire, une théorie de l'hérédité, inspirée, pour une large part, de celle des gemmules de Darwin, mais, comme celle-ci, comme celles de Naegeli, de Weismann et un certain nombre d'autres, elle était d'ordre purement spéculatif. Par ailleurs, sur un terrain beaucoup plus positif, il avait appliqué à l'étude des variations les méthodes statistiques, qui constituent aujourd'hui aussi, sous le nom de biométrie, une technique, sinon une branche spéciale de la biologie et il en a été un des protagonistes. Mais surtout, il avait cherché à mettre en évidence, sur des plantes particulières, le fait de la variation héréditaire et, par conséquent, de la production de formes stables nouvelles, c'est-à-dire un fait précis d'évolution, contemporain de nous. Il crut avoir trouvé un cas de ce genre chez une Onagrariée, l'*Œnothera lamarckiana*, et il la cultiva méthodiquement, au Jardin botanique d'Amsterdam, de 1886 à 1900. Il conclut de ses recherches que cette Œnothère donne actuellement naissance, de façon spontanée, à toute une série de formes nouvelles, différant par de nombreux caractères de la plante souche et entre elles, et ayant la valeur d'espèces élémentaires, telles que le botaniste lyonnais Alexis Jordan les a conçues, au sein d'une même espèce linnéenne. De Vries a donné le nom de mutations à ces formes nouvelles. Elles résultent d'une variation, non pas lente et continue, mais bien subite et discontinue et, en général, elles sont immé-

diatement et totalement héréditaires. De Vries a vu, dans ces variations de l'Œnothère, le processus typique et l'étape élémentaire de l'évolution.

Celle-ci n'aurait donc pas, d'après lui, une marche continue. Il considère les espèces comme ordinairement stables : ce serait le cas de la plupart à l'heure présente. Mais, à des intervalles plus ou moins éloignés, et sous l'influence de causes provisoirement ignorées, certaines espèces animales ou végétales passent par une phase de variabilité subite, en quelque sorte explosive, produisant simultanément tout un lot de formes nouvelles, ou mutations, séparées par des discontinuités. Ces formes n'ont donc pas nécessairement un caractère adaptatif, comme dans la théorie de Lamarck : la sélection peut s'exercer sur elles, éliminant les mal venues. En fait, d'ailleurs, la presque totalité des mutations rencontrées jusqu'ici étaient dans ce cas, et incapables de se maintenir librement.

La conception de l'évolution de de Vries diffère donc profondément de celles de Lamarck et de Darwin : c'est un phénomène intermittent et en quelque sorte spasmodique, dépendant de causes non précisées, mais intrinsèques à l'organisme et indépendantes des facteurs externes du milieu. La preuve précise de cette conception résidait dans le cas des Œnothères. En raison de leur importance, ces faits ont été l'objet de vérifications multiples et indépendantes : leur réalité est incontestable, mais leur interprétation a été très discutée. De Vries lui-même a étendu ses recherches à une série d'espèces du genre Œnothère, qui est américain, et il a mis en lumière d'autres variations extrêmement intéressantes[1]. Mais, de tous ces travaux, et principalement de ceux du botaniste allemand Renner, sur diverses Œnothères, il résulte nettement que les variations de ces plantes ne sauraient avoir la signification que leur a donnée de Vries. Ce sont des phénomènes complexes d'hybridation, d'une allure spéciale, que Renner a su expliquer de façon fort plausible et jusqu'à un certain point vérifier expérimentalement, en admettant une constitution particulière des cellules reproductrices chez les Œnothères. On ne saurait y voir le type de la production de

1. Voir à ce sujet son livre : *Gruppenweise Artbildung*, 1913.

formes spécifiques nouvelles, ni par conséquent en faire la base d'une théorie de l'évolution.

***

Les phénomènes d'hybridation (dans lesquels rentre le cas des Œnothères) ont été le centre principal des recherches sur la variation et l'hérédité depuis 1900. Mendel en avait fixé, avec une remarquable précision, les lois fondamentales dans un mémoire résumant plusieurs années de recherches expérimentales extrêmement bien conduites sur les pois. Le silence qui, de 1865 à 1900, a étouffé ces résultats capitaux est d'autant plus surprenant que les mêmes conclusions, dans des termes presque identiques, avaient été formulées, en même temps, par le botaniste français Naudin, dans un très beau travail, couronné, en 1865, par l'Académie des Sciences. Naudin paraît d'ailleurs avoir complètement ignoré Mendel, et Darwin, qui a commenté Naudin, sans connaître Mendel, n'a pas été frappé par l'idée essentielle de Naudin. Il est vrai qu'elle n'est pas dégagée, comme par Mendel, en formules mathématiques dont l'évidence s'impose. Mendel a créé une méthode d'analyse de l'hérédité, plaçant ce processus infiniment complexe sur un terrain mesurable et défini par des relations numériques simples et précises. Depuis 1900, cette méthode s'est montrée d'une extrême fécondité.

Le fait essentiel, dégagé par Naudin et par Mendel, est que, chez l'être hybride, résultat d'un croisement, alors que tous les tissus des divers organes, — le soma, comme nous disons aujourd'hui, — sont de nature hybride, les cellules reproductrices, les gamètes, qui, en se fusionnant, produisent l'œuf, origine de la génération suivante, ne sont pas hybrides, mais ont fait retour, par une disjonction de la constitution hybride, à l'un des types originels, paternel ou maternel. De plus — et ceci est la découverte propre et capitale de Mendel, — cette disjonction ne s'opère pas en bloc, pour la totalité des propriétés de l'organisme, mais, d'une façon indépendante, pour chacune de ses propriétés ou caractères. Les caractères divers fusionnés dans un hybride se disjoignent donc dans les cellules reproductrices et se recombinent, ensuite, par la

fécondation, selon les simples lois du hasard. Ceci est vrai tout au moins quand on croise deux variétés d'une même espèce ne différant que par un nombre limité de caractères, et l'un des mérites essentiels de Mendel a été d'avoir su choisir judicieusement, pour ses expériences, des variétés bien définies, à différences précises et limitées. Son mémoire est un modèle de recherche expérimentale. La méthode a permis de combiner, de toutes les façons possibles, un nombre donné de caractères différentiels entre des variétés, de prévoir les proportions numériques dans lesquelles les diverses combinaisons réapparaîtraient aux générations successives, de discipliner, de façon rigoureuse, ce phénomène infiniment complexe et essentiellement capricieux qu'était jusque-là l'hérédité. Les lois de Mendel se sont montrées d'une extrême généralité.

Par ailleurs, la conception de la disjonction de la constitution hybride dans les cellules reproductrices, qui, au temps de Mendel, était complètement imprévue et ne pouvait se rattacher alors à aucune autre donnée, s'est trouvée, en 1900, en harmonie étroite avec toute une série de résultats, acquis d'une façon complètement indépendante, en étudiant microscopiquement (à l'aide des méthodes histologiques), la formation et la structure des cellules reproductrices elles-mêmes. C'était là un ordre de recherches qui avait été poursuivi avec beaucoup d'ampleur dans la dernière décade du XIXe siècle, chez les animaux et chez les plantes. On a mis en évidence ainsi, avec une très grande généralité, dans les noyaux des cellules reproductrices, un processus, qui fournit une image matérielle remarquablement précise de la disjonction mendélienne. L'étude histologique de la cellule, la cytologie, est ainsi venue fournir une base tangible aux lois de la génétique[1].

S'appuyant sur cette remarquable concordance, de très nombreux généticiens ont, depuis vingt ans, vérifié et approfondi les lois de l'hérédité sur des organismes les plus divers. De toutes ces recherches, celles qui ont l'ampleur et la précision la plus considérable sont celles de M. T. H. Morgan sur de petites mouches, les Drosophiles. Ces mouches se prêtent

1. Pour un exposé détaillé ce cette question, voir : E. Guyénot, *l'Hérédité* (Encyclopédie scientifique, Doin éditeur).

admirablement aux élevages expérimentaux. A une température d'environ 20°, on en obtient aisément une génération en une dizaine de jours et un couple produit plusieurs centaines de descendants, qu'on peut facilement tous élever et étudier. S'il apparaît parmi eux des variations, on peut faire des croisements méthodiques et en suivre les résultats pendant une série de générations. M. Morgan, avec ses collaborateurs, MM. Bridges, Sturtevant, Muller, etc., ont ainsi, depuis 1910, obtenu et minutieusement étudié plus de 500 générations successives de Drosophiles, représentant près de 30 millions d'individus, tous contrôlés au microscope[1].

Dans ce formidable matériel, il est apparu un nombre considérable, — plusieurs centaines, — de mutations brusques, immédiatement et totalement héréditaires. Croisées entre elles et avec la souche, ces mutations ont suivi rigoureusement les lois de Mendel. En les combinant de toutes les façons possibles, Morgan a obtenu, à volonté, et dans des proportions numériques exactement prévues, des milliers de races nettement définies et composées *ad libitum*. Sans entrer ici dans des détails à cet égard, on peut mesurer aisément l'importance théorique et pratique de recherches de cette envergure, poursuivies avec autant de ténacité que de méthode et avec une connaissance de plus en plus précise du matériel utilisé. Grâce à cela, nous connaissons et nous pouvons interpréter de nombreuses modalités de l'hérédité, qui semblent au premier abord déconcertantes. De plus, tout cet édifice est bâti avec des faits positifs, soigneusement ajustés, au lieu qu'antérieurement l'hérédité était un domaine de pure spéculation.

Cela ne veut pas dire que nos conceptions actuelles soient la vérité entière et définitive. La théorie génétique de l'hérédité, en particulier dans ses rapports avec la cytologie, apparaîtra sans doute plus tard comme simpliste et superficielle. Mais il ne paraît pas niable que, si elle n'est pas une représentation totale et adéquate de la réalité, il y a, entre elle et la réalité, des éléments généraux de concordance, qu'on ne peut raisonnablement attribuer à des coïncidences for-

1. Remarquons, qu'au point de vue du temps, cela équivaut à une période de cent cinquante siècles dans l'espèce humaine, avec, en outre, l'avantage énorme d'avoir, à chaque génération, des centaines d'individus issus d'un même couple.

tuites, mais qui expriment des rapports profonds. Les choses se passent comme si ces conceptions étaient adéquates à la réalité. C'est à peu près tout ce qu'on est en droit d'exiger à un moment donné d'une théorie scientifique, en réservant l'avenir.

***

Nous pouvons maintenant examiner les conséquences qui découlent, pour le problème de l'évolution, de l'ensemble des résultats que nous venons de résumer.

En somme, l'expérimentation précise nous fait apparaître les espèces actuelles comme généralement très stables. Elles offrent bien des variations individuelles étendues, produites par l'action des agents extérieurs. Une plante transportée de la plaine à la haute montagne, ou inversement, se modifie souvent comme port et comme structure, au point d'être méconnaissable, ainsi que l'ont montré, par exemple, les expériences de Gaston Bonnier. Mais ce ne sont là, au moins en général, que des variations purement individuelles, non transmissibles par l'œuf, ce sont des adaptations personnelles, ce que M. Cuénot[1] appelle des *accomodations*, et qui a reçu aussi le nom expressif de *somations*, parce qu'elles affectent le soma individuel, sans influencer l'appareil héréditaire localisé dans les cellules reproductrices ou germinales. Elles n'ont en général aucun retentissement sur la lignée. Avec un ensemble de propriétés héréditaires données, fixes, — formant ce que M. Johannsen a nommé le génotype, — un organisme est susceptible, à chaque génération, d'offrir une marge de variations plus ou moins étendue, sous l'influence des conditions extérieures où il se trouve; l'ensemble de ces variations constitue le phénotype. L'adaptation lamarckienne, sous l'action du milieu, affecte le phénotype, mais semble jusqu'ici incapable de retentir sur le génotype. En d'autres termes, nous ne constatons pas d'hérédité des caractères acquis. C'est là un paradoxe très embarrassant. Car la conformité générale de la structure de l'animal ou de la plante aux conditions du milieu et aux besoins qui en résultent est

1. Voir L. Cuénot, *l'Adaptation* (Encyclopédie scientifique, Doin).

un fait très réel. Il se conçoit sans peine si l'on admet l'action aussi prévoyante que capricieuse d'une providence, réalisant, dans sa fantaisie illimitée, les conditions et les structures les plus singulières dont le naturaliste est à chaque instant le témoin. Mais, sur le terrain rationaliste, comment expliquer ce fait en dehors de l'adaptation lamarckienne? Les variations héréditaires, que nous rencontrons dans nos expériences de laboratoire ou dans la nature, les mutations, sont manifestement dépourvues du caractère adaptatif. Celles qui sont plus ou moins incompatibles avec la survie de l'organisme sont évidemment éliminées par la sélection et disparaissent. Parmi la masse des autres, il doit s'en réaliser de favorables, ou bien celles qui sont simplement compatibles avec la survie de l'animal imposent à celui-ci un mode de vie déterminé. C'est ce que Buffon avait déjà exprimé à propos des pics; le mode de vie est commandé par les particularités de l'organisation; il y a, suivant l'expression de M. Cuénot, préadaptation à un milieu déterminé. L'harmonie que nous constatons dans la nature serait ainsi réalisée. Elle est d'ailleurs loin d'être aussi universelle qu'on l'imagine souvent; il y a beaucoup de malformations, ou de solutions boîteuses qui ne feraient pas honneur à la providence. Mais pourtant, compte tenu d'elles, les organismes restent, dans leur structure et leur fonctionnement et dans leurs rapports avec le milieu extérieur, des machines merveilleuses de précision, de souplesse et d'opportunité. Peut-on attribuer à l'accumulation de simples hasards la réalisation de ces machines préadaptées? L'instrument précis et simple qu'est l'œil, par exemple, a-t-il été uniquement le résultat d'une série de hasards? On observe dans les organsimes nombre d'agencements fonctionnels de parties distinctes, s'adaptant l'une à l'autre, comme des outils fabriqués par l'homme et que l'on désigne actuellement sous le nom de *coaptations*; ne sont-ils que le résultat de hasards répétés? J'avoue que, pour ma part, j'ai peine à le croire. Mais je dois reconnaître, d'autre part, que la solution lamarckienne, si séduisante *a priori*, n'a pas reçu jusqu'ici la sanction de l'expérience précise. D'ailleurs, à y bien réfléchir, la nature serait d'une variabilité et d'une instabilité déconcertantes, si les actions ordinaires du milieu suffisaient

à modifier de façon permanente les organismes. Or cette instabilité n'existe pas dans la réalité.

La théorie darwinienne de la sélection n'apparaît pas davantage comme la solution générale du problème. L'action de la sélection est surtout éliminatrice et on a pu soutenir qu'elle contribue plutôt à maintenir le type moyen qu'à accumuler, les variations dans un sens déterminé, comme il faudrait. Quant au mutationnisme de de Vries, l'exemple des Œnothères, sur lequel il est basé, ne saurait, d'un accord aujourd'hui général, avoir la portée qui lui a été attribuée tout d'abord.

Nous ne possédons donc pas, en ce moment, de théorie générale et satisfaisante de l'évolution et nous n'avons que de faibles indices de ses mécanismes.

Des travaux de de Vries reste cependant la notion de mutation, telle que les recherches de génétique l'ont précisée. Ce sont des variations brusques, plus ou moins discontinues, héréditaires, apparaissant en dehors d'influences décelables du milieu et sans caractère adaptatif; elles se produisent sur de rares individus, de façon essentiellement sporadique et isolée : la même mutation se répète de façons indépendantes à des époques et en des lieux divers. Les mutations sont donc en rapport avec les propriétés intrinsèques de l'organisme, avec la constitution intime de la substance héréditaire, c'est-à-dire du génotype, dont elles sont des modifications. C'est surtout en conservant et perpétuant par la sélection artificielle des mutations de cette nature, que l'homme a peu à peu transformé, d'une façon si intense, conformément à ses propres besoins ou à sa fantaisie, les animaux domestiques et les plantes cultivées, au point qu'il est le plus souvent impossible de reconnaître sûrement leur souche sauvage. Il a profité des occasions qui se présentaient, sans avoir le pouvoir de les faire naître, ni de les diriger. Cela suffit à faire concevoir la possibilité de la transformation des espèces naturelles, en dépit de leur stabilité ordinaire. La plupart des mutations utilisées par l'homme auraient été, il est vrai, incapables très probablement de subsister librement dans la nature. C'est aussi le cas de celles que l'on a vu apparaître dans les expériences de génétique. Mais les matériaux sur

lesquels portent nos expériences, même les plus vastes, comme celles sur les Drosophiles, sont des infiniment-petits, par rapport à ceux sur lesquels opère la nature.

Dans la nature, d'ailleurs, nous commençons, à la lumière de ces données, à savoir repérer l'apparition de formes nouvelles, du type des mutations, qui parfois, en quelques décades, arrivent à prédominer en certaines régions sur le type originel. Telles sont, par exemple, des formes mélaniques, de papillons de la famille des Géométrides, apparues il y a une cinquantaine d'années dans les districts miniers de l'Angleterre[1]; il en est de même de formes mélaniques d'oiseaux, du groupe des passereaux (*Cœreba*), dans les Antilles. Beaucoup de faits de ce genre doivent passer inaperçus.

On comprend qu'il ne faille pas trop nous illusionner sur l'expérimentation, telle que nous pouvons la pratiquer, dans des problèmes aussi complexes. Elle est sans doute nécessaire; elle nous a appris et peut nous apprendre beaucoup : elle dissipe des erreurs ou réforme des conclusions trop hâtives; mais elle est singulièrement restreinte par rapport aux phénomènes naturels, dont des éléments essentiels peuvent nous échapper très longtemps. On peut même, si on se laisse uniquement guider par les hypothèses directrices de nos expériences, justifiées par les résultats immédiats, et si on pousse à l'extrême les conclusions qui s'en dégagent, aboutir à des paradoxes insoutenables, comme ceux qu'a formulés il y a quelques années l'un des protagonistes les plus éminents de la génétique, W. Bateson. En appliquant, en effet, les raisonnements du mendélisme, il arrivait à concevoir que toutes les mutations résultent de simplifications de la substance héréditaire, si bien que les formes les plus élevées seraient en réalité les plus simples. L'homme serait une amibe simplifiée. Pareilles conclusions, si l'on n'y sentait pas une certaine

1. Sur ces espèces, M. H. H. Harrison a obtenu tout récemment, dans des élevages expérimentaux, les mêmes mutations, en saupoudrant les feuilles dont se nourrissent les chenilles avec des sels de manganèse et de plomb. Ce semblerait être une condition de cet ordre, réalisée dans les districts industriels, qui aurait amené l'apparition initiale de ces mutations. Si ces importants résultats étaient confirmés par des vérifications indiscutables, nous aurions ici l'exemple tout à fait nouveau d'une mutation déterminée par la nutrition, c'est-à-dire par un facteur extérieur à l'organisme.

dose d'humour, signifieraient plutôt que les méthodes mêmes de la génétique ne sont pas qualifiées pour l'étude de l'évolution.

A côté des données fournies par les généticiens, sur la base des expériences de laboratoire, il y a d'ailleurs celles des naturalistes étudiant dans la nature, des *field-naturalists*, comment disent les Anglais, s'attaquant aux phénomènes de variation et de différenciation d'espèces dans toute leur complexité, essayant de raccorder les faits, sans avoir, il est vrai, le critérium précieux de l'analyse expérimentale rigoureuse, mais les considérant à leur échelle réelle dans le temps et dans l'espace. Or, de ce côté, nous arrivent des indications, relativement à l'évolution, qui sont complémentaires des précédentes. Elles viennent précisément d'être synthétisées par M. H. F. Osborn[1], à qui personnellement on doit de très fructueuses et vastes recherches de paléontologie, effectuées, pendant une longue série d'années, sur les mammifères. Il en a raccordé les conclusions à celles fournies dans divers groupes par les recherches détaillées sur la systématique et la distribution géographique des espèces actuelles. Dans la paléontologie des mammifères, spécialement pour la lignée des chevaux, pour les rhinocéros, les éléphants, les titanothères (aujourd'hui éteints), il constate qu'il y a eu une évolution très continue, s'accomplissant suivant certaines directions plus ou moins strictement déterminées ou, comme on dit, orthogénétiques. Pour les diverses classes de vertébrés actuels, poissons, amphibiens, reptiles, oiseaux, mammifères, les recherches absolument indépendantes des spécialistes dans chacun de ces groupes concordent à discerner la différenciation progressive, par modifications insensibles, de variétés, puis d'espèces distinctes, dans les diverses portions de l'aire géographique occupée par une espèce déterminée. C'est ce que M. Osborn appelle la *spéciation*[2]. Ces variétés, ou espèces nouvelles, se caractérisent par des particularités généralement adaptées aux conditions d'habitat et qui ne peuvent guère être attribuées qu'à l'action des

1. Voir divers articles, dans *Science*, *Nature*, *American naturalitst*, 1925 et 1926.

2. Je me borne à transcrire le néologisme anglais.

facteurs extérieurs du milieu[1]. L'indépendance graduelle des formes produites résulte de leur isolement géographique.

Pareilles constatations ne sont possibles que par une connaissance approfondie des faunes, basée sur la récolte et l'étude de matériaux considérables, et justifient l'effort, souvent accueilli avec ironie, des naturalistes classificateurs, quand il est fait avec méthode. Grâce aux collections considérables des grands musées américains, et aux publications auxquelles elles ont donné lieu, M. Osborn peut citer, chez les mammifères et les oiseaux notamment, divers exemples significatifs de spéciation. Il en est ainsi dans le genre cerf (*Cervus*), qui s'étend sur la ceinture des terres boréales. On n'en admettait, à l'époque de Darwin, que deux espèces, alors qu'aujourd'hui on en distingue vingt-trois, nées très vraisemblablement de divergences locales et d'isolement progressif. Sur l'étendue des États-Unis, qui, en dépit de leur continuité territoriale, forment plusieurs régions biologiquement distinctes en raison des climats, on a reconnu l'existence d'une série de variétés bien caractérisées d'un petit rongeur (*Peromyscus maniculatus*), ces variétés différant par des caractères adaptatifs au milieu ambiant. Or un expérimentateur, M. Sumner, a fait, pendant plusieurs années, des élevages pédigrés de cet animal, en transplantant une variété du désert de Californie (*P. m. sonoriensis*) sur la côte humide du Pacifique, où vit une autre variété (*P. m. gambeli*). Malgré les conditions nouvelles, la forme désertique a conservé ses caractères propres, c'est-à-dire que cette variété géographique née, au moins en partie sous l'action du milieu, est une forme stable et que les particularités qui la caractérisent sont d'ordre germinal et pas seulement somatique[2]. Ces constatations doivent être rapprochées de celles auxquelles arrivent d'autres zoolo-

1. Un botaniste français, M. H. Humbert, a constaté des modifications adaptatives de cet ordre dans la flore des Composées de Madagascar où, sous l'influence de la déforestation et des incendies de brousse, une série d'espèces vivaces tendent à devenir annuelles et où ce caractère paraîtrait se fixer d'une façon stable.

2. Les mammifères polaires à robe blanche, soit permanente, soit hivernale, sont de même des variétés ou des espèces, caractérisées par une propriété d'ordre adaptatif, qui, raisonnablement, doit être attribuée, de façon plus ou moins directe, à l'action du milieu extérieur et qui est devenue une particularité germinale stable.

gistes sur des groupes d'invertébrés, par exemple M. K. Jordan, sur la variation géographique des papillons, MM. Racovitza et Jeannel sur la faune cavernicole. Ici, chaque grotte est un monde indépendant, où évolue, dans un isolement rigoureux, une population de chaque espèce ; or, l'étude des faunes carvernicoles conduit effectivement à reconnaître, dans une espèce donnée, un très grand nombre de formes distinctes, le plus souvent spéciales à une grotte ou à un ensemble de grottes communiquant entre elles.

Il y a là un ensemble considérable de faits qui commencent seulement à être méthodiquement recueillis et mis en œuvre. Les mutations doivent y avoir un rôle important, mais il semble bien que nous devions aussi y faire une place à la variation continue et à la *spéciation*, telle que la définit M. Osborn. Celle-ci est un processus très lent, qui se manifeste par périodes au moins millénaires, qui résulte du croisement de nombres immenses d'individus, c'est-à-dire qui repose sur des opérations d'une ampleur à laquelle ne peut arriver l'expérience dans nos laboratoires. Le temps est évidemment un facteur qu'il est très commode d'invoquer pour résoudre les difficultés : c'était une des grandes ressources de Lamarck. Physiologiquement, l'importance de la durée, pour la transformation de la substance vivante sous l'influence des facteurs du milieu, n'est pas très évidente. En fait même, on voit les organismes réagir vivement, dans la mesure où ils le peuvent, à des changements de milieu. Mais on ne peut actuellement ni affirmer, ni nier formellement que, si la réaction somatique et individuelle est assez immédiate, elle conduit ou non à la longue à des modifications germinales affectant de façon stable la lignée. Nous faisons retour ici à des idées d'ordre lamarckien.

***

Les petites variations que nous venons d'envisager, sous forme soit de mutation, soit de *spéciation* continue, sont d'amplitude très restreinte et nullement à l'échelle des transformations nécessaires dans les deux règnes pour l'individualisation de groupes, même secondaires, tels que l'ordre, la

famille, ou même le genre. De celles-ci il faut bien avouer que, dans la nature actuelle, nous ne retrouvons rien.

L'individualisation de la plupart des grands groupes remonte même sans doute bien au delà des plus anciennes périodes qui nous ont laissé des fossiles, puisque les faunes les plus anciennes sont déjà, en somme, d'un ordre de différenciation comparable à la nature actuelle. Certains groupes toutefois, comme les oiseaux et les mammifères, sont relativement jeunes : nous pouvons espérer en percer quelque jour les origines proprement dites. Un fait capital est que l'évolution n'est pas un processus affectant tous les groupes d'une façon uniforme et constante au cours du temps. Certains types sont restés stables et presque immuables pendant toute la durée des âges géologiques fossilifères. A une époque donnée, certains évoluent rapidement, tandis que d'autres se modifient peu ou pas. Pour chaque groupe, comme l'a bien formulé le paléontologiste Dollo, l'évolution est limitée et irréversible. Chaque groupe a son heure d'épanouissement, de diversification, généralement rapide, de prospérité, puis de déclin, précédant sa disparition totale. Il semble bien que, s'il avait été donné à des observateurs de suivre les types de petits mammifères pendant les premières phases de l'ère tertiaire, — qui représente une longue série de millénaires, mais géologiquement parlant une durée relativement restreinte, — nous aurions enregistré sur eux directement des transformations considérables. Mais les mêmes observateurs n'auraient assisté qu'à des modifications insignifiantes de beaucoup d'autres groupes, à commencer par les reptiles. Cela me paraît entraîner la conclusion que, dans l'accomplissement de l'évolution, ce sont les propriétés intrinsèques des organismes qui l'emportent de beaucoup en importance; sinon, à un moment où les conditions de milieu ont changé, tous les groupes devraient avoir été affectés d'une façon plus ou moins uniforme. Les actions extérieures provoquent surtout la manifestation de ce qu'on appelle maintenant les potentialités des organismes. Celles-ci ne sont ni infinies, ni indéterminées; de là l'allure de l'évolution.

Aussi, constatant la stabilité générale de la nature présente, nous n'avons pas à en tirer un argument contre l'idée de

l'évolution. Rien n'oblige à admettre qu'actuellement nous devions assister à des transformations d'importance comparable à celles d'époques antérieures, ni que les grandes transformations passées relevaient de causes dépassant le déterminisme des phénomènes naturels. Si l'on nous permet une comparaison, qui n'est certes qu'une analogie très lointaine, la géologie nous enseigne que l'érection des chaînes de montagnes, telles que les Alpes ou l'Himalaya, a eu lieu à l'époque tertiaire, par suite de plissements de grande envergure, dont l'histoire de la Terre a enregistré plusieurs cycles distincts. Or, nous ne sommes manifestement témoins, à la période actuelle, d'aucun phénomène de cette envergure, et cependant nous ne songeons pas à nier, ni qu'ils aient eu lieu antérieurement, ni qu'ils aient été l'œuvre de causes naturelles.

A des périodes où les groupes évoluaient rapidement, en vertu de dispositions intrinsèques, l'action des agents extérieurs pouvait fort bien avoir sur leur organisation un retentissement adaptatif avec répercussion sur les propriétés héréditaires. Il est difficile, comme je le disais plus haut, d'échapper à l'idée que les adaptations réalisées chez les animaux soient indépendantes de la réaction immédiate des organismes aux agents extérieurs. Elles doivent être la résultante de cette réaction et des propriétés intrinsèques des organismes. Celà me paraît très net quand on envisage le cas d'animaux changeant de milieu, de reptiles passant à la vie aérienne et devenant oiseaux, ou passant à la vie aquatique et devenant nageurs, comme cela a été le cas pour quelques ordres éteints, ou de mammifères passant de la vie terrestre à la vie aquatique, comme cela a eu lieu quand se sont formés les groupes marins, les pinnipèdes (phoques) et les cétacés (baleines, dauphins, etc). Dans l'organisation de ces groupes, l'adaptation est de toute évidence et ne peut s'expliquer par une série de hasards de mutations quelconques. Mais la même circonstance générale a conduit, dans les divers cas, à des résultats très différents, avec certains traits communs. Cela ne peut s'expliquer que par la différence des propriétés intrinsèques des organismes, au moment où ils pénétraient dans leur nouveau milieu[1]. On peut aujourd'hui

1. Ce raisonnement serait valable également, et de façon bien plus frappante

maintenir des chiens dans l'eau, pendant une série de générations, on n'amènera pas, entre leurs doigts, la production de la palmure de la loutre et on en fera moins encore des sortes de phoques; et cependant il n'est pas douteux qu'à un moment donné, qui ne s'est plus représenté par la suite, c'est ainsi que se sont formés, aux dépens de carnassiers terrestres, les pinnipèdes et les cétacés. Pas davantage il ne suffit, comme l'exprimait naïvement Lamarck, à un herbivore d'être contraint à brouter des feuillages élevés pour acquérir le cou de la girafe. Celui-ci s'est allongé, à un certain moment dans une lignée donnée, en vertu de propriétés intrinsèques.

*
* *

Sans que nous ayons encore de données expérimentales suffisantes, nos connaissances physiologiques nous permettent d'imaginer un mécanisme vraisemblable de l'évolution des mammifères, la plus récente et la mieux connue de toutes. La merveilleuse coordination fonctionnelle de l'organisme, évocatrice de fallacieuses finalités[1], nous apparaît aujourd'hui explicable en grande partie par des mécanismes physico-chimiques, surtout par l'action de sécrétions internes ou hormones, régulatrices de la croissance et de la différenciation organique. Sous leur action favorisante ou inhibi-

si l'on pouvait le développer sur des cas précis, pour les parasites. Ils présentent par rapport aux types normaux, dont ils dérivent sans aucun doute possible, des transformations souvent énormes et définitivement héréditaires. Or, celles-ci sont manifestement la résultante des propriétés intrinsèques qu'avaient ces types lorsqu'ils sont devenu parasites et de l'influence des conditions de vie nouvelles que le parasitisme a été pour eux. Ces conditions ont donc ici amené des modifications germinales stables et considérables. Mais ces adaptations au parasitisme ne se sont produits qu'à certaines époques. Il n'est pas en notre pouvoir d'en réaliser de nouvelles dans la nature actuelle.

1. Au fond, l'illusion de la finalité, si forte dans le spectacle du fonctionnement des organismes, n'est pas le propre de l'étude de la vie; elle se présente aussi bien à l'esprit dans le monde inorganique, où elle est maintenant justement et complètement bannie de l'interprétation des phénomènes. Certains esprits éminents sont encore profondément frappés de l'harmonie qui résulte dans l'univers des valeurs spéciales de quelques constantes fondamentales et ils hésitent à voir en ces valeurs l'effet du pur hasard (voir L.-J. Henderson *L'ordre de la nature*, Paris, Alcan, 1923); les récentes découvertes sur la structure des atomes seraient propres à renforcer cette illusion plutôt qu'à l'affaiblir.

trice, telles ou telles potentialités possédées par l'organisme se manifestent ou restent latentes : on a mis, par exemple, en évidence, avec une netteté parfaite, le rôle de la sécrétion thyroïdienne dans la métamorphose des amphibiens, celle des hormones sexuelles dans la différenciation des caractères sexuels secondaires des gallinacés. Il suffit qu'on supprime l'ovaire d'une poule pour qu'elle acquière les ergots et le plumage du coq : l'effet est tellement précis et immédiat qu'une plume qui a commencé à pousser en plume de poule, continue sa croissance en plume de coq et qu'on repère sur elle, avec une netteté parfaite, le moment où s'est fait le virage d'une forme à l'autre. J'ai énoncé, il y a déjà d'assez nombreuses années[1], avant que les exemples ci-dessus fussent connus, l'hypothèse que la différenciation dans les groupes de mammifères, avait pu résulter de changements dans l'équilibre des diverses sécrétions internes, entraînant la croissance excessive ou la différenciation extrême de telle ou telle partie de l'organisme. L'orientation des variations dans des directions déterminées, constituant des séries orthogénétiques, témoigne en faveur d'une supposition de cette nature, de même que la compensation qui s'établit en général entre le développement hypertrophique d'une partie et la réduction d'une autre, ce qu'Et. Geoffroy-Saint-Hilaire avait appelé le principe du balancement des organes. Il est plausible que l'évolution des mammifères, au début du tertiaire, ait correspondu à une phase de variabilité des organes à sécrétions internes, régulatrices de la croissance relative des parties. Ce sont là évidemment de pures conjectures, mais qui maintenant sont envisagées de divers côtés. J'ai eu grand intérêt à entendre tout dernièrement (août 1926), à Oxford, M. J. Huxley développer avec beaucoup d'ingéniosité et de précision, en leur donnant même une forme mathématique, des considérations du même ordre et les appliquant non seulement aux mammifères mais à divers groupes d'invertébrés (crustacés, insectes). Il a montré que la simple considération des lois de la croissance conduisait à enregistrer des faits de variation orthogénétique d'une certaine amplitude et pouvaient rendre compte de façon satisfaisante de l'évolution de

1. *Revue du Mois*, t. XV, 1913, p. 407.

groupes entiers, quand nous disposons de matériaux suffisants. Tel est notamment le cas pour divers groupes de mammifères, en particulier les titanothères étudiés par M. Osborn. Il n'est pas interdit d'espérer qu'on puisse arriver à éprouver ces idées sur le terrain expérimental.

***

Le moment est venu de conclure.

Nous pouvons affirmer aujourd'hui que les organismes n'ont pas la plasticité permanente et quasi-illimitée que leur attribuait Lamarck. Ils sont plutôt généralement stables à l'époque présente. Nous n'assistons évidemment pas à des transformations de l'ordre de celles que, dans le passé, nous révèle la paléontologie. Dans le déroulement de l'évolution, le milieu extérieur a pu intervenir comme un adjuvant et un stimulant nécessaire, dont les contingences ont influé sur le résultat final; mais les facteurs essentiels ont dû être intrinsèques aux organismes et entrer en jeu seulement à certaines périodes, pour des raisons qui nous échappent entièrement, et qu'il n'est pas sûr que nous puissions discerner un jour.

Nous sommes donc loin d'avoir entièrement résolu le problème de l'évolution organique; mais la réalité de celle-ci, comme fait historique, ne paraît plus pouvoir être mise en doute et rien dans la nature actuelle ne s'affirme à l'encontre. Aurons-nous jamais sur la constitution intime de la matière vivante et surtout sur ses origines des données qui nous permettront d'aller, dans la solution du problème, beaucoup plus loin que nous ne sommes aujourd'hui? Il est difficile de le dire. Mais il reste en tout cas assez d'inconnu pour que chacun tranche les points obscurs suivant ses préférences personnelles et cela devrait suffire à tenir les préoccupations religieuses à l'écart de toutes interventions intolérantes sur le terrain de l'étude scientifique de l'évolution.

MAURICE CAULLERY

TABLEAUX DE VILLE D'EAUX

Aubade. — Un peu avant dix heures, une rue triste, aux flancs de laquelle le soleil n'est pas encore descendu. Sorties de magasins, sorties « pour marchandises », garages dans le voisinage d'un hôtel carré, qui a fait le vide autour de lui et s'élève, tel un pavé gigantesque, quadrangulaire, dans le ciel pâle du matin d'août. Au loin, la cloche d'une ancienne chapelle, légère à Dieu, lance des sonneries à toute volée, pour on ne sait quel office.

Et, sur le trottoir, parallèle à celui qui longe l'hôtel, — le caravansérail : un couple de musiciens. L'homme, quarante et quelques années, grisonnant, la femme très jeune, assise sur un pliant, une mandoline et un enfant sur les genoux. Elle accompagne avec son instrument l'air que l'homme joue, non sans talent, sur le violon. Dans l'air bleu, frais et léger, ils donnent presque l'impression d'un orchestre. Air déjà ancien, air d'avant guerre, qui s'en va résonner dans les couches successives, épaisses, fanées de la jeunesse morte; réminiscences. Amour. Il n'a jamais traîné sur cet air que des paroles d'amour!

A terre, sur le trottoir, des vestiges d'immondices enlevées par les poubelles et des morceaux de pain, j'imagine prélevés sur les petits déjeuners et jetés aux oiseaux qui ne les ont pas attrapés et qui n'osent descendre les reprendre si bas...

A droite, par les soupiraux élevés des cuisines de l'hôtel babylonien, une forte odeur persistante de cuisine, de soupe, de jus refroidis... Cuisine d'hier, du mois dernier, de l'an passé, dont l'haleine reste fixée aux murs, aux vitres, aux barreaux de fer. Cramponné des deux mains à ces barreaux,

un homme de vaisselle, quelque aide de cuisine, qui porte un tablier bleu et une serviette autour du cou. Face de mulâtre, belle, étrange, dans la pénombre de prison de l'immense hôtel, alourdie par le reflet blême des maisons sinistres voisinantes, — un mulâtre qui doit être fils d'une blanche et d'un noir et qui a les traits fins de la mère sous l'enduit café au lait que lui a donné le sang paternel. Quelle nostalgie dans ce visage — derrière lequel je devine celui de la mère pâle, qui a écouté, peut-être, en portant cet enfant de noir, d'on ne sait quelle fenêtre, le même air, il y a vingt-cinq ans!...

Je pousse du pied le pain des oiseaux, les débris de détritus, les petites herbes fanées d'un bouquet, et j'ai l'impression de repousser, du même pas, du même pied, de repousser cette tête obscure, aux yeux brillants, dont la sclérotique est bleuie d'un reflet de ciel, quand même, là, au niveau de mes chevilles — et qui s'enivre de l'air déjà ancien, l'air joué par ce violoniste et cette jeune femme qui porte sur les genoux, au creux du ventre et des cuisses, la mandoline et son gosse pâle aux jambes nues...

Une large auto, glissante, huilée, luisante, tourne l'angle de la rue, pour aller s'arrêter devant le perron de l'hôtel, sur lequel s'échelonnent des chasseurs galonnés... Des monstres gras et jaunes en descendent, enveloppés de fourrures et de châles...

... Quel air de valse reste dans la tête? Quel air d'amour, quelle obsession de mélodie sensuelle, jouée par des misérables pour des riches et des malades qui ne les entendent pas — et pour les oreilles écartées d'un mulâtre, au ras d'un trottoir et qui communie en on ne sait quelles délices inexprimées au seuil de l'obscurité de ces caves, — tandis que je mâche les mots bêtes d'amour de la valse et que, dans le ciel d'azur pâle, les cloches, là-bas, avec légèreté et abandon, appellent de petits fidèles, humbles et purs, à des catéchismes...

***

Billard japonais. — Après dîner, vers neuf heures. Le ciel a pâli, l'azur tourne au gris clair, légèrement mêlé d'une

pointe de vert, comme au fond des allégories véronésiennes. De très légères vapeurs de beau temps et d'été, flottent dans cet éther d'allégresse, fait pour les triomphes ailés, au faîte des salles de palais et pour d'autres triomphes, réservés jadis, aux alcôves décorées par Fragonard et Boucher, où les génies et les dieux se sont métamorphosés en inconscients bambins, occupés à environner de roses des courtisanes endormies sur la croupe tiède des nuages. Soir des débuts d'août... Soirs de Degas, jadis, aux *Ambassadeurs*, quand la lumière des ballons de verre dépoli, où dansait la flamme du gaz l'emportait, enfin, sur l'intensité de ce ciel verdâtre, lisse comme une soie...

Plus loin que les hôtels élégants, le long d'une route bordée de platanes qui longe le parc et la rivière, sous le dôme frais des feuillages qu'un souffle subit anime, des baraques alignées. Je les ai toujours connues là. Des bannes de toile rayée les précèdent, abritent de la pluie ou de la trop grande chaleur, les badauds, les promeneurs, tout ce que déverse à certaines heures, d'humanité rassemblée autour des sources, une grande ville d'eaux. Toutes les classes et tous les états. Le paysan et le politicien, l'aristocrate et le boutiquier, tous également dépaysés et ne frayant point. Dans ces sortes de baraques, à toits de zinc, à cloisons de briques et de bois, mais qui ne sont qu'éventaire du côté du trottoir, sous les platanes, des marchands de dentelles et broderies et, même, entre un antiquaire et un dépositaire de bijoux faux, un vendeur de ces objets de bois sculptés, forestiers, qui évoquent la Suisse et les bords du Rhin, coucous et coupe-papier, vide-poches, encriers, dont les branches destinées à recevoir les porte-plume sont faites avec les bois d'un izard. Ici, accessoires bien dépaysés.

...Pas davantage, sans doute, que cette grande boutique remplie d'étagères et de vitrines garnies d'objets du Japon, de lanternes de papier de riz, de toutes nuances, bleu d'outremer se dégradant, orange et noir, ivoires, satzumas, netzkés et corbeilles de jonc tressé et verni, kakemonos, services de thé complets, dans une boîte garnie d'ouate et de papier de soie.

Sur le devant de la boutique, côte à côte, alignés, des billards

japonais, auxquels les passants peuvent jouer, du trottoir même. Étroits et longs, de bois clair, avec leurs « trous » cernés de rouge et marqués d'un nombre, de 10 à 100...

Le soir, après dîner, des grands hôtels les plus proches, comme des modestes pensions, alentour, sur les flancs de la vieille petite ville aux rues étroites et brisées à angles droits, les gens viennent jouer à ces billards. Un franc la partie. Douze billes de bois... Le roulement de ces boules sur le parquet des billards cause une sorte de rumeur, assourdissante d'abord, puis, que l'oreille ne surprend plus. Les joueurs sont disparates. Le veston domine parmi eux, mais il en est qui portent le smoking. Une jeune femme fait de grands cris en jouant; elle est coiffée avec de petits peignes qui massent en arrière ses cheveux courts et assez crépus, elle est drapée dans un châle espagnol, à franges longues, brodé de fleurs carminées et de feuillages couleur d'émeraude. A ma gauche, une femme molle, dont le jeu est surveillé par un homme chauve qui fume mélancoliquement, lance six boules à la fois, de toutes ses forces, sur le billard, puis, avec la demi-douzaine qui lui reste s'efforce de faire revenir celles qui n'ont pas été *placées* du premier coup.

Un prêtre, habitué quotidien du billard japonais, après le dîner, un prêtre s'est glissé entre la cloison et le billard pour surveiller le jeu et donner des indications à la bruyante et folle personne drapée dans le châle blanc...

Le prêtre est grand, d'une taille au-dessus de la moyenne, sans courbes le long du corps, ni estomac, ni ventre. Trois rubans discrets superposés à la boutonnière au milieu de la soutane, légion d'honneur, croix de guerre, et un troisième qui est peut-être *military cross* ou autre... Il a les épaules larges, les mains moyennes et fait des gestes brefs en parlant. Il conseille la dame, que son mari vêtu du smoking surveille de l'autre côté. On est devenu assez familiers, au jeu, chaque soir répété, de ce billard japonais qui fait digérer, qui est bruyant et précis et dont on additionne avant de rentrer à l'hôtel les quatre ou cinq mille points, pour s'en aller, à la fin de la saison, avec un des objets « rares » des vitrines éclairées.

Un des billards étant devenu vacant, le grand prêtre décidé, s'y est installé. Un autre abbé plus âgé, plus petit, tout rond,

douillet, qui l'accompagne, et qui est officier de la Légion d'honneur, celui-là, s'est installé à l'extrémité opposée... Puis, la dame au châle, s'étant fatiguée à lancer trop vivement tant de boules, vient s'asseoir sur une chaise dans le magasin...

Voir jouer ce prêtre qui appartient à l'ordre des Jésuites et qui est un prédicateur de grande allure, est un plaisir bien particulier. Il ne fait point rouler les boules. Il ne se contente point d'essayer de les loger dans les trous qui les attendent. Il les lance, à la volée, pourrait-on dire. Lorsque l'une d'elles est demeurée au bord du trou, il l'attaque d'en haut, avec une autre boule violemment lancée. Une autre, à l'instant même, vient à la rescousse. Ce n'est plus un jeu tranquille, d'après dîner, c'est de l'artillerie... Lorsqu'une ou deux de ces boules s'immobilisent le long du parquet, il en lance une avec violence, qui vient les chasser, leur fait faire le tour du jeu et les lui ramènent.

Je regarde son visage. C'est un prêtre qu'on imagine portant un uniforme de soldat. Le menton avance, il est dessiné d'un trait ferme, le nez est assez long. Mais les proportions sont mesurées, complices, réduites à un ensemble homogène. C'est un masque pour un sculpteur plus que pour un peintre. La couleur n'y existe pour ainsi dire pas. Il est plutôt pâle. Il n'a pas de teint. Mais quels traits, quelle grande arcade sourcilière, quel œil droit, droit comme la bouche, comme la narine de profil, comme le dessus du crâne où les cheveux sont taillés en brosse!

On se demande s'il n'y a pas là quelque grande erreur sur la vocation. Mais, à la réflexion, on conclut que la force, l'énergie devinées chez ce prêtre de quarante et quelques années n'est point perdue pour la religion. Comme il sait aller désembusquer une boule qui semblait imprenable, derrière une autre! Comme il couvre à la fois tout le billard de ses attaques brusquées, serrées, intempestives... C'est un passe-temps précieux de l'observer. Les boules cessent d'être de vulgaires billes de bois, elles deviennent vivantes, humaines, ce sont des âmes que l'on s'efforce de placer où il faut.

La femme drapée dans le châle à franges a cessé de rire. Des spectateurs, impressionnés par ce jeu intense et intelligent, se pressent derrière l'abbé.

Peut-être comprennent-ils tout ce que ce joueur en soutane peut mettre d'ardeur et de raison dans son jeu?

***

NATATION. — Le club des sports, golf, tennis, tir aux pigeons, que sais-je, a installé une « piscine », dans la rivière. Le lit a été creusé, des toiles métalliques tendues sur trois côtés du quadrilatère; le quatrième est formé par un pavillon dont la partie principale est une sorte de terrasse couverte, avec semblant de bar, et, à l'arrière, les cabines.

Jeunes hommes, jeunes femmes vivent là en grande promiscuité, dans des costumes où l'œil ne voit tout d'abord que peu ou, plus véritablement, pas du tout de différence. Dans l'eau même, avec les cheveux courts et plaqués par l'humidité sur le crâne, il devient impossible de se rendre compte du sexe auquel appartient l'individu immergé!

Une sorte de passerelle qui se termine dans le vide, à peu près au centre de la piscine, sert aux plongeons que les baigneurs exécutent avec aisance. L'après-midi, jusqu'à plus de quatre heures, on en voit étendus sur l'étroite et longue passerelle, à plat ventre, sur le flanc, qui prennent un bain de soleil. Il ne reste point d'espace entre les flancs, le bois de la passerelle n'apparaît plus et l'on dirait que cette sorte de batte d'arlequin faite de corps à demi nus tient ainsi, rigide, au-dessus du vide, par la fascination. Ces êtres semblent dormir sous un fluide magnétique. De temps à autre, l'un remue une jambe, tourne la tête, dit un mot...

Dans la piscine ombrée, l'eau est d'un bleu de saphir clair; mais par-dessus les cloisons de toile, la rivière, que rident de légères embarcations couleur de noisette, dans lesquelles s'escriment des rameurs aux bras nus, filles et garçons, la rivière paraît glauque, quelque peu saumâtre même... De l'extrémité de la passerelle, une échelle y plonge, s'y perd, Sur la terrasse couverte, le maître baigneur demeure accoudé, silencieux. Il sait que les rites suivis par sa clientèle veulent que le silence soit absolu, quasi religieux, jusqu'aux environs de quatre heures et demie, à l'instant où le soleil en déclinant commence d'abandonner la passerelle.

Un canot blanc à pétrole conduit du tennis au débarca-

dère de la rive opposée, — la rive dissimulée par les verdures des marronniers et des sycomores de la promenade... — un canot à pétrole conduit les joueurs de tennis ou de golf vers la cité thermale. — Il porte le mot *Verdun*, écrit à l'avant. Sous le soleil, sa blancheur miroite, nacrée. On le dirait peint par Boudin et Monet. L'eau fluide dessine à sa suite deux antennes argentées, hachurées de cobalt, de mauve, de gris, devant le rideau d'épaisses verdures de l'été. Il passe, comme s'il traversait les devantures de M. Hessèle ou de M. Paul Rozemberg, les marchands de tableaux de la rue de La Boétie... Au fond, à droite, la chaîne des premiers monts de l'Auvergne, où se reconnaît le cône du Puy-de-Dôme, baigne dans les bleus les plus délavés, les plus rompus, les plus fluides. C'est un paysage, au premier plan duquel glissent quelques vertes collines coupées par la ligne droite d'un peuplier qui a des airs de cyprès, — un paysage composé pour un fond de l'Albane et repeint selon des « vues » plus modernes.

L'impressionnisme a passé sur nous. Nous voyons, nous verrons toujours comme depuis Édouard Manet, non comme antérieurement à lui. Quel problème : se demander sous quels aspects voyaient véritablement la nature les contemporains de David et d'Ingres, qui la représentaient si pompeuse et si figée, ou par quelle obéissance à des conventions remontant aux premiers errements de la peinture, des hommes comme Fragonard ou Hubert Robert n'ont pas franchi une barrière qu'on est bien certain qu'ils avaient aperçue et qui les gênait. L'humanité ne procède que par bonds. Les premiers Corot, ceux du voyage d'Italie, devaient faire présager toute la sensibilité de l'œil de Monet, de Sisley. Entre Corot et ces derniers, se place Boudin. De tous temps, l'horizon offrit ces transparences, cette fluide et mate aération, ces nuances reconquises progressivement par l'éther et qui, de montagnes, redeviennent nuages à nos yeux... Mais les peintres ne savaient pas ou n'osaient pas exprimer trop librement avec la couleur ce que l'œil ne pouvait pas ne pas distinguer.

... Les baigneurs se sont assis sur la passerelle, jambes dans le vide; ils se frottent les bras, la nuque, hâlés par le

soleil, ils s'étirent, se flanquent des bourrades, de grandes claques, comme pour se faire tomber à l'eau. J'en vois deux se présenter : — « Un tel, du *Racing*. — Un tel, de... » Les jeunes femmes reçoivent les mêmes taloches, les mêmes bourrades... On se dresse... On s'étire de nouveau... A la file, de l'extrémité de la passerelle, on plonge. C'est un grand bruit d'éclaboussements, de reniflements, de respiration de chien qui se noie, de soufflement d'eau, à la manière des dauphins... Les voix n'ont plus la même sonorité qu'en l'air. De l'autre côté de la cloison de toiles, le canot blanc, — *Verdun*, en caractères noirs, — passe à nouveau, suivi de ses moustaches impressionnistes, qui sont comme une balafre de plume d'autruche trempée de lait, sur un azur vermeil...

La grande familiarité enfantine de ces hommes et de ces femmes, jeunes et sportifs, est bien curieuse. Il n'y a pas là de mères, à guetter la tenue de leurs filles. Les mères sont au golf, ou au pavillon du golf, ou demeurées autour des sources thermales ou à faire quelque promenade en auto.

On est *copains*... On est copains... On plonge. On joue maintenant au *water-polo*, avec un ballon de caoutchouc brun. Garçons et filles le reçoivent avec la même vigueur et s'emploient à tirer et pousser le radeau au centre de la piscine avec une ardeur et une nudité tahitiennes. Oui, on croit voir des Tahitiens blancs, des êtres libres, qui se sont affranchis de préjugés, mais qui ont inconsciemment créé d'autres rites, inventé une autre forme de pudeur... La pudeur dévêtue.

Plus les individus sont habillés, plus ils paraissent offrir de barrières infranchissables à la volupté, plus ils ont porté de justaucorps, de paniers, de corselets, de cuirasses, plus ils se désirent maladivement, plus ils mettent de complication à se saisir, à s'entr'approcher, plus les déformations cérébrales les guettent... Imaginons les Valois. Dévêtez-les. Mettez-les tout nus, ou tout comme, côte à côte, au grand soleil, au bord de l'eau : ils ne songent plus qu'à jouer comme des enfants, — ou des chiens.

***

GARGARISMES. — Dans la salle qui fut installée pour les gargarismes, au centre du hall servant d'abri, à l'extrémité

du parc, pour les heures de pluie, — une salle aux revêtements de céramique, environnée de lavabos où l'eau ne cesse jamais de courir, — Augustine est comme une dame dans un salon. Elle reçoit, avec sa robe de zéphyr rayée de bleu clair et de blanc et son bonnet ruché, dont la forme date de quarante ans, pareil à celui de toutes les employées des eaux thermales dans les différents services. Mais le bonnet d'Augustine n'est pas placé sur sa tête comme l'est celui de ses consœurs. Il prend des airs importants, il devient chapeau. Il n'est jamais tout à fait dans l'axe du visage, ni tout à fait à la même place...

Rien ne se passe dans la ville, parmi les baigneurs ou à la Société Fermière, qu'elle n'en soit informée, qu'elle ne le commente, le propage, discrètement, n'en rende juge quelqu'un de ses clients... Ah! les clients d'Augustine! Elle les connaît tous par leur nom, elle leur demande des nouvelles de leurs parents, de leurs amis, dont elle sait pareillement les noms. Et, tout en s'enquérant de leur santé, de ce qu'ils deviennent depuis qu'ils sont venus, elle trouve des qualificatifs dont la justesse d'expression est d'un rare bonheur.

Pendant qu'elle parle spécialement à quelqu'un, elle surveille ceux occupés à leur gargarisme, elle leur tend une serviette, la leur noue sous le menton, derrière la nuque, mais en continuant la conversation commencée avec le premier interlocuteur. Elle a sur tout des connaissances et beaucoup d'assurance. Elle oblige l'un à se laver les yeux dans une œillère de porcelaine blanche qu'elle lui tend toute prête, l'autre à s'enfoncer un tube de verre dans le nez. Au-dessus des pseudo-lavabos de grandes glaces lui renvoient leurs images. Elle les surveille, tous à la fois, quel qu'en soit le nombre, comme un organiste possède les registres de son orgue.

Il est rare qu'on la surprenne seule. Mais, si le hasard le veut ainsi, on la trouve arrangeant l'un des petits bouquets qu'elle remplace chaque matin, dans de petits vases, à l'angle de chaque lavabo. Un jour, des capucines éclatantes mettent des taches orangées et jaunes sur la céramique; un autre, de petits œillets précieux, qui ont l'air de sortir d'un panneau de Pisanello, rouge sombre, avec leurs deux antennes blanches qui se recourbent au cœur de la fleur comme deux barbes

frisées d'une plume d'oie. Un matin, nous trouvons les petits pavots d'or ou blancs des escholzias, bordés d'un trait de pinceau d'aquarelliste, d'un léger lavis de carmin.

Il s'agit d'une espèce nouvelle. Elle vous dit le nom de l'horticulteur. Elle la cultive dans son jardin, de l'autre côté de la rivière... Elle a le col à nu, hors du corsage d'uniforme, l'extrémité inférieure en est renflée, au-dessous de la place où l'on voit, chez les hommes, la pomme d'Adam. Ce renflement donne à Augustine on ne sait quel air de coq, qui se rengorge, qui a là une provision de grains. On oublie, à l'écouter, entre tous ses petits bouquets frais, la hideur du lieu, le comique des figurants qui passent là quelques minutes, qui se gargarisent en renversant la tête, tout brouhahants, tout expectorants, qui ouvrent démesurément la bouche et montrent sous le nez un triangle dans lequel les narines semblent deux oreilles d'ours. Elle facilite, avec bonne humeur et même avec bonté, la tâche aux inexpérimentés. Mais lorsqu'entre dans son « salon » quelque nouvelle ou nouveau venu qui marque mal, elle sait s'en débarrasser avec un art de maîtresse de maison... Parmi les étrangers, surtout, elle flaire, avec un sens curieux, les gens qu'il est inutile d'accueillir de façon spéciale. On ne pourrait jamais dire qu'elle mette personne à la porte, mais elle sait à merveille faire penser à certaines gens qu'il est inutile de revenir. Elle a le goût de la sélection. C'est un personnage amusant, qui a toujours comme du vent dans les jupes et qui ne fait pas un geste inutile.

Lorsqu'un client de l'an passé, paraissant inopinément dans la petite salle, se montre dans l'ouverture de la porte vitrée, à contre-jour, Augustine n'hésite pas une seconde avant de le reconnaître et de le nommer. Elle se rappelle le nom du docteur qui le soigne, l'hôtel où il descend... Voici notre malade tout de suite ramené à son passé, à ses habitudes.

Et lorsqu'il pleut et que le hall est envahi et que les gens se réfugient sur les chaises de fer devant sa porte, gênant l'accès, elle a pour les nommer, les qualifier, les honnir, un geste, un mot : *ces gens* ! — qu'une artiste consommée lui envierait...

Et avec un sourire qui évoque Versailles, Augustine revient nouer une serviette sous un menton.

***

L'ennemie. — S'il fait chaud, les baigneurs se plaignent. Si le temps est froid, ils font des vœux pour que la chaleur revienne. Mais, lorsqu'il pleut, lorsqu'il pleut comme ce matin, comme aujourd'hui, comme pendant toute cette journée, ils sont paralysés.

Ils demeurent derrière les vitres de la fenêtre à peine entr'ouverte à regarder l'ennemie, la pluie, esquisser une sorte de réseau de givre devant les platanes aux feuilles imperméables, découpées à angles profonds et qui luisent d'eau. En arrière, frémissants, argentés, les peupliers d'Italie qui bordent la rivière dominent les platanes. On les dirait perdus dans ce liquide laiteux, cette plaque lumineuse de partout opaque et sinistre, qu'est le ciel.

L'égouttement de la pluie sur le zinc des gouttières, les ardoises ou les tuiles des toits, le gravier des allées, le granit qui borde les trottoirs, cet égouttement crée une sorte d'accompagnement monotone et sinistre à la pluie infinie, pareille, qui n'augmente ni ne diminue en intensité, qui évoque ces ondées de plusieurs semaines dont parlent les voyageurs ayant séjourné dans les îles que caressent les vents alizés. Ils pensent à des lectures anciennes du *Robinson Suisse*. Ils pensent surtout à leur appartement, à leur maison familière, où ils ne s'aperçoivent guère des fantaisies du temps, où ils n'ont pas le loisir d'écouter s'il pleut.

Elle est lénitive cependant, elle est calmante. Elle pulvérise la terre, la végétation comme d'une eau de Jouvence, un élixir de beauté, cette pluie. Et l'on entend, à travers le pilage régulier de tout ce qui offre une résistance aux gouttes d'eau, on entend des oiseaux faire leur concert accoutumé. Les grilles des balcons sont ornées de gouttelettes lumineuses. Un instant, il semble que la pâte translucide du ciel, empruntée aux anciens vases du Nancéen Gallé, se colore, qu'elle s'anime d'un reflet de soleil invisible.

Dans les couloirs de l'hôtel, une jeune dame anglaise lance des appels joyeux, des sortes de cris d'allégresse. Peut-être dit-elle seulement bonjour à une amie, avant d'aller à la douche, — comme s'il faisait le temps d'hier, le temps des

jours passés, des jours perdus. Allons à la source! Allons à la douche!

Mais la pâte translucide des nuages s'assombrit de nouveau. Les Français voyagent sans parapluie. Il va falloir s'acheter un parapluie! Être à l'abri, sous un parapluie, — après tout — ... mais oui, après tout! — ... cela permet, tout de même, de pouvoir regarder devant soi, de flâner, encore un peu le long des magasins, contre les vitrines...

***

MAGASINS. — Les pierres sont fausses. Cette pacotille vient de Paris, d'Amérique ou d'Allemagne... On le sent tout de suite. On le savait d'avance. Mais il pleut, on est là sous un parapluie, dont le manche recourbé est bien gros pour la main qui l'étreint et qui déjà s'alourdit, pèse... On est là, désemparé, entre deux verres d'eau, qui exigent un intervalle d'une heure, de l'un à l'autre... Les pierres des Alpes paraissent moins fausses... On ébauche des projets de collection.

Voici le marchand de tableaux. L'un des cinq ou six marchands de tableaux. Il a, bien entendu, lui aussi, comme tous ses confrères de luxe, sa succursale à Cannes ou à Nice. Tous les commerçants de la côte d'Azur se retrouvent autour du parc de la station thermale. Il paraît que nombre d'*amateurs* de province, qui n'abandonnent leur gentilhommière, leur maison de ville ou de campagne que pendant leur cure annuelle, achètent pour leur salle à manger, leur salon, le petit salon de madame, un tableau. Ils sont tout encadrés, — avec une splendeur quasi sauvage, sans rapport pour la dorure et les astragales, avec aucun mobilier. Mais, l'usage le veut ainsi. Ne cherchez pas ici ce que l'on appelle la peinture « avancée ». Vous ne trouveriez ni un Marie Laurencin ni un Braque, ni un Utrillo, ni un Matisse ou à plus forte raison un Picasso ou un Léger.

Non. La plupart des tableaux qui se vendent dans la ville d'eaux sont d'un ordre déjà éprouvé, établi, qui fait encore « moderne » à certains yeux, avec un recul de près d'un demi-siècle. Le moderne des modernes ici, c'est Monticelli. Encore

reconnaîtrait-il tout ce qu'on expose sous ce nom?... Ce qui est très moderne encore, — mais moderne modérément, comme il sied, — c'est Ziem; c'est M. Didier-Pouget, l'homme des bruyères roses de la Creuse; — c'est Eugène Lambert, que je ne sais plus qui, sans doute en son temps, avait baptisé le *Raphaël des Chats*... C'est Veyrassat, qui montre, sur une toile minuscule, un char de laboureur traîné par des percherons blancs; c'est Ch. Jacques, le familier des moutons. Il faut à ces « amateurs » des spécialités bien établies. Que l'on puisse dire en pénétrant dans leur salon, tout de suite, sans hésiter : — Tiens, vous avez un beau Jacques... Ah! vous avez un Ziem!

Comment une pareille éducation de l'œil se ferait-elle en quelques mois, voire en quelques années? Il en faut des dizaines, un quart de siècle et même une moitié.

Les toiles de MM. Simon, Cottet, Ménard, Besnard, — l'École de 1900, — apparaîtront là dans dix, quinze, vingt ans...

Ainsi va le monde, c'est-à dire ainsi continue d'aller certaine catégorie d'individus, dans certaine bourgeoisie, — car il existe en province des esprits fort à l'aise dans leur temps et qui ne confondent pas les mérites.

Regardons les petits chats d'Eugène Lambert, à je ne sais combien dans une corbeille, qui jouent avec une pelote de laine et portent autour du cou un ruban bleu de ciel... Et les tartanes vénitiennes de Ziem, chargées de vingt doges à la fois et de toute la haute magistrature de la République, et qui glissent, poussées par des voiles de safran sur une Adriatique de la couleur des objets de bureau, en lapis des Alpes, qui se vendent à la porte voisine... Et il y a bien aussi, quelques servantes de J. Bail, de lui ou d'un de ses imitateurs, car ce genre eut des imitateurs... comme les cardinaux de Vibert.

... Je rêve, devant ces vitrines, d'un salon où j'accrocherais un de ces tableaux de Vibert; où je pourrais venir regarder, quand il pleut, un cardinal vêtu de rouge souper gaîment sur une console dorée, service fait par deux enfants de chœur... Un salon où j'accrocherais aussi un Raphaël des Chats... Une Venise de Ziem; un champ de bruyères de Didier-Pouget;

...des moutons de Jacques... Des housses de toile grise couvriraient des meubles de faux ébène, tendus de velours grenat... Dans ma bibliothèque, je pourrais contempler l'Histoire d'Henri Martin et l'œuvre de George Ohnet.

Et peut-être que, tout de même, nous pourrions être très heureux... Tout dépend de qui ouvrirait la porte de ce salon et en compagnie de qui on en pourrait sortir!

***

Tricoteuses. — Lorsqu'il fait très chaud, les échos de la danse, au bar du Casino, parviennent jusqu'aux oreilles des tricoteuses. Le bar est élevé au-dessus d'un important sous-sol, dans lequel sont logées les cuisines. Des balustres occupent le devant des portes-fenêtres. Du dehors, on aperçoit surtout le plafond de la salle, son lustre — et, à travers les balustres de pierre, les jambes des danseurs. Le *jazz* est agréable.

— Bien bruyant — disent les tricoteuses. Mais elles font entendre de temps à autre, un léger claquement de langue sous le palais qui est comme l'absorption d'une certaine humidité, d'une salive suave, que les accords de ces airs d'origine noire leur aurait mise dans la bouche.

Point de croix. Point noué...

Il est des tricoteuses qui ne tricotent pas. Elles brodent. Quelque petit morceau d'étoffe, sombre ou blanc, sur lequel elles baissent la tête à se rompre la nuque. Ou quelque obscur satin, dans lequel elles trament des « jours »... Couleur de feu, couleur de soie!... Elles sont actives, acharnées. Elles ressemblent à ces nageurs de la piscine, qui ne songent qu'à « faire » de la vitesse, à se rendre dans un temps plus court d'une extrémité à l'autre, — tandis que certains, au contraire, s'amusent, souples, se détendent dans l'eau, allongent bras et jambes, comme, aux profondeurs des serres marines, des anémones développent leur chair de couleur, sensible et froide et la replient, au frôlement des poissons spleenétiques.

Il y a des tricoteuses qui façonnent des sortes de vêtements pour on ne sait quels âges ni quel sexe. Elles parlent à des voisines, en travaillant. Elles parlent bas, à mots entrecoupés, comme à coups de lardoir. Elles ont des confidences toujours prêtes et toutes les eaux chaudes et sulfureuses de

toutes les stations thermales de la France n'assainiraient point la poche remplie de fiel dont la nature les a gratifiées en naissant. Le chapeau qui les coiffe est de la nature de leurs cheveux, terne et sec. Elles viennent des provinces les plus opposées et se ressemblent par on ne sait quels liens mystérieux. On ne pourrait dire de quel pays elles sont originaires, si l'on doit les classer parmi les méridionales ou les normandes, — ce sont des *tricoteuses*, — des femmes nées avec une poche de venin au creux de l'estomac et qui en empoisonnent leur vie et celle des autres et qui en mourront, quelquefois à un âge, hélas! des plus avancés.

A travers les balustres du Casino, devant les portes-fenêtres de la salle du jazz, on aperçoit des jambes de femmes et d'hommes, que l'on voudrait supposer jeunes. Ces jambes, par couples, avancent en mesure, dans des pantalons gris clair ou blanc, ou bleu marine, — et dans des bas de soie, de la même nuance, abricot pâle... On dirait que ces jambes tricotent, — elles aussi, — quelque fil invisible et jamais rompu, qu'elles le massent, l'étirent, le nouent, sans répit, sans pause. Fil des heures, fil couleur du temps, fil de l'ennui, fil de la volupté, du désir... Autres *tricoteuses*!...

L'air chaud de la fin d'après-midi apporte avec des senteurs de bar les accords du jazz qui font trembler...

On dirait une toile ébauchée de Van Dongen, ces jambes d'hommes dans le pantalon de tussor et ces longs mollets de femmes gainés dans les bas couleur de rose thé sous des jupes courtes, couleur de rose France. *Tricoteuses*! Araignées du plaisir. Vaines tricoteuses! D'épaisses chevilles évoquent des maturités qui se rebellent contre le sort...

Et les autres *tricoteuses*, parques familiales sur leurs chaises louées, s'agitent, ayant les reins soudainement douloureux, les oreilles trop sensibles, tout à coup, aux accords du jazz, aux accents de ces voluptueux exercices qu'elles ne pratiquent pas et que d'autres, au-dessus d'elles, goûtent, — sans en jouir.

Tricoteuses!... *Tricoteuses*...

***

L'Impératrice. — Un épais et large album, dans lequel ont été rassemblées d'anciennes photographies, relatives à

la Ville d'Eaux, à la Société Fermière, aux agrandissements, aux travaux, aux fastes passés. Des lavis, des gravures ou dessins, — naïfs, — montrent ce qu'était la station thermale, aux débuts de la seconde moitié du dernier siècle... La construction du pavillon bâti pour l'empereur Napoléon III y figure, ainsi que l'aménagement du parc, le long de la rivière, l'ancien casino, avec la salle de bal, qui, alors, paraissait vaste, ornée de l'effigie des souverains. Des photographies jaunies évoquent des réunions où les hommes sont vêtus de la redingote boutonnée sous le menton, coiffés du chapeau haut de forme, dans des attitudes graves, que l'on dirait empruntées encore aux portraits de Hyacinthe Rigaud et de Philippe de Champaigne. Les baigneurs d'aujourd'hui sont moins cérémonieusement vêtus...

L'impératrice Eugénie avait été suivie, en 1864, d'une compagnie de sa garde, qui campait à proximité de la villa. Un portrait la fait se survivre, avec ce sourire qu'on lui voit sur le fameux *Décaméron*, de Winterhalter, que le Louvre vient d'acquérir, à Londres, à la vente des objets provenant de Farnborough. Attirant sourire de femme qui, désormais, symbolisera la troisième de ces quatre périodes si marquées, dont le XIXe siècle fut formé...

L'Impératrice!... On imagine le ton de la Ville d'Eaux pendant ce séjour, l'élégance de certaines après-dînées. La musique des Gardes, les uniformes de couleur, les dentelles espagnoles, — dites blondes, — drapées sur les satins gris et les tulles blancs qui environnaient le col et les épaules... Les crinolines, les chapeaux de paille d'Italie et les petites ombrelles couvertes de Chantilly sur fond de faille blanche... Et les dames accourues, les imitatrices souriantes, les pastiches d'Impératrice, qui avaient leur renommée et leur cour, aussi.

... Dans ce sourire de souveraine, non issue de sang royal, qui avait été la brillante mademoiselle de Montijo, des Spa et des Carlsbad de 1850, qu'un groupe caracolant suivait, à la manière des chevauchées qu'Alfred De Dreux a peintes, mademoiselle de Montijo, jeune personne dont la mode s'empare et qui a sa célébrité, — dans ce sourire nous lisons bien des nostalgies. Être la femme de l'Empereur, de l'homme plus

âgé, qui a des caprices, être l'*Impératrice*, demeurer sans reproche et sans amour, chercher dans les emplois du rôle qu'on fut si follement enchantée de tenir, un dérivatif à son ennui, une manière de voiler ce vide qu'on sent en soi, que rien ne comble ni les honneurs, ni les acclamations, ni les concerts de la Garde, ni les hommages.

Toute femme — et pourquoi pas tout homme — sous l'activité, sous la recherche de l'occupation, derrière le but visible de ses efforts, dérobe cette angoisse d'être seul, tout seul, qu'on lit aux commissures des lèvres de la belle Impératrice qu'un Empereur choisit en dehors de tout protocole et qui, — après avoir été la plus adulée, la plus voyante de ces jeunes filles d'Europe qui papillonnaient dans les villes d'eaux à la mode et que l'on mariait successivement à ceux qui leur baisaient la main, — qui est, désormais, l'Impératrice, dans cette ville d'eaux, mais qui n'avance plus que *suivie*, non *entourée*... Et qui ne saurait rien plus attendre de son cœur qu'une fidélité, chaque jour plus distante à cet homme qui s'alourdit, qui est malade, qui a des préoccupations — et des ennemis, que les hommes inquiètent et sur qui pèse l'avenir... Le fils, le prince Impérial, — seule douceur à ce cœur de jolie femme, qui, pendant près de dix ans, fut enivré et qui ne se satisfait déjà plus de la vie qu'il voulut et qui l'ennuie...

Le visage de l'Impératrice est passé dans l'album... Les transformations, chaque année opérées dans les bâtiments, se succèdent, la ville d'eaux progresse, grandit, s'étend toujours, la salle du casino primitif s'est trouvée emprisonnée dans un édifice considérable, — mais déjà trop petit. Il faut balayer des bâtiments, faire place nette...

Et M. l'Administrateur-Délégué referme l'album, en me disant, comme en repoussant de la main tout ce passé, ses projets d'avenir, indispensables, nécessaires, impérieux...

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le coût et le rendement du travail servile.
La légende du Défilé de la Hache. — Un opposant sous Napoléon Ier.

On a beaucoup étudié la décadence de Rome. Mais le déclin de la Grèce a peu attiré l'attention, soit qu'il ait paru naturel au point de ne pas demander d'explication, soit que la survivance de l'hellénisme ait fait perdre de vue la disparition de l'Hellade. Un historien fort ingénieux, M. Barbagallo, directeur de la *Nuova rivista storica* de Milan, comble cette lacune. Son volume sur le *déclin d'une civilisation*, remarqué en Italie, et traduit par M. Georges Bourgin (Payot), est plein d'idées, dont la plupart ne sont pas des idées courantes. Comme M. Ferrero, avec lequel il a plusieurs fois collaboré, M. Barbagallo n'aime pas les chemins battus. Il préfère au besoin le paradoxe à la banalité. Peut-être même y a-t-il quelque chose de ce genre au point de départ de son ouvrage.

Ce qui est le plus grave, le plus triste, le plus tragique dans la ruine du monde grec, c'est, dit-il, qu'il ne s'agit pas là d'une grande puissance matérielle qui s'écroule : ce qui s'éteint, c'est quelque chose de plus, « c'est une lumière d'intelligence, de civilisation, d'esprit, de culture ». Est-ce bien exact? Quand la Grèce n'est plus rien sur la carte, n'est-elle plus rien dans le monde? Ne pourrait-on pas soutenir au contraire, — et on l'a soutenu, — que le rayonnement intellectuel et artistique de la Grèce n'a jamais été plus large qu'après son effondrement comme nation? Il n'y a plus d'État grec! Mais il n'y en a jamais eu. Il n'y a plus d'États grecs! Est-ce là un grand malheur pour l'humanité et même

pour les Grecs? Cette mosaïque de petites cités jalouses, querelleuses, d'un nationalisme exclusif et borné, divisées entre elles et à l'intérieur de chacune, est-ce ce qui fait la grandeur et le charme de la Grèce? N'est-on pas plutôt confus et navré de voir éternellement ce peuple si bien doué user toutes ses ressources à se déchirer? Même Athènes fait pitié au spectacle de ce qu'on ose à peine appeler sa politique. La conduite de l'expédition de Sicile est un prodige de déraison. La guerre du Péloponèse est un suicide collectif de la grécité, pour aboutir à la revanche du « barbare », du Grand-Roi, dont les dariques sont plus efficaces que les armées? La chute de la Grèce est facile à comprendre. Ce n'est pas cela le miracle. Le miracle, c'est que ce pays morcelé à plaisir par la nature et par les hommes ait fait si grande figure dans le monde, — et pas seulement dans le monde des idées, — pendant un siècle, un des grands siècles de l'histoire. Ce n'est pas « le crépuscule des dieux » qui est étonnant, c'est que les Grecs aient été des dieux, des arbitres de la terre, à un moment donné. Que « la chèvre de M. Séguin » soit mangée par le loup, il est inutile d'en donner les raisons; qu'elle lui ait tenu tête toute la nuit, voilà le mystère.

Ceci dit, les explications de M. Barbagallo n'en sont pas moins pleines de suc. Le chapitre sur l'esclavage et le rôle destructif qu'il a joué dans la Grèce antique est à lui seul une petite thèse, d'une séduisante originalité. Son seul tort, qui en un sens est un mérite, est de n'être pas valable que pour la Grèce, ni même spécialement pour la Grèce. L'esclavage a eu partout et dans tous les temps les mêmes effets.

Il ne s'agit pas de le condamner au point de vue moral et humain. C'est un pont aux ânes. L'esclavage en soi a pu avoir du bon. Socialement et économiquement il marque un progrès sur les temps plus grossiers où l'on massacrait les prisonniers où l'on coupait les mains des vaincus pour les verser à pleines corbeilles aux pieds du roi. Le travail servile est un mode d'organisation de la production qui a eu sa raison d'être, qui répond à un stade économique. Pour nous en tenir à la Grèce, dans ces petits États sans cesse en guerre ou menacés d'y entrer, le citoyen est presque constamment sous les armes; la proportion des mobilisés atteint couramment

10 p. 100 de la population libre, c'est-à-dire le chiffre atteint exceptionnellement par quelques États belligérants au cours de la dernière guerre, et considéré comme inoui. Il fallait bien assurer le pain quotidien. Le citoyen est un guerrier nourri par ses esclaves, comme l'homme d'armes du moyen âge l'était par le travail du serf. C'est une division de la tâche sociale. A première vue, on est même tenté de croire que chaque moitié de cette tâche sera ainsi mieux faite, que la méthode, l'organisation, l'esprit de suite, facilités par la permanence du travail servile, accroîtront le rendement agricole et industriel, et en diminueront le prix de revient puisque l'esclave n'est pas rémunéré. Ne gagnant rien pour lui, tout ce qu'il gagne est pour son maître. Et l'on s'extasie devant les grands travaux de l'antiquité, qu'il eût été — et qu'il serait encore — impossible d'effectuer par le travail libre.

C'est sur tout cela que M. Barbagallo culbute les idées reçues. Le travail servile, conclut-il, c'est peut-être une monstruosité morale, c'est bien plus sûrement une monstruosité économique.

Comment! direz-vous. Voici une main-d'œuvre dont vous disposez souverainement, sans limitation de la journée de travail, sans rien qui ressemble au repos hebdomadaire et à la semaine anglaise, sans que personne ait le nez à mettre chez vous, sans autre dépense que l'entretien minimum du matériel humain, et elle ne serait pas le comble de la production et du bon marché! Eh bien, non. En aucun temps, en aucun pays, elle n'a rien donné de pareil. On a fait le calcul. Un forçat, qui est bien à sa façon un esclave condamné au travail, n'a jamais produit que le tiers du rendement d'un ouvrier libre. L'esclave produisait un peu plus : la moitié du travail salarié. Ces calculs ont été faits, il y a longtemps, par des savants qui ne cherchaient pas à appuyer la thèse de M. Barbagallo : Du Mesnil de Charigny pour les forçats (*Histoire de l'économie politique des anciens peuples*), et Dureau de la Malle pour les esclaves (*Economie politique des Romains*).

Mais pourquoi ce maigre résultat? Parce que le travailleur forcé n'a aucune raison de bien faire, qu'il n'a, dans son ensemble, aucune habileté professionnelle ni aucun avantage

à en acquérir, et que, d'autre part, l'employeur n'est pas engagé à améliorer ses procédés ni son outillage, attendu que l'instrument perfectionné et délicat serait tout de suite mis hors d'usage par l'incurie, la maladresse, le manque de soin de cette main-d'œuvre indifférente à tout. Mais, on peut la stimuler, la tenir en haleine par la crainte! Le fouet a bâti les Pyramides. Oui, mais au prix de quelle surveillance? Et par suite à quels frais?

Ceci nous amène au second point : cherté de la main-d'œuvre servile. L'esclave ne coûte rien. C'est vite dit. Mais, d'abord, il a fallu ou l'acheter ou l'élever. Ensuite, il faut l'entretenir. Si vous le traitez mal, si vous le sous-alimentez, il dépérit. Si vos gardes-chiourme ont la main trop lourde, ils l'abîment : la perte est pour vous. En cas de chômage, vous ne pouvez congédier les travailleurs en surnombre. Et quand ils sont malades, quand ils sont invalides, quand ils sont vieux. Vendez-les, disait Caton. Oui, mais qui les achètera? On ne peut tout de même pas les mener chez l'équarrisseur pour tirer quelque chose de leur peau. Et il y a ceux qu'on vole, ceux qui se sauvent. Assurez-vous contre ce danger. On le faisait, nous apprend Aristote, mais c'est une augmentation des frais généraux. Ou bien on courait après, ce qui ne coûtait pas moins, ou l'on donnait une prime à qui les ramènerait. Le travailleur libre ne cause pas de ces dépenses. Même aujourd'hui, le patron n'est responsable que des accidents.

Les anciens qui voyaient la chose de plus près ne s'y trompaient pas. Columelle, Pline l'Ancien, ne tarissent pas sur les méfaits du travail servile. C'est le « sabotage » continu du matériel, du cheptel, de la récolte. De Varron à Columelle, en un siècle, qui est le siècle d'Auguste où l'agriculture est en honneur, la production en céréales a baissé pour l'Italie de 30 à 40 p. 100. Renoncez au labour, alors, faites de l'élevage, de l'olivier, de la vigne. C'est ce qu'on faisait, comptant sur le blé des provinces, mais le résultat n'était guère plus beau. Pour une oliveraie de 60 hectares, il faut, dit Caton, treize esclaves; pour 25 hectares de vignes, il en faut seize. Columelle estime qu'il faut, pour 50 hectares de labour, quatre bœufs, quatre bouviers, et soixante tâcherons. Et quel sera le rendement? A l'hectare, deux ou trois hectolitre de blé en

Attique, et seulement une année sur deux, car le système des jachères inutilise le sol la moitié du temps.

Il en va de même pour toute industrie. Que ne se sert-on de machines? Les Grecs sont les plus inventifs des mortels. Ce sont les ingénieurs et les architectes de l'antiquité. Mais le machinisme ne progresse pas que sous le coup de la nécessité. C'est la raréfaction de la main-d'œuvre qui y pousse, non l'initiative spontanée de l'entrepreneur, qui se méfie instinctivement des inventions, tant qu'il croit pouvoir s'en passer. La charrue du temps de Périclès est celle de l'Iliade, un crochet grossier qui égratigne le sol, bien incapable de l'ouvrir et de le retourner. Les moulins à eau n'apparaissent qu'au IVe siècle après J.-C., et parce qu'on commence à manquer d'esclaves. Dans les mines du Laurium, on enlevait les déblais dans des corbeilles à dos d'homme. On brisait le minerai à la main dans des mortiers. Avec de pareils procédés, il eût fallu un siècle pour restaurer nos régions dévastées. En fait, dans l'antiquité, on y renonçait le plus souvent.

Une société vivant sur un travail ainsi compris est forcément « indigente », au sens propre du mot. Elle n'est pas au large. Elle « manque », et surtout elle a peur de manquer. Elle ne se maintient que par la restriction, par le malthusianisme, considéré en Grèce comme tellement à encourager qu'on y était patriotiquement indulgent pour certains vices envisagés comme un frein salutaire à la natalité. Mais, à se prolonger ainsi, on aboutit à l'anéantissement. Rome a mis fin à la Grèce : en réalité la Grèce était finie.

***

Rome a souffert aussi de la plaie de l'esclavage. Mais elle a résisté plus longtemps grâce, — c'est le cas de le dire, — à sa meilleure constitution. On nous excusera de n'y pas revenir, malgré l'occasion que nous en offre le solide volume de M. Piganiol, la *Conquête romaine*, tome III, à l'Histoire générale de M. Halphen et Sagnac (Alcan). Nous allons plutôt lui chercher querelle, une grosse querelle à propos d'une petite erreur, parce qu'une erreur est plus grave quand elle se trouve sous une plume autorisée.

M. Piganiol nous parle encore, à propos de la guerre des

mercenaires révoltés contre Carthage, du fameux « défilé de *la Hache* ». N'en finissons-nous pas avec cette légende? Il n'y a jamais eu de défilé de la Hache. Polybe nous dit que l'encerclement des mercenaires et leur destruction eurent lieu « à l'endroit que l'on appelle *la Scie*, parce qu'il a l'aspect de cet instrument ». Et en effet il ne manque pas en Tunisie de ces crêtes dentelées que les Espagnols appellent, comme Polybe, des *sierras*. Mais Flaubert, et nul ne lui en fait un reproche, n'a pas lu Polybe dans le texte grec, ni même dans la traduction latine de Didot. Il a fait comme Michelet, comme Duruy, et avec plus d'excuse qu'eux, car il n'est pas du bâtiment : il a pris une traduction française, et il n'avait aucune raison de s'en méfier. La traduction de Buchon, dont il s'est servi, avait paru dans le *Panthéon littéraire* en 1836. Il aurait pu aussi bien consulter celle de Bouchot parue en 1847, puisque *Salammbô* est de 1862 et qu'il y a travaillé six ans, mais il n'y aurait rien gagné. Toutes deux traduisent le mot *priôn*, qui veut dire « scie » et n'a jamais signifié autre chose, par le mot « hache ». Duruy, dans son *Histoire des Romains*, dont la première édition est de 1843, est peut-être aussi une victime de Buchon. Mais Michelet, dont l'Histoire romaine remonte à 1831, est antérieur à Buchon. Qui l'a induit en erreur?

Le coupable, celui que tout le monde, — traducteurs et historiens, — a recopié aveuglément parce qu'il inspirait toute confiance, — et aussi parce qu'il est plus commode d'en croire autrui que de tout vérifier, — c'est un bénédictin de la savante Congrégation de Saint-Maur, dom Vincent Thuillier, le premier traducteur français de Polybe. Comment aurait-on pu supposer un pareil contre-sens de la part d'un pareil érudit? Son ouvrage parut, en 1727, avec commentaires du chevalier de Folard, un des plus célèbres écrivains militaires de l'époque, théoricien des assauts à l'arme blanche, par colonnes d'attaque à trente-six rangs de profondeur. Le chevalier de Folard est séduit par cette tuerie du défilé de la Hache. Il en fait une étude détaillée avec carte du terrain. « Rien, dit-il, ne donne plus une idée de l'âpreté de ces montagnes que le nom dont ce lieu était appelé ». Allez douter après cela! Le nom ajoute quelque chose de romantique à l'horreur tragique de ce sombre épisode. On conçoit que

Flaubert en ait fait un chef-d'œuvre. Depuis, le défilé de la Hache est classique.

De rares historiens ont résisté à l'enchantement. Tissot dont sa *Géographie comparée à la province d'Afrique* (1884) a signalé l'erreur. M. Gsell, dans son troisième volume de *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, paru en 1918, se garde bien d'y tomber, mais sans paraître remarquer qu'elle est encore en honneur. N'imitons pas cette charitable discrétion, puisqu'elle a été inopérante. Il va sans dire que les étrangers ne comprennent rien à notre manie d'imaginer un défilé de la Hache. Ils n'essayent même pas de se l'expliquer : ils supposent que c'est chez nous un « tic » national. En tout cas, ils ne nous l'imputent pas. Dans l'histoire romaine qu'il écrit pour l'Histoire générale de M. Glotz, M. Ettore Pais, qui est Italien, dit fort exactement que « les mercenaires furent cernés par les éléphants et détruits aux Monts de la Scie ». Espérons que la cause est entendue et que nous ne porterons pas indéfiniment le poids du « lapsus » de dom Thuillier. Et peut-être alors arrivera-t-on à identifier le site, car il n'est pas surprenant qu'on n'ait pu jusqu'ici découvrir, entre Zaghouan et Hammamet, un défilé ayant la forme d'une hache.

***

Lainé, président de la Chambre, ministre et pair de France, membre de l'Académie française, n'a jamais été tout à fait au premier plan. C'est un des hommes représentatifs de la Restauration, plutôt qu'un de ceux qui la dirigent. Une certaine indolence dans le cours ordinaire de la vie, une susceptibilité irritable qui lui faisait perdre le sang-froid sans lequel on ne réussit pas en politique, une gaucherie ou une ignorance des choses de la cour qui l'en tient à l'écart, paralysent son action. « Il était, dit M. de la Gorce, de ceux qui ornent magnifiquement les assemblées, non de ceux qui les guident et les tiennent dans la main. » Son nom a survécu, mais sans beaucoup de relief. Aucun travail d'ensemble n'avait été écrit sur lui avant les deux volumes que lui consacre M. Émile de Perceval, le *Vicomte Lainé* (Champion). Lui-même n'a rien publié, et son successeur à l'Académie, Dupaty, dans son discours de réception, le remarque sans beaucoup d'égard.

Il avait pourtant beaucoup écrit, mais ses papiers ont eu tous les malheurs. Ensevelis dans la modeste maison familiale de Saucats, petit village perdu des Landes, nul n'y a pris garde. Ils ont été vendus en bloc (1883), en même temps que le mobilier, quand la propriété a cessé d'appartenir, — non pas à ses descendants, car Lainé n'a pas laissé d'enfants, — mais à une branche collatérale issue de son frère cadet. Heureusement achetés par le bibliothécaire de la ville de Bordeaux, ils ont été utilisés pour la première fois par M. de Perceval, qui en a complété l'étude par des recherches personnelles aux Archives départementales et municipales. Il y a là beaucoup d'inédit. Ce que nous savions n'est pas bouleversé, évidemment, mais beaucoup de points sont éclairés et précisés.

L'épisode le plus caractéristique et le plus courageux de la carrière de Lainé, celui grâce auquel son nom a le plus de chances de survivre, n'appartient pas à la Restauration. C'est son rôle d'opposant, ou plutôt de critique, en 1813, au Corps législatif. C'est pourquoi M. de Perceval donne comme avant-titre à son ouvrage : « Un adversaire de Napoléon ». C'est beaucoup dire, l'adversaire est chétif, mais il a fortement ému le maître. Lainé était député depuis 1808. Il avait été « nommé » dans la Gironde le 20 novembre 1807. Nous ne disons pas « élu », car les élections faites par un double collège de notables, le collège de départements et celui d'arrondissement, n'étaient qu'une désignation à raison de deux candidats pour un siège. C'est le président du collège électoral, envoyé par l'empereur, qui faisait le choix. En l'espèce, ce fut l'archi-chancelier Cambacérès.

Lainé n'était pas bonapartiste. Il n'aimait pas le despotisme, et il n'aimait pas la guerre; c'était ce que Napoléon appelait un mauvais esprit. Pourtant, il est compris dans la promotion de la Légion d'Honneur de janvier 1810. Sur la marge de son brevet de chevalier, son frère a écrit cette note significative : « Il avait été très sensible à cette attention de l'Empereur et il ne l'aimait pas ». Au Corps législatif il fait partie d'une des trois commissions de sept membres chargées, depuis la suppression du Tribunal, d'examiner et de « rapporter » les projets de loi. Avocat réputé, il est de la commission de législation civile et criminelle. A ce titre il

rédige un rapport sur « les confiscations » où perce malgré toutes les précautions d'usage, une hostilité non seulement au principe de la loi, mais d'une façon plus générale au pouvoir absolu. Il commence à inquiéter ses collègues. Il ne réunit pas les 50 signatures nécessaires pour soumettre son rapport au Corps législatif tout entier constitué en Comité général. Son rapport reste enfoui dans le sein de la commission. On y trouvait des axiomes éminemment entachés d'hérésie. « Il faut à la France une monarchie modérée, mais forte. » On sent qu'il aurait préféré dire : « forte, mais modérée ». Il n'en fallait pas plus pour être classé parmi les « idéologues » : bêtes noires de l'Empereur.

En 1813, son rôle est plus actif. Le Corps législatif, réduit à rien depuis que Napoléon préfère légiférer par sénatus-consultes, reparaît sur la scène, quand la défaite oblige l'empereur à donner quelque satisfaction de forme à l'opinion qui voudrait la paix et qui accuse l'empereur d'y faire obstacle. C'est après Leipzig. L'ennemi est sur le Rhin, le bruit court que la coalition a fait des ouvertures de paix acceptables, laissant à la France ses limites naturelles. Il s'agissait des notifications de Francfort du 9 novembre, conçues en termes savamment vagues. Caulaincourt, envoyé pour négocier sur cette base branlante, n'avait pas abouti parce qu'il n'avait pas été autorisé à prendre les alliés au mot, et la déclaration de Francfort, lancée par eux le 4 décembre, mais antidatée du 1er, sera encore moins affirmative. L'Empereur voulut se concilier les Chambres, et par suite relever le moral du pays, par une manifestation de confiance. Il ouvrit en personne la session du Corps législatif (29 décembre) et invita les deux assemblées à nommer chacune une commission de cinq membres. On communiquerait à ces commissions les documents diplomatiques et elles pourraient ainsi, en connaissance de cause, rédiger un rapport — on disait alors une « opinion » — capable d'éclairer ceux qui demandaient à l'être.

Laîné fit partie de la commission du Corps législatif, et fut même chargé du rapport. On a dans ses papiers, sous le titre : « Pensées secrètes », un exposé de la situation de la France et de l'Empire qui en dit long sur l'état d'épuisement et de découragement qui régnait dans le pays.

Nous avons le « sommaire » original, dont le rapport ne sera qu'une édition adoucie et corrigée sous la pression de l'archichancelier. La commission n'était pas telle que l'empereur l'aurait voulue. Elle n'était pas du reste sans valeur. On y trouve Raynouard, auteur dramatique dont une tragédie, *les Templiers*, est encore connue, et le philosophe Maine de Biran, belle intelligence et beau caractère, déjà un vétéran des Assemblées parlementaires, car il avait fait partie du Conseil des Cinq Cents. Le texte si laborieusement établi et remanié fut lu à la Commission le 28 décembre, puis encore corrigé, et relu au Corps Législatif dans l'après-midi. L'assemblée en remit la discussion au lendemain 29. Le soir, nouvelles corrections, à la demande du conseiller d'État, d'Hauterive, un de ceux qui avaient eu mission de communiquer les pièces diplomatiques. Mais quand le rapport fut relu le 29, plusieurs députés remarquèrent et regrettèrent les suppressions pratiquées depuis la lecture de la veille. Finalement, le 30, l'impression du rapport fut votée par 223 voix contre 51.

Il restait à rédiger comme conclusion une « adresse ». On n'en eut pas le temps. Le soir même le ministre de la police, Savary de Rovigo, en lisant les épreuves du rapport, fut scandalisé. Il fait d'autant plus de zèle qu'on l'avait prié, peu auparavant, de ne plus se mêler des affaires du Corps législatif. Il court chez l'Empereur, qui partage son indignation. Un conseil privé est précipitamment réuni, qui décide l'ajournement du Corps législatif et l'arrêt immédiat de l'impression du rapport, — un peu tard pour ce dernier que tant d'oreilles avaient déjà entendu et retenu. Reconnaissons d'ailleurs qu'il contenait des vérités que l'empereur n'était pas accoutumé à entendre. « Ne dissimulons rien : nos maux sont à leur comble, la Patrie est menacée sur tous les points de ses frontières, nous éprouvons un dénuement qui est sans exemple dans notre histoire de l'État. Le commerce est anéanti, l'industrie désespère, et il n'est pas un Français qui n'ait dans sa fortune ou dans sa famille une plaie cruelle à guérir. Quelles sont les causes de ces ineffables misères? Une administration vexatoire, l'excès des contributions », etc., et il y en a ainsi des pages.

Le lendemain 31, à midi, les membres de la Commission sont convoqués par le ministre de la police et vertement chapitrés. Laîné reçoit l'averse avec dignité. Comme le ministre lui parle haut : « Monseigneur, répond-il, ma conscience me parle encore plus haut que vous. » Et comme le ministre lui demande quelle était sa pensée dernière : « La commission espérait de la grandeur de Sa Majesté qu'elle tendrait la main à une nation trop prosternée. Elle a pensé que plus les sujets sont grands plus le trône est élevé. » Tout de même le lendemain il s'abstient d'assister à la réception du 1er janvier. C'était sage. L'Empereur prononce une allocution véhémente contre le Corps législatif et spécialement contre Laîné, « un traître qui est en correspondance avec l'Angleterre par l'intermédiaire de l'avocat Desèze ».

Laîné avait montré du courage, mais quand il apprit le jour même la violente sortie de l'Empereur contre lui, il fut atterré. Il écrivit au ministre de la police une lettre datée du 2 janvier, où il ne se bornait pas à protester contre l'imputation d'être un traître en correspondance avec l'ennemi, mais où il insistait un peu beaucoup sur son dévouement à l'Empereur, sur son désespoir de l'avoir mécontenté. Il en écrivit également une à Cambacérès dans le même esprit. On se rappelle son mot sur les députés qui s'expriment sévèrement sur l'Empereur mais restent soumis. « Tout le monde a peur de lui. » Après quoi il regagna son village, se sentant sous surveillance et l'étant réellement. Une note du ministre Rovigo au commissaire général de police Bordeaux, en date du 4, est explicite. « Il convient que vous fassiez observer avec soin sa conduite et les relations qu'il pourra avoir. Vous devez surtout vous informer des opinions qu'il manifestera et vous assurer qu'il ne cherchera pas à se faire un mérite de sa conduite au Corps législatif... » Laîné n'avait plus qu'à attendre les Bourbons. Ce ne fut pas long. Le 12 mars le duc d'Angoulême entrait à Bordeaux et le 26 Laîné acceptait la préfecture de la Gironde. Pour lui s'ouvrait une ère nouvelle.

A. ALBERT-PETIT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Guide pratique à travers le Vieux Paris, par le **Marquis de Rochegude** et **M. Dumolin** (*Champion*). — **Les Tombes célèbres**, par **Maurice Levaillant** (*Hachette*). — **Histoire de Paris**, par **Lucien Dubech** et **Pierre d'Espezel** (*Payot*). — **Une Vie de Cité. Paris de sa naissance à nos jours**, t. II, par **Marcel Poète** (*Auguste Picard*).

Il serait ridicule de vanter aux Parisiens l'intérêt que présente l'histoire de leur ville. Les amis du Vieux Paris ne manquent pas et nombreux même sont ceux capables d'apprécier dans leur pleine signification les vestiges qui en subsistent. Sans entreprendre de longues études, il est d'ailleurs aisé de démêler les correspondances qui unissent les monuments anciens de notre cité, et, avec quelque application, on peut presque se flatter de reconstituer en esprit, le Paris du xve, celui de la Renaissance, de Louis XIV.

A ceux qui commencent seulement le cycle de leurs initiations parisiennes, un guide s'offre en tout cas, pratique et sûr, celui de M. de Rochegude et de M. Dumolin. Les amateurs le connaissent de longue date. Mais l'édition nouvelle que vient de donner la maison Champion comporte quelques additions intéressantes. On connaît le principe de l'ouvrage. *Toutes* les maisons de Paris qui, à quelque titre que ce soit, ont un intérêt historique — voire simplement celles construites sur l'emplacement d'un monument d'importance — sont recensées une à une. Quelques tracés de promenades sont aussi indiqués, mais ils vous mènent souvent vers des maisons d'un intérêt relatif. Mieux vaut préparer ses itinéraires soi-même en conjecturant d'après les indications qui s'y rapportent l'intérêt de tel ou tel monument.

Les excursions que recommande M. Maurice Levaillant dans les *Tombes célèbres* nous invitent à des réflexions philosophiques dont on aimerait à pouvoir se passer. M. Levaillant étudie Paris-nécropole. Il nous mène ainsi des tombes romaines de la rue Denfert-Rochereau jusqu'au Père-Lachaise, en passant par maintes églises que des champs funéraires entourèrent et où l'on ne trouve plus aujourd'hui que les tombes de luxe, celles qui avaient été édifiées dans le monument même. Plusieurs sanctuaires anciens

ont malheureusement disparu, telle l'église des Célestins, sise boulevard Henri-IV, qui hébergea les plus brillants personnages du XVIe siècle et dont on peut admirer encore quelques tombeaux transportés au Louvre... Le grand cimetière du moyen âge a été le charnier des Innocents, au milieu duquel se dressait une église, dont une sculpture célèbre ornait le portail. On y voyait trois jeunes seigneurs dansant avec les cadavres qu'ils deviendraient. Sur le pourtour de cette enceinte de la mort s'élevaient des galeries qui, avec le temps, finirent par être surencombrées de cercueils. Devenu un véritable danger pour la santé publique ce cimetière fut désaffecté en 1780 par le lieutenant de police Lenoir et l'on décida de transférer les ossements qui y reposaient et ceux de divers autres charniers dans d'anciennes galeries de carriers s'étendant sous le quartier Saint-Jacques et la plaine de Montrouge. Ce sont les catacombes ,où furent enfouies aussi les victimes de la Révolution. La plus significative fraternité règne dans ces couloirs, où obéissant à un souci artistique louable, les fossoyeurs ont établi, au-dessus des amas de vertèbres et de tibias, de géométriques dessins de crânes. Là sont les évêques, les coquillarts, les ducs et ces « ribaudes » que l'on évoque encore aujourd'hui, sans rire, autour de la rue Galande pour distraire les Américains des cars « Paris la nuit ». Nos aïeux se flattaient, quand ils pensaient participer à de macabres rondes. Ils n'ont servi qu'à faire du béton.

Avant d'en venir là, il est vrai qu'ils construisirent des murailles d'un autre genre, secrétèrent, si l'on veut une coquille — la ville — où nous sommes à notre tour provisoirement installés. MM. Lucien Dubech et Pierre d'Espezel viennent de résumer son histoire dans un livre agréable, bien documenté et clair. Ils insistent tout d'abord sur ce fait que la situation de la ville ne la destinait pas nécessairement à devenir une capitale. On les croit sur parole. Seuls les hasards de l'histoire lui valurent ce sort brillant. Par contre, s'il faut en croire Rabelais, sa célébrité galante était déjà inscrite (étymologique prédestination) dans son nom, Lutèce dérivant du grec λευκος, qui signifie blanc et cela par allusion « aux blanches cuisses des dames du dit lieu. » La vérité est qu'on ne sait rien de précis sur l'étymologie de Lutèce. Il est plus aisé de restituer la physionomie de la cité gallo-romaine, dont certaines ruines sont dégagées, d'autres restant à reconnaître sous le lycée Saint-Louis, la rue Soufflot, etc.

En 280 la ville de la rive gauche est détruite. Au IVe siècle Paris est surtout une cité militaire. Politiquement elle n'a que peu d'importance sous les Mérovingiens et les Carolingiens, mais naturellement elle ne cesse de grandir. Les Capétiens feront sa fortune — et aussi, mais dans une moindre mesure, l'Université, qui devait attirer au moyen

âge des écoliers de tant de *Nations* et provoquer la construction de si nombreux collèges. On suit facilement les étapes de la croissance de Paris, en observant sur des plans le tracé des diverses enceintes qui l'ont successivement enclos. Il apparaît ainsi que les abbayes suburbaines et les grandes routes ont exercé une action particulièrement marqué sur son développement. Là-dessus on ne saurait mieux faire que consulter M. Marcel Poète qui a si fortement démontré naguère le rôle de la fameuse croisée de routes parisiennes... Il note dans l'ouvrage de M. Dubech, après un intéressant chapitre consacré à Étienne Marcel, quelques pages curieuses sur Aubriot, prévôt des marchands de 1367 à 1381, un des premiers magistrats qui aient compris les nécessités de l'administration urbaine. Le bon serviteur fut d'ailleurs mal récompensé de son zèle. Emprisonné à la mort de Charles V, son maître, il fallut la révolte des Maillotins pour lui permettre de recouvrer la liberté. Fixé sur la sagesse de ses concitoyens, Aubriot profita de la leçon et quitta la ville...

MM. Dubech et d'Espezel soulignent à juste titre l'importance de ... l'écroulement du pont Notre-Dame en 1499. Sur le pont qui le remplaça les maisons furent obligatoirement construites d'après un type uniforme. Elles devaient être — on voit que la mesure n'était pas négligeable — au nombre de soixante-huit. Un alignement fut pareillement imposé pour la rue donnant accès au pont. Voilà, avec ses commandements de symétrie et de régularité, la première apparition de l'art classique.

Après M. Poète, M. Dubech indique le caractère purement fantaisiste de la théorie selon laquelle les villes croîtraient vers l'Ouest. Quand les rois de France vivaient aux Tournelles, Paris s'étendait vers l'Est. C'est le Louvre de François Ier, les Tuileries de Catherine de Médicis qui ont lancé la cité vers l'Ouest.

A son histoire de la ville M. Dubech mêle, ainsi qu'il est naturel, beaucoup d'histoire de France. Il a dans ce domaine des idées fort personnelles, parfois contestables, toujours curieuses. D'après lui les hésitations de Catherine de Médicis, qui voulait concilier catholiques et protestants compliquèrent si bien la situation que la Saint-Barthélemy apparut comme une espèce de mal nécessaire, autrement dit un acte politique utile. On aura du mal sans doute à le suivre sur ce terrain — et on le trouve un peu injuste aussi, quelque cent pages plus loin, pour Napoléon, qui a marqué si profondément Paris de son empreinte, fait exécuter tant de travaux de première utilité et auquel on ne peut vraiment reprocher, vu le peu de temps dont il disposa, de n'avoir laissé qu'un petit nombre de souvenirs artistiques.

Par contre on retiendra les réflexions de MM. Dubech et d'Espezel sur la Révolution. D'après eux l'inertie des chefs, gagnés aux idées

des philosophes l'a seule rendue possible. Ils citent à ce propos maints exemples curieux (dragons de Lambesc, etc.). Quant aux « grandes journées », une poignée de sacripants y aurait joué le principal rôle. C'est bien possible. Marat reconnaissait que parmi les vainqueurs de la Bastille il y avait plus d'Allemands (et quels!) que de Français. Cent cinquante bandits accomplirent à eux tout seuls les massacres de Septembre. La dictature robespierriste ne s'appuyait dans Paris que sur une minorité. La suite le prouva bien... Et l'on peut méditer là-dessus, en pensant à de récentes manifestations « populaires »... et à l'avenir. De tous points de vue la croissance indéfinie d'une cité présente de graves dangers. Henri II, le premier, le comprit, et tenta de s'opposer au développement excessif de la ville. Aujourd'hui on n'y songe pas et tout va au hasard...; les faubourgs se prolongent en lotissement misérables... Il est vrai qu'on ouvre des voies nouvelles, mais M. Dubech a bien raison de déplorer leur asservissement au régime de la ligne droite. Les Américains commencent à constater eux-mêmes les inconvénients du tracé en quadrillé qui ne tient pas compte de la configuration du terrain. En tout cas, pour conserver l'Abbaye aux Bois, on eût pu, sans doute, incurver légèrement le boulevard Raspail... Au reste, ce que depuis cinquante ans, les Parisiens ont vu construire ne vaut certes pas ce qu'ils ont vu disparaître. Et je ne crois pas que le Trocadéro ou le grand Palais aient beaucoup d'admirateurs. Quant aux maisons « de rapport », mieux vaut n'en pas parler...

Le deuxième volume d'une *Vie de Cité* de *Marcel Poète* vient de paraître. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte du premier volume et de l'album. Par sa solidité, par l'extraordinaire abondance des matériaux qu'elle utilise, cette œuvre mérite d'être mise hors de pair, parmi les livres que Paris inspire. Les transformations architecturales n'y sont pas seules étudiées, mais l'histoire des habitants, de leur civilisation, de leurs coutumes, mieux encore : l'histoire de l'opinion parisienne.

Tels événements sont l'objet d'un commentaire minutieux, qui semble, dès l'abord, hors de proportion avec l'ensemble de l'ouvrage. A y regarder de plus près, on voit qu'ils sont vraiment représentatifs de l'époque où ils se développent. Une longue étude sur Étienne Marcel permit à M. Poète, dans son premier volume, de suivre la genèse, le développement de la première « commune » parisienne. En dépeignant, dans ce second tome (lequel porte sur la période 1461-1599) le siège de Paris par les Bourguignons en 1465, il lui est possible de montrer comment la cause parisienne s'est liée à la cause royale, comment aussi les Parisiens, dispensés pour cela même du service aux armées, étaient préparés à défendre leur ville.

Plus loin l'entrée solennelle de Henri II permettra d'étudier les costumes, les fêtes, etc.

Avec le XIXe, le XVIe siècle représente une des époques où l'aspect de la ville s'est le plus profondément transformé. De la cité du moyen âge nous passons à la ville moderne. Faire la somme des éléments nouveaux apportés alors dans la vie humaine, c'est l'expliquer en peu de mots. L'artillerie modifie le système de défense, d'enceinte, le Renaissance renouvelle les conceptions artistiques, l'imprimerie commence de malaxer l'opinion, les rapports établis avec l'Amérique déplacent les voies commerciales.

Avec le Pont Notre-Dame, le Pont-Neuf, le Louvre, cent hôtels privés, des rues bien dessinées, apparaît un nouveau Paris de style classique. Les guerres d'Italie ont resserré les relations avec les Transalpins. Des artistes accourent de là-bas. Benvenuto Cellini est installé au Petit Hôtel de Nesle. Avec eux la mythologie triomphe, éliminant un à un les thèmes artistiques chrétiens. Tandis que dans une partie de la population la foi est ébranlée, les Nymphes s'installent à la Fontaine des Innocents. A Rome encore on emprunte les triomphes. Dans un bien amusant chapitre M. Poète montre qu'aucun mot ne fut davantage employé, au XVIe siècle, que « triomphe ». Pour palire, tout doit être *triomphal* et c'est pour pouvoir accorder cette épithète aux voies qui les traversent qu'on abat les anciennes portes de l'enceinte de Philippe-Auguste... A cette époque enfin commence de décliner la fortune de l'Est Royal, le souverain ayant vendu, loti tous ses hôtels du faubourg Saint-Antoine, y compris celui des Tournelles, dans le parc duquel commence de s'élever la Place Royale. Aux alentours de la ville on voit apparaître les premières maisons de plaisance (Madrid, etc.).

L'administration de la ville, si elle s'améliore, ne saurait encore cependant imposer les mesures d'hygiène nécessaires. Les ruisseaux des rues servent d'égoût. La nuit point de lumière... et l'on tombe dans les tas d'ordures. Les habitants n'ont aucun souci de propreté et la moindre épidémie les fauche par milliers. Comment s'en étonner? Il faut que l'humanité soit parvenue à un stade fort avancé de civilisation pour qu'elle songe à se laver les mains.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.